BIBLIOTECA NAZ.
Vittorio Emanuele III
XXII
G
56
NAPOLI

SUITE
DE LA
MATIERE MEDICALE
DE M. GEOFFROY.

Par Mrs ARNAULT DE NOBLEVILLE *&* SALERNE, *Médecins d'Orleans.*

REGNE ANIMAL.

TOME QUATRIÉME.

CINQUIÉME & DERNIERE CLASSE.

DES QUADRUPEDES.

3 liv 10 sols le Volume relié.

A PARIS,

Chez { DESAINT & SAILLANT, rue S. Jean de Beauvais.
{ G. CAVELIER, } rue S. Jacques.
{ LE PRIEUR, }

M. DCC. LVII.

Avec Approbation & Privilége du Roi.

BIBLIOTHEQUE NATIONALE

TABLE
DES ARTICLES
Contenus dans le premier Volume des Quadrupèdes.

BOS, *Bœuf & Vache. Tome IV.* page 3.
CAMELUS, *Chameau.* 113
CANIS, *Chien, Loup & Renard.* 139
CAPRA, *Chèvre, Chamois, Gaſelle & Béſoard.* 221
CASTOR, *Caſtor.* *II. Part.* page 1.
CERVUS, *Cerf, Renne & Elan.* 48
ECHINUS, *Hériſſon.* 168

Fin de la Table du Tome IV.

SUITE
DE LA
MATIERE MEDICALE
DE M. GEOFFROY.

REGNE ANIMAL.

CINQUIÉME & DERNIÉRE CLASSE.
DES QUADRUPÉDES.

LA Classe des Animaux dont il nous reste à parler, est sans contredit la plus utile à l'homme, soit qu'on la considère par rapport aux Alimens, soit par rapport aux Médicamens qu'elle lui fournit. En effet, presque tous les Quadrupèdes sont d'usage, ou par eux-mêmes, ou par les différens Remèdes qu'on tire de leurs parties. Leur chair, par son intime analogie avec la nôtre,

eſt plus en état de s'y aſſimiler, & de réparer les pertes que nous faiſons tous les jours par les évacuations naturelles, que celle des Poiſſons, des Amphibies, & même que celle des Oiſeaux. Il eſt vrai que ces derniers ſont la plûpart plus agréables & plus délicieux au goût, & qu'ils ſe digèrent même plus facilement: mais en général le ſuc qu'ils fourniſſent eſt plus léger, moins ſolide, plus convenable aux perſonnes délicates & convaleſcentes qu'aux gens forts & vigoureux éxercés à des travaux durs & pénibles, comme ſont la plûpart des hommes. La partie des Animaux qui eſt la plus nourriſſante, & qui produit un meilleur ſuc, eſt leur chair muſculeuſe qui en compoſe preſque toute la ſubſtance: mais l'âge de l'Animal, les lieux qu'il habite, les alimens dont il ſe nourrit, ſon ſéxe, ſa caſtration, enfin, la manière dont on la prépare pour la manger, y apportent des différences conſidérables. On doit dire la même choſe des différentes préparations médicinales qu'on en tire, & qui varient d'une infinité de façons, ſuivant la nature de l'Animal, les diverſes propriétés qu'on y a reconnues, & celles qu'une Médecine éclairée a ſçu

en développer, à l'aide de la Chymie. Nous ne nous étendrons point ici ſur les explications néceſſaires pour faire connoître toutes ces différences, parce que nous en avons déja parlé ci-deſſus dans notre introduction au Règne Animal qui commence l'onzième Volume de cette Matière Médicale. Les détails où il nous faudra entrer dans les Articles ſuivans, les développeront encore davantage ; & ce ſeroit tomber dans des répetitions inutiles que de les placer ici.

Bos.

LE mot Latin *Bos* eſt un mot générique qui comprend non-ſeulement le Bœuf, proprement dit le Taureau, la Vache, la Geniſſe ou Taure, & le Veau, mais encore pluſieurs autres eſpèces de Bœufs ; ſçavoir, le domeſtique & le ſauvage. Il ne s'agit ici que du premier, qui eſt & le plus commun & le plus uſité en Médecine.

Bœuf domeſtique nommé par quelques-uns *Taureau coupé* ; *Bos*, Offic. Schrod. 269. Lemer. 138. Dal. Pharm. 436. Schwenckf. Quad. 63. Geſn. *de*

Quad. 25. Aldrov. *de Quad.* Bisulc. 13. *Bos domesticus*, Jonst. *de Quad.* 26. Charlet. Exerc. 8. Raij Synops. *Anim. Quad.* 70. *Bos cornibus teretibus flexis*, Linn. Faun. Suec. 44. *Taurus castratus sive Bos*; *Bos mansuetus, seu vulgaris*; Trio; *Cereris Minister*, Nonnull.

Le Bœuf qu'on range parmi les Animaux à pieds fourchus ou fissipèdes, est assez connu de tout le monde : mais il mérite bien que nous en donnions une Description, du moins abrégée, tant pour l'extérieur que pour l'intérieur ; en quoi nous profiterons des lumières de deux sçavans Naturalistes, MM. *de Buffon* & *Daubenton*.

La Couleur du poil la plus ordinaire, & par conséquent la plus naturelle au Bœuf comme au Taureau, est le fauve : néanmoins elle se trouve souvent mêlée avec le noir & le blanc. Il y a des Bœufs tout noirs & d'autres tout blancs : on en voit plus communément de rouges ou roux, de bais, de bruns, de gris, de mouchetés ou pommelés, qu'en certaines Provinces de France on appelle vulgairement *Gareaux*, comme qui diroit *bigarrés*. On a cru pouvoir juger des bonnes & des mauvaises qualités de l'Animal par

la couleur de ſon poil, & l'on attribue la diverſité des couleurs aux différentes humeurs qui dominent dans ſon tempérament. En général le poil du Bœuf eſt plus doux & plus ſouple que celui du Cheval. Le Bœuf, méſuré en ligne droite depuis le bout du muffle ou de la partie inférieure de la tête juſqu'à l'anus, a environ ſept pieds & demi de longueur; quatre pieds un pouce & demi de hauteur priſe à l'endroit des jambes de devant, & quatre pieds trois pouces à l'endroit des jambes de derrière; la tête longue d'un pied neuf pouces depuis le bout des lèvres juſques derrière les cornes. Le fanon eſt la peau qui pend ſous la mâchoire inférieure & le long du goſier, & qui deſcend au-deſſous du poitrail entre les jambes de devant juſqu'aux genoux. Le contour de l'ouverture de la bouche eſt d'un pied meſuré ſur les lèvres depuis l'une des commiſſures juſqu'à l'autre.

Le Bœuf, comme tous les autres Animaux ruminans, n'a point de dents inciſives à la mâchoire ſupérieure, mais à leur place une eſpèce de bourrelet formé de la peau intérieure de la bouche qui eſt fort épaiſſe en cet endroit. Le

devant de la mâchoire inférieure eſt garni de huit dents inciſives qui ſont de différentes longueurs, & diſpoſées de manière que celles du milieu ſont les plus longues & les plus larges, & que les autres vont toujours en diminuant. Il n'a point de dents canines ni en haut ni en bas : entre les inciſives & les molaires, il y a un grand eſpace vuide qui n'eſt point garni de dents. On trouve à chaque mâchoire douze dents molaires, ſix de chaque côté, dont les racines ont pour l'ordinaire trois crocs. La baſe de ces dents qui eſt à l'endroit par où elles ſe touchent en mâchant, eſt rendue inégale par pluſieurs éminences pointues, entre leſquelles il y a de petits enfoncemens ; de ſorte que les dents d'enhaut & celles d'enbas venant à ſe rencontrer, les pointes des unes gliſſent dans les cavités des autres, & permettent le mouvement de la mâchoire de droit à gauche. Ces dents étant coupées obliquement, leur ſurface en devient plus grande, & par conſéquent plus propre à broyer. La mâchoire inférieure eſt preſque de la moitié moins large que la ſupérieure ; ce qui la rend plus légére, & beaucoup plus propre au mouvement :

elle ne laiſſe pas d'être auſſi propre à broyer que ſi elle étoit plus large, parce que pouvant ſe mouvoir, elle peut s'appliquer ſucceſſivement à tous les endroits de la mâchoire ſupérieure dont les dents ſont plus larges, peut-être afin de ſuppléer en quelque façon par leur largeur au mouvement qu'elle n'a pas. On connoît l'âge du Bœuf par les dents & par les cornes : les premières dents de devant lui tombent à dix mois, & ſont remplacées par d'autres qui ne ſont pas ſi blanches, & qui ſont plus larges; à ſeize mois les dents de lait voiſines de celles du milieu tombent, & ſont auſſi remplacées par d'autres : à trois ans toutes les dents inciſives ſont renouvellées, & alors elles ſont égales, longues & aſſez blanches; à meſure que l'Animal avance en âge elles s'uſent, & deviennent inégales & noires : c'eſt la même choſe pour le Taureau & pour la Vache; ainſi la caſtration ni le ſexe ne changent rien à la crue & à la chûte des dents : cela ne change rien non plus à la chûte des cornes; car elles tombent également à trois ans au Taureau & à la Vache, & elles ſont remplacées par d'autres cornes qui, comme les ſecondes dents, ne tombent plus : celles

du Bœuf & de la Vache deviennent ſeulement plus groſſes & plus longues que celles du Taureau. L'accroiſſement de ces ſecondes cornes ne ſe fait pas d'une manière uniforme, & par un développement égal : la quatrième année de l'âge du Bœuf, il lui pouſſe deux petites cornes pointues, nettes, unies, & terminées vers la tête par une eſpèce de bourrelet; l'année ſuivante ce bourrelet s'éloigne de la tête, pouſſé par un cylindre de corne qui ſe forme & qui ſe termine auſſi par un autre bourrelet, & ainſi de ſuite; car tant que l'Animal vit, les cornes croiſſent : ces bourrelets deviennent des nœuds annulaires, & qu'il eſt aiſé de diſtinguer dans la corne, & par leſquels l'âge ſe peut aiſément compter, en prenant pour trois ans la pointe de la corne juſqu'au premier nœud, & pour un an de plus chacun des intervalles entre les autres nœuds. Les cornes ſont d'une couleur blonde plus ou moins claire; chaque corne eſt creuſe, & la cavité ſe trouve remplie par un os de figure conique qui eſt creux, dont la cavité s'étend loin dans l'os frontal, & communique par conſéquent avec les ſinus frontaux. La tête du Bœuf n'eſt pas ſi allongée que celle du Che-

val, parce que ſes mâchoires ne ſont pas ſi longues. L'os occipital ſe trouve dans la face poſtérieure, & les pariétaux qui ſont très-petits ſemblent être cachés au-deſſous des cornes : c'eſt l'os frontal qui termine la face du Bœuf par un bord tranſverſal qui s'étend d'une corne à l'autre, qui ſe prolonge de chaque côté & entre dans les cornes ; l'os frontal forme la moitié ſupérieure de la face, & c'eſt dans cet os que réſide la principale différence qui ſe trouve entre la tête du Bœuf & celle du Cheval. Les orbites des yeux ſont placés à côté de l'os frontal & au-deſſous de ſes apophyſes. L'articulation de la tête avec la première des vertèbres ſe trouve un peu au-deſſus de la moitié de la hauteur de ſa face ſupérieure. On diſtingue à l'os hyoïde neuf os ſéparés par des cartilages. Il y a ſept vertèbres au col, dont la première eſt fort reſſemblante à celle du Cheval ; les cinq dernières ſont beaucoup moins longues que la première & la ſeconde. Il paroît par la grandeur des apophyſes des vertèbres du col, qu'il doit être beaucoup plus fort que celui du Cheval. La portion de la colomne vertébrale qui eſt compoſée des vertèbres dorſales, a deux

pieds un pouce de longueur ; il y a treize vertèbres, & treize côtes. On compte huit vraies côtes & cinq fauſſes ; les plus longues ſont la huitième, la neuvième & la dixième ; toutes les côtes ſont minces. Le ſternum eſt compoſé de ſept os : le cartilage xiphoïde eſt oſſifié, & terminé en avant par deux branches qui tiennent au dernier os du ſternum. Les vertébres lombaires ſont au nombre de ſix ; elles reſſemblent à la dernière des dorſales pour le corps, & pour les apophyſes épineuſes qui ſont toutes fort larges. L'os ſacrum ne paroît que comme une continuation de la colomne vertébrale ; il a quatre trous de chaque côté, & ſemble compoſé de cinq fauſſes vertèbres qui ont chacune leur apophyſe épineuſe : mais les quatre premières ſont preſque entièrement ſoudées les unes avec les autres ; toutes les apophyſes ſont inclinées en arrière. Il n'y a que treize fauſſes vertèbres dans la queue, qui diminuent peu-à-peu de groſſeur.

La croupe du Bœuf eſt bien différente de celle du Cheval : auſſi les parties poſtérieures du baſſin différent-elles pour la figure & pour la poſition dans ces deux Animaux ; cependant les os

des hanches ſont à peu près ſemblables dans l'un & dans l'autre ; chacun de ces os forme dans le Bœuf une ſorte de triangle dont la baſe eſt en haut : elle eſt convèxe en avant, & échancrée dans le milieu ; l'angle externe préſente une groſſe tubéroſité qui eſt fort apparente dans les Vaches maigres. Le corps de l'os de la hanche eſt effilé ; il s'élargit en-deſſus & en-deſſous. La cavité cotyloïde a près de deux pouces de diamètre. Les os iſchions ſont encore plus gros dans le Bœuf que dans le Cheval. Les os pubis ſont à peu près comme dans le Cheval. Le baſſin a cinq pouces de largeur & autant de hauteur. L'omoplate a une figure triangulaire plus reguliére que dans le Cheval, parce que les côtés ſont moins concaves, & que l'apophyſe coracoïde eſt moins ſaillante. L'*humerus* a dix pouces & demi de longueur, & cinq pouces de circonférence à l'endroit le plus petit : ſa tête eſt environnée de trois apophyſes, dont deux ſont placées en dedans, & la troiſième en dehors. L'os du coude eſt ſoudé derrière l'os du rayon, & ne le touche qu'aux deux extrémités. L'os du rayon eſt plus large qu'épais ; ſon extrémité inférieure eſt terminée de chaque côté

par une apophyſe ſtyloïde. Le fémur a treize pouces de longueur, y compris le grand *Trochanter*. Les rotules ſont terminées en pointe par le bas; elles ont deux pouces & demi de longueur; la face antérieure eſt fort inégale; le côté intérieur ne forme point d'angle comme l'extérieur. Le *Tibia* eſt aſſez reſſemblant à celui du Cheval; il a treize pouces de longueur: le corps de l'os eſt triangulaire. Il n'y a point de *Péroné*. Le Carpe n'eſt compoſé que de ſix os diſpoſés en deux rangs; il y en a quatre dans le premier, & ſeulement deux dans le ſecond. Il y a pareillement ſix os dans le Tarſe, comme dans celui du Cheval; mais ils ne ſont pas diſpoſés de la même façon dans l'un & dans l'autre de ces Animaux. Les os des canons ſont ſillonnés ſur leur longueur dans la face de devant par une gouttière, qui eſt plus profonde ſur les canons des jambes de derrière que ſur ceux des jambes de devant. Les os des premières phalanges de tous les pieds ont un pouce onze lignes de longueur. Il ſe trouve derrière l'articulation de chacun des os des premières phalanges avec l'os du canon, deux os ſéſamoïdes de figure fort irrégulière: ainſi il y a quatre os

ſéſamoïdes dans chaque pied, deux à chaque doigt. Derrière chaque paire d'os ſéſamoïdes ſont placés deux autres oſſelets, dont l'un eſt très-petit.

On trouve dans le cœur du Bœuf, au-deſſous de la valvule ſigmoïde qui eſt derrière l'oreillette droite, un os oblong qui ſuit la courbure de l'entrée du ventricule gauche; & un autre os plus petit, mais à peu près de même figure que le premier, & à l'entrée du même ventricule au-deſſous de la valvule ſigmoïde qui eſt derrière l'oreillette gauche.

Quant aux parties intérieures du Bœuf, on apperçoit à l'ouverture de l'abdomen l'épiploon qui s'étend ſur tous les inteſtins juſqu'à la veſſie. On diſtingue quatre eſtomacs dans cet Animal: le premier, c'eſt-à-dire celui auquel l'œſophage aboutit, eſt le plus grand de tous; on l'appelle la *Panſe*, l'*Herbier*, ou la *Double*; on a donné au ſecond, qui n'eſt, à dire vrai, qu'une continuation du premier, le nom de *Réſeau*, *Bonnet*, ou *Chaperon*; le troiſième, bien diſtingué des deux premiers, & qui n'y communique que par un orifice aſſez étroit, eſt nommé le *Feuillet* ou *Myre-feuillet*, *Millet*, *Pſeau-*

lier, *Mellier*, ou *Meulier*; il eſt plus grand que le *Bonnet*, & plus petit que la *Caillette*, qui eſt le quatrième eſtomac, auquel on a auſſi donné le nom de *Franche-Mulle*. Le *Duodenum* s'étend en arrière juſques dans le flanc droit, le *Jejunum* & l'*Ileum* fônt leurs circonvolutions derrière & au côté droit de la Panſe ſous le *Cæcum*, qui s'étend tranſverſalement de droit à gauche dans les régions iliaques & hypograſtiques; le colon occupe le côté droit, & forme pluſieurs circonvolutions preſqu'ovales qui ſont pelotonnées enſemble. Les inteſtins grêles ont cent-quatorze pieds de longueur depuis le Pylore juſqu'au *Cæcum*. La longueur du colon & celle du *Rectum* priſes enſemble, ſont de trente-quatre pieds, auxquels il faut ajouter celle des inteſtins grêles qui eſt de cent-quatorze pieds pour avoir la longueur du canal inteſtinal en entier, qui ſera de cent quarante-huit pieds, non-compris le *Cæcum* qui a deux pieds & demie de longueur. Le Foye, placé du côté droit, eſt diviſé en trois lobes, deux grands & un petit: la couleur de ce viſcère eſt noirâtre. La véſicule du fiel qui s'étend ſouvent de cinq pouces au-delà des bords du Foye,

forme une poche qui a environ ſept pouces de longueur. La Ratte eſt ſituée ſur la partie gauche de la Panſe ; elle a un Pied huit pouces de longueur ; elle eſt d'une couleur griſe au dehors, & d'un rouge-noirâtre au dedans. Le *Pancréas* aboutit par une de ſes branches au *Duodenum*. Les Reins ſont compoſés de pluſieurs tubercules, & paroiſſent diviſés en pluſieurs parties. Le centre nerveux du Diaphragme a un pied ſept pouces de largeur dans le milieu, & ſa plus grande longueur de haut en bas & de devant en arrière, eſt d'un pied & demi ; la partie charnue a cinq pouces de largeur entre la pointe du centre nerveux & le *ſternum*. Le Poumon droit eſt diſtingué en quatre lobes, dont trois ſont rangés de file ; le quatrième lobe eſt le plus petit de tous : il n'y a dans le Poumon gauche que deux lobes, dont l'antérieur eſt preſque ſéparé en deux parties par une échancrure profonde, comme celle du lobe antérieur du côté droit. Le Cœur eſt ſitué dans le milieu de la poitrine, la baſe en haut & la pointe en bas. La Langue a environ un pied trois pouces de longueur : il y a ſur la ſurface ſupérieure de la partie antérieure de la

Langue, des filets pointus, fort durs & dirigés en arrière ; ces filets font l'effet d'une rape lorſqu'on y paſſe la main à rebours. L'épiglotte eſt recourbée & recoquillée en arrière. Le Cerveau a quatre pouces & demi de longueur.

Le Bœuf eſt le plus eſtimé d'entre les Bêtes à cornes ; il eſt aiſé à nourrir, & rend beaucoup de ſervice. Tout le monde doit convenir que le Bœuf, le Mouton & les autres Animaux qui paiſſent l'herbe, non-ſeulement ſont les meilleurs, les plus utiles, les plus précieux pour l'homme, puiſqu'ils le nourriſſent ; mais encore ceux qui conſomment & dépenſent le moins : Le Bœuf ſur-tout eſt à cet égard l'Animal par excellence ; car il rend à la terre tout autant qu'il en tire, & même il améliore le fonds ſur lequel il vit ; il engraiſſe ſon pâturage, au lieu que le Cheval & la plûpart des autres Animaux amaigriſſent en peu d'années les meilleures prairies. Les Animaux qui ont des dents inciſives aux deux mâchoires, comme le Cheval & l'Aſne, broutent plus aiſément l'herbe courte que ceux qui manquent de dents à inciſives la mâchoire ſupérieure ; & ſi le Mouton &

la Chèvre la coupent de très-près, c'eſt parce qu'ils ſont petits, & que leurs lèvres ſont minces : mais le Bœuf, dont les lèvres ſont épaiſſes, ne peut brouter que l'herbe longue ; & c'eſt par cette raiſon qu'il ne fait aucun tort au pâturage ſur lequel il vit : comme il ne peut pincer que l'extrémité des jeunes herbes, il n'en ébranle point la racine, & n'en retarde que très-peu l'accroiſſement ; au lieu que le Mouton & la Chèvre les coupent de ſi près, qu'ils détruiſent la tige, & gâtent la racine : d'ailleurs, le Cheval choiſit l'herbe la plus fine, & laiſſe grener & ſe multiplier la grande herbe dont les tiges ſont dures ; au lieu que le Bœuf coupe ces groſſes tiges, & détruit peu-à-peu l'herbe la plus groſſière ; ce qui fait qu'au bout de quelques années, la prairie ſur laquelle le Cheval a vécu, n'eſt plus qu'un mauvais pré, tandis que celle que le Bœuf a broutée devient un pâturage fin. Mais ce ne ſont pas-là les ſeuls avantages que le bétail procure à l'homme : ſans le Bœuf, les pauvres & les riches auroient beaucoup de peine à vivre, la terre demeureroit inculte, les champs, & même les jardins ſeroient ſecs & ſtériles ; c'eſt ſur lui que rou-

lent tous les travaux de la campagne ; il eſt le domeſtique le plus utile de la Ferme, le ſoutien du ménage champêtre, il fait toute la force de l'agriculture : autrefois il faiſoit toute la richeſſe des hommes ; & aujourd'hui il eſt encore la baſe de l'opulence des états, qui ne peuvent ſe ſoutenir & fleurir que par la culture des terres & par l'abondance du bétail, puiſque ce ſont les ſeuls biens réels, tous les autres, & même l'or & l'argent, n'étant que des biens arbitraires, des répréſentations, des monnoyes de crédit, qui n'ont de valeur qu'autant que le produit de la terre leur en donne. Le Bœuf ne convient pas autant que le Cheval, l'Aſne, le Mulet & le Chameau pour porter des fardeaux ; la forme de ſon dos & de ſes reins le démontre : mais la groſſeur de ſon cou & la largeur de ſes épaules indiquent aſſez qu'il eſt propre à tirer, & à porter le joug ; c'eſt auſſi de cette manière qu'il tire le plus avantageuſement ; & il eſt ſingulier que cet uſage ne ſoit pas général, & que dans des Provinces entières on l'oblige à tirer par les cornes. La ſeule raiſon qu'on ait pu nous en donner, c'eſt que quand il eſt attelé par les cornes, on le con-

duit plus aiſément : il a la tête très-forte, & il ne laiſſe pas de tirer aſſez bien de cette façon, mais avec beaucoup moins d'avantage que quand il tire par les épaules. Il ſemble avoir été fait exprès pour la charruë ; la maſſe de ſon corps, la lenteur de ſes mouvemens, le peu de hauteur de ſes jambes, tout juſqu'à ſa tranquillité & à ſa patience dans le travail, ſemble concourir à le rendre propre à la culture des champs, & plus capable qu'aucun autre de vaincre la réſiſtance conſtante & toujours nouvelle que la terre oppoſe à ſes efforts. Le Cheval, quoique peut-être auſſi fort que le Bœuf, eſt moins propre à cet ouvrage ; il eſt trop élevé ſur ſes jambes, ſes mouvemens ſont trop grands, trop bruſques, & d'ailleurs il s'impatiente & ſe rebute trop aiſément : on lui ôte même toute la légèreté, toute la ſoupleſſe de ſes mouvemens, toute la grace de ſon attitude & de ſa démarche, lorſqu'on le réduit à ce travail péſant, pour lequel il faut plus de conſtance que d'ardeur, plus de maſſe que de vîteſſe, & plus de poids que de reſſort.

Quoique les Bœufs varient pour la couleur, comme nous l'avons déja inſi-

nué, cependant le poil roux paroît être le plus commun, & plus il eſt rouge, plus il eſt eſtimé : on fait cas auſſi du poil noir, & l'on prétend que les Bœufs ſous poil bai durent long-tems ; que les bruns durent moins, & ſe rebutent de bonne heure ; que les gris, les pommelés & les blancs ne valent rien pour le travail, & ne ſont propres qu'à être engraiſſés. Mais de quelque couleur que ſoit le poil du Bœuf, il doit être luiſant, épais, & doux au toucher ; car s'il eſt rude, mal uni ou dégarni, on a raiſon de ſuppoſer que l'Animal ſouffre, ou du moins qu'il n'eſt pas d'un fort tempérament. Un bon Bœuf pour la charrue ne doit être ni trop gras, ni trop maigre ; il doit avoir la tête courte & ramaſſée ; les oreilles grandes, bien velues & bien unies ; les cornes fortes, luiſantes, & de moyenne grandeur ; le front large ; les yeux gros & noirs ; le muffle gros & camus ; les naſeaux bien ouverts ; les dents blanches & égales ; les lèvres noires ; le col charnu ; les épaules groſſes & péſantes ; la poitrine large ; le fanon pendant juſque ſur les genoux ; les reins fort larges ; le ventre ſpacieux & tombant ; les flancs grands ; les hanches longues ; la croupe épaiſſe ;

les jambes & les cuiſſes groſſes & nerveuſes ; le dos droit & plein, la queue pendante juſqu'à terre, & garnie de poils touffus & fins ; les pieds fermes ; le cuir groſſier & maniable ; les muſcles élevés ; les ongles courts & larges : il faut auſſi qu'il ſoit ſenſible à l'éguillon, obéiſſant à la voix, & bien dreſſé : mais ce n'eſt que peu-à-peu, & en s'y prenant de bonne heure, qu'on peut accoutumer le Bœuf à porter le joug volontiers & à ſe laiſſer conduire aiſément. Dès l'âge de deux ans & demi, ou trois ans au plus tard, il faut commencer à l'apprivoiſer, & à le ſubjuguer ; ſi on attend plus tard, il devient indocile, & ſouvent indomptable ; la patience, la douceur & même les carreſſes, ſont les ſeuls moyens qu'on doit employer ; la force & les mauvais traitemens ne ſerviroient qu'à le rebuter pour toujours. Il faut donc lui frotter le corps, le carreſſer, lui donner de tems en-tems de l'orge bouilli, des fèves concaſſées, & d'autres nourritures de cette eſpèce dont il eſt le plus friand, & toutes mêlées de ſel qu'il aime beaucoup : en même-tems on lui liera ſouvent les cornes ; quelques jours après on le mettra au joug, & on lui fera traîner la charrue avec

un autre Bœuf de même taille, & qui ſera tout dreſſé ; on aura ſoin de les attacher enſemble à la mangeoire, de les mener de même au pâturage, afin qu'ils ſe connoiſſent en s'habituant à n'avoir que des mouvemens communs ; & l'on n'employera jamais l'aiguillon dans les commencemens ; il ne ſerviroit qu'à le rendre plus intraitable. Il faudra auſſi le ménager, & ne le faire travailler qu'à petites repriſes ; car il ſe fatigue beaucoup tant qu'il n'eſt pas tout-à-fait dreſſé ; & par la même raiſon on le nourrira plus largement alors que dans les autres tems.

Les Anciens avoient borné à une longueur de cent-vingt pas la plus grande étendue du ſillon que le Bœuf devoit tracer par une continuité non interrompue, d'efforts & de mouvemens ; après quoi, diſoient-ils, il faut ceſſer de l'exciter, & le laiſſer reprendre haleine pendant quelques momens avant que de pourſuivre le même ſillon, ou d'en commencer un autre. Mais les Anciens faiſoient leurs délices de l'étude de l'Agriculture, & mettoient leur gloire à labourer eux-mêmes, ou du moins à favoriſer le Laboureur, à épargner la peine du Cultivateur & du Bœuf ; au lieu

que parmi nous ceux qui jouiſſent le plus des biens de cette terre, ſont ceux qui ſçavent le moins eſtimer, encourager, ſoutenir l'art de la cultiver.

Le Bœuf ne doit ſervir que depuis trois ans juſqu'à dix; on fera bien de le tirer alors de la charrue pour l'engraiſſer & le vendre; la chair en ſera meilleure que ſi l'on attendoit plus longtems. On peut l'engraiſſer en toutes ſaiſons; mais l'Eté eſt celle qu'on préfère, parce que l'engrais ſe fait à moins de frais, & qu'en commençant au mois de Mai ou de Juin, on eſt preſque ſûr de le voir gras avant la fin d'Octobre. Dès qu'on voudra l'engraiſſer, on ceſſera de le faire travailler; on le fera boire beaucoup plus ſouvent; on lui donnera des nourritures ſucculentes en abondance, quelquefois mêlées d'un peu de ſel pour exciter ſon appetit; on le laiſſera ruminer à loiſir, & dormir à l'étable pendant les grandes chaleurs: en moins de quatre ou cinq mois il deviendra ſi gras, qu'il aura de la peine à marcher, & qu'on ne pourra le conduire au loin qu'à très-petites journées. Il péſe alors cinq à ſix cens livres: on en voit même, par exemple, des Bœufs Limouſins, ou des Bœufs du Bas-Poitou, qui

qui péſent juſqu'à neuf cens livres.

Les Animaux les plus péſants & les plus pareſſeux, ne ſont pas ceux qui dorment le plus profondément ni le plus long-tems : le Bœuf dort, mais d'un ſommeil court & léger ; il ſe réveille au moindre bruit ; il ſe couche ordinairement ſur le côté gauche, & le Rein ou Rognon de ce côté gauche eſt toujours plus gros & plus chargé de graiſſe que le Rognon du côté droit. Cet Animal eſt aſſez ſujet à avoir une bouteille d'eau dans un des Rognons : quelquefois on a trouvé un Rein gros comme la tête d'un Enfant, tandis que l'autre n'étoit pas plus gros que le Rognon d'un Mouton. Il y a même des Bœufs qui n'ont qu'un Rognon, tandis que de l'autre côté on ne trouve qu'un peloton de graiſſe.

Le Cheval mange nuit & jour lentement, mais preſque continuellement ; le Bœuf au contraire mange vîte, & prend en aſſez peu de tems, en une heure, toute la nourriture qu'il lui faut ; après quoi il ceſſe de manger, & ſe couche pour ruminer. Cette différence vient de la différente conformation dans l'eſtomac de ces Animaux. Le Bœuf, dont les deux premiers eſtomacs ne forment

ment qu'un même ſac d'une très-grande capacité, peut ſans inconvénient prendre à la fois beaucoup d'herbe, & le remplir en peu de tems, pour ruminer enſuite & digérer à loiſir. Le Cheval, qui n'a qu'un petit eſtomac, ne peut y recevoir qu'une petite quantité d'herbe, & le remplir ſucceſſivement à meſure qu'elle s'affaiſſe & qu'elle paſſe dans les inteſtins, où ſe fait principalement la décompoſition de la nourriture; car ayant obſervé dans le Bœuf & dans le Cheval le produit ſucceſſif de la digeſtion, & ſur-tout la décompoſition du foin, nous avons vu dans le Bœuf qu'au ſortir de la partie de la Panſe qui forme le ſecond eſtomac, il eſt réduit en une eſpèce de pâte verte, ſemblable à des épinards hachés & bouillis; que c'eſt ſous cette forme qu'il eſt retenu dans les plis ou livrets du troiſième eſtomac; que la décompoſition en eſt entière dans le quatrième eſtomac, & que ce n'eſt pour ainſi-dire, que le marc qui paſſe dans les inteſtins: au lieu que dans le Cheval, le foin ne ſe décompoſe guères, ni dans l'eſtomac, ni dans les premiers boyaux, où il devient ſeulement plus ſouple & plus fléxible, comme ayant été macéré & pénétré de la

liqueur active dont il eſt environné, qu'il arrive au *Cæcum* & au Colon ſans grande altération ; que c'eſt principalement dans ces deux inteſtins, dont l'énorme capacité répond à celle de la Panſe des Animaux ruminants, que ſe fait dans le Cheval la décompoſition de la nourriture ; & que cette décompoſition n'eſt jamais auſſi entière que celle qui ſe fait dans le quatrième eſtomac du Bœuf.

Par ces mêmes conſidérations & par la ſeule inſpection des parties, il nous ſemble qu'il eſt aiſé de concevoir comment ſe fait la rumination, & pourquoi le Cheval ne rumine ni ne vomit ; au lieu que le Bœuf & les autres Animaux qui ont pluſieurs eſtomacs, ſemblent ne digérer l'herbe qu'à meſure qu'ils ruminent. La rumination n'eſt qu'un vomiſſement ſans effort, occaſionné par la réaction du premier eſtomac ſur les alimens qu'il contient. Le Bœuf remplit ſes deux premiers eſtomacs tout autant qu'ils peuvent l'être : la membrane tendue réagit donc alors avec force ſur l'herbe qu'elle contient, qui n'eſt que très-peu mâchée, à peine hachée, & dont le volume augmente beaucoup par la fermentation. Si l'aliment étoit li-

quide, cette force de contraction le feroit paſſer dans le troiſième eſtomac, qui ne communique à l'autre que par un conduit étroit, dont même l'orifice eſt ſitué à la partie ſupérieure du premier, & preſqu'auſſi haut que celui de l'œſophage : ainſi ce conduit ne peut pas admettre cet aliment ſec, ou du moins il n'en admet que la partie la plus coulante. Il eſt donc néceſſaire que les parties les plus ſéches remontent dans l'œſophage, dont l'orifice eſt plus large que celui du conduit ; elles y remontent en effet, l'Animal les remâche, les macère, les imbibe de nouveau de ſa ſalive, & rend ainſi peu-à-peu l'aliment plus coulant ; il le réduit en pâte aſſez liquide pour qu'elle puiſſe couler dans ce conduit qui communique au troiſième eſtomac, où elle ſe macère encore avant que de paſſer dans le quatrième ; & c'eſt dans ce dernier eſtomac que s'achève la décompoſition du foin qui y eſt réduit en parfait mucilage. Ce qui confirme la vérité de cette explication, c'eſt que tant que ces Animaux tettent ou ſont nourris de lait & d'autres alimens liquides & coulants, ils ne ruminent pas, & qu'ils ruminent beaucoup plus en hiver & lorſqu'on les

nourrit d'alimens ſecs, qu'en été, pendant lequel ils paiſſent l'herbe tendre. Au contraire dans le Cheval, l'eſtomac eſt très-petit, l'orifice de l'Œſophage eſt fort étroit, & celui du Pylore eſt fort large. Or, cela ſeul ſuffiroit pour rendre impoſſible la rumination; car l'aliment contenu dans ce petit eſtomac, quoique peut-être plus fortement comprimé que dans le grand eſtomac du Bœuf, ne doit pas remonter, puiſqu'il peut aiſément deſcendre par le Pylore qui eſt fort large; il n'eſt pas même néceſſaire que le foin ſoit réduit en pâte molle & coulante pour y entrer; la force de contraction de l'eſtomac y pouſſe l'aliment encore preſque ſec, & il ne peut remonter par l'Œſophage, parce que ce conduit eſt fort-petit en comparaiſon de celui du Pylore: c'eſt donc par cette différence générale de conformation que le Bœuf rumine, & que le Cheval ne peut ruminer. Mais il y a encore une différence particulière dans le Cheval, qui fait que non-ſeulement il ne peut ruminer, c'eſt-à-dire, vomir ſans effort, mais même qu'il ne peut abſolument vomir, quelqu'effort qu'il puiſſe faire; c'eſt que le conduit de l'Œſophage arrivant très-obliquement dans l'eſtomac du

Cheval, dont les membranes forment une épaiſſeur conſidérable, fait dans cette épaiſſeur une eſpèce de gouttière ſi oblique, qu'il ne peut que ſe ſerrer davantage, au lieu de s'ouvrir par les convulſions de l'eſtomac.

On prétend que les Bœufs qui mangent lentement, réſiſtent plus long-tems au travail que ceux qui mangent vîte; que les Bœufs des Pays élevés & ſecs ſont plus vifs, plus vigoureux & plus ſains que ceux des Pays bas & humides; que tous deviennent plus forts lorſqu'on les nourrit de foin ſec, que quand on ne leur donne que de l'herbe molle; qu'ils s'accoutument plus difficilement que les Chevaux au changement de Climat, & que par cette raiſon l'on ne doit jamais acheter que dans ſon voiſinage des Bœufs pour le travail.

En hiver, comme les Bœufs ne font rien, il ſuffira de les nourrir de paille & d'un peu de foin: mais dans le tems des ouvrages, on leur donnera beaucoup plus de foin que de paille, & même un peu de ſon ou d'avoine avant que de les faire travailler. En Été, ſi le foin manque, on leur donnera de l'herbe fraîchement coupée, ou bien de jeunes pouſſes & des feuilles de Frêne,

d'Orme, de Chêne, mais en petite quantité, l'excès de cette nourriture qu'ils aiment beaucoup, leur cauſant quelquefois un piſſement de ſang: la luzerne, le ſainfoin, la veſce, ſoit en verd, ſoit en ſec, les lupins, les navets, l'orge bouilli, ſont auſſi de très-bons alimens pour les Bœufs. Il n'eſt pas néceſſaire de régler la quantité de leur nourriture; ils n'en prenent jamais plus qu'il ne leur en faut, & l'on fera bien de leur en donner toujours aſſez pour qu'ils en laiſſent: on ne les mettra au pâturage que vers le 15 de Mai; les premières herbes ſont trop crues; & quoiqu'ils les mangent avec avidité, elles ne laiſſent pas de les incommoder. On les fera pâturer pendant tout l'Été, & vers le 15 d'Octobre on les remettra au fourage, en obſervant de ne les pas faire paſſer bruſquement du verd au ſec, & du ſec au verd, mais de les amener par dégrés à ce changement de nourriture.

La grande chaleur incommode ces Animaux, peut-être plus encore que le grand froid; il faut pendant l'Eté les mener au travail dès la pointe du jour, les ramener à l'étable, ou les laiſſer dans les bois pâturer à l'ombre pendant

la grande chaleur, & ne les remettre à l'ouvrage qu'à trois ou quatre heures du ſoir : au Printemps, en Hiver & en Automne, on pourra les faire travailler ſans interruption depuis huit ou neuf heures du matin juſqu'à cinq ou ſix heures du ſoir. Ils ne demandent pas autant de ſoin que les Chevaux ; cependant ſi on veut les entretenir ſains & vigoureux, on ne peut guères ſe diſpenſer de les étriller tous les jours, de les laver, & de leur graiſſer la corne des pieds, &c. Il faut auſſi les faire boire au moins deux fois par jour; ils aiment l'eau nette & fraîche, au lieu que le Cheval l'aime trouble & tiède. Les Bœufs ſont fort ſujets à ſe lécher, ſur-tout dans le tems qu'ils ſont en plein repos ; & comme on croit que cela les empêche d'engraiſſer, on a ſoin de frotter de leur fiente tous les endroits de leur corps auxquels ils peuvent atteindre : lorſqu'on ne prend pas cette précaution, ils s'enlevent le poil avec la langue qu'ils ont fort rude, & ils avalent ce poil en grande quantité. Comme cette ſubſtance ne peut ſe digérer, elle reſte dans leur eſtomac, & y forme des pelottes rondes qu'on a appellées *Ægagropiles*, & qui ſont quelquefois

d'une groſſeur ſi conſidérable, qu'elles doivent les incommoder par leur volume, & les empêcher de digérer par leur ſéjour dans l'eſtomac : ces pelottes ſe revêtent avec le tems d'une croûte brune aſſez ſolide, qui n'eſt cependant qu'un mucilage épaiſſi, mais qui par le frottement & la coction devient dur & luiſant ; elles ne ſe trouvent jamais que dans la Panſe, & s'il entre du poil dans les autres eſtomacs, il n'y ſéjourne pas non plus que dans les boyaux ; il paſſe apparemment avec le marc des alimens.

L'eſpèce de nos Bœufs qu'il ne faut pas confondre avec celles de l'*Aurocks*, du *Buffle* & du *Biſon*, paroît être originaire de nos Climats tempérés, la grande chaleur les incommodant autant que le froid exceſſif : d'ailleurs, cette eſpèce ſi abondante en Europe ne ſe trouve point dans les Pays Méridionaux, & ne s'eſt pas étendue au-delà de l'Arménie, & de la Perſe en Aſie, ſuivant le Voyage de *Chardin*, ni au-delà de l'Egypte & de la Barbarie en Afrique ; car aux Indes, auſſi-bien que dans le reſte de l'Afrique, & même en Amérique, ce ſont des Biſons qui ont une boſſe ſur le dos, ou d'autres Animaux

auxquels les Voyageurs ont donné le nom de *Bœuf*, mais qui ſont d'une eſpèce différente de celle de nos Bœufs : ceux qu'on trouve au Cap de Bonne-Eſpérance & en pluſieurs Contrées de l'Amérique, y ont été tranſportés d'Europe par les Hollandois & par les Eſpagnols. En général, il paroît que les Pays un peu froids conviennent mieux à nos Bœufs que les Pays chauds, & qu'ils ſont d'autant plus gros & plus grands, que le Climat eſt plus humide & plus abondant en pâturages. Les Bœufs de Dannemarck, de la Podolie, de l'Ukraine & de la Tartarie qu'habitent les Calmouques, ſont les plus grands de tous : ceux d'Irlande, d'Angleterre, de Hollande & de Hongrie, ſont auſſi plus grands que ceux de Perſe, de Turquie, de Gréce, d'Italie, de France & d'Eſpagne ; & ceux de Barbarie ſont les plus petits de tous.

Le Bœuf n'eſt pas ſi peſant ni ſi maladroit qu'il paroît au premier aſpect ; il ſçait ſe tirer d'un mauvais pas auſſi-bien & même mieux que le Cheval. Un de ces hommes qu'on appelle vulgairement *Toucheurs* de Bœufs, trouvant un pré en ſon chemin, y fait entrer ſes Bœufs pour pâturer ; puis excédé

de fatigue, il ſe couche en travers ſur la bréche faite à la haye, & s'endort : quelques momens après, un des Bœufs s'approche tout doucement, & ſentant notre homme endormi, paſſe adroitement par-deſſus lui ſans le toucher ; un ſecond en fait autant, enſuite un troiſième, un quatrième, & ainſi tout le troupeau défile. Enfin l'homme ſe réveille, regarde tout autour de lui, & eſt bien étonné de voir que ſes Bœufs ne ſont plus dans le pré où il les croyoit en ſûreté. C'eſt un fait qui eſt arrivé plus d'une fois, ſur-tout quand il n'y a point de chien pour veiller à la place du Maître. Les Bœufs du Bas-Poitou ont ordinairement une graiſſe jaune ; on les engraiſſe tout jeunes, & même ſans les avoir fait travailler ; ils ſont aſſez doux, mais extrêmement peureux ; & comme ils s'effarouchent aiſément, on a la précaution de les faire marcher plutôt de nuit que de jour. Quelquefois l'épouvante les prend dans une foire ou un Marché, & alors on court riſque d'être bleſſé ou tué par ces Animaux qui n'écoutent plus rien & ne ceſſent de courir à perte d'haleine que lorſqu'ils ſont épuiſés de laſſitude. La plûpart des Bœufs qu'on tue, ſe laiſſent aſſommer

ſans rien dire ; un ſeul coup, ou deux au plus, ſuffiſent pour les abbattre : il y en a qui pouſſent d'horribles mugiſſemens ſous les coups, & auxquels on en donnera cent avant que de les faire tomber. Nous liſons dans l'*Hiſtoire de l'Académie Royale des Sciences*, *année* 1703, *page* 26, que M. *du Verney* le jeune a fait voir à l'Académie le Cerveau d'un Bœuf pétrifié preſque en toutes ſes parties, & pétrifié juſqu'à égaler la dureté d'un caillou. Il reſtoit ſeulement en quelques endroits un peu de ſubſtance molle & ſpongieuſe. La moëlle de l'épine s'étoit conſervée dans ſon état naturel, auſſi-bien que des nerfs qui étoient à la baſe du Crâne. Le Cervelet étoit auſſi pétrifié que le Cerveau ; la Pie-Mère étoit auſſi compriſe dans ce changement général ; & toute la maſſe enſemble en étoit ſi défigurée, que l'on avoit peine d'abord à reconnoître les parties & à nommer chacune par ſon nom. Ce Bœuf étoit fort gras & ſi vigoureux, que quand le Boucher avoit voulu le tuer, il s'étoit échappé juſqu'à quatre fois, circonſtance très-remarquable ; car le ſeul exemple pareil que M. *du Verney* ait pû trouver dans les Auteurs, & qui eſt rapporté par *Bartholin*,

eſt celui d'un Bœuf tué en Suéde, dont le Cerveau étoit auſſi pétrifié dans toute ſa maſſe, mais qui étoit fort maigre, & qui paroiſſoit languiſſant. Un Bœuf qui a une côte ou une jambe caſſée, ſe la remet facilement, quand même on n'y appliqueroit point d'écliſſe : dans cent Bœufs, on en trouve ſouvent dix qui ont eu quelque côte caſſée ; cette côte s'eſt repriſe, & le callus en eſt auſſi dur que du fer.

Quant aux maladies des Bœufs, elles viennent preſque toutes d'excès de travail ; les principales ſont, le dégoût, la langueur, le mal de cœur, la colique & les tranchées, l'enflûre, le flux de ventre, l'avant-cœur ou l'ancœur, la pareſſe de ventre, l'indigeſtion, le piſſement de ſang, les barbes ou barbillons, les écorchures, les duretés au chignon, l'entorſe, l'encloueure, les étranguillons ou l'eſquinancie, la maigreur, la phthiſie ou fiévre étique qu'on nomme le *Cru*, le mal caduc que le vulgaire appelle *Laurdelle* ou *Lourdine*, le mal d'yeux, la galle ; & pluſieurs autres qui ſont détaillées, ainſi que les remèdes qui y conviennent dans la *Nouvelle Maiſon ruſtique*. Mais la plus terrible de toutes les maladies, c'eſt la peſte qui après

avoir cauſé une ſi grande mortalité en France parmi les Bêtes à cornes, y a enfin ceſſé depuis quelques années, & qui régne encore actuellement dans les Pays du Nord, notamment en Hollande & en Angleterre. Les Nouvelles publiques nous ont annoncé dernièrement un remède aſſez extraordinaire contre cette peſte; l'utilité du Public nous engage à le publier ici dans les mêmes termes:

« De tous les remèdes qu'on a employés juſqu'à préſent contre la maladie des Beſtiaux, qui afflige aujourd'hui preſque toute l'Europe; il n'y en a aucun qui ait été trouvé efficace, ſoit pour prévenir ou pour guérir le mal des Bêtes infectées. On a même découragé ceux qui auroient été en état de faire des expériences ſur les Beſtiaux malades, par la publication de la Loi qui a ordonné de les détruire au moment que la maladie ſe déclaroit, & cela ſous peine d'une groſſe amende. Voici cependant un remède qu'un Gentilhomme de la Province d'Yorк en Angleterre, a tenté avec ſuccès pour préſerver ſes Beſtiaux des ſuites de la contagion, au moyen d'une *Inoculation*, laquelle ſe fait de la manière ſuivante: Pour préparer la Bête à cornes à cette *Inocula-*

tion, il faut la faire ſaigner, & lui donner deux ou trois purgations rafraîchiſſantes; faire enſuite une inciſion dans le fanon, mettre dans cette playe des étoupes trempées dans l'humeur qui coule des yeux ou des narines des Bêtes malades, & les y laiſſer deux ou trois jours; c'eſt tout le tems qu'il faut à la maladie pour ſe manifeſter : mettre pour lors la Bête dans un pré, & l'y laiſſer juſqu'à ce que la criſe du mal ſoit paſſée. Il ne faut point lui donner de nourritures ſèches, mais de tems en tems du ſon détrempé, ou du tripotage un peu chaud.

M. *Dobſon*, qui a éprouvé ce remède ſur ſes propres Beſtiaux, dans le tems que le mal étoit au plus haut période dans ſa Province, déclare qu'il en a ſauvé pluſieurs au moyen de cette *Inoculation*. Or, une telle Inoculation paroît bien ſenſiblement avoir été tentée ſur les Bêtes à cornes, à l'imitation de celle qui ſe pratique avec tant de ſuccès ſur les enfans en Angleterre & ailleurs pour la petite Vérole, & ſur laquelle M. *de la Condamine* de l'Académie Royale des Sciences, vient de nous donner un Mémoire auſſi inſtructif qu'intéreſſant.

Le Taureau, que *Schwenckfeld* ap-

pelle *Taurus non Caſtratus*, eſt à proprement parler, le mâle ou l'étalon de la Vache. En effet, le Taureau ſert principalement à la propagation de l'eſpèce, & quoiqu'on puiſſe auſſi le ſoumettre au travail, on eſt moins ſûr de ſon obéiſſance, & il faut être en garde contre l'uſage qu'il peut faire de ſa force : la Nature a fait cet Animal indocile & fier ; dans le tems du rut, il devient indomptable, & ſouvent furieux : mais par la Caſtration l'on détruit la ſource de ces mouvemens impétueux, & l'on ne retranche rien à ſa force; il n'en eſt que plus gros, plus maſſif, plus péſant & plus propre à l'ouvrage auquel on le deſtine ; il devient auſſi plus traitable, plus patient, plus docile & moins incommode aux autres : un troupeau de Taureaux ne ſeroit qu'une troupe effrénée que l'homme ne pourroit ni dompter, ni conduire. Mais avant que de decrire la manière dont ſe fait cette opération, nous allons faire une courte deſcription des parties de la génération tant extérieures qu'intérieures.

Il y a environ deux pieds de diſtance entre l'anus & le ſcrotum qui s'étend au-deſſous du ventre de la longueur d'un demi pied. Cet Animal a quatre mammelons bien apparents, & ſitués au-devant du ſcrotum, deux de chaque côté

de la verge, & a un pouce de distance l'un de l'autre ; cette position des mammellons du Taureau correspond à celle des mammelles de la Vache. La verge a deux pieds quatre pouces de longueur depuis la bifurcation du corps caverneux jusqu'à l'insertion du prépuce ; elle est applatie sur sa longueur comme le gland, & elle a la même largeur & la même épaisseur que la base du gland. Les testicules sont ovoïdes ; ils ont quatre pouces & demi de longueur ; la substance intérieure est de couleur jaunâtre, & il y a au-dedans une espèce de noyau longitudinal de couleur blanche ; l'épididyme descend de deux pouces sur le bord inférieur du testicule ; son extrémité postérieure déborde de neuf lignes au-delà du bout du testicule, & forme un tubercule qui a environ neuf lignes de diamètre ; les canaux dèférents ont environ deux lignes de diamètre ; il y a deux cordons qui tiennent par une de leurs extrémités aux premières vertèbres de la queue, & qui se joignent au-dessous de l'anus après l'avoir entouré ; ils sont plats, ils s'étendent le long de la verge jusqu'à l'endroit auquel ils adhérent, & où la verge forme une double courbure en façon d'S romaine ; ils s'épanouissent sur

les côtés de la verge juſqu'au prépuce qui a auſſi deux muſcles, leſquels s'étendent ſous l'abdomen & ſe prolongent par des parties tendineuſes juſqu'aux environs de l'anus; ces muſcles paroiſſent ſervir à retirer le prépuce en arrière. La veſſie eſt ovale; l'urèthre eſt revêtu au-dehors d'un muſcle fort & épais, & la longueur de ce canal eſt de ſix pouces, depuis la veſſie juſqu'à la bifurcation du corps caverneux. Les véſicules ſéminales ſont compoſées de pluſieurs cellules, comme dans l'homme; chacune des véſicules a quatre pouces de longueur; les proſtates ont quinze lignes de longueur: il ſe trouve auprès des muſcles accélérateurs deux glandes qui s'ouvrent dans l'Urèthre, & qui contiennent une liqueur jaunâtre, de même que les proſtates.

Il eſt conſtant que la caſtration ſeule met toutes les différences qui ſe rencontrent entre le Bœuf & le Taureau; celui-ci eſt plein de feu, vif, hardi, vigoureux, & même un peu farouche; l'autre eſt péſant, lâche & timide. Pour faire la caſtration, les uns choiſiſſent le mois de Mai ou le Printems, & d'autres l'Automne; c'eſt toujours le matin avant que le Taureau ſoit ſorti de l'Eta-

ble. On prend les muſcles des teſticules avec de petites ténailles, on inciſe les bourſes & l'on enleve les teſticules en ne laiſſant que la portion qui tient aux muſcles; après quoi l'on frotte la bleſſure avec quelque huile ou baume; puis on y applique une emplâtre. Le jour de l'Opération on lui ménage la nourriture; on ne lui donne point de boiſſon, & on lui en donne peu les jours ſuivants : à meſure que l'appétit revient à l'Animal, on lui donne de l'herbe fraîche, & on lui augmente la boiſſon.

Mais quoique la manière dont ſe fait cette Opération ſoit aſſez connue des Gens de la Campagne, il y a cependant ſur cela des uſages très différens, dont on n'a peut-être pas aſſez obſervé les différens effets. En général, l'âge le plus convenable à la caſtration eſt l'âge qui précéde immédiatement la puberté : pour le Taureau, c'eſt dix-huit mois ou deux ans; ceux qu'on y ſoumet plûtôt périſſent preſque tous : néanmoins les jeunes Veaux auxquels on ôte les teſticules quelque tems après leur naiſſance, & qui ſurvivent à cette Opération ſi dangereuſe à cet âge, deviennent des Bœufs plus grands, plus gros, plus gras que ceux auxquels on ne fait la caſtration

qu'à deux, trois ou quatre ans : mais ceux-ci paroiſſent conſerver plus de courage & d'activité ; & ceux qui ne la ſubiſſent qu'à l'âge de ſix, ſept ou huit ans, ne perdent preſque rien des autres qualités du ſéxe maſculin ; ils ſont plus impétueux, plus indociles que les autres Bœufs, & dans le tems de la chaleur des femelles ils cherchent encore à s'en approcher : mais il faut avoir ſoin de les en écarter ; l'accouplement, & même le ſeul attouchement du Bœuf, fait naître à la vulve de la Vache des eſpèces de carnoſités ou de verrues, qu'il faut détruire & guérir en y appliquant un fer rouge : ce mal peut provenir de ce que ces Bœufs qu'on n'a que *biſtournés*, c'eſt-à-dire, auxquels on a ſeulement comprimé les teſticules, & ſerré & tordu les vaiſſeaux qui y aboutiſſent, ne laiſſent pas de répandre une liqueur apparemment à demi purulente, & qui peut cauſer des ulcères à la vulve de la Vache, leſquels dégénèrent enſuite en carnoſités.

Le Taureau qu'on deſtine aux Vaches, doit être choiſi comme le Cheval étalon, parmi les plus beaux de ſon eſpèce ; il doit être gros, bien fait & en bonne chair ; il doit avoir l'œil noir, le regard fier, le front ouvert, la tête courte,

les cornes groſſes, courtes & noires ; les oreilles longues & velues, le muffle grand, le nez court & droit, le col charnu & gros, les épaules & la poitrine larges, les reins fermes, le dos droit, les jambes groſſes & charnues, la queue longue & bien couverte de poil, l'allure ferme & ſûre, & le poil rouge. Il faut qu'il ſoit de moyen âge, entre trois ans & neuf au plus, & il ne lui faut donner que quinze Vaches : car on ne doit pas ſe régler ſur ce qu'on dit qu'il y a eu des Taureaux qui ont ſailli à quatorze mois, & qui ont ſuffi à vingt, quarante, juſqu'à ſoixante Vaches. Les Vaches retiennent ſouvent dès la première, ſeconde, ou troiſième fois ; & ſi-tôt qu'elles ſont pleines, le Taureau refuſe de les couvrir, quoiqu'il y ait encore apparence de chaleur : mais ordinairement la chaleur ceſſe preſqu'auſſi-tôt qu'elles ont conçu, & elles refuſent auſſi elles-mêmes les approches du Taureau. La Vache eſt à dix-huit mois en pleine puberté, & le Taureau à deux ans : mais quoiqu'ils puiſſent déja engendrer à cet âge, on fera bien d'attendre juſqu'à trois ans, avant que de leur permettre de s'accoupler ; ces Animaux ſont dans leur grande force depuis trois

ns juſqu'à neuf, comme nous l'avons ıſinué plus haut; après cela, les Vahes & les Taureaux ne ſont plus prores qu'à être engraiſſés & livrés au Bouher. Comme ils prennent en deux ans ı plus grande partie de leur accroiſſeıent, la durée de leur vie eſt auſſi, ɔmme dans la plûpart des autres eſpèes d'Animaux, à peu près de ſept fois eux ans, & communément ils ne vient guères que quatorze ou quinze ns.

Dans tous les Animaux quadrupèdes, ı voix du mâle eſt plus forte & plus rave que celle de la fémelle, & nous e croyons pas qu'il y ait d'exception cette régle. Quoique les Anciens ayent crit que la Vache, le Bœuf & même le 'eau avoient la voix plus grave que le 'aureau : il eſt très-certain que le Taueau a la voix beaucoup plus forte, uiſqu'il ſe fait entendre de bien plus ɔin que la Vache, le Bœuf ou le Veau. Ce qui a fait croire qu'il avoit la voix ıoins grave, c'eſt que ſon mugiſſement 'eſt pas un ſon ſimple, mais un ſon ɔmpoſé de deux ou trois Octaves, dont plus élevée frappe le plus l'oreille; en y faiſant attention, l'on entend ı même tems un ſon grave, &.plus

grave que celui de la voix de la Vache, du Bœuf & du Veau, dont les mugiſſemens ſont auſſi bien plus courts. Le Taureau ne mugit que d'amour, la Vache mugit plus ſouvent de peur & d'horreur que d'amour; & le Veau mugit de douleur, de beſoin de nourriture & de deſir de ſa mère.

Le Taureau entre en fureur à la vûe de la couleur rouge; il combat généreuſement pour le troupeau, & marche volontiers le premier à la tête; s'il y a deux troupeaux de Vaches dans un champ, les deux Taureaux s'en détachent, & s'avancent l'un vers l'autre en mugiſſant: quand ils ſont en préſence, ils s'entreregardent de travers, ne reſpirant que la vengeance; ils grattent la terre avec leurs pieds, & font voler la pouſſière par-deſſus leur dos; bien-tôt ils ſe joignent avec impétuoſité, ſe battent avec acharnement, & ne ceſſent le combat que lorſqu'on les ſépare, ou que le plus foible eſt contraint de céder au plus fort: alors le vaincu ſe retire tout triſte & tout honteux; au lieu que le vainqueur s'en retourne tête levée, triomphant & tout fier de ſa victoire. Cet Animal va hardiment au-devant de l'ennemi; il ne craint ni le Chien, ni le

up, pas même l'Ours, ni le Lion.
fin, dans les combars tant publics que
ticuliers qu'il a à ſoutenir, ſoit contre
hommes, ſoit contre les Animaux,
quels il eſt ſacrifié, il fait face aux
illans avec tant de courage, qu'il ne
combe qu'à la dernière extrémité,
cé de mille coups, ou déchiré à
les dents.

La Vache, que les Latins appellent
cca, *Bos fœmina ſeu Lactaria*, *Forda*.
Horda, eſt la fémelle du Taureau;
cette fémelle n'a point encore porté,
e ſe nomme Geniſſe ou Taure, *Ju-
ica ſeu Taura*. Dans la Vache exami-
e anatomiquement, on trouve qu'il y
nviron deux pouces de diſtance en-
l'anus & la vulve, dont la longueur
ſt que de trois pouces; les quatre
mmelons forment un quarré par leur
ſition; ils ont tous les quatre deux
uces de hauteur, & environ trois pou-
s de circonférence à la baſe; l'extré-
té en eſt arrondie, & percée d'un
ifice qui eſt la bouche d'un canal,
nt le diamètre n'a qu'environ une li-
e, mais ce canal s'élargit à meſure
'il approche de la mammelle, dont
partie inférieure eſt creuſe, & ne
rme qu'une cavité au-deſſus de cha-

que mammelon; ces cavités n'ont qu'environ un pouce de profondeur, depuis la baſe du mammelon, juſqu'à la ſubſtance glanduleuſe qui eſt dans leur fond; elle forme une maſſe qui a dix pouces de longueur; elle eſt diſtinguée en deux parties égales, une à droite & l'autre à gauche, qui ſont réunies par un tiſſu cellulaire : chacune de ces portions forme donc une mammelle qui a deux cavités; il y a un mammelon pour chaque cavité, & par conſéquent deux mammelons dans chaque mammelle. Le gland du *Clitoris* eſt peu ſaillant. Le vagin a un pied de longueur, & il y a dans ce vagin pluſieurs rides longitudinales. La veſſie eſt preſque ronde, beaucoup plus ample que celle du mâle; & l'urèthre a quatre pouces de longueur. L'orifice de la Matrice eſt rond, environné de tubercules aſſez gros; ſon corps eſt fort petit naturellement; les cornes qui ſont adoſſées l'une contre l'autre, ont un pied huit pouces de longueur, depuis le corps de la Matrice juſqu'à leur extrémité; le teſticule eſt de figure ovoïde; la trompe aboutit à un pavillon.

Dans les eſpèces d'Animaux dont l'homme a fait des troupeaux, & où la multiplication eſt l'objet principal, la

émelle eſt plus néceſſaire, plus utile
ue le mâle. Le produit de la Vache eſt
n bien qui croît & qui ſe renouvelle
chaque inſtant. Que de pauvres fa-
illes ſont aujourd'hui réduites à vivre
e leur Vache ! ces mêmes hommes qui
ous les jours & du matin au ſoir, gé-
iſſent dans le travail & ſont courbés
ur la charrue, ne tirent de la terre que
u pain noir, & ſont obligés de céder
d'autres la fleur, la ſubſtance de leur
rain ; c'eſt par eux, & ce n'eſt pas pour
ux, que les moiſſons ſont abondantes ;
es mêmes hommes qui élevent & qui
ultiplient le bétail, qui le ſoignent &
en occupent perpétuellement, n'oſent
ouir du fruit de leurs travaux ; la chair
e ce bétail eſt une nourriture dont ils
nt forcés de s'interdire l'uſage, ré-
uits par la néceſſité de leur condition,
eſt-à-dire, par la dureté des autres
ommes, à vivre comme les Chevaux,
'orge & d'avoine, ou de légumes groſ-
ers & de lait aigre.

On peut auſſi faire ſervir la Vache à
charrue ; & quoiqu'elle ne ſoit pas
uſſi forte que le Bœuf, elle ne laiſſe
as de le remplacer ſouvent : mais lorſ-
u'on veut l'employer à cet uſage, il
ut avoir attention de l'aſſortir, autant

qu'on le peut, avec un Bœuf de ſa taille & de ſa force, ou avec une autre Vache, afin de conſerver l'égalité du trait, & de maintenir le ſoc en équilibre entre ces deux puiſſances; moins elles ſont inégales, & plus le labour de la terre eſt facile & régulier : au reſte, on employe ſouvent ſix & juſqu'à huit Bœufs dans les terreins fermes, & ſurtout dans les friches, qui ſe levent par groſſes mottes & par quartiers; au lieu que deux Vaches ſuffiſent pour labourer les terreins meubles & ſablonneux.

Le Printems eſt la ſaiſon où les Vaches ſont le plus communément en chaleur; la plûpart dans ce Pays-ci reçoivent le Taureau & deviennent pleines depuis le 15 d'Avril, juſqu'au 15 de Juillet : mais il ne laiſſe pas d'y en avoir beaucoup, dont la chaleur eſt plus tardive, & d'autres dont la chaleur eſt plus précoce; elles portent neuf mois, & mettent bas au commencement du dixième. On a donc des Veaux en quantité depuis le 15 de Janvier juſqu'au 15 d'Avril; on en a auſſi pendant tout l'Eté aſſez abondamment, & l'Automne eſt le tems où ils ſont les plus rares. Les ſignes de la chaleur de la Vache ne ſont point équivoques; elle mugit alors très-fré-

quemment, & plus violemment que dans les autres tems ; elle saute sur les Vaches, sur les Bœufs, & même sur les Taureaux ; la vulve est gonflée & saillante au-dehors : il faut profiter du tems de cette forte chaleur pour lui donner le Taureau ; si on laissoit diminuer cette ardeur, la Vache ne retiendroit pas aussi sûrement.

Les Vaches sont assez sujettes à avorter lorsqu'on ne les ménage pas, & qu'on les met à la charrue, ou au charroi : il faut même les soigner davantage, & les suivre de plus près lorsqu'elles sont pleines, que dans les autres tems, afin de les empêcher de sauter des hayes & des fossés ; il faut aussi les mettre dans les pâturages les plus gras, & dans un terrein qui, sans être trop humide & marécageux, soit cependant très-abondant en herbe : six semaines ou deux mois avant qu'elles mettent bas, on les nourrira plus largement qu'à l'ordinaire, en leur donnant à l'étable de l'herbe pendant l'Eté, & pendant l'Hiver du son le matin, ou de la luzerne, du sainfoin, &c. On cessera aussi de les traire dans ce même tems ; le lait leur est alors plus nécessaire que jamais pour la

nourriture de leur fœtus : auſſi y a-t-il des Vaches dont le lait tarit abſolument un mois ou ſix ſemaines avant qu'elles mettent bas ; celles qui ont du lait juſqu'aux derniers jours, ſont les meilleures mères & les meilleures nourrices : mais ce lait des derniers tems eſt généralement mauvais & peu abondant. Il faut les mêmes attentions pour l'accouchement de la Vache que pour celui de la Jument, & même il paroît qu'il en faut davantage ; car la Vache qui met bas paroît être plus épuiſée, plus fatiguée que la Jument : on ne peut ſe diſpenſer de la mettre dans une étable ſéparée, où il faut qu'elle ſoit chaudement & commodément ſur de bonne litière, & la bien nourrir, en lui donnant pendant dix ou douze jours de la farine de fèves, de bled ou d'avoine, délayées avec de l'eau ſalée, & abondamment de la luzerne, du ſaiufoin, ou de bonne herbe bien mûre ; ce tems ſuffit ordinairement pour la rétablir ; après quoi on la remet par dégrés à la vie commune & au pâturage ; ſeulement il faut encore avoir l'attention de lui laiſſer tout ſon lait pendant les deux premiers mois ; le Veau pro-

itera davantage, & d'ailleurs le lait de ces premiers tems n'eſt pas de bonne qualité.

La nourriture & le ſoin ſont à peu près les mêmes & pour la Vache & pour le Bœuf: cependant la Vache à lait exige les attentions particulières, tant pour a bien choiſir que pour la bien conduire. On dit que les Vaches noires ont celles qui donnent le meilleur lait, & que les blanches ſont celles qui en donnent le plus : mais de quelque poil que ſoit la Vache à lait, il faut qu'elle ſoit n bonne chair, qu'elle ait l'œil vif, la démarche légère, qu'elle ſoit jeune, & que ſon lait ſoit, s'il ſe peut, abondant & de bonne qualité; on la traira deux fois par jour en Eté, & une fois ſeulement en Hiver; & ſi l'on veut augmenter la quantité du lait, il n'y aura qu'à la nourrir avec des alimens plus acculens que l'herbe.

On aſſûre que les Hollandois tirent tous les ans du Dannemarck un grand nombre de Vaches grandes & maigres, & que ces Vaches donnent en Hollande beaucoup plus de lait que les Vaches de France : c'eſt apparemment cette même race de Vaches à lait qu'on a tranſportée & multipliée en Poitou, en Aunis

& dans les marais de Charente, où on les appelle *Vaches Flandrines;* ces Vaches ſont en effet beaucoup plus grandes & plus maigres que les Vaches communes, & elles donnent une fois autant de lait & de beurre; elles donnent auſſi des Veaux beaucoup plus grands & plus forts; elles ont du lait en tout tems, & on peut les traire toute l'année, à l'exception de quatre ou cinq jours avant qu'elles mettent bas: mais il faut pour ces Vaches des pâturages excellens: quoiqu'elles ne mangent guères plus que les Vaches communes, comme elles ſont toujours maigres, toute la ſuabondance de la nourriture ſe tourne en lait, au lieu que les Vaches ordinaires deviennent graſſes & ceſſent de donner du lait dès qu'elles ont vêcu pendant quelque tems dans des pâturages trop gras. Avec un Taureau de cette race & des Vaches communes, on fait une autre race qu'on appelle *Bâtarde*, & qui eſt plus féconde & plus abondante en lait que la race commune: ces Vaches bâtardes donnent ſouvent deux Veaux à la fois, & fourniſſent auſſi du lait pendant toute l'année; ce ſont ces bonnes Vaches à lait qui ſont une partie des richeſſes de la Hollande, d'où il ſort tous les ans pour

des ſommes conſidérables de beurre & de fromage; ces Vaches qui fourniſſent une ou deux fois autant de lait que les Vaches de France, en donnent ſix fois autant que celles de Barbarie.

La Vache ſe plaît dans les Climats tempérés. M. l'Abbé *Outhier*, Correſpondant de l'Académie Royale des Sciences, nous apprend dans le Journal d'un Voyage au Nord, qu'en Lapponie les Vaches ſont petites, preſque toutes blanches, & que pluſieurs ſont ſans cornes. Le Docteur *Michel-Bernhard Valentini* rapporte dans les *Ephémérides d'Allemagne*, une Obſervation ſur ces gros vers qui naiſſent ſous la peau des Vaches, & qu'on nomme en Allemand *Engerling*; à quoi il ajoûte qu'il n'eſt pas difficile de déviner l'origine de ces ſortes de vers, vû qu'on obſerve que les Bêtes à cornes ſont ſujettes à avaler avec les herbes des œufs d'inſectes, qui, étant portés à la peau conjointement avec la nourriture, peuvent y éclorre facilement, & donner naiſſance à cette race de vers; mais nous ſçavons que ces boſſes ou tumeurs qu'on apperçoit ſur le dos de nos Bêtes à cornes, renferment chacune un ver qui vient d'une mouche, & qui ſe transforme

lui-même en mouche à forme de bourdon, ſuivant les Obſervations de *Vallisnieri* & de M. *de Réaumur* qui nous en ont donné une Hiſtoire curieuſe & intéreſſante. Les gens de la Campagne, du moins dans certaines Provinces, prétendent que leurs Vaches font quelquefois des petits hériſſons à demi formés, qu'ils appellent pour cela *Hériſſons de Vache* : ils ſuppoſent que l'origine de ces Animaux vient de ce qu'une Vache aura bû à une marre ou à un étang immédiatement après qu'un hériſſon y a dépoſé de ſa ſémence ; mais une pareille ſuppoſition eſt ſi abſurde, qu'elle ne mérite pas qu'on s'amuſe à la réfuter. Ces prétendus hériſſons ne ſont rien autre choſe que des Cotyledons attachés au délivre, d'autant plus que les gens de la campagne obſervent eux-mêmes que les Vaches n'en ſont incommodées que quand elles vêlent. On voit, quoique rarement, des Vaches qui ont la mauvaiſe habitude de ſe tetter elles-mêmes ; & comme il n'eſt guères poſſible de les corriger de ce défaut, on eſt obligé de les engraiſſer pour s'en défaire. On en a vu d'autres qui ſe laiſſoient tetter par des Serpens ou des Couleuvres. Nous liſons dans les *Ephé-*

mérides d'Allemagne, Décurie II, Année V, Appendix pag. 32, une Obſerva-tion du Docteur *François Paullini*, où il rapporte que ſon Père vit un jour à Francfort ſur le Mein une Vache dans laquelle il obſerva avec étonnement les particularités ſuivantes : 1°. Elle étoit bien conformée, d'une belle couleur rouſſe, & avoit une queue de Cheval blanche, un peu crêpue, 2°. Elle avoit ſix mammelles, toutes joliment bigarrées de noir & de blanc; 3°. Le front blanc avec une croix jaunâtre; 4°. Les cornes preſque ſemblables à celles d'une Chèvre.

Le Veau que les Latins appellent *Vitulus*, eſt le petit de la Vache. Nous allons l'examiner Anatomiquement, comme nous avons fait le Bœuf, le Taureau & la Vache. Dans le ventre de ſa mère il eſt enveloppé d'un Amnios & d'un Chorion; il a auſſi une Allantoïde; l'Ouraque ſort de l'Ombilic avec les vaiſſeaux ſanguins, & ſe prolonge dans le Cordon ombilical juſqu'au-delà de l'endroit où l'Amnios s'épanouit & s'étend de toutes parts pour envelopper le fœtus : à ce même endroit le prolongement de l'Ouraque forme l'Allantoïde, qui s'étend à droit & à gauche

entre l'Amnios & le Chorion, & qui forme deux cornes, ou pour ainſi-dire, deux Poches allongées, dont le fond termine les deux bouts de l'Allantoïde: ces poches ſe réuniſſent à l'endroit de l'Ouraque, & reçoivent la liqueur qui en découle. Lorſque le fœtus eſt près du terme, ſon Allantoïde eſt fort étendue; il n'eſt pas facile alors de l'enfler en entier ſans la déchirer; mais on y parvient aiſément dans un ſujet moins avancé: elle eſt tranſparente au point qu'on peut voir à travers le ſédiment de la liqueur qu'elle contient. Le Chorion & l'Amnios forment, comme l'Allantoïde, deux prolongemens qui s'étendent dans les cornes de la Matrice; mais ils n'y adhérent pas comme dans la Jument par des rugoſités, c'eſt au contraire par de petits *Placenta* qui ſont ſéparés les uns des autres, & diſtribués à différentes diſtances: on en a compté juſqu'à près de cent pour un ſeul Embryon; on leur a donné le nom de *Cotyledon*; ils ſont applatis, de figure ovale, & formés en partie par la Matrice, & en partie par le Chorion: il s'éleve ſur les Parois intérieures de la Matrice, des Tubercules ovales, correſpondans à d'autres Tubercules de même figure, qui ſe

orment ſur la face extérieure du Cho-
ion ; ces Tubercules ſont appliqués l'un
utour de l'autre, & le compoſé d'un Tu-
ercule de la Matrice environné par un
'ubercule du Chorion, eſt ce qu'on
ppelle un *Cotyledon* : chaque Cotyle-
lon attache le Chorion à la Matrice ;
orſque le Fœtus a pris un certain ac-
roiſſement ; alors ſi l'on ſépare le Cho-
ion de la Matrice, les Cotyledons ſe
artagent en deux parties, dans le mo-
nent de cette disjonction, l'on apper-
oit que les Tubercules du Chorion ſont
ériſſés de petits prolongemens, & que
es prolongemens ſortent de pluſieurs
avités qui pénètrent dans les Tubercules
le la Matrice : ces Tubercules ſe déta-
hent naturellement l'un de l'autre lorſ-
que la Vache met bas, & ceux qui reſ-
ent dans la Matrice s'oblitèrent dans
a ſuite & s'effacent en entier. On a
emarqué dans les Embryons que les
ndroits où les cornes devoient paroître
ont marqués par une tache rougeâtre
& par une ſorte d'empreinte ſur la peau.
La Veſſie a une forme cylindrique ; les
quatre Eſtomacs ſont fort amples à pro-
portion de la groſſeur du Fœtus ; le *Thy-
mus* qu'on nomme vulgairement *Ris de
Veau*, eſt auſſi étendu que dans le

Poulain. Dans le Veau la Caillette ou le quatrième Eſtomac ſe nomme autrement la *Mulette*.

Quand le Veau eſt né, on le laiſſe auprès de ſa mère pendant les cinq ou ſix premiers jours, afin qu'il ſoit toujours chaudement, & qu'il puiſſe tetter auſſi ſouvent qu'il en a beſoin; mais il croît & ſe fortifie aſſez dans ces cinq ou ſix jours, pour qu'on ſoit dèſlors obligé de l'en ſéparer ſi l'on veut la ménager; car il l'épuiſeroit s'il étoit toujours auprès d'elle; il ſuffira de le laiſſer tetter deux ou trois fois par jour, & ſi l'on veut lui faire une bonne chair, & l'engraiſſer promptement, on lui donnera tous les jours des œufs cruds, du lait bouilli, de la mie de pain; au bout de quatre ou cinq ſemaines ce Veau ſera excellent à manger: on pourra donc ne laiſſer tetter que trente ou quarante jours les Veaux qu'on voudra livrer au Boucher; mais il faudra laiſſer au lait pendant deux mois au moins ceux qu'on voudra nourrir; plus on les laiſſera tetter, plus ils deviendront gros & forts. On preférera pour les élever ceux qui ſeront nés aux mois d'Avril, Mai & Juin; les Veaux qui naiſſent plus tard ne peuvent acquérir aſſez de force pour

réſiſter aux injures de l'hiver ſuivant ; ils languiſſent par le froid, & périſſent preſque tous. A deux, trois ou quatre mois, on ſévrera donc les Veaux qu'on veut nourrir ; & avant que de leur ôter le lait abſolument, on leur donnera un peu de bonne herbe ou de foin fin ; pour qu'ils commencent à s'accoutumer à cette nouvelle nourriture ; après quoi on les ſéparera tout-à-fait de leur mère, & on ne les en laiſſera point approcher ni à l'étable, ni au pâturage, où cependant on les menera tous les jours, & où on les laiſſera du matin au ſoir pendant l'Eté ; mais dès que le froid commencera à ſe faire ſentir en Automne, il ne faudra point les laiſſer ſortir que tard dans la matinée, & les ramener de bonne heure ſur le ſoir ; & pendant l'Hiver, comme le grand froid leur eſt extrêmement contraire, on les tiendra chaudement dans une étable bien fermée & bien garnie de litière ; on leur donnera avec l'herbe ordinaire, du ſainfoin, de la luzerne, & on ne les laiſſera ſortir que par les tems doux : il leur faut beaucoup de ſoin pour paſſer ce premier Hiver ; c'eſt le tems le plus dangereux de leur vie : car ils ſe fortifieront aſſez

pendant l'Eté ſuivant, pour ne plus craindre le froid du ſecond Hiver.

On trouve dans le troiſième & dans le quatrième eſtomac du Veau qui tette, des grumeaux de lait caillé; ces grumeaux de lait ſéchés à l'air ſont la préſure avec laquelle on fait les *Caillons*, & dont on ſe ſert pour faire cailler le lait; plus on garde cette préſure, meilleure elle eſt, & il n'en faut qu'une très-petite quantité pour faire un grand volume de fromage.

Les Bœufs, les Taureaux, les Vaches aiment beaucoup le vin, le vinaigre, le ſel; ils dévorent avec avidité une ſalade aſſaiſonnée. En Eſpagne & dans quelques autres Pays, on met auprès du jeune Veau à l'étable une de ces pierres qu'on appelle *Salegres*, & qu'on trouve dans les mines de ſel gemme; il lèche cette pierre ſalée pendant tout le tems que ſa mère eſt au pâturage, ce qui excite ſi fort l'appetit ou la ſoif, qu'au moment que la Vache arrive, le jeune veau ſe jette à la mammelle, en tire avec avidité beaucoup de lait, s'engraiſſe & croît bien plus vîte que ceux auxquels on ne donne point de ſel. C'eſt par la même raiſon que quand les Bœufs ou

es Vaches ſont dégoûtés, on leur donne le l'herbe trempée dans du vinaigre, ou oupoudrée d'un peu de ſel; on peut eur en donner auſſi lorſqu'ils ſe portent bien, & qu'on veut réveiller leur ppetit pour les engraiſſer en peu de ems.

On lit dans les *Ephémérides d'Allemagne* qu'on a trouvé dans l'eſtomac l'un Veau de ſix mois qui en avoit pparemment leché un autre dans l'Etable, une pelotte fauve, preſque ronde, groſſe comme la tête d'un enfant, dont les poils étoient artiſtement arrangés; & l'Obſervateur remarque que ces ſortes de pelottes que nous avons ci-deſſus nommés des *Egagropiles*, feroient à la fin mourir les Veaux, ſi on ne les tuoit pas. En effet, nos Bouchers obſervent que les Veaux ſont autant & plus ſujets que les Bœufs & les Vaches à avoir dans l'Eſtomac une pelotte de poil aſſez dure, & groſſe tantôt comme un œuf de Poule, tantôt comme le poing. C'eſt ainſi, dit *Cardan*, que la Nature ſe joue au point que ces Animaux font quelquefois des œufs: mais *Cardan* a tort de s'imaginer que les pelottes dont nous parlons ici ſoient de véritables œufs, parce qu'elles en ont la forme. Il naît

des monſtres parmi les Veaux, comme parmi les Fœtus des autres Animaux. On voit quelquefois des Veaux à deux têtes jointes enſemble ou ſéparées; des Veaux à cinq ou à ſix pieds; & pluſieurs autres monſtruoſités dont les Auteurs font mention. Nous avons vu nous-mêmes, il y a quelques années, une Vache monſtrueuſe qu'on a fait voir d'abord dans les Provinces, puis à Paris où elle eſt morte. Le monſtre dont il s'agit, avoit les quatre jambes à l'ordinaire, & une cinquième placée à la partie ſupérieure du dos entre les Omoplates, & attachée par des ligamens aux Vertèbres antérieures du dos, & aux Vertèbres poſtérieures du cou : cette jambe ſe recourboit en avant, & portoit près de ſon extrémité poſtérieure une tumeur de la groſſeur de la tête d'un homme, recouverte d'un poil très-court & très-blanc; cette tumeur étoit la partie du monſtre qui paroiſſoit la plus merveilleuſe, parce qu'on avoit trouvé moyen de lui donner quelque reſſemblance avec une face humaine, en raſant le poil ſur une eſpace ovale & proportionnée à l'étendue du viſage d'un homme, & en formant dans quelques endroits de cet eſpace, des éminences & des enfonce-

mens pour marquer des apparences du nez, des yeux, de la bouche, &c. Quelque groſſier que fût cet artifice, il ſuffiſoit pour attirer le Peuple toujours avide du merveilleux.

Le mot *Bœuf*, dit en Italien *Bove*, en Eſpagnol *Buey*, en Allemand *Ochſs*; en Flamand *Os*; en Anglois *Ox*; vient du Latin *Bos*, dérivé du Grec *Bous*. *Taureau* vient du Latin *Taurus*, dérivé du Grec *Tauros*: *Vache*, de *Vacca*; & *Veau*, de *Vitulus*.

Quant aux uſages des Bêtes à Cornes en Médecine, nous ſuivrons le même ordre que nous avons ſuivi pour leur Hiſtoire naturelle.

Le Bœuf contient en toutes ſes parties beaucoup d'huile, de ſel volatil, & de terre. La chair de cet Animal, qui eſt d'un uſage ſi utile & ſi familier chez preſque toutes les Nations du monde, nourrit beaucoup, produit un aliment ſolide, & reſſerre un peu le ventre. *Galien* dans ſon troiſième Livre *des Facultés des Alimens*, en déſapprouve l'uſage, parceque, dit-il, elle ſe digére difficilement, qu'elle engendre des humeurs groſſières, & des affections mélancoliques: néanmoins nous ne voyons point qu'elle produiſe ces mauvais effets, & nous remar-

quons même que la plupart de ceux qui ne vivent preſque que de chair de Bœuf ſont forts, vigoureux, & jouiſſent d'une bonne ſanté. Il faut donc dire que *Galien* n'a fondé le jugement qu'il porte de la chair de Bœuf, que par rapport au lieu où il étoit: en effet, cette chair n'eſt pas également bonne par-tout, & elle diffère beaucoup en vertu & en goût, ſuivant les pays & la bonté des pâturages. De plus, pour que le Bœuf ſoit excellent, il faut qu'il ſoit jeune, gras & tendre, & qu'il ait été nourri de bons alimens: ſans cela il eſt dur, coriaſſe; il fournit un ſuc groſſier, & engendre des obſtructions: mais avec ces conditions ſa chair eſt fort ſalutaire, & convient en tout temps aux jeunes gens bilieux, à ceux qui ont un bon eſtomac, & qui ſont exercés à des travaux conſidérables. Quant aux perſonnes foibles, celles qui ſont ſédentaires, les Enfans & les Vieillards doivent en uſer modérément.

Pluſieurs choſes tirées du Bœuf ſont d'uſage en Médecine tant intérieurement qu'extérieurement: telles ſont la graiſſe, la moele, les tendons, le fiel, la corne, les ongles, l'os de la jambe, & la fiente. La graiſſe qu'on nomme autrement *ſuif* de Bœuf, eſt émolliente & réſo-

tive ; on l'employe dans les lavemens à quantité d'une once contre les âcretés es inteſtins, le teneſme & la dyſente-e : on s'en ſert encore contre les ger-ures & les fentes des lévres ; ce qui les uérit promptement. La moëlle eſt réſo-utive & fortifiante ; elle eſt propre con-:e les foibleſſes des nerfs, les trémble-iens des membres, contre le *Rachitis* & : Scorbut : on s'en ſert en liniment, nêlée avec le vin. Les tendons de Bœuf eſſéchés & réduits en poudre, ſont ſtimés propres contre les fièvres inter-nittentes ; on en donne depuis un demi-ros juſqu'à un gros dans quatre onces l'eau de Chardon-bénit après le friſſon c à l'entrée de l'accès ; ce qui procure ne ſueur abondante, qui ſouvent em-orte la fiévre. Le fiel de Bœuf eſt préféré u fiel des autres Animaux, comme plus icre, plus volatil & plus pénétrant ; on e fait épaiſſir, & on l'ajoûte à la doſe l'un gros dans les lavemens laxatifs pour r ſervir d'aiguillon, quand le ventre eſt lur & conſtipé. L'emplâtre compoſé de iel de Bœuf, d'Aloès, de Myrrhe & d'huile de Coloquinte, appliqué ſur le nombril, produit le même effet, & con-vient aux perſonnes qui ont une averſion nſurmontable pour toutes les Méde-

cines, ou qui ſont incommodées de vers. On ſe contente pour les Enfans ſujets à cette maladie, de diſſoudre un peu d'Aloès dans ce fiel,& de leur en faire un liniment ſur le bas-ventre; il eſt encore utile dans les affections des oreilles, comme le tintement, le bruiſſement, la dureté de l'ouye, & la ſurdité: on trempe du coton dans le fiel,& on l'introduit dans l'oreille; ce que l'on continue pendant quelque temps. Quelques-uns préfèrent l'eau diſtillée au fiel crud, & s'en ſervent de la même façon; on employe auſſi cette dernière contre l'onglet, les tayes & l'obſcurciſſement de la Cornée; on en touche avec un pinceau ces excroiſſances, qui ſe diſſipent en peu de temps. La teinture de fiel de Bœuf eſt un coſmetique très-recommandé; on la tire du fiel deſſéché peu à peu au ſoleil, & infuſé dans l'eſprit de vin. Lorſqu'on veut s'en ſervir, il faut en frotter le viſage ſans y toucher qu'au bout de trois ou quatre jours, & ſans s'expoſer à l'air; on ſe lave enſuite avec de l'eau de fleurs de fèves, ou de nenuphar; ce qui donne au teint une blancheur admirable. On ſait que les Teinturiers ſe ſervent de fiel de Bœuf pour nettoyer les étoffes avant que de les teindre, & que les Dégraiſſeurs l'employent

ır emporter les taches de deſſus les
)its. Les Peintres en ſont auſſi uſage
ır relever leurs couleurs, & pour net-
'er leurs tableaux; à quoi il convient
faitement. La corne & les ongles de
:uf ſont bons pour l'Epilepſie; on en
nne la poudre à la doſe d'un gros incor-
:ée avec le Syrop de Pivoine, ou éten-
e dans quatre onces de quelque eau
)ropriée: on en fait brûler auſſi & ſen-
la vapeur aux femmes Hiſtériques;
qui appaiſe le paroxyſme. Quelques
teurs preſcrivent la rapure de corne
Bœuf contre l'impuiſſance: mais ce
nède nous paroît fort douteux; & s'il
t, ce ne peut être que comme anti-
de & par ſon ſel alkali volatil: d'au-
s recommandent auſſi la fumigation de
te corne dans un temps de peſte: il nous
nble cependant que cette ſubſtance
nt d'une nature alkaline, doit encore
poſer davantage les humeurs à la pu-
:faction. Les os de Bœuf, & principa-
nent celui de la jambe, ſont regardés
mmé réſolutifs, nervins & fortifiants:
les fait calciner, & on les réduit en
udre, pour les donner intérieurement
a doſe d'un gros pour fortifier les en-
ıilles, arrêter les flux immodérés, &
truire les vers des inteſtins: mais il

eſt néceſſaire que la maladie vienne d'un excès d'humidité acide répandue dans les premieres voyes ; car on voit aiſément qu'ils n'agiſſent ici qu'en qualité de deſſiccatifs & d'abſorbans. On les mêle encore dans les onguens & emplâtres deſſicatifs & cicatriſants.

La vertu diſcuſſive de la fiente de Bœuf la rend très-recommandable en applications, on l'employe récente en forme de cataplaſme, comme un anodyn reconnu dans les inflammations, & ſurtout dans la Goutte. Il y a des Médecins qui la font appliquer ſur le bas-ventre même avec des vers de terre pour guérir la colique, & diſcuter les flatulences, ou pour reprimer les tumeurs & diſſiper les eaux des hydropiques dans l'hydropiſie aſcite : la fiente de Bœuf ne le cède dans ces cas qu'aux excrémens humains. *Ettmuller* dit qu'on s'en trouvera bien dans les tumeurs œdémateuſes. On la recommande auſſi dans la rétention d'urine ; en application ſur le Périnée, & ſur la région des os pubis. Le petit Peuple en fait prendre le ſuc exprimé dans les douleurs de colique, & le même Médecin nous aſſûre avoir des expériences qui conſtatent que ce ſuc eſt non-ſeulement un excellent remède pour la colique,

ais encore pour la pleuréſie, & que de
tte fiente ainſi que des excrémens hu-
ains on obtient par des digeſtions &
s ſublimations réitérées le *Ziberthum*
:cidental, ainſi nommé par *Paracelſe*,
rcequ'il exhale une odeur douce
mme celle de la Civette. On trouve
ns les *Ephémérides d'Allemagne*, *An-*
e 1744, *page* 259, une obſervation du
teur Cohauſen qui rappporte qu'un
ne étudiant en Médecine étant attaqué
ne fièvre tierce opiniâtre s'en étoit
éri en prenant de la fiente de Bœuf
:ente infuſée dans de la Bierre &
:rée, & que ce remède qu'il avoit
mmuniqué à pluſieurs autres fébri-
ns les avoit pareillement guéris: il faut
endre cette infuſion tiède avant l'accès,
ſe tenir bien couvert, parcequ'elle
t ſuer abondamment; on repète cette
tion deux ou trois fois, ſi l'on n'eſt
s guéri de la première. *Valeſcus de*
rente recommande la fiente de Bœuf
mme un excellent remède contre la
ngréne, pour préſerver les parties ſai-
s de la corruption. *Sylvius* & *Barbette*
ui s'en ſont ſervi après lui dans le
ème cas, en faiſoient un grand ſecret:
ais ſi l'on en croit *Heiſter* dont le ſuf-
age a tant de poids en Chirurgie, ce

remède n'eſt pas moins foible que ſordide, & il conſeille à un Médecin de ne jamais l'employer ſur les perſonnes d'un certain état, mais de l'abandonner à ceux qui ne pourront s'en procurer de meilleurs.

On ſe ſervoit autrefois de quelques préparations de foye ou de ratte de Bœuf contre les obſtructions de ces viſcères : mais ces remèdes ſont tombés dans l'oubli ; & il paroît qu'ils ne devoient leur vertu qu'aux ingrediens qu'on y ajoûtoit. Ainſi nous n'en dirons rien ici, ceux qui ſeront curieux de les connoître, pourront conſulter *Paracelſe*, *Vanhelmont*, *Ettmuller*, & les anciens Médecins qui attribuoient des vertus ſympathiques entre les parties de même nom. *Ludovic* dans ſon *Traité des Médicamens*, ſe récrie avec raiſon contre ces imaginations ; & aujourd'hui que la Médecine eſt plus éclairée & plus judicieuſe, on a abandonné ces ſortes de remèdes aux Empiriques, & on leur en a ſubſtitué d'autres que la raiſon & l'expérience ont mieux établis.

On trouve ſouvent dans la véſicule du fiel de Bœuf, un fiel pétrifié en une pierre tendre qui a la figure, la groſſeur & la couleur d'un jaune d'œuf cuit

&

& durci, disposée par croûtes ou écailles assemblées les unes sur les autres comme au Bezoard : c'est pourquoi quelques-uns l'appellent *Bezoar Bovis* ; d'autres l'ont nommée *Alcheron Lapis*, & les Arabes *Haraczi*. Cette pierre est sujette à se vermoudre, & à se réduire d'elle-même en poudre, quand on la garde long-temps, à cause des petits vers ou mites qui s'y engendrent : elle contient du sel volatil, & un peu d'huile ; elle est sudorifique, aléxitère & apéritive ; on s'en sert pour arrêter les cours de ventre, contre l'épilepsie, & pour résister au venin. La dose en est depuis six grains jusqu'à un scrupule. On en use aussi extérieurement par le nez pour faire éternuer ; elle aiguise la vûe, & elle fortifie le cerveau. Il ne faut pas confondre cette pierre avec le *Bulithe* ou masse qu'on trouve dans l'estomac ou dans les intestins du Bœuf. Le *Bulithe*, qu'on désigne plus ordinairement par *Tophus Bovinus*, & qu'on appelle autrement *Egagropile*, est comme nous l'avons déja dit, une manière de balle grosse comme une petite pomme, de figure orbiculaire, un peu applatie, ayant pour l'ordinaire vers son milieu un trou rond où l'on peut passer le petit doigt ; sa couleur est grise, rou-

geâtre ou fauve comme le poil de l'Animal, & elle eſt compoſée de poils que le Bœuf détache de ſon corps en ſe léchant, qu'il avale, & qui ſe ramaſſent peu-à-peu, & forment une boule dans ſon eſtomac. Cette boule eſt propre pour arrêter les hémorrhagies & les cours de ventre. La doſe en eſt depuis douze grains juſqu'à un demi-gros, étant pulvériſée & priſe par la bouche : on peut auſſi s'en ſervir extérieurement comme de l'éponge pour déterger les playes, & pour les deſſécher.

Prenez de la moëlle de Bœuf, de l'urine d'une perſonne ſaine, & du vin rouge, de chacun deux onces.

Faites cuire le tout à un feu très-lent juſqu'à l'évaporation de preſque toute l'humidité ; puis coulez, & ajoûtez à ce mêlange chaud, de l'huile de vers de terre, une demi-once ; du blanc de Baleine, deux gros ; de l'huile de Noix muſcade, un gros.

Mêlez le tout enſemble pour un liniment contre le *Rachitis*, dont on frottera l'Epine du dos dans toute ſa longueur.

Prenez des feuilles de Rue, de Lierre, de Camomille & de Thym, de chacune une poignée.

Pilez-les, & ajoûtez y du fiel de Bœuf & de l'huile tirée des pieds de Bœuf, de chacun une demi livre; de l'eau de vie, une once.

Faites cuire le tout à un feu lent juſqu'à la conſomption de la moitié de l'humidité, & coulez enſuite avec expreſſion pour un Baume merveilleux contre les douleurs de ratte, & contre toutes celles qui viennent de cauſe froide, ſi on l'applique en liniment.

Prenez de la fiente de Bœuf fraîche, deux livres, des bayes de Laurier pulvériſées, une demi-livre; de la racine récente de Bryone blanche, une livre; de la ſemence de Cumin pulvériſée, & des fleurs de Souphre, de chacune quatre onces.

Faites du tout un cataplaſme avec l'eau de chaux pour appliquer ſur le ventre dans l'hydropiſie aſcite, en y ajoûtant quatre onces de graiſſe de Porc.

Prenez de la moëlle de Bœuf, une

livre ; du beurre nouveau, quatre onces ; de la cire blanche, trois livres ; de l'eau-roſe, quatre onces, de l'huile vierge, une once.

On fait fondre le tout enſemble, à l'exception de l'huile qu'on y ajoûte ſur la fin.

On paſſe enſuite au travers d'un linge, & l'on remue la matière juſqu'à ce qu'elle ſe forme en onguent.

Quand la matière eſt à demi refroidie, on y trempe des linges pour en faire de la toile-à-Gaulthier, qu'on applique avec ſuccès ſur les ériſipèles & les inflammations, ſur les jointures attaquées de la goutte, ſur les Cautères, & ſur les ulcères habituels.

Le Taureau contient en toutes ſes parties beaucoup de ſel volatil & d'huile. La chair du Taureau n'eſt pas à beaucoup près ſi ſalutaire ni ſi agréable que celle du Bœuf, parceque ſes fibres ſont plus dures, plus compactes, & plus deſſéchées : auſſi ne s'en ſert-on guères en aliment.

On employe en Médecine le ſang, la graiſſe, la moëlle, le fiel, les cornes, les ongles, & le priape du Taureau.

Le ſang de Taureau pris intérieurement a toujours paſſé pour un poiſon : Cependant *Matthiole* dans ſes *Obſervations ſur Dioſcoride*, aſſûre qu'à moins qu'on n'en boive une grande quantité tout chaud au ſortir de la veine & avant qu'il ſoit coagulé, il fera peu de mal, ou n'en fera point dutout. Les dernières expériences faites ſur le ſang de Taureau ne confirment point cette qualité venimeuſe : auſſi l'ordonne-t-on dans la dyſenterie, dans la ſurabondance des régles, dans le crachement de ſang, & dans toutes les hémorrhagies internes : on le mêle avec le vinaigre de vin, & on le donne à la doſe d'un gros dans les potions vulneraires-aſtringentes. Quant à l'extérieur, il a les propriétés communes au ſang des autres Animaux ; c'eſt à-dire, qu'en conſéquence de ſa nature ſavoneuſe & de ſa chaleur naturelle il eſt diſſolvant & apéritif : auſſi s'en ſert on en liniment lorſqu'il eſt queſtion d'amolir & de diſcuter les tumeurs, d'effacer les taches de la peau, & de diſſiper les verrues ; mais ſon uſage principal eſt lorſque quelque membre eſt foible & atrophié : on fait alors plonger la partie dans la gorge d'un Taureau ou d'un Bœuf nouvellement tué ; ce qui la ranime, la rend plus ſou-

ple & plus propre au mouvement. Quelques Auteurs conſeillent l'eau diſtillée du ſang pour calmer les douleurs de la goutte ; mais ce remède n'eſt d'aucun uſage aujourd'hui.

La graiſſe, la moëlle, le fiel & les ongles de Taureau ont les mêmes propriétés que ces parties dans le Bœuf ; & comme nous venons de les detailler ci-deſſus, nous ne le repeterons pas ici.

Le priape de Taureau pris en poudre à la quantité d'un demi-gros, ou la décoction de ſa rapure à la doſe d'un gros, ſont des remèdes éprouvés dans la cure de la dyſenterie & de la pleureſie ; *Vanhelmont* en faiſoit un ſecret.

Prenez de la Térébenthine de Veniſe, une once ; de la poudre de priape de Taureau, dix gros ; des Trochiſques de *Gordon*, deux gros ; des Trochiſques de terre de Lemnos, deux gros & demi ; de la Gomme-Animé, & du Corail rouge préparé, de chacun trois gros ; de la Canelle en poudre, deux gros.

Mêlez le tout enſemble après l'avoir pulvériſé, & ajoûtez-y une ſuffiſante quantité de ſirop de grande Conſoude, pour former une Opiate

à prendre à la dose d'un gros, matin & soir, enveloppé dans du pain à chanter contre la foiblesse des reins, la Gonorrhée, & les fleurs-blanches, en avalant immédiatement par-dessus une tasse d'infusion de Véronique mâle.

Prenez des feuilles d'Absinthe commune, de Menthe, de Tanaisie, & de Rue, de chacune une poignée.

Mêlez-les avec une once de poudre contre les vers, de la Coloquinte & de l'Aloès, de chacun une demi-once ; du fiel de Taureau, quatre onces.

Pilez le tout, & ajoûtez-y du Beurre récent qui ne soit point salé, deux livres ; & du vin blanc, une livre.

Faites cuire le tout à un feu lent jusqu'à la consomption de la moitié de l'humidité.

Coulez ensuite par un linge avec une forte expression pour un Onguent contre les vers, dont on frottera le bas-ventre, le couvrant ensuite d'une large compresse pliée en quatre, & répétant cette onction pendant quelques jours consécutifs.

Le fiel de Taureau entre dans l'onguent *de Arthanita* de la Pharmacopée de Paris, & dans l'onguent contre les vers de celle de *Lemery*.

La Vache eſt comme nous avons dit & comme tout le monde ſait, la fémelle du Taureau. Sa chair n'eſt ſi ſalutaire ni ſi agréable que celle du Bœuf, & il n'y a guère que le petit Peuple qui en faſſe uſage en aliment: mais la Médecine tire pluſieurs remèdes de ſes différentes parties; & entr'autres ſa fiente, ſon urine, & ſur-tout ſon lait, ſont d'un uſage commun & familier.

La fiente de Vache eſt réſolutive, rafraîchiſſante, & anodine; elle convient dans les tumeurs enflammées, dans les douleurs de gorge, contre les Eriſipèles, & contre la brûlure. On l'applique dans tous ces cas en Cataplaſme; elle appaiſe très-bien l'inflammation, & en prévient les ſuites fâcheuſes. On l'étend encore ſur le bas-ventre, lorſque ſa dureté fait craindre les obſtructions; elle le ramollit: ce Topique guérit auſſi la colique, & diſſipe les vents. De plus, on la fait diſtiller au Bain-Marie dans le mois de Mai, où les herbes ſont dans toute leur force,

pour en tirer une eau appellée *Eau de Mille-Fleurs*, qui eſt un fard excellent qu'on employe pour adoucir la peau, & pour effacer les taches du viſage. *Poppius* dans ſon *Traité de l'Hydropiſie*, aſſûre que cette Eau appliquée ſur les tumeurs aqueuſes des Hydropiques les réſoud infailliblement. Mais ce n'eſt pas à l'extérieur que ſes uſages ſont bornés; elle ſe donne auſſi intérieurement à la doſe de deux onces pour pouſſer les urines, nettoyer les Reins, & en chaſſer les graviers, ce qu'elle fait au moyen d'un ſel volatil nitreux qu'elle contient abondamment: c'eſt ce qui la rend recommandable pour prévenir la néphrétique, & contre les glaires des Reins & de la Veſſie. Cette fiente deſſéchée au ſoleil, & dépouillée de toute mauvaiſe odeur s'imbibe d'eau-roſe à pluſieurs repriſes, ou de quelque autre eau odorante; & l'on s'en ſert enſuite en guiſe de *Poudre de Chypre*, qui eſt une poudre parfumée qu'on vend aſſez cher, & qui par ce moyen devient à bon marché.

L'uſage de l'urine de Vache en Médecine n'eſt pas nouveau; On l'appelle auſſi *Eau de Mille-Fleurs* pour ôter aux malades l'idée ſale & dégoûtante que fait naître le nom d'urine; on l'employe dans le

Printemps vers la fin du mois de Mai, lorſque les plantes des prairies ſont en fleur, & les herbes dans toute leur force. Cette urine eſt purgative ; elle évacue les ſéroſités ſans tranchées ; elle convient dans l'Aſthme, dans l'Hydropiſie, dans les Rhumatiſmes, dans la Goutte, dans les Sciatiques, & dans les Vapeurs. Le choix de l'urine de Vache n'eſt pas indifférent ; celle qui vient d'une Vache qu'on fait paître, vaut mieux que celle d'une Vache qu'on nourrit à l'étable, quoiqu'on apporte de l'herbe à cette dernière. Le bon air du pâturage joint au diſcernement que l'Animal fait des herbes, eſt bien eſſentiel : il y a même de la différence entre l'urine d'une Vache qui paît dans un ſeul clos où on l'a renfermée, & celle d'une autre Vache à qui l'on a laiſſé la liberté de la campagne. L'urine de celle du clos eſt ordinairement un peu plus âcre : mais l'urine de celle qu'on nourrit à l'étable a plus d'âcreté & de force que toutes les autres, & elle échauffe davantage ceux qui en boivent; ce qui vient apparemment de ce qu'on donne à manger à celle-ci, outre l'herbe qu'on va lui cueillir, du ſon, de l'avoine, & du marc de Bierre. On choiſit donc avec raiſon l'urine nouvellement

rendue d'une Vache qui paît à la campagne : mais il faut prendre garde qu'elle n'habite dans ce temps-là avec le Taureau ; car alors ſon urine ſeroit de mauvaiſe qualité. La Vache dont on reçoit l'urine doit être plutôt jeune & graſſe que vieille & maigre. La couleur de ſon poil eſt abſolument indifférente. La ſaiſon la plus convenable pour boire de l'urine de Vache eſt le Printemps, pendant que les beſtiaux mangent la pointe de l'herbe : mais on en prendra auſſi en Automne. Le bon uſage de cette urine eſt d'en boire chaque matin à jeun deux verres à un quart-d'heure l'un de l'autre, après l'avoir paſſée par un linge, de ſe promener enſuite, & d'avaler un bouillon deux heures après le dernier verre. Il faut avoir l'attention de faire prendre l'urine toute chaude ; car quand elle eſt refroidie, elle a un plus mauvais goût : on aura ſoin avant que de l'avaler, de ſe laver la bouche avec de l'eau de vie, ou de mâcher un cloud de Geroſle. Si le premier jour le Remède ne purgeoit point le Malade, il prendra le ſoir un Lavement. Il n'y aura pas lieu de s'étonner ſi le premier & le ſecond jour, l'Eau de Mille-fleurs porte un peu à la tête ; elle purge ſans douleur, très-abondam-

ment & assez souvent jusqu'à quinze ou vingt fois : tant qu'elle purgera, on en usera tous les jours jusqu'à ce qu'elle ne fasse plus d'effet que trois ou quatre fois ; pour lors on cessera d'en prendre, & deux ou trois jours après on se purgera avec une Médecine ordinaire. Cet usage doit être continué jusqu'a dix ou douze jours consecutifs, à moins qu'on ne se sentît suffisamment évacué & trop affoibli : en ce cas il seroit de la prudence de s'arrêter au huitième ou neuvième jour.

Le Lait de Vache est de tous les Laits le plus en usage parmi les alimens ; il abonde en matière butyreuse ; ce qui le rend assez épais, gras, & très-propre à nourrir, & à rétablir les parties solides. Il est beaucoup plus agréable au goût que plusieurs autres laits de différents Animaux. On trouve par son Analyse, qu'il contient beaucoup d'huile & de phlegme, & un peu de sel acide. Chacun sait que le Lait de Vache est un aliment médicamenteux très-excellent, & qu'il convient en diverses maladies, telles que les pertes de sang de différentes espèces, les douleurs & flux des Hémorrhoïdes, les devoyemens, les démangeaisons de la peau, Dartres, Galles opiniâtres,

dans les maladies du Poumon, & dans toutes celles où il s'agit d'adoucir & de rembaumer le ſang : il eſt ſur-tout efficace dans la Goutte & dans les Rhumatiſmes gouteux, ainſi que dans les langueurs & épuiſemens qui ſont les ſuites des longues maladies ſcorbutiques. On l'employe ſouvent pour toute nourriture, & alors la néceſſité fait qu'on n'a point d'égard à la ſaiſon : mais à moins que le beſoin ne ſoit très-urgent, il vaut mieux attendre celles qui ſont propres pour le prendre. Ainſi l'on doit choiſir préférablement aux autres ſaiſons le Printemps & l'Automne, c'eſt-à-dire, le mois de Mai ou de Septembre. Une attention qu'il faut encore avoir, eſt de faire choix d'une Vache de deux ou trois ans ſeulement, & dont le Lait ne ſoit que de trois mois : on aura ſoin de la changer, ſi l'on s'apperçoit qu'elle entre en chaleur. Quant aux qualités du Lait, il doit être blanc, d'un goût agréable, & n'être ni trop clair ni trop épais : il faut le prendre tout chaud & au ſortir du pis de la Vache, ou auſſi-tôt qu'il a été tiré, parceque l'air le corrompt facilement ; ce qui paroît en ce qu'il s'aigrit bien tôt lorſqu'il y eſt expoſé. On doit s'abſtenir pendant ſon uſage de tout ce qui eſt acide, de

peur qu'il ne s'aigriſſe & ne ſe coagule dans l'eſtomac ; & c'eſt pour cette raiſon qu'on y ajoûte un peu de ſucre, ou qu'on prend auparavant un petit bol d'un ſcrupule de poudre d'yeux d'Ecreviſſes, quand on craint qu'il ne s'aigriſſe ; car la plus dangereuſe de toutes les corruptions du Lait eſt ſa coagulation dans l'eſtomac ; il donne alors la colique, cauſe le *Cholera-Morbus*, des obſtructions dans le Méſentère, la Cakexie, & pluſieurs autres incommodités.

La méthode de bien prendre le Lait de Vache eſt d'en avaler le matin à jeun une priſe d'environ une chopine, de prendre un bouillon à la viande deux ou trois heures après, de ſe lever enſuite pour faire un exercice modéré, afin que le Lait ſe diſtribue mieux : l'après-dînée trois heures avant le ſouper on en peut prendre autant, & cela pendant un mois, ſe faiſant ſaigner & purger avant que de commencer le Lait, & réitérant la purgation en le finiſſant. Pendant tout le temps qu'on prend le Lait, il faut non-ſeulement ne boire ni manger rien d'acide, comme nous venons de le dire, mais encore ſe priver de viandes ſalées & fumées, de ſalade, de fruits cruds, de ragoûts & de pâtiſ-

ſeries, parceque ces choſes étant indigeſtes par elles-mêmes ne pourroient qu'aider à la corruption du Lait dans l'eſtomac.

A toutes les précautions marquées cideſſus, on doit ajoûter que pour rendre l'uſage du Lait plus certain, & pour remedier aux inconvéniens dont il eſt ſouvent ſuivi, il doit être dirigé par un Médecin, qui variera ſuivant le tempérament du malade & le différent caractère de la maladie, le régime qu'il faudra obſerver; car le Lait ne convient pas à tous les temperamens, ni dans toutes les circonſtances; il n'eſt pas propre, par exemple, à ceux qui ont des fièvres continues, intermittentes, ou quelque autre maladie aiguë, parcequ'il fermente & ſe corrompt facilement; ce qu'on appelle ſe tourner en bile, c'eſt-à-dire qu'il rend les humeurs plus alkaleſcentes & plus diſpoſées à la putridité, à laquelle elles ne ſont déjà que trop diſpoſées par l'ardeur de la fièvre: il eſt encore contraire aux douleurs de tête, aux migraines, aux vertiges & à l'épilepſie, parcequ'il eſt moins ſereux, & qu'il contient plus de parties groſſières que les autres Laits. Enfin il n'eſt pas propre dans le vomiſſement, le *Cholera-Morbus*, & la diar-

rhée, à moins que l'irritation de l'eſtomac par la préſence de quelque matière âcre & corroſive ne ſoit la cauſe de ces maladies. On doit dire la même choſe des obſtructions du foye, de la ratte & du Méſentère parce qu'à raiſon des parties groſſières qu'il contient il les augmente, bien loin de les diminuer, & qu'il eſt néceſſaire de les lever avant que de venir à l'uſage interne du Lait.

Quant à ſon uſage externe, le Lait eſt un puiſſant anodyn qui calme les douleurs, & réſoud les tumeurs enflammées qui menacent de ſuppuration. On l'employe avec ſuccès dans la Goutte, dans la retraction des membres, & dans tous les cas où il faut ramollir, humecter, & favoriſer la tranſpiration de quelque partie : on le fait cuire avec de la mie de pain, & on l'applique en cataplaſme ſur l'endroit affecté. La fomentation des fleurs de Sureau bouillies avec le Lait eſt fort en uſage contre l'Eryſipèle, ſur-tout dans les premiers jours où la chaleur de la peau eſt plus brûlante. Le cataplaſme de feuilles d'Abſinthe & de quelques têtes d'Ail cuites dans le Lait eſt un remède éprouvé contre les vers : on l'applique ſur le nombril, l'ayant fait précéder la veille par un lavement au lait qui attire

les vers dans les gros inteſtins, d'où ils ſont jettés dehors par l'amertume du cataplaſme.

Après avoir examiné le Lait, il faut paſſer à ſes parties, qui ſont le petit Lait, le ſucre ou ſel de Lait, le Beurre, & le Fromage.

Perſone n'ignore que ſi on laiſſe le Lait en repos pendant quelque temps dans une chambre chaude, ou que s'il vient à faire des éclairs & à tonner, il s'aigrit en aſſez peu de temps par le moyen d'une fermentation occulte qui ſépare la Partie Caſéeuſe & la Butyreuſe d'avec la Séreuſe. On ſépare encore artificiellement cette Partie Séreuſe par l'addition de quelque acide, comme le ſuc de Limon, le vin du Rhin, la crême de Tartre, le Vinaigre ou la Préſure. Ces Acides en coagulant le Lait, en expriment la ſéroſité, & précipitent au fond les autres parties qui le compoſent. C'eſt cette ſéroſité qui, ſous le nom de petit Lait, eſt d'un uſage fréquent & très-utile dans une infinité de Maladies, comme dans les ardeurs d'entrailles, la ſéchereſſe de poitrine, les efferveſcences de ſang, la toux, les coliques de toute eſpèce, dans la conſtipation, dans les fièvres ardentes, & ſpécialement dans

les malignes, où on le donne, ſoit pur ſoit aigrelet avec le ſuc de Citron ou de groſeilles. Ce petit Lait n'eſt qu'une eau impregnée d'un ſel volatil nitreux qui approche de la nature du ſel ammoniac: c'eſt par ce ſel qu'il a la vertu de lâcher doucement le ventre, de déterger les premières voyes, & de ſervir d'aiguillon à l'eau qui lui ſert de véhicule. On en peut donner ſûrement aux femmes groſſes pour leur tenir le ventre libre lorſqu'elles l'ont reſſerré, & il n'y a preſque aucun cas ſoumis à la Médecine où il ne convienne; car quoique le Lait ſoit nuiſible aux Hypochondriaques, & à ceux dont les viſcères ſont obſtrués, cependant le petit Lait leur eſt très-convenable, parce qu'il les tempère, qu'il ramolit la rigidité de leurs fibres, & que par ſon ſel nitreux, il ouvre peu-à-peu les obſtructions. Quand il ne s'agit que de rafraîchir & de calmer l'effervéſcence du ſang, on donne le petit Lait pur à la quantité de trois ou quatre grands gobelets par jour, en y ajoutant un peu de ſucre, ou de ſyrop de violette, ou quelqu'autre ſyrop convenable, & cela pendant un mois, à moins qu'il ne vienne à relâcher l'eſtomac; on ſe purge à la fin s'il en eſt beſoin, pour

emporter les ſucs impurs qui ſont détrempés dans les inteſtins, & qui pourroient être repompés dans le ſang : mais ſi l'on a quelque maladie à combattre, qui préſente des indications particulières, alors on joint au petit Lait les ſucs des Plantes qui peuvent les remplir : contre le Scorbut on ajoûte le ſuc de Creſſon, de *Beccabunga*, ou de *Cochlearia*. Si l'on veut purifier la maſſe du ſang dans la Galle, les démangeaiſons, & l'Acrimonie des humeurs qui rongent les Vaiſſeaux capillaires, la décoction ou l'infuſion de Fumeterre avec le petit Lait eſt excellente ; & ainſi des autres cas où l'on aſſocie au petit Lait les Plantes convenables à la maladie qu'on veut combattre. Les Anciens n'ignoroient pas les vertus du petit Lait, & l'on peut voir dans *Hippocrate*, dans *Galien*, dans *Aëtius* & les autres, l'uſage qu'ils en faiſoient, & combien il leur étoit en recommandation. On s'en ſert encore beaucoup aujourd'hui, & avec raiſon : car c'eſt à notre avis un des meilleurs Remèdes & des plus amis de la nature, que nous connoiſſions. Il eſt vrai cependant qu'il ne convient pas ſi bien aux vieillards qu'aux jeunes gens ; ceux-ci étant pour l'ordinaire ſanguins, bilieux, &

pleins de feu, ont plus beſoin d'être tempérés, au lieu que les vieillards plus phlegmatiques, plus relâchés, & péchant preſque tous par les mauvaiſes digeſtions, n'en tirent pas les mêmes avantages : néanmoins en y faiſant infuſer quelques Plantes ſtomachiques, comme la racine d'*Enula campana*, celle de Chicorée ſauvage, les feuilles de Fumeterre ou de Creſſon, la Squine, la Salſepareille, on peut empêcher qu'il ne relâche & ne refroidiſſe trop l'eſtomac ; & de cette manière on peut dire qu'il convient à tout le monde, & à quelque âge que ce ſoit.

On fait avec le petit Lait deux préparations qui ſont fort d'uſage en Médecine. La première eſt l'eau de Lait aléxitère qui ſe compoſe en mêlant avec le petit Lait pluſieurs Plantes cordiales, telles que la Reine des Prés, le Chardon-bénit, la Menthe, l'Abſinthe, l'Angelique & autres : on fait diſtiller le tout au Bain-Marie, & l'on obtient une eau aléxitère qui ſe donne depuis une once juſqu'à ſix dans tous les cas où il faut fortifier & ranimer les eſprits, ou chaſſer par une douce tranſpiration, les mauvaiſes humeurs ; on la mêle auſſi avec les Potions cordiales, & cette eau

eſt d'un uſage très-familier, ſur-tout en Angleterre. La ſeconde eau préparée avec le petit Lait eſt connue ſous le nom d'eau pectorale de Limaçons ; elle eſt ſimple, ou compoſée. La ſimple ſe fait en prenant trois livres de Limaçons des jardins qu'on fait dégorger dans pluſieurs eaux chaudes pour en ôter la bave, & qu'on pile enſuite légèrement ; on les met dans une Cucurbite de verre, en verſant deſſus deux pintes de petit Lait ; on diſtille enſuite au Bain-Marie la moitié de la liqueur qu'on garde pour l'uſage dans des bouteilles bouchées, ſi l'on veut l'employer tout de ſuite, ou qu'on expoſe au Soleil ſept ou huit jours dans des bouteilles débouchées, ſi l'on veut la garder, parce qu'autrement elle ſe corromproit à cauſe des parties glutineuſes des Limaçons, qu'elle enleve avec elle en diſtillant. L'eau de Limaçons compoſée ſe fait de la même manière, ſi non qu'on ajoûte aux Limaçons des Plantes pectorales propres à remplir les indications qu'on a en vue, comme les Capillaires, le Lierre terreſtre, la Scolopendre, les fleurs de Mauve & de Tuſſilage, les Jujubes & les Sebeſtes. Ces Eaux ſont bonnes pour adoucir les âcretés de la Poitrine, pour la Toux,

& pour les différens dégrés de Phthiſie : on les employe ſur-tout dans les Maladies de conſomption, lorſque le Lait de Vache ou celui d'Aneſſe ne peuvent paſſer à cauſe des acides de l'eſtomac, elles en tiennent lieu en quelque manière ; car elles émouſſent & enveloppent les pointes âcres de la ſéroſité du ſang ; elles en empêchent la diſſolution, & ne ſont pas ſujettes aux mêmes dangers, parce qu'elles ne s'aigriſſent pas ſi facilement, n'ayant pas tant de Parties ſulphureuſes que le Lait, qui puiſſent s'enflammer par le bouillonnement des humeurs. La doſe en eſt de quatre onces à la fois, qui ſe répétent quatre fois le jour, & que l'on continue pendant du tems.

On prépare le ſucre ou ſel de lait de la façon ſuivante : faites bouillir quatre ou cinq pintes de Lait ; quand il bouillira, mêlez-y une once de crême de Tartre bien pulvériſée : auſſi-tôt le Lait ſe coagulera ; prenez-le clair, filtrez-le, clarifiez-le avec le blanc d'œuf ; filtrez encore : faites enſuite évaporer juſqu'à pellicule ; laiſſez le vaiſſeau en repos dans un lieu froid pendant un ou deux jours, vous trouverez des cryſtaux de ſel blanc attachés ou fond & aux parois du vaiſ-

ſeau. Ces Cryſtaux ſont le ſel de Lait qu'on appelle improprement *ſucre* à cauſe de leur douceur : on les employe dans tous les cas où le Lait convient, & quelques Médecins mêmes prétendent que ce ſel a beaucoup plus d'efficacité que le Lait, & qu'on en doit préférer l'uſage. On le mêle ordinairement dans les infuſions ou décoctions pectorales depuis un gros juſqu'à trois par chaque livre de liqueur : on doit donner la préférence à celui qui nous eſt apporté de Suiſſe, à cauſe de la bonté des pâturages de ce Pays qui lui donne plus de vertu.

On trouve dans les *Ephémérides d'Allemagne*, *Décurie III. Année ix & x*, *page* 280, une Obſervation du Docteur *Werloſchnigg*, qui fait une longue énumeration des propriétés du ſucre de Lait, & qui rapporte un grand nombre de Cures qu'il a faites par ſon moyen. Il l'employoit principalement contre la Goutte, la Pierre, la Colique néphrétique, la Dyſenterie, le Scorbut, le Cancer, & dans toutes les Maladies qui avoient pour cauſe un acide âcre & corroſif, répandu dans les humeurs. La doſe qu'il preſcrit eſt depuis un gros juſqu'à deux, trois ou quatre fois le jour, ſoit dans

du bouillon, ſoit dans du Thé, ſoit dans une infuſion de Véronique ou de quelqu'autre Plante appropriée. Nous avons connu à Paris M. *Groſſ* fameux Chymiſte & Médecin, qui nous a aſſûré que le ſucre de Lait étoit un excellent Remède qui lui avoit réuſſi en bien des occaſions; ce qui nous a engagés à nous étendre un peu ſur cet article, parce qu'il n'eſt pas beaucoup d'uſage, & qu'on ſe prive par-là d'un Remède qui paroît mériter la préférence ſur bien d'autres qu'on employe dans les occaſions où il pourroit convenir.

Nous avons dit ci-deſſus que le Lait en s'aigriſſant ſe partageoit par une fermentation interne en trois parties; ſçavoir, la ſéroſité ou le petit Lait, la partie butyreuſe & la caſéeuſe. C'eſt cette partie butyreuſe qui n'eſt autre choſe que la crême du Lait, ou ſa portion la plus graſſe & la plus huileuſe, qu'on employe ſous le nom de Beurre, & que les gens de la campagne préparent en battant le Lait avec des eſpèces de pilons de bois dans des vaiſſeaux de terre faits exprès. Le Beurre contient beaucoup d'huile & médiocrement de ſel volatil; celui de Vache eſt le plus en uſage; on doit le choiſir le plus frais

battu qu'il ſe pourra, d'une ſaveur douce & agréable ; & ſi c'eſt pour les uſages de la Médecine, on doit préférer celui qui a été fait dans le mois de Mai, parce qu'alors les herbes ayant toute leur force & toute leur odeur, le Beurre en a plus de qualité.

Le Beurre eſt en uſage par-tout ; on ne fait preſque point de ſauce en France où il n'entre ; les Hollandois & les Peuples du Nord s'en ſervent encore plus fréquemment que nous, & l'on prétend que c'eſt ce qui contribue à la fraîcheur de leur teint : cependant l'uſage trop fréquent du Beurre relâche & débilite l'eſtomac, ôte l'appetit, excite des nauſées & des envies de vomir, & échauffe beaucoup, principalement quand il eſt vieux battu. La raiſon en eſt que les parties huileuſes & graſſes dont il abonde, ſont très-aiſées à s'enflammer : c'eſt pourquoi les Bilieux doivent en uſer modérément, auſſi-bien que les Perſonnes dont l'eſtomac eſt foible & & relâché ; mais il convient à tous les autres, & en quelque ſaiſon que ce ſoit.

Quant à ſes vertus médicinales, le Beurre eſt pectoral, adouciſſant & émolient ; il lâche le ventre étant pris inté-

rieurement ; il adoucit & enveloppe les pointes âcres des poiſons corroſifs ; on en mêle dans les lavemens laxatifs & antidyſenteriques : réduit en forme de liniment avec du miel, il hâte la ſortie des dents, guérit la démangeaiſon des gencives & les aphthes des enfans ; on en frotte leurs gencives quand les dents ſont prêtes à percer : il entre auſſi dans les Collyres contre les petits Ulcères & la chaſſie prurigineuſe des paupières ; on en incorpore les poudres qui entrent dans leur compoſition. Enfin le Beurre, à raiſon de ſa ſubſtance graiſſeuſe & huileuſe, eſt propre à tempérer toute ſorte d'acrimonie : c'eſt pourquoi dans le Pays du Nord ceux qui travaillent ſur les Métaux, comme l'Antimoine, le Cuivre, le Mercure & autres, ont coutume de manger le matin du pain avec beaucoup de Beurre, afin d'empâter & d'abſorber l'acide corroſif des fumées métalliques, & d'empêcher qu'elles ne corrodent les parties internes. *Etmuler* recommande beaucoup le remède ſuivant contre la Phthiſie, contre les chûtes, & contre toutes les ulcérations des parties internes. On mêle du Beurre frais avec des Ecreviſſes dans un mortier de pierre ou de marbre, & ayant pilé le

ɔut on en fait l'expreſſion qu'on laiſſe paiſſir ſur un feu doux juſqu'à la con-ɔmption de l'humidité : ce Beurre ſe onne à la doſe de deux gros deux fois : jour, en continuant ſon uſage pendant u temps.

Le partie Caſéeuſe du Lait, ou le fro-ıage, dont il nous reſte à parler, doit re regardée comme la partie du Lait plus compacte & la plus groſſière. De-on peut juger que le fromage nourrit eaucoup, & qu'il produit un aliment ılide ; mais qu'il eſt difficile à digérer ıand on en uſe avec excès ; quoique anmoins il puiſſe aider à la digeſtion, ant pris en petite quantité : il con-ent beaucoup d'huile, médiocrement e ſel eſſentiel, peu de phlegme & de rre. On peut faire le fromage ou avec ı Lait dont on a auparavant ſéparé la ırtie butyreuſe, ou avec le Lait char-: encore de cette partie ; dans le der-er cas, le fromage eſt beaucoup plus ;éable que dans le premier, à cauſe de tte partie crêmeuſe ou butyreuſe qui t la portion du Lait la plus exaltée & plus remplie de principes huileux & : ſel volatil. Le fromage fait avec Lait de Vache eſt celui dont nous ɔus ſervons le plus ordinairement ; il

eſt d'un goût fort agréable ; il nourrit beaucoup, mais il ſe digère un peu difficilement. Quelques-uns prétendent que le fromage de Brebis eſt préférable à ce premier, parce qu'il ſe digère plus aiſement, & qu'il n'eſt pas d'une ſubſtance ſi groſſière ni ſi compacte : néanmoins, comme il ne nourrit pas tant que celui de Vache, il eſt moins uſité parmi nous. Le fromage convient en tout tems aux jeunes gens qui font beaucoup d'exercice, & qui ont l'eſtomac bon : mais les vieillards, les perſonnes d'un tempérament délicat, & ceux qui ont quelque atteinte de Pierre ou de Gravelle, doivent s'en abſtenir, ou du moins en uſer très- modérement. *Lotichius* a fait un Traité particulier ſur les mauvaiſes qualités du fromage, où il montre qu'il diſpoſe ceux qui en mangent à la Goutte, à la Colique néphrétique & aux obſtructions des Viſcères : mais cela doit s'entendre de l'excès & non pas de l'uſage modére qu'on en peut faire.

Quant à l'emploi du fromage en Médecine, celui qui eſt nouveau & ſans ſel, s'applique avec ſuccès en Cataplaſme ſur les yeux enflammés & ſur les hémorrhoïdes douloureuſes : celui qui eſt fait après qu'on a retiré du Lait la partie

butyreuſe, & qu'on appelle fromage maigre, eſt excellent en Cataplaſme ſur les tumeurs enflammées; il les réſoud doucement, & on le peut ſubſtituer au Cataplaſme de mie de pain & de Lait. Nous avons dans les *Ephémérides d'Allemagne*, *Décurie II. Année vj*, *pag.* 82, une Obſervation du Docteur *Ledelius*, qui rapporte qu'un homme ſe trouvoit très ſoulagé dans ſes accès de Goutte, par l'application d'un fromage nouvellement fait ſur la partie douloureuſe; nous le croyons volontiers : mais nous ſçons auſſi dans *Galien* que de ſon tems on employoit le vieux fromage pour produire le même effet, ce qui a de la peine à ſe concilier, à moins qu'on ne diſe que le fromage nouveau convient dans l'invaſion de la Goutte, & tant que l'accès eſt douloureux, mais qu'enſuite on lui doit ſubſtituer le vieux qui eſt âcre & atténuant, afin de diſcuter & de réſoudre la Sinovie épaiſſie & fixée dans l'articulation.

Nous finirons cet article par une Remarque de *Boerhaave*, qui peut être utile à ceux qui aiment beaucoup le fromage vieux & piquant au goût. Ce grand Médecin nous apprend que des perſonnes ont eu les lèvres, les gencives, la

langue & le goſier enflammés pour avoir mangé du fromage vieux ; d'où il ſuit qu'un tel fromage doit néceſſairement affecter l'eſtomac & les inteſtins par ſon acrimonie ; & comme il produit un très-mauvais ſuc, il ne peut manquer de faire beaucoup de mal, & de produire tous les mauvais effets dont nous avons parlé plus haut : on doit donc s'en abſtenir, ou du moins mettre en pratique le Vers ſuivant qui eſt connu de tout le monde.

Caſeus ille bonus, quem dat avara manus.

Le Lait entre dans l'eau pectorale de Limaçons de la Pharmacopée de *Bates*, & le petit Lait entre dans l'eau aléxitère & dans l'eau ſimple de Limaçons de la Pharmacopée de Paris. Le Beurre récent entre dans l'Onguent de Tuthie, dans celui de *Arthanita*, &. dans l'Onguent brun ou de la Mère, de la même Pharmacopée.

Prenez du Lait de Vache nouvellement trait, une chopine ; des ſommités fleuries d'Ortie blanche, une poignée ; de la Canelle concaſſée, un ſcrupule.

Faites bouillir le tout à la réduction d'un bouillon : puis coulez pour

une doſe contre les fleurs blanches, à prendre le matin à jeun pendant neuf jours.

Prenez ce que vous voudrez de Seneçon.
Faites-le bouillir dans du Lait, & appliquez-le en Cataplaſme contre le grumellement de Lait dans les mammelles.

Prenez des feuilles d'Abſinthe, une poignée.
Faites-la bouillir avec deux gouſſes d'Ail dans du Lait, en conſiſtance de Cataplaſme que vous appliquerez ſur le nombril contre les vers des inteſtins.

Prenez des fleurs de Paſſe-roſes appellées *Bourdons*, une demi-poignée.
Faites-les bouillir doucement dans trois ſeptiers de Lait réduits à une chopine.
Coulez enſuite la liqueur pour un gargariſme contre l'inflammation des Amygdales.

Prenez ſix figues graſſes.
Faites-les bouillir dans une chopine

de Lait & un ſeptier d'eau commune que vous réduirez en tout à une chopine, pour un gargariſme contre les Aphthes ou petits Ulcères de la bouche.

Prenez des feuilles de Bourrache, de Bugloſe, de Creſſon de fontaine & de Chicorée ſauvage, de chacune une poignée.
Pilez-les; & après les avoir laiſſé macerer pendant vingt-quatre heures, mettez-les dans un Alembic, en verſant deſſus quatre pintes de petit Lait.
Diſtillez le tout au Bain-Marie juſqu'aux deux tiers de la liqueur que vous conſerverez pour l'uſage.
Ce petit Lait qui eſt tempérant & apéritif, convient dans les chaleurs d'entrailles, dans les obſtructions commençantes, & dans toutes les affections hypochondriaques.
La doſe en eſt de trois grands gobelets par jour, en le continuant pendant un mois, & ſe purgeant au milieu & à la fin.

Prenez du Petit Lait une chopine.
Faites-y infuſer pendant la nuit une

demi-poignée de feuilles Fumeterre, & un demi-gros de Saffran de Mars apéritif, enveloppé dans un nouet de linge clair.

Paſſez le tout le lendemain & faites-le tiédir pour une priſe de petit Lait apéritif convenable dans la Galle, les Dartres & les autres vices de la peau.

Prenez une pinte de Lait que vous ferez bouillir.

Ajoûtez-y au premier bouillon trois cueillerées de Moutarde récemment faite.

Laiſſez jetter quelques bouillons; puis paſſez la liqueur par un linge ſerré.

Ce petit Lait ſinapiſé qui eſt pour une doſe, ſe prend trois ou quatre jours de ſuite le matin à jeun, & le ſoir en ſe couchant; c'eſt un Remède excellent contre la toux glaireuſe, l'Aſthme humide & les embarras du Poumon cauſés par l'épaiſſiſſement de l'humeur bronchiale.

Prenez de l'écorce intérieure du Sureau qui eſt verte, une poignée.

Faites-la bouillir dans une chopine d'eau, & autant de Lait de Vache.

Réduiſez le tout à moitié.

Paſſez enſuite la liqueur par un linge avec expreſſion, & partagez-la en trois doſes pour une décoction purgative contre l'Hydropiſie aſcite, à donner d'heure en heure le matin à jeun, en ſupprimant la troiſième, ſi les deux premières ont vuidé ſuffiſamment.

Prenez de l'infuſion de Thé, ou de Véronique, douze onces; du ſel ou ſucre de Lait, une demi-once.

Mêlez le tout, & partagez-le en trois doſes à prendre tiédes dans la journée, à quatre heures de diſtance l'une de l'autre, en continuant pendant du tems, contre la Goutte, la Colique néphrétique, & la Phthiſie commençante.

Prenez des fleurs de Sureau & des feuilles de Juſquiame, de chacune une poignée.

Faites-les cuire dans du Lait, & appliquez-les en Cataplaſme contre la Colique Scorbutique.

Prenez des Feuilles de Mauve, une poignée.

Faites-la bouillir dans deux livres d'eau commune, que vous réduirez à la moitié.

Paſſez enſuite le tout par un linge, & ajoutez-y une demi-once de Beurre pour un lavement émollient contre la pareſſe du ventre.

Prenez du Beurre de Mai, une livre.

Pilez-la en y ajoûtant autant de fleurs de Digitale récente qu'il pourra s'y en incorporer.

Expoſez enſuite le tout au Soleil pendant un mois dans un vaiſſeau bien bouché.

Cuiſez-le ſuivant l'Art; & après l'avoir exprimé, conſervez cet Onguent pour l'uſage.

On s'en ſert très-utilement en liniment contre les Tumeurs & Ulcères ſcrophuleux.

Prenez de la Pulpe recente de racine de Patience ſauvage, & de celle d'*Enula-Campana*, de chacune deux onces; du Beurre frais, quatre onces; des fleurs de Souphre, une once & demie; du ſel commun, trois gros.

Faites du tout, ſuivant l'Art, un Onguent contre la Galle.

Prenez de la Tuthie préparée, une demi-once; du Corail rouge préparé, du Camphre & du ſucre de Saturne, de chacun dix-huit grains; du Pompholyx, un gros; du verd de gris, ſix grains.

Mêlez le tout avec deux onces de Beurre de Mai qui n'ait point été lavé, pour former un Collyre tempérant & diſcuſſif contre l'onglet, & les tayes de la cornée, dont on mettra dans l'œil de la groſſeur d'un Pois rond le ſoir en ſe couchant, en continuant juſqu'à la guériſon.

Le Veau contient beaucoup d'huile, de phlegme, & de ſel volatil. La chair de cet Animal eſt d'un uſage aſſez connu; on doit la choiſir blanche, ſucculente, glutineuſe & de bon goût; il nous en vient de Normandie qui eſt d'un blanc & d'un goût merveilleux; on l'appelle *Veau de Rivière*. La chair de Veau eſt nourriſſante, humectante & rafraîchiſſante; elle amollit, & elle excite la liberté du ventre; elle entre dans tous les

bouillons rafraîchiſſants; & même il eſt aſſez d'uſage pour préparer à la purgation des gens échauffés qu'on craint qui n'en ſoient irrités, de la faire précéder par une eau de Veau qu'on leur fait prendre pendant quelques jours entre les repas, & qui ſe fait en faiſant bouillir une livre de Veau dans trois pintes d'eau qu'on réduit à deux, & qu'on partage en quatre bouillons pour prendre en deux jours, l'un le matin à jeun, & l'autre dans l'après dîner. Cette eau en relâchant les inteſtins, diſpoſe à la purgation, & elle empêche en même tems que le remède ne porte du trouble dans les entrailles de ceux qui ſont ſuſceptibles de tranchées & d'irritation. On peut dire que la chair de Veau étant empreinte d'un ſuc aſſez tempéré, ne peut produire de mauvais effet : elle ne convient pas néanmoins à ceux qui ſont ſujets à des cours de ventre cauſés par un relâchement de fibres inteſtinales; car elle ne feroit qu'entretenir cette incommodité : mais elle eſt utile principalement aux perſonnes foibles, délicates, & qui font peu d'exercice; car ceux qui ſont forts & robuſtes, & accoutumés à beaucoup de travail, demandent un aliment plus ſolide, & qui

ſe diſſipe moins que celui que le Veau leur fournit.

Quant à ſes uſages en Médecine, les Poumons de Veau ſont pectoraux, humectans, propres pour adoucir les âcretés de la Poitrine, pour calmer la toux, & pour la Phthiſie. On les appelle *Moux de Veau*; on les fait cuire avec des navets, le chou rouge & les autres plantes pectorales propres pour les Maladies ci-deſſus. C'eſt un Remède connu de tout le monde, & fort eſtimé. Les pieds de Veau ſont auſſi pectoraux; leur ſubſtance eſt glutineuſe, humectante & adouciſſante: on les employe avec le jarret de Veau dans les gelées & bouillons propres pour modérer les pertes de ſang, le flux exceſſif des hémorrhoïdes, ou des Règles, & pour le crachement de ſang.

Quant aux uſages externes des parties du Veau, on ſe ſert dans les pommades de ſa graiſſe, & principalement de celle qui ſe trouve près du rognon. Cette graiſſe, auſſi-bien que la moëlle de Veau, eſt réſolutive, adouciſſante & émolliente: on s'en ſert pour ramollir les Schirres, & les duretés des muſcles & des tendons, & pour faire mûrir les abſcès. La préſure dont on ſe ſert pour faire

cailler le lait, & qu'on nomme en latin *Coagulum*, n'eſt autre choſe, comme il a été dit plus haut, qu'une matière caſéeuſe qu'on trouve au fond de l'eſtomac des jeunes Veaux : cette matière eſt un Lait caillé qui contient beaucoup de ſel volatil acide, & qui ſert de levain pour la digeſtion des alimens que le Veau prend.

Prenez de la rouelle de Veau, une demi-livre.

Faites-la cuire dans trois chopines d'eau que vous réduirez à deux bouillons.

Ajoûtez-y la dernière demi-heure, des feuilles de Pourpier, de Poirée & de Chicorée blanche, de chacune une demi-poignée; & une laitue coupée en quatre.

Paſſez enſuite le tout par un linge avec une légère expreſſion, & partagez-le en deux bouillons humectans & rafraîchiſſans à prendre pendant neuf jours, l'un le matin à jeun, & l'autre ſur les cinq heures du ſoir.

Prenez un mou de Veau, des petits navets, une douzaine de feuilles

de chou rouge & de Pulmonaire, de chacune deux poignées.

Faites bouillir le tout dans trois pintes d'eau, que vous réduirez à quatre bouillons.

Coulez enſuite la liqueur, & partagez-la en quatre doſes à prendre en deux jours, l'une le matin à jeun, & l'autre ſur les cinq heures du ſoir, en continuant pendant quinze jours.

Ce bouillon appaiſe la toux, & convient dans tous les cas où la Poitrine ſe trouve fatiguée des ſéroſités âcres qui s'y dépoſent.

Prenez des racines d'Ozeille, de Fraiſier, de Piſſenlit & de Chicorée ſauvage, lavées, ratiſſées & coupées par morceaux de chacune une demi-once.

Faites-les bouillir avec une demi-livre de rouelle de Veau dans trois chopines d'eau, que vous réduirez à deux bouillons.

Ajoûtez-y la dernière demi-heure, des feuilles de Bourrache, de Bugloſe, de Chicorée ſauvage, & d'Aigremoine, de chacune une demi poignée.

Paſſez enſuite le tout par un linge avec une légère expreſſion, & partagez-le en deux bouillons tempérans & apéritifs à prendre pendant un mois, l'un le matin à jeun, & l'autre ſur les cinq heures du ſoir.

On fera fondre dans chaque bouillon un gros de ſel de *Glauber*.

Prenez des pieds de Veau que vous pilerez, une demi-douzaine; du ſon lavé, ſix onces; de la Myrrhe pulvériſée, quatre onces & demie; du vin & du lait, de chacun trois chopines.

Mettez le tout dans un Alembic, & diſtillez deux tiers de la liqueur, que vous conſerverez pour l'uſage.

C'eſt une Eau coſmétique très-recommandée, dont on ſe lave le viſage en le frottant doucement avec un morceau d'Alun adouci.

CAMELUS.

CHAMEAU; *Camelus*, Offic. Lemer. 167. Boſſch. Dal. Pharm. 343. Aldrov. *de Quad.* Biſulc. 886. Schwenckf. Quad. Sileſ. 72. Jonſt. *de Quad.* 67. *Camelus Dromos*, Geſn. *de Quad.* 59. *Ca-*

melus Caſpius, Charlet. Exerc. 13. *Camelus unico in dorſo gibbo, ſeu Dromedarius*, Raij Synop. *Anim. Quad.* 143. *Camelus omnium Autorum*, Linn. Mat. Med. *Camelus Bactrianus*, Quorumd.

L'Animal en queſtion n'a qu'une boſſe ſur le dos. On trouve dans les *Mémoires de l'Académie Royale des Sciences, pour ſervir à l'Hiſtoire Naturelle des Animaux*, la *Deſcription Anatomique d'un Dromadaire*, qui n'eſt autre choſe que notre Chameau commun, ainſi qu'il eſt aiſé de voir par la figure qui y eſt jointe; & comme nous ne ſçaurions puiſer à une meilleure ſource, nous avons cru ne devoir rien perdre d'une pareille Deſcription.

Nous appellons, diſent MM. les Académiciens de Paris, *Dromadaire*, l'Animal qui eſt ici décrit, quoique l'uſage commun ſoit de donner le nom de Chameau, ſimplement à celui qui comme lui n'a qu'une boſſe ſur le dos, & de Dromadaire à celui qui en a deux, ſuivant *Solin*, mais contre ce qu'*Ariſtote*, & *Pline*, & la plûpart des Auteurs en ont écrit, qui font deux eſpèces de Chameaux; dont l'un qui retient le nom du Genre, a deux boſſes, & ſe trouve plus ordinairement aux Parties Orienta-

les de l'Aſie, & eſt appellé à cauſe de cela *Bactrianus*; il eſt auſſi plus grand & plus propre à porter de lourds fardeaux : l'autre, qui eſt plus petit, & meilleur pour la courſe, & qui, pour cette raiſon, eſt appellé Dromadaire, n'a qu'une boſſe, & ſe voit plus communément aux Parties occidentales de l'Aſie ; à ſçavoir, dans la Syrie & dans l'Arabie. Le Sieur *Dipi* Arabe, qui étoit préſent à notre Diſſection, nous dît que les Chameaux de ſon Pays ſont ſemblables aux nôtres.

Il avoit ſept pieds & demi de haut à prendre du ſommet de la tête juſqu'aux pieds; cinq & demi depuis la plus haute courbure de l'épine du dos, qui eſt la Boſſe; ſix pieds & demi depuis l'eſtomac juſqu'à la queue, dont tous les nœuds ou Vertèbres, avoient enſemble quatorze pouces; & toute la queue comprenant le crin, deux pieds & demi; la tête avoit vingt-un pouces, depuis l'Occiput juſqu'au Muſeau.

Le poil étoit d'un fauve un peu cendré; il étoit fort doux au toucher, médiocrement court, & quelque peu plus qu'à un Bœuf, à la réſerve de quelques endroits où il étoit plus long, comme ſur la tête, au-deſſous de la gorge, &

au-devant du col. Mais le plus long étoit ſur le milieu du dos, où il avoit près d'un pied. En cet endroit, quoiqu'il ſoit fort doux & fort mol, il ſe tenoit élevé; enſorte qu'il faiſoit la plus grande partie de la boſſe du dos, lequel, lorſque l'on abaiſſoit ce poil avec la main, ne paroiſſoit guères plus élevé qu'à certains Chiens ou Pourceaux, qui ſont des Animaux qui n'ont pas le dos enfoncé comme les Chevaux, les Vaches & les Cerfs, l'ont ordinairement. En effet il y a des Auteurs qui diſent que le Dromadaire eſt engendré du Chameau & du Pourceau. Cela eſt fort contraire à *Ariſtote*, qui aſſûre qu'il n'y a point d'Animal qui ait le dos boſſu comme le Chameau. Quelques Auteurs diſent que cette Boſſe eſt une chair particulière à cet Animal, laquelle s'éleve ſur le dos par-deſſus les Vertèbres, & qui ſe conſume, lorſqu'après avoir été long-tems ſans manger, il s'amaigrit extraordinairement. Mais nous n'avons trouvé aucune apparence de cette chair dans notre ſujet, quoiqu'il ne fût point maigre; & ſans cette chair, la Boſſe qui n'étoit faite que par le poil, étoit beaucoup plus élevée, ainſi qu'il ſe voit dans la Figure.

Outre ces deux ſortes de poil, à ſça-

voit ce long qui étoit ſur le dos, ſur la tête & au col, & le court qui couvroit le reſte du corps, il y en avoit encore d'une troiſième eſpèce à la queuë, qui étoit différent des autres, tant en groſſeur qu'en couleur, étant gris & fort dur, & tout à fait ſemblable au crin de de la queue d'un cheval.

La tête étoit petite, à proportion du corps. Le muſeau étoit fendu comme à un Lièvre, & les dents ſemblables à celles des autres Animaux qui ruminent, n'ayant point de canines ni d'inciſives en la mâchoire d'en-haut, quoique la tête n'ait point les cornes que la nature a données à la plupart de ceux qui ruminent. *Cardan* dit qu'elle a récompenſé ce défaut du Chameau, en lui armant les pieds, qui ont des talons comme ceux des Bœufs, au rapport de *Pline* : mais cela ne ſe trouve point, car il n'a ni corne ni ongle aux pieds qui les puiſſent rendre dangereux, chaque pied n'étant garni que de deux petits ongles par le bout, & le deſſous, qui eſt plat & large; étant fort charnu, & revêtu ſeulement d'une peau molle, épaiſſe, & peu calleuſe, mais aſſez propre à marcher en des lieux ſabloneux, tels qu'ils ſont en Aſie & en Afrique. Nous jugeâmes que

cette peau étoit comme une ſemelle vivante, qui ne s'uſe point par la vîteſſe & par la continuité du marcher, pour lequel cet Animal eſt preſque infatigable: car quand *Ariſtote* dit que l'on eſt contraint quelquefois de chauſſer & de munir comme avec des bottes les pieds de ceux qui ſont dans les armées, il ſemble que ce ſoit moins pour les ſoulager des incommodités qu'ils ſouffrent en marchant, que pour les défendre des bleſſures qu'ils pourroient recevoir à la guerre. Et l'on peut dire que cette molleſſe de pied qui obéit & s'accomode à l'inégalité des chemins, lui rend les pieds moins capables d'être uſés que s'ils étoient plus ſolides, quoique *Pline* croye qu'il n'eſt pas poſſible que les Chameaux puiſſent faire de longues traites s'ils ne ſont chauſſés. Ses genoux calleux ſont beaucoup plus durs, & approchent davantage de la ſolidité de la corne du pied des autres Animaux.

Ariſtote a remarqué d'autres particularités dans le pied du Chameau que nous n'y avons point trouvées. Il dit qu'il eſt fendu en deux par derrière, & en quatre par devant, & que les entre-deux ſont joints par une peau comme les pieds d'une Oye: ce qui ne s'eſt point trouvé

dans le nôtre, dont le pied étoit seulement fendu par-dessus, à quatre & cinq doigts près de l'extrémité; & cette fente n'étoit point jointe par une peau; mais audessous de cette fente, qui est peu profonde, le pied étoit solide.

Les callosités des genoux étoient au nombre de six; à sçavoir une à chacune des jointures des jambes de devant, la première & la plus haute étant en arrière, à la partie qui est proprement le coude; & la seconde en devant, & plus bas à la jointure qui répréſente le pli du poignet. Chaque jambe de derrière en avoit aussi une en la première & plus haute jointure, qui est celle de devant, & qui est le véritable genou.

Aristote, qui n'a remarqué que quatre de ces callosités, qu'il appelle Genoux, & qui reprend sans sujet un ancien Auteur, qui est *Hérodote*, d'en avoir mis six, ajoûte encore une chose plus étrange, qui est de dire que le Chameau ne plie ses jambes qu'en ces quatre endroits: car la vérité est qu'il les plie en huit endroits, comme le reste des autres Animaux à quatre pieds, & qu'il n'y a que les deux plis qui tiennent lieu de talon aux jambes de derrière, qui n'ont point de callosités.

Ayant fait ouverture de ces Calloſités, pour obſerver leur ſubſtance qui eſt moyenne entre la chair, la graiſſe & le ligament, nous trouvâmes qu'en quelques-unes il y avoit un amas de pus aſſez épais : ce qui nous fit ſonger à ce que quelques Auteurs diſent, que les Chameaux ſont ſujets aux gouttes; & nous jugeâmes qu'il ſe pouvoit faire que notre Dromadaire eût été atteint de cette maladie, qui s'étoit terminée par une ſuppuration.

Outre ces ſix calloſités, il y en avoit une ſeptième beaucoup plus groſſe que les autres, au bas de la poitrine, fermement attachée au Sternon, qui avoit une éminence en cet endroit. Elle avoit huit pouces de long, ſix de large, & deux d'épais. Elle avoit auſſi beaucoup ſuppuré; & on jugea que cette partie n'étoit pas moins ſuſceptible de la Goutte que les articles, parceque ſon uſage étant de ſoutenir ſeule tout le corps, pendant qu'on le charge étant couché contre terre, ce travail peut rendre cette partie capable de la foibleſſe & de la chaleur qui attirent les humeurs ſur les articles, & qui empêchent qu'ils ne les puiſſent digérer & réſoudre. La grande ſobriété qui eſt remarquable dans le Chameau,

Chameau, & la fatigue incroyable qu'il ſouffre ordinairement, font voir que les grands travaux peuvent produire la Goutte auſſi-bien que l'oiſiveté & la débauche.

Avant que de faire ouverture pour obſerver les parties du dedans, nous remarquâmes que le Prépuce, qui eſt fort grand & aſſez lâche, ne couvre pas ſeulement l'extrémité de la verge, mais qu'il ſe recourbe en arrière : ce qui peut avoir donné lieu à l'opinion de ceux qui ont cru que le Chameau jettoit ſon urine en arrière comme le Lion, le Caſtor, le Lièvre, &c. dont la verge ne ſe recourbe point en devant.

Les Parties internes ſont aſſez ſemblables à celles du Cheval. Le Foye avoit trois lobes, deux fort grands, au milieu & au-deſſous deſquels il y en avoit un qui étoit plus petit & plus pointu. Le ligament qui tient le Foye ſuſpendu, n'étoit pas attaché au Cartilage Xiphoïde, mais au centre du Diaphragme, ſur lequel la membrane du Péritoine qui le couvroit, avoit un luſtre qui le faiſoit paroître comme doré par-tout. Le Fiel n'étoit point contenu dans une Véſicule,

mais répandu par le Foye dans les canaux Cholidoques hépatiques.

Le Ventricule qui étoit fort grand, & partagé en quatre, comme aux autres Animaux qui ruminent, n'avoit point cette différente ſtructure, que l'on obſerve au-dedans des quatre Ventricules, appellés par *Ariſtote*, *Coilia*, *Echînos*, *Kecriphalos* & *Enuſtron*. Ils étoient ſeulement diſtingués par quelques retréciſſemens, qui faiſoient que le premier Ventricule, qui eſt grand & vaſte, en produiſoit un autre fort petit, qui étoit ſuivi d'un troiſième moins large que le premier, mais beaucoup plus long: & celui-là étoit ſuivi d'un quatrième ſemblable au ſecond.

Il y avoit au haut du ſecond Ventricule pluſieurs ouvertures quarrées, qui étoient l'entrée d'environ vingt cavités, faites comme des ſacs placés entre les deux Membranes, qui compoſent la ſubſtance de ce Ventricule. La vûe de ces ſacs nous fit croire qu'ils pourroient bien être les Réſervoirs où *Pline* dit que les Chameaux gardent fort long-tems l'eau qu'ils boivent en grande quantité quand ils en rencontrent pour ſubvenir aux beſoins qu'ils en peuvent avoir dans

les déſerts arides où l'on a accoutumé de les faire paſſer, & où l'on dit que ceux qui les conduiſent ſont quelquefois contraints par l'extrémité de la ſoif, de leur ouvrir le ventre, dans lequel ils trouvent de l'eau. Il y a auſſi quelque raiſon de dire que l'inſtinct qu'*Ariſtote* & *Pline* ont remarqué avoir été donné par la Nature à cet Animal, de troubler toujours avec ſes pieds l'eau qu'il veut boire, pourroit bien être afin de la rendre moins légère, & par conſéquent moins propre à paſſer promptement dans ſon eſtomac, & plus capable d'y être long-tems gardée.

Les inteſtins étoient de quatre eſpèces. Les premiers, à la ſortie du quatrième Ventricule, étoient de moyenne groſſeur : ils avoient ſix pieds de long. Les ſeconds étoient comme fraiſés & racourcis par pluſieurs plis, comme le Colon l'eſt ordinairement, par le moyen d'un ligament qui le pliſſe, & qui fait qu'il eſt diviſé comme en pluſieurs cellules. Ces ſeconds étoient auſſi d'une groſſeur moyenne, & avoient vingt pieds de long. Les troiſièmes étoient les plus gros, qui avoient dix pieds de long. Les derniers qui étoient les plus menus, avoient cinquante-ſix pieds de

long ; le tout faisant onze toises : & l'on en auroit trouvé plus de treize, si l'on avoit déplié ceux qui étoient fraisés & racourcis.

La Ratte étoit couchée sur le Rein gauche. Elle avoit neuf pouces de long sur quatre de large, & demi-pouce d'épaisseur.

La Verge, dont on dit que l'on fait des cordes d'Arc, avoit dix-neuf pouces de long. Elle étoit fort pointue par le bout, qui se courboit, & faisoit comme un crochet d'une substance cartilagineuse, sans aucune apparence de *Balanus*. L'extrémité de l'Urèthre étoit une membrane fort mince.

Les Poumons n'avoient qu'un lobe de chaque côté. Le Cœur étoit d'une grandeur extraordinaire, ayant neuf pouces de long sur sept de large. Il étoit fort pointu.

La structure de la Langue étoit assez remarquable, en ce qu'au contraire de toutes les Langues, qui sont par-tout âpres de dedans en dehors, par le moyen de quantité de petites éminences qui tendent de dehors en dedans ; une partie de cette Langue-ci les avoit de dedans en dehors ; car la moitié vers l'extrémité qui étoit fort mince, étoit âpre à l'on-

dinaire de dedans en dehors ; mais l'autre moitié, proche de la racine qui étoit fort épaiſſe, avoit vers le milieu un petit rond, comme un centre entre pluſieurs éminences qui couvroient toute cette ſeconde moitié de la Langue, & dont toutes les pointes étoient détournées de ce centre, faiſant une âpreté lorſqu'on les touchoit en allant vers ce centre. Parmi ces éminences, il y en avoit d'autres diſpoſées en deux rangs, en ligne droite, cinq à chaque rang, qui étoient comme des nombrils formés par des plis tournés en rond, d'une ſtructure fort délicate. La Figure explique cela plus clairement que le diſcours.

Tout le Cerveau comprenant le Cervelet, n'avoit que ſix pouces & demi de long ſur quatre de large. Le Nerf Optique étoit percé ſuivant ſa longueur, de quantité de trous pleins de ſang. Les Apophyſes mammillaires étoient fort grandes & creuſes, ayant chacune deux conduits, dont l'un paroiſſoit rond, & l'autre en croiſſant, par la ſection tranſverſale. La Glande Pinéale étoit de la groſſeur d'une petite Aveline, & comme compoſée de trois autres Glandes, qui laiſſoient une enfonçure au milieu. »

On voit par cette Deſcription Anatomique, dont au reſte l'on ne ſçauroit révoquer en doute l'exactitude, que MM. les Académiciens de Paris nomment *Dromadaire* l'eſpèce de Chameau qui n'a qu'une Boſſe ſur le dos, & Chameau ſimplement celle qui en a deux; ce qui eſt contre l'uſage ordinaire, comme ils ont eux-mêmes ſoin d'en avertir. Mais nous aimons mieux nous conformer au langage commun dans ce qui nous reſte à dire de ces Animaux.

En 1752, ſur la fin du mois de Janvier, nous avons eu le plaiſir d'en voir deux à Orleans, qu'on menoit à Paris; ſçavoir, un Dromadaire qu'on diſoit âgé de quatorze ans, & un Chameau fémelle de trois ans. Le Dromadaire avoit ſix pieds de hauteur, non compriſes ſes deux boſſes; & dix pieds de longueur : au premier aſpect, cet Animal ſingulier nous parut mal fait : mais après l'avoir examiné plus en détail, nous le trouvâmes mieux bâti. Il avoit au bout du Muffle quatre naſeaux; deux grands, percés d'outre en outre, bien propres pour l'emmuſeler; & en-deſſous deux autres beaucoup plus petits qui ſervent à la reſpiration; les yeux gros & ſaillants; le devant de la tête un peu

enfoncé dans ſon milieu ; le front aſſez large, & revêtu d'un poil touffu & reſſemblant à de la laine ; les Oreilles courtes & rondes ; le Col très-long, orné en-deſſus & ſur-tout en-deſſous, d'un long poil brun ; les genoux gros ; les pieds de devant fendus conſidérablement en-deſſus, & très-peu en-deſſous, où ils ſont en forme de Cœur ; ſous la Poitrine une grande plaque calleuſe, ſur laquelle l'Animal ſe tient couché quand il ſe repoſe, ſoit qu'il dorme ou qu'il rumine ; deux groſſes boſſes ſur le dos, placées de façon qu'un homme peut s'y aſſeoir fort commodément dans l'entre-deux, comme ſur une ſelle faite exprès ; la Croupe étroite ; les Jambes de derrière très-hautes & menues ; les pieds de derrière fendus & allongés comme dans le Bœuf ; la Queue courte & peu garnie de poil, excepté au bout. Il eſt à remarquer que cet Animal a la lèvre ſupérieure fendue juſques vers les naſeaux, comme le Lièvre ; qu'il n'a point de dents en devant à la mâchoire ſupérieure, mais ſeulement deux grandes dents de chaque côté vers le milieu, dont la poſtérieure eſt plus longue & recourbée en arrière, ſemblable aux défenſes d'un Sanglier, & qu'on eſt même quelquefois obligé de

ſcier; qu'en outre il y a une ſorte de chicot noirâtre, vers le fond de cette même mâchoire. Quant à la mâchoire inférieure, elle eſt bien garnie de dents, qui reſſemblent à celles du Cheval. La Langue reſſemble pareillement à celle du Cheval, & le Palais eſt rude comme celui de l'Aſne. La Verge qui n'eſt pas plus groſſe qu'une plume à écrire, eſt fort longue; & comme elle eſt tournée en arrière, l'urine jaillit à reculons par un filet continu en arcade. Le Maître du Dromadaire nous aſſûra que cet Animal s'accouple de même à reculons : mais *Matthiole* dit avoir vu le contraire dans une eſpèce de Chameau; & nous croyons que *Matthiole* ne s'eſt pas trompé, vû que nous avons obſervé que la Verge de notre Dromadaire ſe tourne également en devant comme en arrière. Il a ſes deux Teſticules placés un peu au-deſſous de la queue comme le Verrat a les ſiens; ces Teſticules ſont aſſez apparens dans le tems de l'amour, quoique recouverts d'un poil fin, mais dans un autre tems à peine ſont-ils viſibles. Il entre en rut dès le quinze de Janvier, & ſon rut dure deux ou trois mois. Pendant ce tems-là il bâille très-fréquemment, & le ſommet de ſa tête qui eſt bien

garni de poil, reſte toujours mouillé comme d'une ſueur abondante; il crie auſſi plus fort & plus ſouvent qu'à l'ordinaire, & ſon cri eſt horrible à peu près comme le mugiſſement d'un Taureau en furie; il perd l'appetit; il mange & boit peu; il maigrit en conſéquence, & devient preſque méconnoiſſable. Enfin tout le poil lui tombe. Quand le rut eſt paſſé, l'Animal recouvre ſon appetit, ſa vigueur, ſon embonpoint, & ſon poil: tant qu'il eſt en appetit, il mange du foin, de la paille de froment, de l'orge, de l'avoine: mais s'il eſt dégoûté, les chardons, les ronces, l'herbe fraîche, toutes ſortes de feuillages & de verdures le réjouiſſent, & lui redonnent de l'appetit; il préfère les chardons à toute autre nourriture: en général, il boit rarement, & lorſqu'il a ſoif, il boit pluſieurs pintes à la fois. Il peut manger vingt ou trente livres de foin par jour.

Cet Animal eſt fort docile, même dans le tems du rut, où il eſt plus malaiſé à gouverner: toutes les fois qu'on le lui commande, il ſe met à genoux pour donner à ſon Maître plus de facilité à monter ſur ſon dos; il a le pas très-long, & par un beau chemin, il peut

faire de ſon pas vingt-cinq à trente lieues dans les longs jours : il trotte quelquefois, mais il ne galope preſque jamais, & lorſqu'il prend le galop, c'eſt un ſpectacle bien agréable de voir ſa criniére & le long poil de ſon fanon flotter au gré du vent. Son pas & ſon galop n'ont rien de rude : il ne rue jamais ; il eſt très-fort ; il peut porter ſur ſon dos quinze cens livres, & même pluſieurs milliers. Quelquefois il arrive notamment dans le rut, que ſes deux boſſes s'affaiſſent & panchent comme ſi elles vouloient tomber, parce qu'alors les muſcles qui les ſoutiennent perdent leur reſſort ; mais il faut avoir l'attention de les relever & de les maintenir droites juſqu'à ce qu'elles ayent recouvré leur attitude naturelle.

Pour ce qui eſt du Chameau fémelle, il n'avoit encore que la moitié de ſa hauteur. Sa tête reſſembloit beaucoup à celle du Dromadaire ; tout ſon poil étoit brunâtre & plus long, principalement ſur le dos, où il portoit une boſſe unique qui alloit depuis les épaules juſques vers la queue ; il n'avoit point les grands naſeaux percés qu'a le Dromadaire, mais il avoit des dents aux mâchoires tant ſupérieure qu'inférieure. Cette fémelle

a ſa mammelle ſituée entre les jambes de derrière : ſa vulve reſſemble à celle d'une Chienne, & elle urine par jets comme fait le Lion.

Le Dromadaire & le Chameau fémelle dont nous parlons, s'aiment & ſe careſſent mutuellement : ils ſont tellement accoutumés à vivre enſemble, que quand la fémelle ne voit plus ſon Compagnon, elle crie & ſe débat violemment ſans vouloir ni boire ni manger. C'eſt cette heureuſe ſympathie qui a produit le Phénomène ſuivant, annoncé dans une feuille Hebdomadaire, datée de Paris, mercredi 21 Février 1753, en ces termes : « Il eſt arrivé à la Foire Saint Germain un évenement qui peut intéreſſer les Naturaliſtes, & qui mérite par conſéquent de trouver place dans nos Feuilles. Outre les différens Spectacles que l'on y voit, & dont nous avons déja donné les détails, un Dromadaire & la femelle d'un Chameau que l'on y montroit l'année dernière, attirent auſſi cette année la curioſité du Public, & plus encore un petit Dromadaire né le 14 de ce mois, de ces deux Animaux. Suivant une Obſervation exacte, la mère l'a porté un an entier. On eſt incertain s'il vivra, attendu la différence qui règne

entre notre Climat & celui de l'Arabie; d'où ces Animaux viennent. Le terme auquel il a été mis bas, eſt à remarquer. On a été juſqu'à préſent aſſez indécis ſur le tems que portent ordinairement les fémelles des Chameaux. L'expérience a prouvé qu'elles portent douze mois. Et dans la feuille ſuivante, il eſt dit : le petit Dromadaire qui eſt né à la Foire Saint Germain & dont nous avons parlé dans notre dernière Feuille, n'a vêcu que trois jours. »

Les Pays chauds ſont les plus propres aux Chameaux ; le froid leur eſt funeſte, même celui de nos Climats : ainſi cet animal reſtera toujours en Aſie & en Afrique, où il eſt de la plus grande utilité. Il ſert de monture, il porte de grands fardeaux, & il fournit du lait bon à manger : en Perſe, on monte les Chameaux à deux boſſes, ou les Dromadaires, & l'on ſe place entre les deux boſſes qui ſervent de ſelle. On charge le Chameau commun ſur ſa boſſe, & l'on y ſuſpend des paniers aſſez grands pour qu'une perſonne s'y puiſſe tenir aſſiſe les jambes croiſées, à la mode des Orientaux : c'eſt dans ces paniers qu'on voiture les Femmes. On attèle auſſi quelquefois les Chameaux pour traîner des Chars : ces Animaux ſont d'une grande

docilité ; ils obéiſſent à la voix de leur Maître, lorſqu'il veut les faire accroupir pour les charger ou les décharger, & ils ſe relevent au moindre ſigne : quelquefois cependant ils ſe levent d'eux-mêmes lorſqu'ils ſe ſentent ſurchargés, ou bien ils donnent des coups de tête à ceux qui les chargent. Mais la plûpart d'entr'eux ne jettent qu'un cri ſans ſe remuer. Ces Animaux ne donnent des marques de férocité que quand ils ſont en rut ; alors ils deviennent furieux ; ils ne connoiſſent plus le *Camelier* ; ils mordent tous ceux qu'ils rencontrent ; ils ſe battent à coups de pieds & de dents contre les autres Animaux ; même contre les Lions ; on eſt obligé de leur mettre des muſelières. La fémelle s'accroupit pour recevoir le mâle ; elle entre en chaleur au Printems ; elle ne porte qu'un petit à la fois, qu'elle met bas au Printems ſuivant ; & elle ne rentre en chaleur qu'un an ou deux après. On coupe les mâles pour les rendre plus forts, & l'on n'en laiſſe qu'un d'entier pour dix fémelles. On prétend que les Chameaux ne s'accroupiroient pas d'eux-mêmes pour recevoir leur charge, ſi l'on ne leur faiſoit prendre cette habitude dans leur jeuneſſe : on ne les charge

qu'à l'âge de trois ou quatre ans. On ne ſe ſert point d'étrille pour les panſer; on les frappe ſeulement avec une petite baguette pour faire tomber la pouſſière qui eſt ſur leur corps. En Turquie, leur fumier ſéché au Soleil leur ſert de litière; & on le brûle pour faire la cuiſine lorſqu'on ſe trouve au milieu des déſerts. On ne met point de mors aux Chameaux qu'on monte; on paſſe dans la peau au-deſſus des naſeaux une boucle qui y reſte, & l'on y attache des rênes. On ne frappe point ces Animaux pour les faire avancer; il ſuffit de chanter & de ſiffler; le chant les anime, & plus on éleve la voix, plus ils avancent. lorſqu'ils ſont en grand nombre, on bat des tymbales pour les réjouir; on leur attache auſſi des ſonnettes aux genoux, & une clochette au cou pour les animer à la marche, & pour avertir dans les défilés. Le Chameau eſt courageux, on le fait marcher aiſément, excepté lorſqu'il ſe trouve de la terre graſſe & gliſſante, ſur laquelle il ne ſçauroit ſe ſoutenir à cauſe de la pelotte qu'il a ſous les pieds. Quand on rencontre de ces mauvais pas dans le chemin, on eſt obligé d'étendre des tapis pour faire paſſer les Chameaux, ou d'attendre que le

chemin ſoit ſec. Les Chameaux mangent très-peu ; ils broutent des joncs, des orties, des chardons, & le feuillage des arbres : mais lorſqu'ils fatiguent beaucoup & pendant long-tems, on leur fait manger de l'orge, du maës, ou de la farine d'orge & de froment. On fait ordinairement une pâte avec de la farine d'orge ; & on leur en donne à chacun un morceau de la groſſeur des deux poings. En Perſe, la quantité de cette pâte eſt d'environ trois livres chaque jour pour chacun de ces Animaux ; on y mêle quelquefois de la graine de cotton. On leur donne auſſi des Dattes & du Poiſſon ſec. Si l'on réduiſoit les Chameaux à brouter l'herbe qu'ils rencontrent dans leurs voyages, ils maigriroient beaucoup ; & même quelques précautions qu'on prenne, il y en a qui ſont fort maigres au retour ; leurs boſſes & leurs calloſités diminuent alors de volume. Quand ils ſont fort gras en partant, ils peuvent ſe paſſer d'orge pendant quarante ou cinquante jours. On dit qu'il y a des Chameaux qui dans la diſette, paſſent huit ou dix jours ſans manger : mais il eſt certain qu'ils peuvent être pendant trois, quatre ou cinq jours, & même plus long-tems, ſans

boire : à l'ordinaire, on ne leur donne de l'eau qu'une fois en trois jours, lorſqu'ils vivent d'herbes fraîches. On ne ſçait pas préciſément combien de tems vivent les Chameaux ; on a dit que leur vie étoit de cinquante ans, & quelquefois de cent : on a même prétendu qu'elle s'étendoit juſqu'à cent ſoixante ans.

Les Arabes comptent les Chameaux entre leurs principales richeſſes ; & en effet, la Nature n'a point produit d'Animal plus propre que le Chameau pour porter des fardeaux : autrefois il ſervoit en guerre, & aujourd'hui les Turcs ne font point de voyage à la Mecque & ailleurs ſans Chameau. La fémelle paſſe pour être plus prompte à la courſe que le mâle. Tout docile qu'eſt cet Animal, il a de la rancune ; quand on l'a battu, il s'en ſouvient pendant long-tems, & cherche l'occaſion de s'en vanger ; il regimbe, quoique fort rarement, dans ſa colère : il a de l'antipathie avec le Tigre & le Lion qui le dévorent ; il craint auſſi le Cheval, & le Cheval le craint réciproquement, ainſi que l'Aſne & le Mulet, à moins qu'ils ne ſoient accoutumés à vivre enſemble par une longue habitude. Il eſt bien rare que le Chameau paroiſſe dans nos Climats ;

auſſi ne le voit-on guères que dans les Ménageries des Princes.

Le mot François *Chameau*, jadis *Chamel*, dit en Hébreu *Gamal*, & en Arabe *Gemal*, en Allemand *Camel* ou *Camelthier*, en Flamand *Kamel* ou *Kameel*, en Anglois *Camel*, & en Italien *Camélo*, vient du Latin *Camelus* qui eſt dérivé du Grec *Camélos*. Le nom de *Dromadaire*, en Allemand *Dromedar* ou *Dromedir*, en Anglois *Dromedary*, & en Italien *Dromedário*, vient du Latin *Dromedarius*, ou plûtôt *Dromas*, qui eſt purement Grec, & comme qui diroit *Coureur*, ou Animal agile à la courſe.

Toutes les parties du Chameau contiennent beaucoup de ſel volatil & d'huile. Sa chair n'eſt pas d'uſage en aliment dans ces Pays-ci, parce que cet Animal y eſt trop rare : mais en Aſie & en Afrique où il eſt commun, on s'en ſert utilement, & la chair & le lait en ſont fort bons à manger. *Proſper Alpin* aſſûre dans ſon *Hiſtoire Naturelle de l'Égypte*, que les Arabes ſe ſervent du lait de Chameau contre une infinité de maladies, avec un grand ſuccès : ils le donnent contre l'Hydropiſie, la Jauniſſe, l'Aſthme, & les Obſtructions du bas-ventre. On ne voit jamais chez eux de Gens ſujets aux

Dartres, à la Galle, à la Lèpre & aux autres maladies de la peau; ce que le même Médecin attribue à l'uſage continuel du Lait de Chameau, qui eſt apéritif, & qui chaſſe les impuretés du Sang par la voye des urines. Il raconte entr'autres choſes qu'il avoit connu une femme attaquée en même tems de Fièvre, d'Hydropiſie aſcite, & d'Obſtructions invétérées dans le Foye & dans la Ratte, travaillée de plus d'une ſuppreſſion d'urine, qui avoit été guérie de toutes ces maladies en faiſant uſage pendant du tems & pour tout remède, de trois ſeptiers de Lait de Chameau par jour. Outre le Lait, on employe encore en Médecine la Graiſſe, le Sang, le Fiel, l'Urine & la Fiente de cet Animal. La Graiſſe eſt adouciſſante, émolliente & réſolutive; on s'en ſert en liniment ou en fumigation contre les Hémorrhoïdes, dont elle calme la douleur. Le Sang ſoulage dans la Dyſenterie, & il diſpoſe les femmes à la conception, ſi l'on en fomente la région de la Matrice après les Menſtrues. Le Fiel mêlé avec du Miel à parties égales, forme un liniment réſolutif, qu'on peut employer avec ſuccès dans l'Eſquinancie. L'Urine eſt propre pour nettoyer les dents; on en tiroit autrefois le ſel

ammoniac. Enfin la Fiente paſſe pour vulnéraire, déterſive & réſolutive; on la fait ſécher, & après l'avoir pulvériſée, on l'incorpore avec le Miel pour en faire un Cataplaſme réſolutif qu'on applique ſur les tumeurs qu'on veut diſſiper.

On ſe ſert auſſi du Poil de Chameau pour faire pluſieurs Étoffes, & particulièrement celle qu'on appelle *Camelot*.

CANIS.

NOus comprendrons ici ſous le même genre trois Animaux différents, qui ſont le Chien, le Loup, & le Renard, ſuivant le *Syſtéme de la Nature* du célébre M. *Linæus*.

Le Chien; Canis, Offic. Schrod. 274. Boſſch. 245. Lemer. 175. ind. Med. 26. Dal. pharm. 448. Geſn. *de Quad. digit* 213. Aldrov. *de Quad. digit* 482. Schwenckf *Quad. Siles.* 73. Jonſt. *de Quad.* 122. Charlet. Exerc. 26. Merr. Pin. 168. Raij Synops. *Anim. Quad.* 175. *Canis Caudâ recurvâ*, Linn. Faun. Suec. 12 *Canis Socius & fidelis*; *Canis domeſticus*, Quorumd.

Cet Animal que tout le monde connoît, a le corps ordinairement velu, garni

de poils de diverſes couleurs, mais preſque par-tout de la même longueur, très-épais, plus durs ſur le dos, plus mollets ſous le ventre ; les pieds fendus, ceux de devant diviſés en cinq doigts, & ceux de derrière en quatre, comme les ont le Loup & le Renard ; les mâchoires munies de muſcles fort robuſtes ; le muſeau plus ou moins allongé ; quarante dents dans la gueule, ſavoir ſix inciſives, deux canines remarquables par leur longueur & très-pointues, puis douze molaires à chaque mâchoire ; dix mammelles, quatre à la poitrine, & ſix au bas-ventre ; l'œſophage compoſé de ſix tuniques ; l'eſtomac aſſez ample, & ſemblable à celui de l'Homme, mais moins épais, & d'une couleur plus rouge ; l'inteſtin *Duodenum* percé de deux trous à la diſtance de deux travers de doigt pour l'entrée du Canal Cholédoque & du Canal Pancréatique ; le pancréas couché en travers ſous l'eſtomac, & adhérant au *Duodenum* ; le *Jejunum* montant obliquement le long des vertébres vers la gauche, d'où il ſe replie en devant pour former l'ileon, entièrement dépourvu de valvules ; le colon commençant où finit l'ileon, vers le Rein droit, beaucoup plus gros & plus ample que les précédents, lequel au-deſſous de

la valvule donne passage au *Cæcum* qui y est suspendu comme un sac long & entortillé ; puis faisant un contour sou le foye, couché en travers sous l'Estomac, s'approche de la ratte ; de là par un nouveau repli va au rein gauche, où il paroît prendre fin, s'inclinant legérement vers le milieu du corps donner naissance à l'intestin *Rectum* : le *Cæcum* oblong, grand, différemment contourné, sans issue, toujours rempli de matières liquides, suspendu par un ligament membraneux, quelquefois fort distendu par des vents ; le *Rectum* fort ridé à sa partie inférieure, attaché par un ligament rond & ferme aux ligamens de la queuë : les intestins grêles parsemés d'une grande quantité de glandes, qu'on découvre souvent mieux en dehors qu'en dedans, & qui par la pression versent une humeur glutineuse un peu blanche : le foye divisé en cinq ou six lobes ; la vésicule du fiel revêtue de deux membranes qui sont d'une égale épaisseur ; la ratte longue & noire, attachée au diaphragme par une membrane mitoyenne assez large, & à l'estomac par l'épiloon, ayant presque la figure d'un pied chaussé à l'aise, enfin peu essentielle à la vie de l'Animal, puisqu'on a souvent emporte ce viscère à des

Chiens qui ont eu la vie ſauve, & qu'une Chienne à laquelle on avoit ôté la ratte n'a pas laiſſé de concevoir & de faire des petits juſqu'à trois fois : deux reins pour l'ordinaire, rarement trois, où ſe trouvent bien ſouvent renfermés de gros vers rouges comme du ſang, médiocrement longs, qui en rongent toute la ſubſtance ou le Parenchyme, & ne laiſſent que l'écorce ou la tunique externe de chaque Rein; quelquefois auſſi il s'y forme des pierres qui deſcendent par les uretères dans la veſſie, & qui peuvent cauſer la mort à l'Animal qui en eſt attaqué. Dans le mâle, on voit deux teſticules pendants au dehors, & un membre genital d'une ſubſtance oſſeuſe, ainſi que dans le Loup, le Renard, la Loutre, & quelques autres Animaux; delà vient que les Chiens lévent la cuiſſe pour piſſer quand ils ſont devenus grands & propres à la génération, tandis que les Chiennes s'accroupiſſent preſque toutes pour ſatisfaire à ce beſoin. Mais pourquoi les mâles piſſent-ils ordinairement contre un mur ? on peut répondre à cette queſtion avec le Docteur *Paullini* que comme ils marchent à quatre pattes, quoiqu'abſolument parlant ils puiſſent auſſi aller ſur trois pieds, ils auroient peur de tomber en levant une

de leurs jambes de derrière, s'ils ne s'approchoient pas de quelque corps solide capable de les soutenir. Selon Le docteur *Tyson* dans son *Anatomie du Serpent à Sonnette*, les Animaux mâles qui ont toujours une provision de semence toute prête renfermée dans leurs vésicules séminales achévent l'accouplement avec promptitude : mais dans les Chiens qui n'ont point de vésicules seminales, la nature attentive cherchant à prolonger le Coït a créé près de la racine du membre génital un corps assez gros composé de plusieurs cellules & de nombre de petits vaisseaux, lequel dans le temps du Coït que le sang & les esprits s'y jettent avec autant d'impétuosité que d'abondance, se dilate & se gonfle au point de retenir le membre qui ne sauroit alors s'échapper, jusqu'à ce qu'enfin l'impetuosité étant rallentie & la semence évacuée cette partie s'affaisse. Les Testicules ne paroissent point encore dans les Chiens trop jeunes. Dans la fémelle, l'*uterus* a deux cornes larges comme la main, longues de plus d'un empan, d'égale grosseur partout, simples, sans cellules ni anfractuosités, dont les extrémités se portent jusqu'aux reins, liées par une membrane aux veines qui vont à l'uterus & aux testi-

cules adjacents : à l'entrée du col de l'*uterus*, ſe voit un corps qui par ſon volume, par ſa figure & par ſa couleur reſſemble à la tête d'un Limaçon tiré hors de ſa coquille. Si l'on ouvre le bas-ventre, & qu'on lie les veines utérines, elles ſe gonfleront conſidérablement vers l'*uterus*, tandis qu'elles s'affaiſſeront vers le cœur ; c'eſt tout le contraire pour les Artères. Les fœtus ont chacun leur *Placenta* particulier, & trois enveloppes qui ſont, le Chorion, l'Allantoïde & l'Amnios : ils ſont renfermés dans la liqueur de l'Amnios, ayant la gueule ouverte, & la Langue tirée tant ſoit peu. En général, le Chien a le Cerveau plus grand que le Cochon ; l'oreillette droite du Cœur plus grande du double que la gauche ; le ſang très-noir & comme brûlé.

Le Chien eſt peut-être de tous les Animaux connus & à connoître, celui qui a le plus d'inſtinct, qui s'attache le plus à l'homme, & qui ſe prête avec la plus grande docilité à tout ce qu'on exige de lui. Son naturel le porte à chaſſer les Animaux ſauvages ; & il y a lieu de croire que ſi on l'avoit laiſſé dans les Forêts ſans l'apprivoiſer, ſes mœurs ne ſeroient guères différentes de celles

celles du Loup & du Renard, auxquels il reſſemble beaucoup à l'extérieur, & encore plus pour l'intérieur : mais en l'élevant dans les maiſons pour en faire un Animal domeſtique, on l'a mis à portée de montrer toutes ſes bonnes qualités. Celle que nous admirons le plus, parce que notre amour propre en eſt le plus flatté, c'eſt la fidélité avec laquelle le Chien demeure attaché à ſon Maître ; il le ſuit par-tout ; il le défend de toutes ſes forces ; il le cherche opiniâtrément s'il l'a perdu de vûë, & il n'abandonne point ſes traces qu'il ne l'ait retrouvé. On en a vû reſter conſtamment ſur le tombeau de leur Maître & qui ne pouvoient vivre ſans lui. On raconte quantité de faits auſſi avérés que ſurprenants, ſur la fidélité du Chien. La perſonne qui en eſt l'objet, ne pourroit ſe défaire de la compagnie de ſon Chien qu'en le faiſant mourir ; il ſçait la retrouver malgré toutes les précautions qu'elle peut employer : l'organe de l'odorat que le Chien paroît avoir plus fin & plus parfait qu'aucun autre Animal, le ſert merveilleuſement dans cette ſorte de recherche, & lui fait reconnoître les traces de ſon Maître dans un chemin, même dans un car-

refour, pluſieurs heures pour ne pas dire pluſieurs jours après qu'il a paſſé, de même qu'il diſtingue celles d'un Cerf ou d'un Chevreuil, malgré la légèreté & la rapidité de leur courſe, quelque part qu'ils aillent, à moins qu'ils ne paſſent l'eau, ou qu'ils ne ſautent d'un rocher à l'autre, comme l'on prétend qu'il arrive à quelques-uns de le faire pour rompre les Chiens. Encore voit-on ſouvent des Chiens courants pourſuivre un Cerf ou un Lièvre à la pilte au travers d'un Étang ou d'une Rivière. Je ne finirois point, dit le célèbre *Derham* dans ſa *Théologie Phyſique*, ſi je voulois rapporter toutes les Obſervations tant celles des autres que celles que j'ai faites moi-même, ſur la ſagacité prodigieuſe de divers Animaux dans la Chaſſe, particulièrement ſur celle des Chiens courants & des Chiens couchants. Il ſuffira d'en rapporter un exemple tiré de M. *Boyle de la Nature déterminée des Exhalaiſons.* « Une perſonne de qualité voulant éprouver ſi un jeune Limier étoit bien inſtruit, envoya quelqu'un de ſes Domeſtiques ſe promener à une Ville éloignée de quatre milles, & lui ordonna de paſſer de-là à une autre Ville qui étoit trois milles plus loin. Le Chien ſans avoir vû l'hom-

me qu'il devoit aller chercher, ſuivit ſes traces, guidé uniquement par l'odorat, & le trouva, nonobſtant le grand nombre de gens qui alloient au marché de ladite Ville, & de voyageurs qui en venoient. Quand il y arriva, il paſſa droit par les rues ſans s'arrêter aux gens qu'il rencontroit, & ne ceſſa point de courir qu'il n'eût atteint la maiſon où étoit l'homme qu'il cherchoit : il le trouva dans une chambre haute de la maiſon, au grand étonnement de ceux qui l'avoient ſuivi. »

L'odorat du Chien eſt un don de la Nature : mais il a d'autres qualités qui ſemblent venir de l'éducation, & qui prouvent combien il a d'inſtinct, même pour des choſes qui paroiſſent être hors de ſa portée ; c'eſt par exemple, de connoître à la façon dont on le regarde, ſi l'on eſt irrité contre lui, & d'obéir au ſignal d'un ſimple coup d'œil. Enfin, l'inſtinct du Chien eſt ſi ſûr, qu'on lui confie la conduite & la garde de pluſieurs autres Animaux : il les maîtriſe comme ſi cet empire lui étoit dû, & il les défend avec une ardeur & un courage qui lui fait affronter les Loups les plus terribles. L'homme s'aſſocie le Chien dans la pourſuite des Bêtes les plus fé-

roces, & même il le commet à la garde de ſa propre perſonne. Ce même Animal qui montre tant de courage & qui employe tant de ruſes lorſqu'il chaſſe, eſt de la plus grande docilité pour ſon Maître, & ſçait faire mille gentilleſſes lorſque nous daignons le faire ſervir à nos amuſemens. En un mot, la fidélité, la ſagacité & la docilité du Chien ſont admirables. Tant & de ſi bonnes qualités ont, pour ainſi dire, rendu le Chien digne de la compagnie de l'homme; il mange preſque de tout; il vit des reſtes de nos tables; il partage avec nous nos logemens; il nous accompagne lorſque nous en ſortons; il participe à notre joye & à nos divertiſſemens; il y contribue autant qu'il lui eſt poſſible, enfin il ſçait plaire au point qu'il y a bien des gens qui ſe portent par-tout avec eux, & qui le font coucher dans le même lit. L'attachement que quelques-uns ont pour cet Animal va juſqu'à la folie. Les Mahométans ont dans leurs bonnes Villes des Hôpitaux pour les Chiens; & l'Illuſtre M. de *Tournefort* aſſûre qu'on leur laiſſe des penſions en mourant, & qu'on paye des gens pour exécuter les intentions du Teſtateur. L'Hiſtoire de ces Animaux fourniroit

des anecdotes très-honorables pour l'eſpèce. On en a vû qui parloient, & nous liſons ſur ce ſujet dans l'Hiſtoire de l'*Académie Royale des Sciences, Année* 1715, *page* 3, l'Obſervation ſuivante. « Sans un garant tel que M. *Leibnitz*, témoin oculaire, dit l'Hiſtorien de cette Académie, nous n'aurions pas la hardieſſe de rapporter qu'auprès de Zeitz dans la Miſnie il y a un Chien qui parle. C'eſt un Chien de Payſan, d'une figure des plus communes, & de grandeur médiocre. Un jeune enfant lui entendit pouſſer quelques ſons qu'il crut reſſembler à des mots Allemands, & ſur cela ſe mit en tête de lui apprendre à parler. Le Maître qui n'avoit rien de mieux à faire, n'y épargna pas le tems, ni ſes peines, & heureuſement le Diſciple avoit des diſpoſitions qu'il eût été difficile de retrouver dans un autre. Enfin au bout de quelques années, le Chien ſçut prononcer environ une trentaine de mots. De ce nombre ſont, *Thé*, *Caffé*, *Chocolat*, *Aſſemblée*, mots François, qui ont paſſé dans l'Allemand tels qu'ils ſont. Il eſt à remarquer que le Chien avoit bien trois ans quand il fut mis à l'école. Il ne parle que par echo, c'eſt-à-dire, après que ſon Maître a prononcé un

mot, & il ſemble qu'il ne répéte que par force & malgré lui, quoiqu'on ne le maltraite point. Encore une fois, M. *Leibnitz* l'a vû & entendu. » M. l'Abbé *Outhier* dans ſon *Journal d'un Voyage au Nord*, dit que les Lappons ont des Chiens qui ſe grondent d'une façon ſi ſingulière, qu'on croiroit d'abord que ce ſont de Chats qui miaulent.

Le propre du Chien eſt d'abboyer, de ravaler ce qu'il a vomi, de ſe vanger ſur la pierre qu'on lui a jettée, de flatter en remuant la queue çà & là, & de la porter retrouſſée comme un ornement : cependant on coupe aujourd'hui la queue à la plûpart des Chiens ainſi qu'aux Chevaux ; mais c'eſt une coutume que le Docteur *Paullini* déſapprouve, parce que la queue leur ſert d'ornement, & qu'elle eſt un témoignage de force. Quand donc *Pline* & *Columelle* avancent qu'on doit couper la queue aux jeunes Chiens au bout de quarante jours, afin de les préſerver de la rage, c'eſt une pure rêverie. Le Chien eſt d'un tempérament chaud & ſec, enclin à la colère, vorace, lubrique. Il s'accouple en tout tems. Lorſque la femelle eſt en chaleur, ce qui ſe connoît par le gonflement de la vulve & dure envi-

ton quatorze jours, les mâles la ſentent de fort loin : elle porte pendant ſoixante ou ſoixante-trois jours, & rentre en chaleur deux fois par an. Le mâle & la fémelle, comme nous l'avons déja dit, ſont liés enſemble & retenus dans l'accouplement par un effet de leur conformation : ils ſe ſéparent d'eux-mêmes après un certain tems ; mais on ne peut guères les ſéparer de force ſans les bleſſer, ſur-tout la fémelle ; ils ſont féconds juſqu'à l'âge de douze ans : mais il y en a beaucoup qui deviennent ſtériles à neuf ans. On ne doit pas leur permettre de s'accoupler avant l'âge d'un an, ſi l'on veut en avoir des Chiens qui ne dégénèrent point ; & ce n'eſt qu'à quatre ans qu'ils produiſent les meilleurs. La Chienne porte ordinairement cinq ou ſix petits à la fois : il y en a qui en ont juſqu'à douze, même juſqu'à dix-huit ou dix-neuf. Il eſt de certains petits Chiens qui n'en font qu'un à la fois, ou deux, cinq au plus.

On trouve dans l'*Hiſtoire de l'Académie Royale des Sciences*, *Année* 1706, *page* 5, une Obſervation ſingulière rapportée en ces termes : « une Chienne Danoiſe pleine, & prête à mettre bas, ayant été oubliée & enfermée dans une

maiſon de Campagne, d'où l'on s'en retournoit à Paris, fut retrouvée au bout de 41 jours couchée ſur un lit, vivante, mais ne pouvant ſe ſoutenir, & ſans aucun ſigne de rage. On ne vit aucun reſte de ſes petits, ni de ſes excrémens; elle devoit s'en être nourrie, & apparemment auſſi de ſon lait, & même d'une partie de la futaine d'un matelas qu'elle avoit toute rompue, & de la laine du dedans qu'elle avoit toute boulverſée. On lui donna de la nourriture, & elle commençoit à revenir de ſon extrême langueur, lorſque M. l'Abbé *Galois* rapporta cette Hiſtoire. A cette occaſion, M. *du Hamel* parla d'une autre Chienne qui avoit été ſix ſemaines ſans rien manger, hormis la paille d'une chaiſe qui étoit dans le lieu où on l'avoit enfermée : elle avoit auſſi bu de l'eau. Elle vêcut fort bien après cela. »

Les Chiens naiſſent les yeux fermés, & ils ne les ouvrent qu'après neuf jours. La durée de leur vie eſt pour l'ordinaire d'environ quatorze ans : cependant on en a vû qui ont vêcu juſqu'à vingt-deux ans, & même plus. Depuis peu nous avons vû nous-mêmes avec admiration un Chien Barbet qui étoit âgé de 27 ans, & qui eſt mort dans ſa 28me.

année. Devenu ſourd, preſque muet & aveugle, depuis environ cinq ans, il ne pouvoit plus marcher qu'en tremblant & chancellant comme s'il eût été yvre: il ne vivoit plus que de ſoupe & de liquides; il reſtoit preſque toujours couché devant le feu ſur un couſſin mollet qu'on lui avoit fait faire exprès: ſon Maître avoit pour lui toutes ſortes d'attentions. On reconnoît l'âge de ces Animaux à la couleur des dents & au ſon de la voix. Les dents jauniſſent à meſure que les Chiens vieilliſſent, & leur voix devient rauque. Il y a une haine irreconciliable entre le Chien & le Loup; cependant on a vu un Loup garder un troupeau de Moutons avec des Chiens. C'eſt ainſi que des Chiens de chaſſe accoutumés à pourſuivre des Cerfs, des Daims & des Chevreuils dans les Forêts ne font aucun mal à un Faon qui a été élevé parmi eux, & qui loin de trembler à leur aſpect, joue avec eux ſans nulle défiance. On a vu auſſi dans la Citadelle de Londres un petit Chien qui ayant été nourri avec un Lion dès le bas âge, contracta une ſi grande familiarité, qu'il mordoit quelquefois le Lion: tant il eſt vrai que l'habitude l'emporte ſur la Nature même! de même

que le Chien hait mortellement le Chat; & néanmoins nous voyons ſouvent de jeunes Chats dormir tranquillement couchés ſur le ventre d'un Chien : nous avons nous-mêmes été témoins qu'un gros Chat a tetté une petite Chienne qui le ſouffroit volontiers, tandis qu'elle ſe montroit ennemie déclarée de tous les autres Chats. On prétend, & nous n'avons pas de peine à le croire, qu'il y a eu des Chiens qui ſe ſont accouplés avec des Loups, d'où vient le *Lyciſca* des Latins; ou avec des Renards, ce qui fait l'eſpèce dégénérée nommée *Lacæna*; ou avec des Ours, d'où naît l'eſpèce dite *Urcanus*. En effet, nous liſons que les Hircaſſiens joignoient un Chien avec un Tigre, & les Arcadiens avec un Lion. Or, l'*Urcanus* eſt un Animal cruel & intraitable, terrible par ſon regard farouche, brave dans le combat, ſi acharné à mordre qu'il ſe laiſſeroit plutôt couper par morceaux que de lâcher priſe; auſſi ne craint-il ni Taureau, ni Ours, ni Lion, enſorte qu'il pourroit être comparé à ce fier Chien des Indes dont Alexandre le Grand admira le courage. Ce qu'il y a de certain, c'eſt que toutes les différentes races de Chiens appartiennent à une ſeule & même eſpèce, &

ſe perpétuent dans leurs différens mêlanges; elles ſe mêlent enſemble de façon qu'il en réſulte des variétés preſque à l'infini : ces variétés dépendent du hazard pour l'origine, & de la mode pour leur durée. Il y a des Chiens qui ſont très-recherchés pendant un certain tems; on les multiplie le plus qu'on peut; ils deviennent un objet de commerce. Il en vient d'autres qui font négliger les premiers, & ainſi de ſuite, ſur-tout pour les Chiens d'amuſement; car pour ceux qui ont des qualités réelles, qui ſervent à la Chaſſe, ils ſont conſtamment perpétués, & l'on a grand ſoin d'empêcher qu'ils ne ſe mêlent avec d'autres, & qu'ils ne dégénèrent. Voici les principales différences que les gens qui ſe mêlent d'élever des Chiens pour en faire commerce, reconnoiſſent entre leurs diverſes races. Ils en font trois claſſes; ils mettent dans la première, les Chiens à poil ras; dans la ſeconde, les Chiens à poil long; & dans la troiſième, ceux qui n'ont point de poil.

Les Chiens à poil ras ſont, 1°. Le Dogue d'Angleterre, ou le Boule-Dogue, qui eſt un Chien de la plus grande eſpèce; car il faut ſe permettre ce mot, quoiqu'impropre, pour ſe conformer à

Chien-Lion, qui tient du Barbet & de l'Epagneul. 5°. Le Chien-Loup, ou Chien de Sibérie, celui de tous les Chiens dont la figure eſt la plus ſingulière. 6°. Le Barbet de la grande eſpèce. 7°. Le Barbet de la petite eſpèce. Les Barbets en général ſont les plus attachés & les plus fidéles de tous les Chiens ; on a des exemples ſurprenants de leur fidélité & de leur inſtinct.

Les Chiens ſans poil ſont le Chien-Turc : c'eſt le ſeul que nous connoiſſions qui n'ait point de poil ; il reſſemble beaucoup au petit Danois ; ſa peau eſt huileuſe, le plus ſouvent uniforme, quelquefois mouchetée ou arléquinée.

Il y a auſſi des Chiens qui n'ont le poil ni ras ni long : ce ſont ceux qu'on appelle *Chiens de forte race*, & qui ſont les plus communs à la Campagne. Enfin on appelle *Mâtins*, ou *Chiens des Rues*, tous les Chiens qui proviennent de deux eſpèces différentes, ſans qu'on ait pris ſoin de les métiſer exprès. On peut encore diſtinguer les Chiens rélativement à leur uſage, & l'on aura les *Chiens de Baſſe-cour*, les *Chiens de chaſſe*, & les *Chiens de Bergers*.

Il naît des monſtres parmi les Chiens comme parmi les autres Animaux : mais

ces monſtres vivent rarement. Nous avons vû, il y a quelques années, un petit Chien nouveau-né, du reſte parfaitement bien conformé, lequel comme un Cyclope, n'avoit qu'un œil ſitué au milieu du front, avec un muſeau allongé en forme de Trompe d'Elephant.

Nous ne parlerons point ici de la façon de connoître les ſignes caractériſtiques de meilleurs Chiens, non plus que des diverſes maladies auxquelles ces Animaux ſont ſujets, ni des remèdes qu'il faut y apporter : nous renvoyons le Lecteur qui pourroit en être curieux aux *Maiſons ruſtiques*, tant ancienne que nouvelle, à ce qu'en diſent *Geſner* & *Aldrovandus*, ſpécialement à la *Cynographie* du Docteur *François Paullini* ; Ouvrage où l'érudition n'eſt nullement épargnée.

Le Chien ſe nomme en Hébreux *Keleb*, en Chaldéen *Kalba*, en Arabe *Kelbe*, en Perſan *Sag*, en Grec *Cuôn*, en Latin *Canis*, en Italien *Cane*, en Eſpagnol *Perro*, en Allemand & en Suedois *Hund*, en Flamand *Hondt*, en Anglois *Dog* ou *Dogge*. Or, le mot François *Chien* ou *Chienne*, que les Normands & les Picards prononcent *Kien* ou *Kienne*, vient du Latin *Canis* ainſi di à *Canendo*, ou

plûtôt dérivé du génitif Grec *Cunos*, qui ſignifie la même choſe.

Le Chien contient beaucoup de ſel volatil & d'huile. Cet Animal n'eſt point d'uſage en aliment chez les Nations Européennes, & aucune en général n'en voudroit manger, ſi ce n'eſt dans une néceſſité preſſante, ou la crainte de mourir de faim fait paſſer par-deſſus le dégoût. Il n'en eſt pas de même de pluſieurs Peuples d'Aſie, d'Afrique & d'Amérique. Les Chinois engraiſſent les Chiens, & les conduiſent dans les Marchés comme nous faiſons les troupeaux de Moutons. Les Habitans du Sénegal & de la Guinée, au rapport des Voyageurs, les regardent comme un mets délicieux : auſſi dit-on qu'il ne faut pas diſputer des goûts, qui même ſont ſujets à la mode comme toute autre choſe, puiſque les Grecs & les Romains qui faiſoient autrefois uſage de la chair de Chien, n'en voudroient pas goûter aujourd'hui. En effet, on trouve dans *Hippocrate* qu'il recommande la chair de cet Animal dans pluſieurs endroits de ſes Ouvrages : il dit, par exemple dans ſon ſecond Livre *de la Diète*, où il traite de la chair des Animaux, que celle de Chien échauffe, deſſéche & rend plus fort ; mais qu'elle

ſe digère difficilement, au lieu que celle des petits Chiens humecte & paſſe vîte : il nous apprend dans ſon Livre *de Malo Sacro*, que la chair de Chien ne vaut rien pour les Epileptiques, parce qu'elle cauſe des ſpaſmes dans les entrailles ; dans ſon Traité *de internis Affectibus*, il met la chair du Chien, du Lièvre & des Oiſeaux, au nombre des viandes les plus légères & les plus faciles à digérer ; dans ſon Livre *de Superfœtatione*, il recommande la chair des petits Chiens aux femmes, comme propre à faciliter la conception. Nous pourrions pouſſer plus loin nos citations ; mais en voilà aſſez pour faire voir que la chair de Chien étoit en uſage chez les Grecs : il en faut dire autant des Romains, qui, ſuivant le rapport de *Pline* & de *Galien*, uſoient de la chair de Chien comme de tout autre aliment. Au reſte, ſi l'on fait attention à la nature & au tempérament chaud du Chien, & qu'il ne ſe nourrit pour l'ordinaire que de chair, on comprendra ſans peine que la ſienne doit fournir une nourriture plus forte & d'une nature plus alcaline que celle des Oiſeaux & des Animaux à quatre pieds dont on uſe communément, & qu'elle eſt par conſéquent très-propre à échauffer ceux

qui ſont d'un tempérament froid & phlegmatique, & en qui régne un acide ſurabondant.

On applique quelquefois des petits Chiens vivants ſur la région du Bas-ventre pour appaiſer les douleurs de la Colique, dans les cas où l'on peut détruire les cauſes de la maladie, au moyen d'une chaleur douce & bienfaiſante, qui exhale de leur corps. *Bartholin* nous apprend dans les *Acta Medica Hafnienſia*, *Centurie VI*, *Hiſtoire XXXIII*, que lorſqu'on applique un Chien ſur le Bas-ventre d'un homme qui a la Colique, cet Animal n'a pas plûtôt ſenti la chaleur du malade qu'il vomit avec beaucoup de violence, & que la Colique ceſſe auſſi-tôt. *Borelli Centurie III*, *Obſervation xxviij*, aſſûre que rien n'eſt plus efficace pour ſoulager un Goutteux que de faire coucher des petits Chiens avec lui, mais que ceux-ci contractent la Goutte au point de ne pouvoir plus marcher. Si ce que dit cet Auteur eſt fondé ſur des faits réels, on peut en tirer de grandes lumières pour la Médecine. Quoiqu'on ignore, dit-il, la cauſe de quelques maladies internes, auſſi-bien que l'endroit où la maladie a établi ſon ſiége, on peut cependant s'en inſtruire dans les autres

Animaux, & ſur-tout dans les petits Chiens. Après que ceux-ci ont couché pendant quelques jours avec un malade, & léché le reſte de ſes alimens, auſſi-bien que ſes crachats, ils contractent la même maladie, & lorſqu'on vient à les ouvrir, la partie de ces Animaux qui eſt affectée, répond à celle du malade qui ſouffre la même incommodité : il n'eſt donc plus difficile lorſqu'on a découvert le ſiége & la nature de la maladie, d'y appliquer les remèdes convenables. *Bartholin* rapporte dans ſon *Hiſtoire Anatomique, Centurie III, Hiſtoire LXVI*, que *Flud*, Medecin Anglois, trouva le ſécret de tranſplanter la Goutte d'un malade à un Chien qui couchoit avec lui, & que cet Animal fut ſujet dans la ſuite à la maladie qui avoit auparavant affligé ſon Maître. Le Sçavant Éditeur du *Dictionnaire Univerſel de Médecine de M. James*, nous fait le détail d'une Obſervation à ce ſujet, dont il avoit été témoin. Un Gentilhomme, dit-il, extrêmement tourmenté de la Goutte, prit un purgatif mercuriel, qui ayant affecté les glandes ſalivaires, le fit un peu cracher : un autre Gentilhomme de ſes amis lui étant venu rendre viſite, il fit enlever par ſon domeſtique un baſſin

deſtiné à recevoir ſa ſalive, & cracha deux ou trois fois ſur le plancher. Un petit Epagneul qui étoit dans la Chambre, l'ayant léché, fut ſaiſi en moins d'une demi-heure de convulſions violentes, dont il mourut au bout de dix heures : peut-être ces convulſions furent-elles autant l'effet de l'action de la matière goutteuſe, dont la ſalive étoit empreinte, que du Mercure ; c'eſt ce qu'on ne peut pas trop décider : mais toujours ſera-t-il vrai de dire que la mort du petit Chien doit être attribuée à une matière maligne qui lui avoit été communiquée par la ſalive de ſon Maître. L'exemple qu'on trouve dans les *Éphémérides d'Allemagne, Tome II, Obſervation* 183, d'un Chien qui prit la petite Vérole, prouve que cet Animal peut être attaqué de la maladie de ceux avec qui il couche : mais comme un homme qui prend la maladie d'un autre ne le ſoulage point pour cela, il y a toute apparence qu'un malade ne reçoit de ſoulagement d'un Chien qu'on lui applique, que dans le cas où la chaleur de l'Animal attaque la maladie, en ouvrant les pores, en facilitant la tranſpiration, & en donnant iſſue à la matière morbifique. Dans les cas de cette nature il eſt

tout-à-fait poſſible qu'un Chien ſoit attaqué de la maladie dont il a délivré celui avec qui il couche, parce qu'il a reçu dans ſon corps les exhalaiſons morbifiques qui ſortoient de celui du malade. Comme les Chiens détergent, nettoyent & hâtent la conſolidation des playes qu'ils ont reçues en les léchant, on peut de même leur faire lécher celles d'un homme avec ſuccès; & il peut arriver que l'Animal en ſouffre, ſi la matière qu'il a léchée reſte dans ſon eſtomac, s'inſinue dans les vaiſſeaux, & ſe mêle avec les fluides de ſon corps: on en a un exemple dans les *Ephémérides d'Allemagne, Année première, Obſervation* 4e. où l'on rapporte qu'un Chien devint galleux pour avoir léché un Scorbutique qui fut entièrement par ce moyen, délivré de ſa maladie. Il n'y a pas encore long-tems qu'on a vu à Paris un homme que l'on appelloit le *Médecin de Chaudrai*, du lieu où il faiſoit ſon ſéjour, qui ſans autre moyen que celui dont nous parlons, avoit trouvé le moyen de guérir un grand nombre de playes & d'ulcères invétérés.

De tous les Animaux que nous connoiſſons, les Chiens ſont les plus ſujets à la rage ou hydrophobie. Cette mala-

die dans ces Animaux peut être regardée assez raisonnablement comme une espèce de fièvre chaude, causée par un sang brûlé & desséché; & ce qui donne lieu à cette fièvre est ordinairement une diſette de boire & de manger pendant plusieurs jours : elle peut venir aussi quelquefois de la mauvaise qualité des matières corrompues dont les Chiens se nourrissent assez souvent. Le venin d'un Chien enragé se communique très-facilement, & l'on en voit beaucoup d'effets tragiques, qui quelquefois même sont long-tems à se manifester : ces effets sont une ardeur, un dessèchement, & une irritation si grande à la bouche, à la gorge & dans l'estomac, que le malade en tombe dans une aliénation d'esprit & dans des convulsions spasmodiques des plus fâcheuses. Il se joint à cela une horreur si terrible de tout ce qui est liquide, & une si grande difficulté de l'avaler, qu'on ne peut pas la lui faire surmonter : cette difficulté d'avaler les liquides ne vient pas, suivant le rapport du malade, d'une sensation douloureuse, mais d'une pure impuissance de les faire descendre, produite, comme il lui semble alors, par quelque chose qui, toutes les fois qu'il fait un effort pour

avaler, monte ſubitement dans ſa gorge & s'oppoſe à leur deſcente ; de ſorte qu'il lui paroît abſolument impoſſible de la ſurmonter. Si la perſonne affectée du venin de la rage a été mordue, ou même ſeulement léchée à la bouche ou aux narines, elle demeure moins de tems à tomber dans les accès de ce mal, que ſi elle avoit été mordue ailleurs : elle prend en quelque manière le naturel du Chien qui l'a mordue ; car il ſemble qu'elle abboye & qu'elle hurle : elle mord ce qu'elle peut attrapper, elle devient furieuſe & elle ſe jette indifféremment ſur ceux qui l'environnent, ſans même diſtinguer ſes meilleurs amis. Ce terrible mal eſt bien-tôt ſuivi de la mort, ſi l'on n'eſt pas ſecouru promptement.

Les Anciens Médecins & preſque tous les Modernes, ont regardé la rage comme une maladie inflammatoire dans ſon principe, & ont attribué à l'introduction du virus hydrophobique dans la maſſe du ſang, les accidens terribles de cette maladie : en conſéquence, les uns ont dirigé leurs indications vers cette inflammation, & ont employé les bains froids, l'immerſion dans l'eau de la mer, & d'autres remèdes antiphlogiſtiques, qui n'ont le plus ſouvent été ſuivis d'au-

cun ſuccès : d'autres, effrayés par la violence des ſymptômes qui ne leur donnoient point de trève, ont imaginé des remèdes empiriques ſans aucune indication déterminée, qui ont guéri quelquefois par accident ; mais qui ne formant aucune méthode, n'ont pu ſe ſoutenir contre les épreuves, & ont toujours laiſſé les Médecins dans l'embarras. Entre ces remèdes dont l'autorité eſt encore douteuſe, on compte 1°. La Poudre de *Paulmier*, dont on trouve la compoſition dans la Pharmacopée de *Lemery* ; 2°. un remède dont nous avons donné la deſcription à l'article de la *Roſe ſauvage*, *Tome IX* de cette *Matière Médicale* ; 3°. un autre remède décrit à l'article du *Hanneton*, au *Traité des Inſectes* de ce même Ouvrage : enfin les bains de la Mer qui ſont les plus en crédit, quoiqu'ils ne réuſſiſſent pas toujours ; témoin cet homme dont parle *Boerhaave*, qui fit naufrage après avoir été mordu d'un Chien enragé, & qui fut attaqué quelque tems après d'Hidrophobie, quoiqu'il eût été ſubmergé pluſieurs fois. Quelques Médecins vantent encore l'uſage du Mercure ; mais ce remède n'eſt pas aſſez étayé de l'expérience pour qu'on puiſſe s'y fier raiſonnablement.

Il eſt facile de voir par ce que nous venons de dire, que la Médecine n'a pas encore juſqu'à préſent de remèdes contre la Rage ſur leſquels elle puiſſe compter abſolument : il faut cependant rendre juſtice à une Diſſertation (*a*) ſur cette maladie que le Docteur *Chriſtophe Nugent Médecin à Bath*, nous a donné depuis quelques années. Cet illuſtre Médecin en ſe frayant une nouvelle route, nous préſente l'Hydrophobie dans un jour lumineux : l'Etiologie qu'il en donne eſt naturelle ; ſes indications ſont ſenſibles, & le ſuccès des remèdes qu'il employe paroît confirmer ſa Méthode. Ce Docteur dans ſa Diſſertation, ne regarde point l'inflammation comme une partie eſſentielle à l'Hydrophobie : il fait voir que cette maladie dans ſon commencement, malgré quelques ſymptômes violents qu'elle préſente, n'eſt pas inflammatoire de ſa nature, mais ſeulement ſpaſmodique, comme les vapeurs & les vers, qui dans leurs effets ordinaires ſont de l'aveu de tout le monde ſpaſmodiques, & quelquefois imitent toutes les maladies poſſibles, même le plus haut

(*a*) Cette Diſſertation a été traduite en François en 1754, & ſe trouve chez *Cavelier*, Libraire à Paris.

dégré

dégré d'une inflammation. Il prétend que l'Hydrophobie eſt une eſpèce de manie accompagnée d'alienation d'eſprit & de certains déſordres du corps qui lui ſont particuliers, & qui procédent tous de ſpaſmes irréguliers & de contractions ſpaſmodiques de quelque partie du ſyſtême nerveux, comme de leur cauſe immédiate : ſi donc il eſt vrai, comme le prétend ce Docteur, que la cauſe immédiate de l'Hydrophobie conſiſte dans des agitations nerveuſes & dans des contractions ſpaſmodiques, la première indication qui ſe préſente, eſt d'appaiſer ces agitations & de diſſiper ces contractions ; & c'eſt ce que fait ce ſçavant Homme en employant avec ſuccès les calmans tels que l'*Opium* & les antiſpaſmodiques, comme le Muſc, le Cinnabre, l'*Aſſa fœtida*, le Camphre, le *Caſtoreum*, &c. Nous renvoyons à ſon ſçavant Traité, ceux qui voudront prendre ſur l'Hydrophobie des notions plus diſtinctes & plus méthodiques ; & en finiſſant nous remarquons avec ce Docteur que cette maladie eſt ſi aiguë, & ſe termine pour l'ordinaire ſi promptement, qu'il n'y a point de tems à perdre : les ſpaſmes doivent être promptement relâchés, au moins leur violence

doit être diminuée, ou bien ils attirent une inflammation; & ſi une fois cela arrive, le cas qui étoit auparavant très-difficile devient alors déplorable; car les premiers ſpaſmes & l'inflammation ſurvenue produiſent de nouveaux déſordres: l'inflammation, quoiqu'elle ne ſoit qu'un effet, devient alors une cauſe qui agit de concert avec la première, & qui multiplie de nouveaux ſymptômes & de nouveaux dangers, ſouvent au-delà de toute eſpérance de guériſon.

L'*Hiſtoire de l'Académie Royale des Sciences*, *Année* 1723, *page* 29, nous offre un expédient pour ſçavoir ſi le Chien dont on a été mordu, & que l'on ſuppoſe tué depuis, étoit enragé ou non. On ne peut douter que cela ne ſoit fort avantageux, puiſque par ce moyen la perſonne mordue eſt tirée d'une cruelle incertitude, dans laquelle elle reſteroit toujours ſans cela. C'eſt à M. *Petit*, Chirurgien, qu'on doit cet expédient. Il faut frotter la gueule, les dents & les gencives du Chien mort avec un morceau de viande cuite, que l'on préſente enſuite à un Chien vivant: s'il le refuſe en criant & en hurlant, le mort étoit enragé, pourvu cependant qu'il n'y eût point de ſang à ſa gueule. Si la

viande a éte bien reçue & mangée ; il n'y a rien à craindre.

Le Chien fournit après ſa mort pluſieurs choſes utiles à l'Homme ; mais nous ne ferons attention qu'à celles qui ſont le plus d'uſage : telles ſont le petit Chien entier, la graiſſe, la fiente & la peau.

On fait avec les petits Chiens entiers une huile ou un baume qu'on tient chez les Apothicaires ſous le nom de *Baume de petits Chiens*, qui eſt très-recommandé en liniment contre les contuſions, la débilité des nerfs, la Paralyſie, & le Rachitis. On prend pour cela de petits Chiens qu'on fait bouillir dans de l'huile d'Olives, juſqu'à ce que leurs os ſoient déſunis, & dans laquelle on met, après l'avoir coulée, des ſommités d'Origan, de Pouliot, de Serpolet, de Millepertuis & de Marjolaine, & qu'on expoſe enſuite au Soleil pendant quinze jours. Ce remède, comme nous venons de le dire, s'employe à l'extérieur, & produit ſouvent de très-bons effets dans la Paralyſie. La Pharmacopée de Bruxelles & celle de *Lemery* ordonnent de faire bouillir les petits Chiens dans l'huile avec des vers de terre, & d'ajoûter à la colature de la Térébenthine pure & de l'Eſprit de

vin, pour rendre ce remède plus fortifiant, plus nervin & plus propre à résoudre les tumeurs, les contusions, & à dissiper les Rhumatismes.

La graisse de Chien est vulnéraire, consolidante & détersive ; on s'en sert intérieurement & extérieurement. Quelques Auteurs veulent qu'on la donne étendue sur du pain, ou mêlée avec d'autres alimens, comme un excellent remède contre la Phthisie & l'Epilepsie : la façon de la recueillir est de faire rôtir un Chien, & de ramasser la graisse qu'il rend pour s'en servir dans le besoin. Mais il faut faire attention qu'elle ne soit pas trop vieille quand on l'employe ; car comme elle est très-pénétrante, elle rancit aisément, & contracte une acrimonie qui la rendroit nuisible : on ne doit donc la donner que lorsqu'elle est récente. La dose en est d'un scrupule jusqu'à un gros & demi. On peut encore recueillir cette graisse en faisant bouillir des petits Chiens dans de l'eau jusqu'à ce que les os se séparent les uns des autres : on laisse ensuite refroidir le tout, & l'on ramasse la graisse qui s'est figée à la superficie. Quand on veut s'en servir à l'extérieur, on fait bouillir les petits Chiens avec des Plantes nervines ;

& alors elle ne diffère point du Baume que nous venons de décrire, & elle a les mêmes uſages.

La fiente ou crotte de Chien, appellée en Latin *Album Græcum*, *Album Cunis*, *Cynocoprus* eſt déterſive, atténuante & réſolutive : on l'employe intérieurement dans l'Eſquinancie, la Pleuréſie & la Colique. La doſe en eſt depuis un demi-ſcrupule juſqu'à quatre ſcrupules, ſoit ſeule, ſoit mêlée dans des Potions vulnéraires appropriées; elle eſt beaucoup meilleure en Eté, ſur-tout ſi l'on a eu ſoin de ne nourrir le Chien que d'os pendant quelques jours, ſans le laiſſer boire que très-peu, afin que le ſel volatil des os qui paſſe dans la fiente ſoit plus abondant. Ce remède agit par les ſueurs comme les autres fientes; & comme il eſt diſcuſſif, il eſt encore ſalutaire dans les Hémorrhagies de Matrice qui viennent de la ſtagnation du ſang dans ce viſcère, où elle occaſionne des contractions ſpaſmodiques : car en rétabliſſant la circulation uniforme dans les vaiſſeaux, il en facilite le reſſerrement, & guérit l'Hémorrhagie. On comprendra ſans peine, pour peu que l'on connoiſſe la nature chaude & active du Chien, que ſes excrémens ſont plus

chauds & plus ſecs que ceux de la plûpart des autres Animaux domeſtiques, d'où il ſemble qu'ils agiſſent par une acrimonie irritante, corroſive, réſolutive & apéritive : c'eſt de cette acrimonie que dépendent les effets dont nous avons parlé ci-deſſus, auſſi-bien que de ſon efficacité dans les Hémorrhagies internes que les réſolutifs guériſſent ſouvent. *Etmuller* vante beaucoup ſon uſage dans les Dyſenteries ; mais nous avons peine à croire que ce remède ſoit auſſi bon qu'il le prétend, puiſque perſonne n'a oſé aſſûrer juſqu'à preſent que les ſubſtances âcres ſoient utiles dans ces ſortes de cas. Il eſt vrai que lorſqu'on donne l'*Album Græcum* avec du ſucre & du lait, il perd ſon âcreté ; il devient même ſavonneux & abſtergeant, étant donné à une doſe modérée, & propre par conſéquent à faciliter l'évacuation de la matière âcre qui irrite les inteſtins : il peut même arriver qu'un remède huileux impregné d'*Album Græcum*, en levant les obſtructions & retabliſſant la circulation du ſang, guériſſe cette eſpèce d'Hémorrhagie qui arrive dans la Dyſenterie : mais nous ne ſçaurions convenir que l'*Album Græcum* convienne dans toutes ſortes de Dyſenteries, comme par exemple, lorſque

le ſang eſt trop diſſous par le mêlange de quelque matière âcre & putride, puiſque dans ce cas-là le moindre irritant eſt nuiſible. Nous ne voyons pas non-plus la raiſon pour laquelle on recommande l'*Album Græcum* comme un ſpécifique dans l'Eſquinancie, à moins que ce ne ſoit ſuivant certains rapports éloignés, dont on eſt revenu en Médecine, à cauſe que les Chiens ſont fort ſujets à cette maladie, ou parce que les Malades tiennent la bouche ouverte, & tirent la langue comme un Chien qui eſt hors d'haleine; car quoique nous croyions ce remède très-bon dans l'Eſquinancie œdémateuſe, nous ne penſons pas qu'il convienne également dans celle qui eſt purement inflammatoire, & les Auteurs n'en font pas aſſez la diſtinction. Quant à l'uſage extérieur de l'*Album Græcum*, on le mêle avec le Miel en forme de Looch pour en toucher les Amygdales, ou l'abſcès formé dans l'Eſquinancie, dont il facilite la rupture, & prépare une iſſue au pus: on le fait entrer auſſi dans les Cataplaſmes ou Onguens qu'on applique au tour de la gorge dans cette maladie. La vertu de ces remèdes conſiſte dans le ſel ammoniacal nitreux, dont l'*Album Græcum* eſt

empreint, qui par ſa qualité inciſive & pénétrante, réſout la tumeur, prévient l'abcès, & diſſipe l'inflammation. On ſe ſert encore de la poudre d'*Album Græcum* pour déterger les ulcères qui ſont devenus ſordides & malins par le mauvais uſage des ſubſtances graſſes. Cette poudre ſe prépare, ſuivant la Pharmacopée de Paris, en faiſant d'abord ſécher la crotte de Chien, & la lévigeant enſuite ſur le porphyre pour en former des Torchiſques avec l'eau de Tabouret ou de Bourſe-à-Berger.

Nous ne parlerons point de la Cervelle de Chien contre la manie, ni de ſon fiel contre l'Epilepſie, quoique des Médecins les regardent comme ſpécifiques contre ces maladies, parce que nous croyons que les bons effets qu'on attribue à ces remèdes ſont plutôt ceux des autres médicamens dont on a uſé auparavant, ou dont on uſe en même tems, que d'une vertu particulière qui leur ſoit inhérante. Pour bien juger de la vertu de quelque remède que ce ſoit, il faut l'employer ſeul; car dès qu'on l'aſſocie avec d'autres qui rempliſſent la même indication, il n'y a pas plus de raiſon d'attribuer aux uns qu'aux autres les effets qui en réſultent.

On prépare la peau de Chien, & l'on en fait des bas & des gands qui ont leur utilité : les premiers ſont eſtimés comme un remède efficace pour appaiſer les douleurs de la Goutte lorſqu'on en couvre la jambe affectée ; ils ſont propres encore à guérir les ulcères des jambes & à diſſiper les varices. La noix de Galles & l'Alun que les Tanneurs emploient à cette préparation reſſerrent ces peaux, & leur donnent une qualité deſſicative qui convient aux vieux ulcères. Quant aux gands, comme ils ſont propres pour amollir & adoucir la peau des mains, les Femmes curieuſes de leur beauté, & qui ne négligent rien pour plaire, s'en ſervent ordinairement pendant la nuit.

La graiſſe de Chien entre dans l'Onguent nervin de la Pharmacopée de *Lemery*, & l'huile de petits Chiens dans l'Emplâtre *Diabotanum* de la Pharmacopée de Paris.

Prenez des feuilles de Véronique, de Bugle, de Sanicle & de Pyrole, de chacune une poignée.

Faites bouillir le tout dans trois chopines d'eau à la réduction d'une pinte.

Coulez enſuite la liqueur, & ajoûtez-y de l'*Album Græcum* en poudre, deux gros.

Pour une potion vulnéraire à prendre à la doſe de trois verres tièdes par jour dans les contuſions, les playes & les bleſſures internes.

On peut ſe ſervir de la même décoction en embrocation.

Prenez de nid d'Hirondelle, quatre onces; d'*Album Græcum* & d'oreille de *Judas*, de chacun une once; de Baume tranquille, une demi-once.

Pilez le tout dans un mortier, en y ajoûtant une ſuffiſante quantité de vinaigre pour former un Cataplaſme à appliquer autour de la gorge dans l'Eſquinancie.

Prenez de l'*Album Græcum* en poudre, une once; de la conſerve de Roſes rouges, deux onces.

Pilez le tout dans un mortier, en y ajoûtant une ſuffiſante quantité de ſyrop Diacode pour former un Cataplaſme à ſervir comme ci-deſſus.

Prenez de l'huile de petits Chiens &

du ſuc de Raifort, de chacun trois onces; de l'Eſprit de vin, de l'Eſprit de ſel Ammoniac, & du *Laudanum* liquide de chacun deux gros. Mêlez le tout pour un liniment contre la Goutte, dont on fera une onction ſur les parties malades, qu'il faut frotter auparavant avec un linge ſec pour ouvrir les pores de la peau.

Le Loup; *Lupus*, Offic. Schrod. 301. Boſſch. 275. Lemer. 520. Schwenckf. Quadr. Sileſ. 106. Dal. Pharm. 448. Geſn. *de Quad. Digit.* 634. Aldrov. *de Quad. Digit.* 144. Jonſt. *de Quad.* 89. Charlet Exerc. 15. Raij. Synop. *Anim. Quad.* 173. *Canis cauda incurva*, Linn. Faun. Suec. 13. *Lupus vulgaris*; *Lupus terreſtris communis, ſive vulgaris*; *Canis ſylveſtris, ſeu nocturnus*, Quorumd.

Cet Animal, le plus grand & le plus féroce des Animaux de ce genre, robuſte, vorace, carnacier, le plus cruel ennemi des Moutons, fort reſſemblant à un gros Chien de Berger, dont la fémelle ſe nomme *Louve*, & le petit *Cheau*, mot qui ſe dit pareillement des petits de la Chienne & de la Renarde, ou *Louve*-

teau, jadis *Loupereau*, a le regard farouche, l'odorat fin, & l'ouye ſubtil. Celui que nous avons anatomiſé avoit près de quatre pieds de longueur depuis le bout du nez juſqu'à la naiſſance de la queue qui étoit longue, groſſe & touffue comme celle du Renard; le poil fauve-griſonnant, mêlé de brun dans certains endroits; la tête groſſe, preſque quarrée, & le front large approchant de celui du Lion; les pattes de devant plus larges d'un tiers que celles de derrière, armées de quatre ongles noirâtres, courts, preſque droits, mouſſés, dont les deux du milieu ſont preſſés l'un contre l'autre; & les deux autres un peu écartés de chaque côté, avec un autre ongle ou ergot ſitué plus haut en-dedans, plus recourbé; la plante des pieds munie de cinq cals bruns chagrinés, non compris un ſixième cal plus petit ſitué un peu en-dehors à quatre pouces de diſtance des précédents; les pattes de derrière munies pareillement de quatre ongles & de cinq durillons ou cals, ſans un cinquième ongle comme ſans un ſixième cal; à chaque côté du nez & aux joues, pluſieurs poils de barbe longs & roides, ſemblables aux ſoyes d'un Sanglier; les

yeux grands, pleins de feu, dont l'iris rouge eſt entourée d'un cercle noir ; les paupières ſans cils ; les oreilles dreſſées, un peu courtes, larges, mouſſes, garnies en-dedans d'un poil long, blanchâtre; la gueule large, bien fendue ; à la mâchoire ſupérieure dix-huit dents, ſçavoir ſix inciſives, dont les quatre du milieu ſont courtes, & les deux extérieures plus longues, un peu crochues, deux canines recourbées, longues chacune d'un bon pouce, les deux ſuivantes très-petites ſuivies de deux autres plus grandes, puis deux horriblement larges, bien propres pour briſer les os, enfin le reſte des molaires inégales ; à la mâchoire inférieure pareil nombre de dents qui répondent aux précédentes ; le palais ſillonné ; la langue ſemblable à celle du Chien ; le col gros & court, compoſé de pluſieurs vertèbres qui donne au Loup la facilité de le fléchir çà & là auſſi aiſément que le pourroit faire le Chien & le Renard ; enſorte qu'il eſt abſolument faux de dire que le Loup ait le col fait d'un ſeul os, comme *Ariſtote* & tant d'autres après lui l'ont avancé ſans fondement. Si donc cet Animal eſt obligé de ſe tourner tout d'une pièce, ce n'eſt pas qu'il ait le col infléxible, mais c'eſt

parce que les apophyſes tranſverſes des vertèbres dorſales & lombaires ſont articulées entr'elles par une charnière parfaite.

Quant à l'intérieur, nous avons trouvé la poitrine vaſte, munie de douze côtes aſſez larges de chaque côté, dont les huit ſupérieures ſont vraies, & les quatre inférieures fauſſes; le Cartilage Xiphoïde fait en manière de ſpatule; la Trachée-Artère très-dilatée, principalement à ſa naiſſance; le Poumon conſiſtant en deux Lobes qui ſont rougeâtres en-deſſus, livides ou marbrés dont le gauche ſe diviſe en trois, & le droit en quatre lobules inégaux; le Cœur preſque tout rond, parſemé d'une grande quantité de vaiſſeaux, revêtu de beaucoup de graiſſe à ſa baſe; le Diaphragme dur, épais; l'Œſophage médiocre, également large dans ſa longueur; l'eſtomac grand, long, aſſez épais, large au fond, étroit au milieu, vuide, avec une membrane interne, pliſſée & compoſée de pluſieurs cordes ſinueuſes ou vermiculaires, laquelle contenoit en-deſſus une liqueur jaune reſſemblante à du fiel, & au fond comme des jaunes d'œufs battus; les inteſtins longs de quinze pieds; le *Jejunum* & l'Iléon fort rouges, le Colon

gonflé comme un gros boudin, le *Cæcum* court & ample, le *Rectum* large; le Méſentère ſemé d'une infinité de ramifications de vaiſſeaux déliés comme le pourroit être la plus fine dentelle, & entremêlés de glandes dures, noirâtres; le Pancréas large & long, ſitué au deſſous de l'eſtomac; le Foye découpé en laniéres ſur ſes bords, d'une couleur rouge-jaunâtre, diviſé en deux grands lobes dont le droit eſt plus long que le gauche, & qui ſe ſubdiviſent en neuf lobules inégaux; ainſi la plûpart de nos Chaſſeurs ſe trompent quand ils diſent que l'âge du Loup & du Renard ſe connoît par le nombre des feuillets ou lobes du Foye, parce qu'il doit y avoir autant de lobes au Foye que l'Animal a d'années; la véſicule du fiel jaunâtre, contenant un fiel jaune doré; la Ratte mince, très-longue, platte, d'une couleur plombée; les Reins un peu gros, preſque ronds, dont le droit livide-bleuâtre contenoit deux gros vers d'un beau rouge comme le vermillon, mouſſes par les deux bouts, qui en avoient rongés tout le dedans, tandis que le gauche étoit ſain & entier, compoſé d'un Parenchyme vermeil; les teſticules gros chacun comme une petite noix; la verge

fort longue, de groſſeur médiocre, oſſeuſe & ſemblable à celle du Chien, cartilagineuſe à ſa racine, charnue au bout: les cordons des vaiſſeaux ſpermatiques, gros, revêtus d'une membrane tranſparente; la veſſie urinaire aſſez grande, à moitié pleine d'une urine jaune-foncée.

Le Loup n'eſt que trop connu de tout le monde pour les ravages qu'il fait dans les campagnes : auſſi cherche-t-on à le détruire par-tout où il eſt. En France, les Intendans des différentes Provinces du Royaume donnent juſqu'à une piſtole de recompenſe pour chaque tête de Loup qu'on leur apporte : c'eſt ainſi qu'en Angleterre on a tellement détruit la race de ces Animaux carnaciers, que depuis long-tems il n'eſt plus queſtion qu'on y en ait vû un ſeul naturellement ; car on ſçait qu'on y en a porté quelques-uns des Pays étrangers pour gagner de l'argent en les faiſant voir au Peuple comme des Animaux rares & preſque inconnus. M. *Linnæus* nous apprend qu'il n'y a pas plus de vingt-ſix ans que le Loup étoit un Animal rare en Suede, mais que depuis ce tems là, il y eſt devenu commun dans les Forêts. Cet Animal a pour l'ordinaire le poil gris-brun ſur le dos,

& blanchâtre ſous le ventre, quoique dans les Pays Septentrionaux comme en Norvége, en Moſcovie, en Lithuanie, il s'en trouve de tout blancs, ainſi que des Lièvres, des Renards & des Ours. On en a raconté bien des Fables qui trouvent encore aujourd'hui créance parmi certaines gens; par exemple, que la vûë du Loup eſt dangéreuſe, & que s'il voit un homme avant que l'homme le voye, il lui ôte la voix à l'inſtant : c'eſt une ancienne opinion dont nous avons reconnu la fauſſeté. Il n'eſt peut-être pas plus vrai de dire comme font la plûpart des Chaſſeurs, que le Loup preſſé de la faim mange de la marne, de l'argile, ou de la terre graſſe, au défaut d'autre nourriture : cette idée paroît être provenue de ce qu'on a vû quelquefois des Loups déterrer la proye qu'ils avoient enfouie & miſe en réſerve après s'être ſaoulés pour s'en ſervir dans le cas de beſoin; précaution que prennent auſſi les Chiens & pluſieurs autres Animaux. Le Sieur *Jean de Clamorgan* rapporte à ce ſujet dans ſa *Chaſſe du Loup*, qu'un jour allant à la Cour & paſſant par la Forêt de Saint Germain-en-Laye, il apperçut un pied de Cerf qui étoit hors du ſable d'où il le fit ti-

rer ; de façon qu'il en eut une épaule entière qui avoit été miſe en terre la nuit précédente. Ce fait eſt beaucoup plus croyable que ce qu'avance ailleurs le même Auteur ; ſçavoir, qu'il s'engendre des Serpens dans les Reins d'un vieux Loup, comme il dit l'avoir vû dans trois ou quatre Loups, ajoûtant qu'il y a quelquefois dans un Rein des Serpens, l'un d'un pied, l'autre d'un pouce de long, d'autres moindres, leſquels par ſucceſſion de tems font mourir le Loup, & deviennent des Bêtes fort venimeuſes : auſſi voit-on, continue notre Auteur, que la morſure du Loup reçue au corps de quelque Bête ne ſe peut guérir qu'à grand peine, à raiſon d'un venin malin & pernicieux qui y eſt caché ; enſorte que la plûpart des Bêtes bleſſées en meurent, ou que leurs membres tombent tout pourris, quelque ſoin qu'on y apporte. Nous avons tout lieu de croire que ces prétendus Serpens ne ſont rien autre choſe que ces gros vers rouges qui ſe trouvent aſſez ſouvent dans les Reins des Chiens & des Loups, quelquefois même dans leur eſtomac ; à quoi certains Auteurs ont attribué la cauſe de l'impuiſſance & de la douleur des Reins, de la voracité, de la rage

& de la courte durée de ces Animaux. Ce qu'il y a de vrai, c'eſt que le Chien & le Loup auſquels nous avons trouvé de ces ſortes de vers dans les Reins étoient auſſi forts, auſſi vigoureux que d'autres; ils ne paroiſſoient point en ſouffrir de leur vivant; ils n'avoient non-plus aucune apparence de rage, pas même de vieilleſſe. Le Loup eſt gourmand & preſque inſatiable; il avale ſans mâcher les chairs, les poils, les cuirs, les os, & autres choſes ſolides qu'il rend quelquefois toutes entières; il peut endurer longtems la faim comme tous les autres Animaux carnaciers qui n'ont pas toujours la facilité de ſe procurer quelque nourriture, attendu que les Animaux dont ils ſe nourriſſent ſe cachent ou s'enfuyent au loin : mais quand il trouve de la proye, il en mange à la fois autant qu'il lui en faut pour trois jours, même au-delà, il fait ordinairement ſes captures après minuit & avant le jour; & comme il eſt prompt à la courſe, il attrappe non-ſeulement des Taupes, des Rats, des Mulots, des Oyes, des Cochons de lait, des Marcaſſins, mais auſſi des Chiens, des Lièvres, des Chevreuils, des Faons de Biches : il aime ſur-tout la chair des Chevreaux, des Agneaux

& des Moutons. Il uſe de toutes ſortes de ruſes pour en avoir; s'il veut entrer la nuit dans un parc ou une étable, il y va contre le vent de peur que les Chiens ne le ſentent approcher & ne le décélent en abboyant; il franchit un mur dans l'endroit le moins eſcarpé, fait un trou à la Bergerie, & y égorge un grand nombre de Moutons qui lui ſuffiroit pour pluſieurs jours, même pour des mois entiers. On ne peut donc pas dire qu'il y ait une véritable antipathie entre le Loup & le Mouton. Le Mouton craint bien d'être mangé par le Loup; mais le Loup, loin de haïr le Mouton, l'aime par-deſſus tout, parce qu'il en trouve la chair très-convenable à ſa nature, comme l'Epervier fait le Pigeon & le Chat la Souris. Pour prouver l'antipathie, on a prétendu que ſi l'on mettoit à un Violon des cordes de boyaux de Loup avec des cordes de boyaux de Mouton, ces dernières ſeroient bien-tôt rongées par les autres; & qu'un Tambour fait d'une peau de Mouton ne raiſonne point auprès d'un Tambour fait d'une peau de Loup: mais, comme dit fort bien *Geſner*, il n'eſt point étonnant que la peau d'un Loup qui eſt plus dure & plus ſolide par ſa nature, rende

un ſon plus clair & dure plus long-tems que la peau d'un Mouton qui eſt plus tendre ; il en faut dire autant des cordes. S'il eſt vrai que les Moutons tremblent de peur quand on a mis de la fiente de Loup dans une Bergerie, & que des Chevaux s'arrêtent tout court dans un chemin où l'on a répandu quelque choſe des entrailles d'un Loup, cela provient ſans doute des corpuſcules qui en exhalent, & qui rempliſſant une certaine étendue de l'atmoſphère frappent l'odorat de ces Animaux. Le Loup a les mâchoires & le col d'une force extrême ; il emporte à ſa gueule un Chien ou un Mouton auſſi leſtement qu'un Renard emporte une Poule ; & dès qu'une fois il a ſaiſi un Chien ou un Mouton, le Chaſſeur ou le Berger a beau pourſuivre le raviſſeur en criant après lui à gorge déployée ; ce dernier ne lâche point ſa proye, mais pour ſa plus grande commodité il la jette ſur ſon dos encore pleine de vie, & s'enfuit au plus vîte. Il attaque les Bêtes à cornes parderrière afin qu'elles ne puiſſent pas ſe défendre. Pour attraper plus ſûrement leur Gibier, ces Animaux voraces s'attroupent ; & tandis que l'un d'eux pourſuit la Bête à la piſte comme pourroit faire un Limier

ou un Chien-courant, l'autre l'attend au paſſage. Si le Loup ſe trouve pris ou enfermé quelque part, il devient le plus doux & le plus timide des Animaux ſans faire le moindre dommage. Entr'autres Hiſtoires qui en font foi, *Geſner* raconte qu'une femme, un Renard & un Loup étant tombés de nuit dans la même foſſe, ils reſtèrent chacun dans leur place ſans oſer ſe remuer juſqu'au lendemain matin que ces trois priſonniers furent trouvés enſemble : on commença par tuer le Loup & le Renard ; puis avec une échelle on retira de la foſſe la femme qui étoit plus morte que vive, & on la remporta à ſa maiſon non ſans accident ; car la peur qu'elle en eut lui fit blanchir tout à coup les cheveux, & perdre preſque entièrement la raiſon, enſorte qu'elle reſta toute ſa vie triſte & mélancolique. Lorſque les Loups ſont preſſés de la faim, comme il arrive dans un froid rigoureux, ils quittent les montagnes & les forêts pour ſe répandre dans les chemins, dans les campagnes & dans les villages où ils entrent juſque dans les maiſons, & enlévent les Beſtiaux des étables ; ils n'épargnent pas même dans leur furie les enfans, les femmes, les

hommes faits ; & quand ils ont goûté de la chair humaine, ils en deviennent tellement avides, qu'ils n'en veulent plus d'autre. Tout le monde tremble au seul nom de *la Bête*, que le vulgaire s'imagine être un Animal extraordinaire, inconnu & ensorcellé ; on n'oseroit même prendre les armes ou tirer dessus, dans le préjugé où l'on est qu'elle est dure, invulnérable, & à l'abri des coups de fusils : cependant on reconnoît tôt ou tard que cette Bête si redoutée & qui étoit en effet redoutable, n'étoit rien autre chose qu'un Loup ordinaire. C'est aussi ce qu'on appelle des *Loups Garoux* ou *Encharnés*, comme qui diroit des Loups dont il faut se *garer*, ou qui sont accoutumés à manger de la chair humaine. *Jean de Clamorgan* que nous avons cité plus haut, atteste que ces Animaux affamés n'épargnent pas non-plus ceux de leur espèce, vû que deux Loups qui avoient été tués la veille furent dévorés par d'autres la nuit suivante. De toutes les maladies auxquelles le Loup est sujet comme le Chien, il n'en est point de plus terrible que la rage ; nous n'en avons que trop d'exemples. Il ne faut la plûpart du tems qu'un Loup enragé pour causer des désordres

affreux dans tout un Pays, tant parmi les Beſtiaux que parmi les hommes ; les bleſſures que fait cet Animal ſont preſque toujours mortelles, ou ſuivies de la rage ; & il ſeroit bien à déſirer pour le bonheur de l'humanité que le Mercure & les préparations Mercurielles, déja éprouvés avec ſuccès par des Médecins zélés, fuſſent un remède auſſi ſouverain contre cette horrible maladie qu'ils le ſont contre les maladies vénériennes. Si l'on en croit les Anciens, plus les Loups vieilliſſent, plus ils ſont dangereux pour l'homme, parce que ne pouvant plus donner la chaſſe aux autres Bêtes tant ſauvages que domeſtiques, faute de forces ſuffiſantes, ils s'attaquent à l'homme, lui dreſſent des embuches, le ſurprennent s'ils peuvent, & le mangent : mais outre que dans nos climats on leur fait une guerre continuelle qui ne leur permet pas de parvenir juſqu'à la vieilleſſe, ces Animaux dans la ſuppoſition qu'ils devinſſent vieux & conſéquemment affoiblis, édentés, appeſantis, ſeroient d'autant moins à craindre qu'ils auroient plus d'âge. Les Loups ſont des Animaux de paſſage qui nous viennent quelquefois de loin, comme des Ardennes, de la Forêt-noire & d'autres

tres vaſtes forêts : on tient même preſque pour certain, & c'eſt l'opinion de nos plus habiles Chaſſeurs, qu'il en ſort une année des Cerfs, une autre année des Sangliers, & une autre des Loups. Mais ce qui attire une plus grande quantité de Loups dans un Pays, ce ſont les guerres; car les Loups ſuivent les armées à cauſe des carnages qu'ils trouvent d'Hommes, de Chevaux & d'autres Beſtiaux morts.

On prétend encore que le Loup ſe montre plus furieux en Janvier & Février, parce qu'alors la Louve eſt en chaleur pendant dix à douze jours. S'il y a pluſieurs Loups dans le même canton, ils courent après la Louve comme font les Chiens après une Chienne chaude; on en a compté juſqu'à douze d'une ſeule bande, qui s'étoient tellement battus que pluſieurs étoient pleins de ſang; & ceux qui étoient bleſſés de la ſorte ſe veautroient chemin faiſant dans les mares dont l'eau en paroiſſoit teinte. Une Louve promenera les Loups ſept à huit jours ſans boire, ſans manger, ſans dormir : tant ils ſont paſſionnés pour elle. Il n'eſt pas vrai que jamais Loup ne vit ſon pere; car il arrive aſſez ſouvent qu'il n'y a qu'un Loup dans un

canton pour ſervir la Louve, auquel cas il ne court aucun riſque d'être égorgé par d'autres. Ils peuvent engendrer au bout d'un an. La Louve porte neuf ſemaines, rarement davantage, & met bas ſix ou ſept Louveteaux, tantôt plus, tantôt moins : elle les aime éperduement, & eſt plus feroce lorſqu'elle les nourrit. Nos Chaſſeurs obſervent que la Louve fait ordinairement ſes petits en nombre impair, comme cinq, ſept, neuf, quoiqu'on en trouve quelquefois des portées de huit. Il y en a qui diſent que la Louve eſt en travail durant 10 à 12 jours de ſuite, comme ſi elle devoit être autant de jours en travail qu'en chaleur; que ſi elle fait neuf petits d'une portée, le neuvième ſera un Chien, & non pas un Loup; qu'à la première portée elle fait un Chien, deux à la ſeconde, & ainſi de ſuite juſqu'à neuf, après quoi elle devient ſtérile : mais l'expérience reclame contre de pareils ſentimens. On a vu des Louves ſervies par des Chiens, & des Chiennes ſervies par des Loups. En général, le Loup eſt moins chaud & moins amoureux que le Chien : néanmoins ſa vie n'eſt pas plus longue que celle du Chien; car le Loup ne vit pas plus de treize ou quatorze ans. Il n'ab-

boye point, mais il hurle; & quand on le frappe ou qu'on le tue, il ne crie point comme fait le Chien en pareil cas, mais il ſouffre tout ſans ſe plaindre. C'eſt un des Animaux les plus ruſés que nous connoiſſions : dans un danger extrême il contrefait le mort; nous avons vu nous-mêmes un Loup attaché à la queue d'un Taureau condamné à mort ſe laiſſer traîner pendant près d'une heure comme à la voirie; puis reveillé par le bruit d'un gros petard, reſſuſciter tout-à-coup & courir à toutes jambes dans l'arène, au grand étonnement de tous les Spectateurs. De nuit, les yeux du Loup reluiſent comme des chandelles; ce qui fait peur aux hommes ainſi qu'aux autres Animaux : il eſt toujours aux aguets, regardant çà & là de peur d'être ſurpris. Le Chien craint ſi fort le Loup, qu'il hurle & s'enfuit tout conſterné & le poil hériſſé, à meſure qu'il le ſent approcher : il y a pourtant des Limiers, des Levriers, des Chiens courants qui ſont dreſſés à la Chaſſe du Loup; mais il faut que ces Chiens ſoient grands, forts & hardis, tels qu'en ont les Princes & les Grands Seigneurs; en ce cas-là, c'eſt une des ples belles Chaſſes qu'il ſoit poſſible de voir. On en

voit qui durent des dix heures; car la Chaſſe en ſera d'autant plus longue qu'on aura affaire à quelque vieux Loup qui trouve dans le bois une mare où il va boire & ſe rafraîchir de tems à autre: delà eſt né le proverbe qu'un homme de guerre doit avoir ces trois qualités, aſſaut de Lévrier, fuite de Loup & défenſe de Sanglier. Pour connoître la voye du Loup, & la diſtinguer de celle d'un Mâtin, il faut conſidérer la façon de l'empreinte du pied; car le Loup a le talon large & gros, faiſant trois feſſettes en terre labourée, ſable, fange, ou pouſſière; les ongles gros & courts, & les deux doigts des pieds de devant toujours ſerrés, ce qu'un Chien n'a pas: la Louve les a de la même façon, excepté qu'elle a le pied plus long & plus étroit que le Loup. On peut encore prendre les Loups aux rets ou filets tendus exprès, à la foſſe couverte d'une claye ſur laquelle on met un Oiſon ou un Agneau pour appât, au piége; ou bien on les empoiſonne avec des morceaux de chair chargés de poudres venimeuſes, comme de Noix vomiques, de Colchique ou *Tue-Chien*, d'Aconit dit *Tue-Loup*, & autres ſemblables.

Le Loup craint le feu, la pierre,

l'épée, le fuſil, le ſon d'une clochette & toute ſorte de bruit un peu aigu ou fort ; comme celui d'une Trompette, d'un Cor de Chaſſe, ou d'un Tambour; ce que le Docteur *Guſtave Caſimir Gahrliep*, Membre de l'Académie des Curieux de la Nature, attribue avec raiſon à une conformation ſingulière de l'organe de l'ouye dans cet Animal, ſur lequel les ſons font tant d'impreſſion qu'il ne ſçauroit les ſupporter, & qu'il eſt contraint de prendre la fuite. C'eſt ainſi qu'un homme pourſuivi de nuit par un Loup affamé peut le faire fuir, ſoit en tirant du feu d'un caillou, ſoit en ſonnant du Cor, ou en remuant un trouſſeau de clefs. Au reſte, le Loup, tout ſauvage qu'il eſt, s'apprivoiſe quelquefois juſqu'à vivre paiſiblement avec les Chiens de la maiſon, jouer avec eux, faire ſentinelle comme eux, & coucher à côté du Maître : mais pour parvenir là il faut s'y prendre dès l'âge le plus tendre, le corriger avec ſoin, le tenir en un mot ſous une bonne diſcipline, de peur qu'il ne revienne à ſon mauvais naturel ; car c'eſt un proverbe véritable que le Loup change bien de poil, mais non de caractère. Selon l'obſervation du Docteur *Gahrliep* cité ci-

deſſus, un Orfèvre de Dantzich nommé *Jean Pohlman* avoit nourri un Louveteau en le tenant enchaîné pendant près d'un an dans ſon jardin ſitué dans un Fauxbourg; l'Animal devenu plus grand ne ſe contentoit plus de la portion qu'on lui donnoit chaque jour : cependant il ne faiſoit point de mal aux Oyes, Canards, Paons, Poules & autres Volailles qui appartenoient à ſon Maître; mais il ſe dédommageoit aux dépens des voiſins; de jour, il reſtoit tranquille dans ſa loge; & de nuit il avoit l'adreſſe de ſe débarraſſer de ſon collier pour aller faire ſa curée, après quoi il revenoit s'enchaîner lui-même. Les voiſins s'appercevoient du déperiſſement journalier de leur Baſſe-cour, ſans néanmoins ſe douter du voleur. Enfin le dommage allant toujours en augmentant, ils ſe mirent à veiller, & prirent le larron ſur le fait. On s'en plaignit au Maître qui paya le dommage, & condamna le raviſſeur à la ſection anatomique; ce qui fut exécuté.

Il eſt rapporté dans un autre endroit des *Ephémérides d'Allemagne* qu'en Livonie on a vu un Louveteau nourri de lait de Brebis par un Berger dès ſa naiſſance, lequel ſe rendit ſi privé, que dans un âge plus avancé non-ſeulement

il étoit le fidèle gardien du troupeau, mais même qu'il portoit à ſon Maître preſque toutes les ſemaines de la Métairie aux champs le déjeuner; ſçavoir, du lard, du fromage, du pain avec du bouillon dans une écuelle, gardant fidèlement les enfans encore au berceau, & quelquefois la maiſon entière avec tout le troupeau : en hyver il entroit dans le Cabaret comme un Chien, ſans faire de mal à perſonne, & il étoit chéri de tout le monde; tant il eſt vrai que l'habitude l'emporte ſur la nature même.

Le Loup eſt appellé en Hébreu *Zeeb*, en Grec *Lucos*, en Italien *Lupo*, en Eſpagnol *Lobo*, en Allemand *Wolff*, en Flamand & en Anglois, *Wolf* en Suedois *Warg* ou *Ulf*. Le mot François *Loup* vient du Latin *Lupus*, comme *Louve* ou *Loupve* de *Lupa*.

Toutes les parties du Loup contiennent beaucoup d'huile & de ſel volatil. Cet Animal eſt preſque tout utile après ſa mort, & l'on peut dire qu'il repare par les produits qu'il fournit à la Médecine, les maux qu'il a pu cauſer pendant ſa vie. La chair, le cœur & le foye de Loup cuits enſemble ou ſéparément, & aſſaiſonnés avec du beurre & en manière de ragoût, ſont propres

contre l'Épilepſie, l'Hydropiſie, l'Accouchement difficile & la Phthiſie. Quelques-uns les donnent deſſéchés & réduits en poudre à la doſe d'un ſcrupule juſqu'à un gros, & cela pendant du tems. On trouve dans les *Ephémérides d'Allemagne, Tome I. Année* 1727, *pag.* 91, une Obſervation du Docteur *Gottlieb Reusnerus* qui dit avoir connu une Dame de grande qualité qui, pour remédier à quelques couches fâcheuſes qu'elle avoit eûes de ſuite, fut conſeillée d'uſer ſur la fin de ſes groſſeſſes de chair de Loup apprêtée de différentes façons, ce qu'elle fit avec ſuccès; & non-ſeulement ſes couches ne furent plus accompagnées d'accidens, mais elle fut encore guérie par ce moyen d'une Épilepſie utérine à laquelle elle étoit ſujette auparavant. Les inteſtins de Loup deſſéchés & pulvériſés ſont propres pour la colique venteuſe & néphrétique; la doſe en eſt depuis un ſcrupule juſqu'à deux. Il y en a qui ſe contentent de les faire deſſécher, & qui pour le même mal les portent autour du corps en forme de ceinture: mais nous n'avons pas grande opinion de ce Topique. La graiſſe de Loup eſt chaude, réſolutive & nervale; elle convient en liniment dans l'Atrophie,

la Paralyſie des membres, les Rhumatiſmes & les Maladies des Articles. On l'employe encore en collyre contre la chaſſie des yeux & les maladies des paupières. Les os de cet Animal ſont abſorbants & vulnéraires-déterſifs; on les pulvériſe, & on les donne dans la Pleuréſie, dans la Sciatique, & dans les bleſſures & contuſions internes. La doſe en eſt depuis un ſcrupule juſqu'à un gros, ſoit ſeuls, ſoit mêlés dans des potions appropriées.

La dent du Loup eſt employée pour aider à faire ſortir les premières dents des enfans; on l'enchaſſe dans de l'argent, & on la leur fait mâcher, afin que les gencives s'ouvrant par ce frottement, les dents ſortent avec moins de douleur. Enfin on fait avec la peau de Loup des manchons, des gants, des camiſoles, & l'on en double la chauſſure des Goutteux & de ceux qui craignent le froid des extrémités: on aſſûre même que les Puces craignent l'odeur de cette peau, & qu'elles s'en éloignent; ce qui peut encore avoir ſon utilité.

Prenez de la poudre de Foye de Loup deſſéché, un gros.

Faites-la infuſer pendant la nuit ſur les cendres chaudes dans un verre de vin blanc.

Paſſez le tout le lendemain par un linge, pour une potion contre l'Hydropiſie à prendre trois jours de ſuite le matin à jeun.

Prenez de la poudre d'inteſtins de Loup deſſéchés, un gros; des fleurs de Camomille, une pincée.

Faites infuſer le tout pendant la nuit ſur les cendres chaudes dans un verre de vin blanc.

Paſſez le lendemain la liqueur par un linge avec une légère expreſſion, pour une potion à donner contre la colique venteuſe.

Le Renard ou Goupil; *Vulpes*, Offic. Schrod. 312. Boſſch. 281. Lemer. 934. Dal. Pharm. 448. Ind. Med. 125. Geſn. *de Quad: Digit.* 966. Schwenckf. Quad. Sileſ. 133. Aldrov. *de Quad. Digit.* 195. Jonſt. *de Quad.* 92. Charlet. Exerc. 15. Merr. Pin. 167. Raij Synop. *Anim. Quad.* 177. *Canis cauda recta longitudine corporis*, Linn. Syſt. Mat. 36. *Canis ſylveſtris cauda recta, extremitate alba*, Nonnul.

Quoique les Auteurs ayent omis l'Anatomie du Renard ſous prétexte que les parties intérieures de cet Animal ſont les mêmes que celles du Chien domeſtique, nous avons crû devoir les décrire telles que nous les avons obſervées dans la fémelle, dite vulgairement *Renarde*. Il y a des Renards de différentes grandeurs & de différentes couleurs, ſuivant les lieux & les Pays. M. *Linnæus* dit qu'en Suéde le Renard habite par-tout dans les Forêts, & qu'il s'y en rencontre pluſieurs variétés; ſçavoir, 1°. le fauve tel quel eſt notre Renard commun; 2°. le blanc qui ſe trouve en Lapponie, & qui a les pieds preſque ſemblables à ceux du Lièvre; 3°. le bleuâtre; 4°. le croiſé qui porte une croix ſur les épaules; 5°. le rouge obſcur ou de couleur de rouille de fer. En Ruſſie & en Sibérie, on en voit de noirs dont les peaux ſont extrêmement recherchées. Les Renardeaux nouvellement nés ſont d'un poil gris de ſouris tirant ſur l'ardoiſé. Quant à notre fémelle, elle avoit le poil aſſez long, blanc-ſale à la racine, rouſſâtre en grande partie, noirâtre au bout, & non argenté comme dans les vieux, le muſeau un peu allongé, pluſieurs poils de barbe noirâtres & plus longs

au-deſſus des paupières, à la naiſſance & ſur-tout vers l'extrémité de la mâchoire ſupérieure près des narines & ſous le menton; la gorge blanchâtre, de même que les bords des mâchoires; les oreilles courtes, un peu larges, droites, dont les bouts ſont bruns en dehors, blanchâtres & velus en dedans; la langue, le palais & les dents comme les ont le Chien & le Loup; la queue de la longueur du corps qui étoit de deux pieds dix pouces en tout, plus groſſe à ſa naiſſance, plus touffue vers le milieu, terminée par un petit toupet de poil blanc; les pattes de la couleur du corps; les doigts & les ongles des pieds diſpoſés comme au Loup. Elle étoit grande comme un Chien baſſet, n'ayant qu'un pied trois pouces de hauteur; quoique fraîchement tuée, elle exhaloit une odeur forte & puante, ſur-tout quand on la remuoit, de ſorte que pour en faire la diſſection nous fûmes obligés de l'ouvrir en plein air dans un jardin. Et d'abord en commençant par le bas-ventre, nous y avons trouvé l'Epiploon à deux duplicatures, attaché comme dans l'homme à la grande courbure de l'eſtomac, peu graiſſeux, recouvrant toute la ſurface des inteſtins

juſqu'à la veſſie excluſivement ; l'eſtomac d'une figure approchante de celui de l'homme, compoſé de fibres longitudinales, tranſverſes, circulaires, fort apparentes, occupant les deux hypochondres & la Région épigaſtrique ; le Pylore ſitué directement ſous la véſicule du fiel ; les inteſtins preſque tous de même groſſeur, & d'une couleur tirant ſur le verdâtre ; le *Duodenum* formant une eſpèce d'arc en paſſant de droite à gauche où il ſe termine au *Jejunum* qui fait pluſieurs contours & ſe retrecit conſidérablement en certains endroits ; l'Iléon faiſant comme un petit bourrelet à l'endroit où il va ſe rendre au Colon ; le *Cæcum* tacheté comme une Grenouille verte, addoſſé à l'union de l'Iléon avec le Colon fait en forme de Limaçon ou d'une S Romaine ; le *Rectum* où ſe termine le Colon après pluſieurs circonvolutions, très-ample ; le Méſentère merveilleuſement garni de vaiſſeaux qui ſe ramifient ſur tout le corps des inteſtins ; le Foye jaunâtre en-dehors & en-dedans, compoſé de ſix lobes dont le plus conſidérable eſt appuyé ſur l'eſtomac, & dont le troiſième contient la véſicule du fiel qui eſt un peu jaunâtre & qui reſſemble à une petite poire ; le cinquiè-

me lobe diviſé en trois lobules, & le ſixième qui eſt le plus petit de tous en deux ; le Pancréas conſidérable, addoſſé au *Duodenum* ; la Ratte d'une couleur brune-rougeâtre, figurée comme la langue d'un Chien, longue de ſix pouces ; la Matrice reſſemblante à une gibecière, terminée par un contour vermiculaire en manière de croſſe ; les ovaires gros chacun comme une noiſette, ſemblables à de petits teſticules, le col de la Matrice charnu ; la Veſſie faite en façon de petite poire applatie, dont les fibres circulaires, obliques & tranſverſes ſont bien ſenſibles ainſi que les uretères ; les Reins de couleur rouge tirant ſur le brun, figurés comme ceux de l'homme. Pour ce qui concerne la Poitrine, nous y avons obſervé treize côtes de chaque côté, neuf vraies & quatre fauſſes ; le Cartilage xiphoïde fait en forme de Truelle ; les Poumons d'un rouge-jaune pâle, dont le droit eſt compoſé de quatre lobules, & le gauche ſeulement de trois ; le Cœur un peu gros dont les ventricules ſont conſtruits comme dans l'homme, de même que les oreillettes & les valvules.

Le Renard a toujours été regardé comme le ſymbole de la ruſe & de la

ſubtilité, comme ſurpaſſant en fineſſe tous les autres Animaux. En effet, il n'y a rien de plus fin que cet Animal; il ſçait ſe cacher avec beaucoup de précaution dans des lieux ſouterrains qu'il creuſe lui-même entre les rochers, ou qu'il dérobe aux Bleraux & aux Lapins, y faiſant pluſieurs iſſues à une aſſez grande diſtance les unes des autres pour éviter d'être pris par les Chaſſeurs & de tomber dans leurs filets, ou dans les différens pièges qu'ils lui dreſſent. Il ſe nourrit de toutes ſortes de volailles, comme Poules, Oyes, Canards, Dindons, & d'autres Oiſeaux qu'il peut attrapper; il fait la chaſſe aux Lapins, aux Lièvres, aux Chats ſauvages, aux Mulots, aux Taupes, même aux Sauterelles, aux Guêpes, aux Grenouilles, aux Ecreviſſes, aux autres Poiſſons; il mange auſſi des Fruits, ſur-tout du raiſin au tems des vendanges. Il détruit beaucoup de Gibier, & c'eſt pour cela que les Chaſſeurs lui déclarent une guerre mortelle. Deux Renards ſe joignent quelquefois enſemble pour chaſſer le Lièvre & le Lapin. Quand un Renard pourſuit ſon Gibier, il jappe comme un Chien baſſet après la Bête, & pendant ce tems-là un autre Renard ſe tient au paſſage ou ſur le

bord du terrier en attendant que le Gibier vienne à paſſer, & qu'il puiſſe le ſurprendre. On conte bien des Hiſtoires de la fineſſe du Renard pour attrapper ſa proye. *Olaüs Magnus* en rapporte quelques-unes qui confirment ce que nous venons d'avancer. Il dit que le Renard abboye quelquefois comme un Chien pour pouvoir s'approcher des maiſons & y attrapper ce qu'il ſouhaite. Quelquefois il contrefait le mort pour prendre les Animaux qui viennent pour ſe repaître de ſa charogne; il couche ſa queue ſur le nid des Guêpes, lequel il frotte enſuite rudement contre l'arbre où il eſt placé, & mange les Guêpes qu'il a écraſées par ce moyen : il ſe débarraſſe des Puces en ſe mettant dans l'eau peu-à-peu, & tenant un floccon de laine dans la gueule, avec lequel il ſe frotte le corps; & par-là il chaſſe les Puces dans cette laine qu'il jette après cela dans l'eau. *Olaüs* ajoûte qu'il a été témoin oculaire que le Renard prend des Ecreviſſes avec ſa queue. J'ai vu auſſi, dit-il, un Renard ſur les rochers de Norvége qui mettant ſa queue dans les fentes des rochers, tiroit pluſieurs Ecreviſſes de l'eau, & les dévoroit en-

Nous voulons bien nous en rapporter ſur ces faits à la bonne foi d'*Olaüs Magnus* : mais nous laiſſerons encore plus volontiers au Lecteur la liberté de croire là-deſſus ce qu'il lui plaira. Il en ſera à peu près de même du fait ſuivant que nous trouvons conſigné dans les Mémoires du célèbre *Thomas Bartholin*. Nous devons, dit cet Auteur, à mon fils *Gaſpard Bartholin* l'Obſervation que la queue du Renard exhale une odeur ſuave de Violette & qui imite le Muſc. Comme ſes Lettres ont péri parmi mes effets, je m'en vais extraire de la quarième *Exercitation miſcellanée* de mon très-cher fils ce qu'il y a énoncé plus en détail ſur cette matière, afin que le Lecteur ne ſoit pas privé d'une Obſervation ſi curieuſe. La voici : Nous avons obſervé à cinq travers de doigt du Coccyx, des poils qui exhalent une odeur aromatique, ou plutôt ſemblable à celle des fleurs de Violette au premier Printems. Après avoir ouvert la peau, nous avons vu ces poils tirer leurs racines de certaines petites glandes conglomerées; & ce qui eſt à remarquer, c'eſt que cet amas de poils, d'une couleur différente des autres, étoit hériſſé comme des ſoyes. J'ai vu les poils, j'ai obſervé les glandes,

j'ai ſenti l'odeur: depuis ce tems-là j'ai été en doute d'où je pourrois déduire la cauſe d'une telle odeur. A la vérité je n'ai jamais douté qu'il n'y eût des Glandes à la queue du Renard, & en effet j'ai vu ces petites Glandes que rien n'empêche de mettre au nombre des Conglomerées : on obſerve auſſi dans certains Animaux quelques Glandes particulières qui ne ſe rencontrent point dans d'autres. Au reſte, ce ne ſont pas ſeulement ces Glandes que nous jugeons particulières à la queue du Renard, qui méritent attention, mais encore cette douce odeur de Violette de Mars que les poils exhalent. Or, ne pourroit-on pas attribuer cette odeur, ſoit au ſang qui ſe porte aux Glandes par le moyen d'une infinité de petits vaiſſeaux qu'on y obſerve, ſoit aux Glandes mêmes deſtinées à filtrer une humeur particulière qui doit ſervir de nourriture aux poils, ou bien à la ſalive du Renard que les Chaſſeurs diſent lécher fréquemment ſa queue? & en cela le Renard auroit quelque choſe de commun avec l'Ours qui, à force de lécher le deſſous de ſes pattes de devant, en rend les pores plus ouverts, & par-là y fait aborder en plus grande abondance une humeur ſéreuſe

ou lymphatique propre à le nourrir.

Il eſt aiſé de s'imaginer qu'une Obſervation ſi curieuſe nous a frappés, d'autant plus que *Schwenckfeld dans ſon Hiſtoire des Quadrupèdes de Siléſie*, dit la même choſe : auſſi avons-nous ſaiſi avec empreſſement l'occaſion de la vérifier. Mais par malheur il ne nous a point été poſſible, malgré nos recherches, de découvrir à la queue de la Renarde que nous avons diſſéquée, & qui avoit été tuée dans les premiers jours du mois de Mai, ni les poils hériſſés, ni les Glandes conglomerées dont parle ici *Gaſpard Bartholin*, encore moins cette agréable & douce odeur de Violette qu'il dit avoir ſentie : nous avons au contraire éprouvé que l'Animal puoit horriblement en tout & par-tout. Il pourroit peut-être arriver de deux choſes l'une, ou que la bonne odeur dont il eſt queſtion fût particulière à la queue du mâle, ou qu'en la ſuppoſant commune aux deux ſéxes elle ne ſe fît appercevoir que dans un certain temps de l'année, comme aux approches de l'Hiver. C'eſt ce que nous laiſſons à examiner aux Naturaliſtes qui ſeroient curieux de s'en aſſûrer.

Le Renard a toujours l'oreille au guet,

& l'ouïe exquiſe ; il ſe terre de même que le Lapin & le Blereau dans les lieux les plus inacceſſibles ; il ne recouvre point ſa fiente, & la fait par rouleaux comme le Chien & le Loup ; il eſt ſujet aux mêmes maladies qu'eux ; il s'accouple à leur manière, & ſe joint quelquefois avec des Chiens. Il eſt fort rare qu'on prenne une Renarde pleine ; car elle ne s'éloigne guères de ſon terrier, & ſi-tôt qu'elle entend le moindre bruit elle rentre dedans avec précipitation ; elle met bas pour l'ordinaire quatre petits d'une portée ; elle aime paſſionnément ſes Renardeaux, & les défend de tout ſon pouvoir. Les Chaſſeurs diſent avoir trouvé par expérience qu'elle a trois trous au fond de ſa tanière, le premier pour ſes petits, le ſecond pour ſes proviſions, & le troiſième pour ſes ordures ou excrémens. Quand les Renardeaux ſont devenus grands, ils viennent à l'entrée du terrier, ſur-tout le matin & le ſoir, pour y attendre la proye que la mère doit leur apporter, & ils ſe battent enſemble pour en avoir leur part. Le Renard pris au piége ſe coupe la patte à belles dents, ne pouvant trouver d'autre expédient pour s'échapper ; il coupe pareillement les laps & les cordes qui le

retiennent ; il a l'adreſſe de faire tomber les Poules & les Dindons de leur juchoir en les effrayant par l'agitation de ſa queue & par ſes ſauts, alors il ſaiſit un Dindon par le col, & l'emporte tout vivant, quoique pourſuivi à grandes huées par les hommes & par les Chiens. Il arrive quelquefois qu'un Lévrier qui prend bien un Cerf, un Sanglier, un Loup, laiſſe aller un Renard : cependant le Renard n'a pas la morſure ſi dangereuſe que le Loup. On prétend que cela vient de ſa mauvaiſe odeur qui eſt inſupportable à la plûpart des Chiens, & que quand il ſe voit acculé en quelque détroit, il met ſa queue entre ſes jambes, piſſe deſſus, & en arroſe les Chiens, qui ſentant la puanteur de ſon urine, ſe retirent & le laiſſent échapper. Il eſt ſujet à l'*Alopécie* ou à la chûte des poils ; on en a vu qui étoient tout galeux & extrêmement hideux. La Chaſſe du Renard eſt aſſez plaiſante ; connoiſſant ſa foibleſſe, il ne prend point le large ; mais au lieu d'aller tout droit, il fait mille détours & revient ſur ſes pas ſans ſortir du Bois-taillis où il ſe met toujours à couvert derrière les buiſſons ; les Chiens le ſuivent de près ; ils s'animent à la courſe ſur ſes traces qu'ils

ſentent toutes fraîches; il ſemble qu'ils le tiennent déja, & cependant la Bête leur échappe à la fin trouvant à ſe terrer.

Tout le monde ſçait que le Renard eſt le plus grand deſtructeur de Gibier qu'il y ait : delà vient que les Chaſſeurs attentifs cherchent auſſi de leur côté à le détruire par tous les moyens poſſibles. Ils y trouvent double profit; car on peut ſe ſervir utilement de ſa peau pour des fourrures, pour des doublures de robbes, d'habits & de veſtes pour l'Hiver: on en fait quelquefois des manchons, en conſervant la peau toute entière avec la tête, les pattes & la queue; ce qui leur donne une figure ſingulière. Quant à ſa chair, *Bruyerinus* qui en a goûté, dit qu'elle a je ne ſçai quoi de diſgracieux & de ſauvagin : il y a pourtant des Payſans qui en mangent; & comme aujourd'hui nos Cuiſiniers ont l'art de déguiſer les mets de tant de façons différentes qui les rendent méconnoiſſables aux perſonnes du goût le plus délicat, nous avons connu des Chaſſeurs qui, pour s'apprêter à rire, ont fait manger à d'honnêtes gens, tantôt un quartier de Loup pour un quartier de Chevreuil, tantôt un civé de Renard pour un civé

de Lièvre ou de Lapin, tantôt un filet d'Aſne pour un filet de Sanglier.

Nous avons déja inſinué que le Renard ſe trouve dans preſque toutes ſortes de Contrées, froides, chaudes, ou tempérées. Il eſt commun en France, encore plus dans les Pays Septentrionaux. Selon M. *Anderſon*, il ſe rencontre une grande quantité de Renards dans l'Iſlande; ils ne ſont point rougeâtres; il y en a peu de noirs, & communément ils ſont gris ou bleuâtres en Eté & blancs en Hiver. C'eſt en cette dernière ſaiſon que leurs peaux ſont le mieux garnies, & les Iſlandois ont alors grand ſoin d'en prendre tant qu'ils peuvent. Une averſion naturelle qu'ils ont contre les armes à feu, fait qu'ils ne ſe ſervent pour cet effet que des filets, ou d'une machine de fer qui reſſemble à peu près aux Ciſeaux d'un Tailleur d'habits, & qui eſt garni d'un Agneau mort. Dans d'autres tems où, ſans envier la peau de ces Animaux, ils ne cherchent qu'à s'en défaire par rapport aux ravages qu'ils font dans leurs troupeaux, ils leur jettent des noix vomiques trempées dans du miel; & les Renards qui ne trouvent rien de doux ailleurs, les avalent avec beaucoup d'avidité.

Le Renard a un glapiſſement qui reſſemble à l'abboi d'un Chien enroué ; cet Animal s'apprivoiſe encore mieux que le Loup ; il fait alors mille gentilleſſes : nous avons vu un Renard ſi familier, qu'il montoit comme un Chien barbet avec le Cocher ſur ſon ſiége, & alloit ainſi en Caroſſe dans les rues de Paris & aux Promenades publiques.

Pour juger des traces d'un Renard, il faut regarder à terre ; le pied du Renard reſſemble fort à celui d'un Chien de Chaſſe ; on le diſtingue ſeulement en ce qu'il n'écarte pas tant les ergots, s'il n'eſt trop preſſé de fuir ; quand il marche, il s'appuie très-légèrement du talon. On peut faire la chaſſe au Renard pendant toute l'année, mais le meilleur tems eſt en Janvier, Février & Mars, parce que le Bois eſt plus clair, & que la peau de ces Animaux vaut beaucoup mieux alors qu'en d'autres Saiſons. On le chaſſe, ſoit avec des Chiens courants de petite taille, ſoit avec des Baſſets à jambes torſes qui le pourſuivent juſqu'au fond des terriers où ils l'acculent : on peut l'en faire ſortir ſi l'on veut, en ſe ſervant d'une mêche ſouphrée, afin que les Chaſſeurs le tirent à coup de fuſil ; on le prend encore à l'appas avec un piége

piége de fer appellé *Traquenard*; on le détruit principalement en lui jettant des gobes empoiſonnées, ou bien en lui tendant des collets ou des laps coulants. Les amandes amères ſont un poiſon pour les Renards.

Le Renard qu'on écrit auſſi *Regnard*, eſt nommé en Hébreu *Schual*, en Arabe *Thaleb*, en Grec *Alôpèx*, en Italien *Volpe*, en Eſpagnol *Rapóſa*, en Allemand *Fuchs*, en Flamand *Vos*, en Anglois *Fox*, en Suédois *Raf*. Le mot François *Renard* vient, ſelon *Ménage*, de *Renald*, comme on a donné le nom de *Henry* à un Aſne, & celui de *Bertrand* à un Singe; ou bien du mot Allemand *Rein*, qui ſignifie fin & ruſé, comme qui diroit *Reinard*. *Goupil* eſt un vieux mot Gaulois qui vient peut-être du Latin *Vulpes* ou *Volpes* qui veut dire la même choſe.

Le Renard contient beaucoup de ſel volatil. Les parties de cet Animal dont on fait uſage en Médecine, ſont la chair, la graiſſe & le Poumon. La chair de Renard tant bouillie que rôtie, paſſe pour être pectorale, & on la recommande dans la Phthiſie & dans les autres affections de Poitrine : mais elle ſert principalement à faire l'huile de Renard

qu'on prépare par la décoction de l'Animal entier dans de l'huile d'Olives, après l'avoir dépouillé & vuidé de ſes entrailles, on peut en voir la compoſition dans les Pharmacopées. Cette huile eſt adouciſſante, nervine & réſolutive; on l'employe avec ſuccès dans l'Atrophie, les Rhumatiſmes, les retractions des Membres, & dans la dureté des Tendons. La graiſſe a les mêmes vertus, & elle eſt de plus uſitée dans le tremblement, dans la Paralyſie & les autres affections des Nerfs. Le Poumon de Renard eſt eſtimé le vrai ſpécifique du Poumon de l'homme par une vertu conſolidante & conſervative qu'on lui attribue. On rapporte entr'autres preuves une Obſervation du Docteur *Scheinederus* qui traita de la manière ſuivante un Malade qui avoit le Poumon percé d'une bale de mouſquet, & qui crachoit ſouvent avec le ſang des morceaux de ſon Poumon. Il fit compoſer un reméde du Poumon ſanglant d'un Renard qu'on fit cuire auſſi-tôt qu'on l'eût arraché, dans une eau appropriée au crachement de ſang: enſuite on le hacha, & l'on y ajoûta de la conſerve de racines de grande Conſoude, des fleurs de la même Plante, de l'Amydon, & de la Sarcocolle dé-

purée, lavée & nourrie dans du Lait de femme; ce qui guérit le Malade fort heureuſement. Mais en conſidérant la compoſition de ce remède, il eſt facile de voir que s'il a réuſſi, on en doit autant attribuer le ſuccès aux ingrediens qu'on a mêlés avec le Poumon, qu'au Poumon lui-même; & nous avouons franchement qu'en pareil cas nous aurions plus de foi aux vulnéraires appropriés qu'au Poumon de Renard. Quoiqu'il en ſoit, voici la façon dont on le prépare chez les Apothicaires pour le donner dans l'Aſthme humide, les Catarrhes, la difficulté de reſpirer, & dans la Phthiſie.

On prend les Poumons d'un Renard bien ſain, tirés de l'Animal récemment tué; on les lave, on les coupe par tranches, & on les fait ſécher au four par une douce chaleur : après quoi en les enveloppe d'Hyſope, ou de Marrube, pour les garder dans un lieu ſec. La doſe en eſt depuis un ſcrupule juſqu'à un gros & demi, ou deux gros. C'eſt avec ce remède & quelques-autres ingrediens béchiques, que l'on compoſe le Looch de Poumon de Renard ſi vanté autrefois, & ſi peu d'uſage aujourd'hui, contre l'Aſthme, la Toux, & pour dé-

terger & conſolider les Ulcères de la Poitrine.

Le Renard entre dans l'huile de Renard de la Pharmacopée de Paris, & le Poumon dans le Looch de Poumon de Renard de la Pharmacopée de *Lemery*,

Prenez du Poumon de Renard préparé, du ſuc de Regliſſe, des feuilles de Capillaire, des ſemence de Fenouil & d'Anis, de chacun un gros.

Pulvériſez ce qui doit l'être, & mêlez le tout ſuivant l'Art avec deux parties de ſucre fondues dans une partie d'eau de Pimprenelle, pour faire un Looch propre pour déterger & conſolider les Ulcères du Poumon, & pour faire cracher dans l'Aſthme humide.

Prenez de l'huile ou de la graiſſe de Renard & du *Caſtoreum*, de chacun deux gros; de l'huile de Laurier, de Romarin & de ſuccin, de chacune un demi-gros.

Faites fondre le tout mêlé enſemble à une douce chaleur, pour former un liniment dont on frottera l'Epine du dos dans le *Rachitis* &

l'Atrophie, & les Parties attaquées de Rhumatiſme.

CAPRA.

SOUS le genre de Chèvres nous comprendrons cinq différentes eſpèces de ces Animaux ; ſçavoir, 1°. la Chèvre commune ; 2°. la Chèvre des Alpes, ou le Chamois ; 3°. la Chèvre d'Afrique, ou la Gazelle ; 4°. la Chèvre ſauvage du Levant qui donne le Bezoard Oriental ; 5°. la Chèvre ſauvage d'Amérique qui fournit le Bezoard Occidental.

La Chèvre commune, domeſtique ou privée, dite vulgairement dans quelques-unes de nos Provinces *Bique* ou *Cabre* ; *Capra* Offic. Schrod. 275. Lemer. 424. Boſſch. *de Quad.* 203. Merr. Pin. 166. Charlet. Exerc. 9. Schwenckf. Quad. 98. Geſn. *de Quad.* 270. *Capra & Hircus*, Aldrov. *de Quad.* Biſulc. 619. *Capra & Hircus domeſtici*, Jonſt. *de Quad.* 46. *Capra domeſtica*, Raii Synop. *Anim. Quad.* 77. Dal. Pharm. 438. *Capra cornibus carinatis arcuatis*, Linn.

Syſt. Nat. 42. *Capra vulgaris* ſeu *villatica* Quorumd.

La Chèvre dont le mâle eſt appellé *Bouc*, & le petit *Chevreau*, *Bouquin* ou *Cabril*, diffère de la Brebis en ce qu'elle eſt couverte de poil, & non pas de laine; qu'elle a communément les cornes longues, noueuſes, renverſées en arrière, mais moins contournées, pointues; le muſeau camus; la tête enfoncée par devant; les oreilles grandes & flaſques; un toupet de barbe ſous le menton; deux glands ou eſpèce de groſſes verrues paralelles & égales qui lui pendent audeſſous du col, à quelque diſtance de la mâchoire inférieure; la queue courte & peu garnie de poil; les mammelles grandes, pendantes; le corps maigre & décharné; la taille haute; la voix foible & tremblante. Comme la Brebis & les autres Animaux qui vivent d'herbe & qui ruminent, elle n'a point de dents inciſives à la mâchoire ſupérieure, & *Jonſton* a tort de lui en donner deux en devant d'après *Pline*; mais en récompenſe elle a le devant de la mâchoire inférieure garni de huit dents inciſives inégales: elle n'a point non plus de dents canines ni en haut ni en bas; & entre

les dents inciſives & les molaires, il y a un large eſpace totalement vuide & dégarni de dents ; douze dents molaires à chaque mâchoire, ſix de chaque côté.

On obſerve dans le ſquelète de la Chèvre les particularités ſuivantes : l'Os frontal diviſé par une ſuture, & muni de chaque côté d'un tubercule qui donne naiſſance aux cornes ; les vertèbres qui conſtituent l'épine du dos plus courtes, comme dans tous les Animaux ruminants, que dans les autres Quadrupèdes ; un Os ſingulier attaché à l'Os de la mâchoire ſupérieure, lequel eſt deſtiné à recevoir les dents molaires ; le col fort long pour que l'Animal monté ſur de hautes jambes, puiſſe atteindre juſqu'à terre, ſans néanmoins qu'il y ait plus de vertèbres que dans les autres Quadrupèdes, c'eſt-à-dire plus de ſept, mais la ſeconde à un fort prolongement eu égard au corps ; la poitrine courte, étroite & pointue vers le bas, comme c'eſt l'ordinaire dans les Quadrupèdes qui étendent les cuiſſes endevant, afin que le mouvement n'en ſoit pas empêché par une poitrine plus étendue ; treize côtes de chaque côté, qui ont les extrémités cartilagineuſes,

de manière que la première de toutes eſt très-forte, faiſant l'office de clavicule; les vertèbres du dos qui répondent aux côtes, munies d'apophyſes longues, étroites, qui ſe reçoivent mutuellement d'une façon ſingulière; l'Os *Sacrum* unique reſſemblant aux vertèbres, auquel ſe joint l'Os des Iles de chaque côté, & cet Os comme les Os *Iſchium* & *Pubis* qui ſe joignent au moyen des Cartilages, s'accorde avec ce qui s'obſerve dans le Renard; les vertèbres de la queue qui ſont au nombre de douze à treize, articulées avec l'Os *Sacrum*; trois Os aſſez conſidérables à la jambe de devant, dont le ſupérieur eſt ſemblable au bras de l'homme, le ſecond à la partie ſupérieure du *Cubitus* où s'attache fermement le *Radius*, à quoi ſe joignent trois oſſelets ajuſtés à la première ou à la deuxième articulation, le troiſième enfin, qui n'a point ſon pareil dans les autres quadrupèdes, a un appendice tant ſupérieurement qu'inférieurement; & ſous ce troiſième Os ſont détenus deux oſſelets plus longs, auxquels s'attachent poſtérieurement les Os Seſamoïdes, puis à ceux-ci deux autres petits os qui comme des ongles déliés recouvrent le ſabot; l'Os de la cuiſſe

parfaitement ſemblable à celui de l'homme, auquel s'attachent de chaque côté deux os, dont l'un eſt ſitué entre le *Femur* & le *Tibia*, tandis que l'autre eſt adhérant au *Femur*: un ſeul os au *Tibia*, qui répond à celui de l'homme ſupérieurement, & jamais inférieurement, car il eſt garni d'une appendice à laquelle ſe joint l'os du Talon; ſuivent trois oſſelets de même qu'à la jambe de devant, outre cet os long ſingulier qui ne ſe rencontre point dans les autres Quadrupèdes, auquel s'attachent en-deſſous deux autres oſſelets plus longs, enfin deux petits os ſemblables aux précédens, qui tiennent la place des doigts. Il y a auſſi deux os qui repréſentent le ſabot.

Quant à l'Anatomie intérieure, on y remarque à peu près la même conſtruction dans le Nerf optique, dans la Moëlle épinière & ſes dépendances, dans les mammelles, dans les deux veines qui font l'office de la veine *Azigos*, dans le *Placenta* où l'on a compté juſqu'à ſoixante ou quatre-vingt Cotyledons, & & même plus, dans l'eſtomac & les inteſtins, dans le Foye, la Ratte, & les autres viſcères tant de la poitrine que du Bas-ventre, qui s'obſervent dans la Brebis.

Si l'on s'en rapportoit au premier coup d'œil, on s'imagineroit que les pieds de la Chèvre ne ſont pas propres pour gravir comme elle fait ſans broncher, ſur des Côteaux entourrés de précipices. Cependant *Derham* dans ſa *Théologie Phyſique*, dit avoir obſervé dans les Chèvres privées, qui généralement parlant, ſe plaiſent à grimper ſur les montagues & les rochers, & à faire des ſauts en apparence très-périlleux, que les jointures de leurs jambes ſont très-fortes & roides, que le ſabot du pied eſt creux par-deſſous & garni de bords aigus; & qu'il ne doute point qu'on ne trouve la même choſe dans les Chèvres ſauvages, après ce que le Docteur *Scheuchzer* dans ſon *Itinerarium Alpinum* a dit de leur hardieſſe à grimper ſur les rochers les plus eſcarpés des Alpes, & de la manière dont on les attrappe.

La couleur des Chèvres domeſtiques varie beaucoup; il y en a de blanches, de noires, de fauves, & de pluſieurs autres couleurs, ſoit qu'il s'en trouve pluſieurs enſemble ſur le même individu, ou qu'il ſoit d'une ſeule couleur. Toutes les Chèvres n'ont pas des cornes, & celles qui n'en ont point ſ on

ordinairement plus eſtimées que les autres. On dit qu'il y a beaucoup plus de ces Animaux dans les Pays du Nord que dans le reſte de l'Europe, & que les Boucs y ſont ſi courageux, qu'ils ſe défendent avec les Chiens contre les Loups. Il eſt bien vrai que M. *Linnæus* obſerve que la Chèvre commune habite fréquemment en Suède dans les lieux cultivés: mais outre que cet Animal ſe multiplie davantage dans les Pays chauds ou tempérés que dans les Pays froids, M. *Anderſon* nous apprend qu'on ne peut point élever de Chèvres en Iſlande, parce que leur nourriture qui ſont les tendres feuillages des arbriſſeaux & des jeunes arbres, manque abſolument dans cette Iſle. La Chévre craint le grand froid comme le grand chaud; *Varron* & d'autres après lui ont prétendu qu'elle n'étoit jamais ſans fièvre, parce qu'elle eſt toujours maigre, du moins en apparence, & que la voix lui tremble comme à une perſonne qui a le friſſon ou la fièvre: mais cette prétention nous paroît mal fondée. La Chèvre eſt très-propre; il faut nettoyer tous les jours ſon étable, & lui donner de la litière fraîche; elle hait naturellement la ſalive & l'haleine de l'homme: ainſi quand on lui donne

de l'herbe, du ſon, du pain ou quelqu'autre nourriture, il faut éviter de ſouffler deſſus; car autrement elle ne voudroit pas y toucher, à moins qu'elle ne fût extrêmement preſſée de la faim. On mène les Chèvres aux champs avant que la roſée ait diſparu; on ne les retient à l'étable qu'en Hiver & dans les tems rudes; on les y nourrit de raves, de navets, de choux, de toutes ſortes d'herbes & de feuillages; elles aiment à brouter les ſommités des ronces & des autres arbuſtes dont les hayes ſont garnies; la nourriture des lieux marécageux leur eſt mauvaiſe; on les fait boire ſoir & matin; elles ſont en chaleur depuis le mois de Septembre juſqu'à la fin de Novembre. Il faut les éloigner des Oliviers, de la vigne, des bois taillis, auxquelles elles cauſent un dommage conſidérable en les broutant; car leur morſure eſt pernicieuſe aux jeunes arbres où elles peuvent atteindre, elles atteignent loin en ſe dreſſant ſur leurs pieds de derrière. La Chèvre eſt de peu de dépenſe; on ne lui donne du foin que quand elle a des Chèvreaux, ou qu'elle eſt prête à Chèvroter; elle a beaucoup plus de lait que la Brebis; on la peut traire ſoir & matin pendant

cinq mois, & elle donne juſqu'à quatre pintes de lait par jour : mais on ne commence à la traire que quinze jours après qu'elle a chevroté. Elle ſouffre beaucoup en chevrotant. Il faut ôter les petits à celles qui n'ont qu'un an, & les donner à d'autres ; ne les leur laiſſer que quand elles ont trois ans, & ne leur en laiſſer qu'un ; elles allaitent pendant un mois ; on peut retirer le Chevreau à quinze jours. Il eſt ordinaire que les Chévres faſſent deux Chevreaux d'une ventrée, ce qu'on appelle de *Beſons* ou *Beſſons*. On châtre les Chevreaux au cinquième ou ſixième mois.

Pour ſe faire une bonne race, il faut ſe pourvoir d'un Bouc & des Chévres de la meilleure qualité. Le Bouc doit avoir un grand corſage, les jambes groſſes, le col charnu & court, la tête menue, le poil noir, touffu & mollet, les oreilles grandes & pendantes, la barbe longue & épaiſſe ; ceux qui ont des cornes ſont moins eſtimés ; ils paſſent pour être trop pétulants & dangereux. Il eſt au-reſte à remarquer qu'un Bouc écorné ou ſans cornes engendre ſouvent des petits qui ont des cornes, tandis qu'on voit des Chevreaux ſans cornes engendrés de pères qui en ont : il en eſt

de même des mères. Une bonne Chévre doit avoir la taille grande, la marche ferme & légère, le poil épais, doux & uni, les mammelles grandes avec des pis gros & longs, le derrière ou la croupe large, les cuisses fortes, & les jambes grosses. Il naît des monstres entre les Chevreaux comme ailleurs; on en a vu d'hermaphrodites qui étant parvenus à un âge compétant ont donné du lait, même abondamment; *Aldrovandus* en cite un exemple, & les *Ephémérides d'Allemagne* deux autres; & en outre une Chévre qui mit bas deux Chevreaux, dont l'un avoit deux têtes & deux cols, quatre yeux & quatre oreilles, deux ventres collés ensemble, enfin quatre pieds qui tendoient vers le haut, & autant vers le bas, lequel mourut peu après être né; & l'autre bien conformé qui vécut. Les mêmes *Ephémérides* font mention d'une Chévre monstrueuse qui étoit remarquable par ses grandes cornes, par sa barbe fort longue, & par sa peau très-velue, mais sur-tout en ce que ses mammelles pleines de lait lui pendoient presque jusqu'à tere entre les deux jambes de devant.

Il ne faut pas confondre le *Bouc-Estain* ou *Bouquetin* avec le Bouc ordinaire.

Le *Bouquetin* ſurpaſſe en grandeur le Bouc le plus grand ; la fémelle eſt plus petite que le mâle qui a une grande barbe brune. La couleur de l'un & de l'autre ſèxe eſt un brun qui tire ſur le rouge : leurs cornes ſont noires, pleines de nœuds, & chaque nœud eſt le produit d'une année, recourbées à l'extrêmité, & longues ſouvent d'une aulne & demi ; une de ces cornes pèſe quelquefois douze à quinze livres. Les Bouquetins ont les jambes fort minces, & ſont ſi légers à la courſe qu'ils paſſent facilement par-deſſus les rochers les plus eſcarpés : ils vivent ſur les ſommets des montagnes inacceſſibles & couvertes d'une glace ou d'une neige qui ne fond jamais. Comme ces Animaux ſont d'un tempérament très-chaud, ils ne pourroient guère vivre ailleurs ſans y perdre la vue.

Les Arabes, dit *Belon* au ſecond Livre de ſes *Singularités*, ont une grande facilité d'apprendre des ſingeries à pluſieurs ſortes de bêtes ; & entr'autres ils en apprennent à des Chévres ; ils les ſellent, mettent des Singes à Cheval deſſus, & inſtruiſent la Chévre à faire des bonds & à ruer comme font les Chevaux. Les Chévres d'Heraclée ſont privées, mais

différentes des nôtres ; car elles ſont de petite taille, n'étant pas plus grandes que nos Moutons, & elles ont de petites cornes. Leur poil eſt plus blanc que la neige, aſſez longuet, mais plus délié qu'un cheveu, & plus fin que la ſoie en apparence. On ne les tond pas comme les Brebis, mais on leur arrache le poil ; la chair en eſt auſſi délicate que celle de Mouton, & ne ſent point la ſauvagine. Tous les plus fins Camelots ondés ou ſans ondes, de la beauté la plus exquiſe, ſont faits de la laine de ces Chévres.

Jamais Chévres ne mourut de faim, & l'herbe n'eſt jamais aſſez courte pour qu'elle ne trouvent point à brouter. Mais quoique les Chévres trouvent à brouter par-tout, elles s'accommoderont bien des foins & des gras pâturages, ſi l'on veut les y mener. Quand on en a un grand troupeau, on doit avoir un Chevrier pour les conduire & ſoigner ; il faut qu'il ſoit agile & robuſte pour les ſuivre par-tout à travers les montagnes & les brouſailles, & pour les défendre du Loup, ou d'autres bêtes dangereuſes : mais il n'en pourra conduire que cinquante, parce que ce bétail eſt extrêmement indocile. La Chévre & le Bouc

habitent volontiers avec les Brebis, & leur tempérament ſympathiſe ſi bien avec le leur que leurs maladies ſont à-peu-près les mêmes, & que par conſéquent on y remédie preſque de la même façon. Quelques Auteurs ont avancé d'après les Anciens que les Chévres haiſſent l'Oiſeau qu'on appelle *Tette-Chévre*, *Freſave* ou *Effraye*, parce que comme on ſe l'imagine c'eſt un eſpèce de Chat-huant d'une figure effrayante qui vient la nuit tetter les Chévres, ce qui leur fait perdre le lait & ſouvent la vue même : mais ces Auteurs ſe trompent ; car le *Crapaud-volant* ne ſe nourriſſant que d'inſectes à la manière des Hirondelles n'a jamais mérité de pareilles qualifications.

Nous trouvons dans le *Calendrier des Laboureurs & des Fermiers*, nouvellement traduit de l'Anglois de M. *R. Bradley*, de la Société Royale de Londres, & Profeſſeur de Botanique dans l'Univerſité de Cambridge, un article important ſur cette matière dont nous férons uſage, auriſque de quelques redites, ſans craindre de déplaire au lecteur.

Les Chévres dit M. *Bradley*, commencent vers le mois de Novembre à en-

m'a assuré que la barbe d'un an d'un seul Bouc, laquelle étoit longue & d'une belle couleur, avoit été vendue aussi cher qu'un bon Mouton. Ainsi ce Bouc dédommagera bien des frais. Les fémelles de cette espèce, de même que celles des autres espèces, sont si fécondes qu'elles donnent souvent trois, quatre, & même cinq Chevreaux d'une seule portée : mais je n'ai jamais entendu dire qu'elles en donnassent moins de deux. Ces Animaux sont très-lascifs ; ils produisent très-jeunes ; ils commencent à entrer en rut avec leur mère qu'ils n'ont pas plus de six ou sept mois. La plus grosse espèce est la meilleure pour manger, lorsque les Chevreaux n'ont que quatre ou cinq mois : mais ceux de la plus petite espèce ne se mangent que lorsqu'ils ont un an ; ils ont le goût de la venaison beaucoup plus que ceux de la grosse espèce. J'ai mangé de l'une & de l'autre, accommodée comme la venaison & rôtie & en pâte : mais j'ai trouvé la petite espèce un manger plus délicat. Quoiqu'il en soit, si l'on mange les Chevreaux de l'une & de l'autre espèce, on les trouvera aussi bons que de jeunes faons. On les pépare de la même façon. Le lait des Chèvres est fort estimé &

très bon ; on en fait des fromages excellents, ſemblables aux fromages de *Cheſhire*. La peau s'en vend plus cher que celle des Moutons. On la prépare de la même façon que celle des Daims ; elle eſt douce & moëlleuſe, & cependant auſſi forte que celle du Daim. Le poil le plus court ſert à faire des cordes qui dureront très-long-temps, qui ne pourriront pas même dans l'eau ſalée, & qui ne brûleront pas aiſément ; de ſorte qu'elles ſeroient très-utiles pour les vaiſſeaux, ſi elles ne ſont pas déja en uſage dans la Marine. Si l'on achette un troupeau de Chévres, il eſt convenable de le prendre tout entier & enſemble, plutôt que de différents troupeaux : elles ſont plus d'accord, & elles profitent bien mieux étant élevées enſemble qu'autrement.

Dans l'achat de ces Animaux, on remarque que s'ils boivent le jour même, c'eſt une marque qu'ils ſe portent bien ; car quand ils ſont malades, ils évitent toute boiſſon. Les maladies les attaquent ſubitement ; & ſans un remède prompt elles ſont pour la plupart incurables, & elles les font périr en très-peu de temps. On a remarqué que les Chévres ne reſpirent point par les narines

comme les autres Animaux, mais par les oreilles. Si le troupeau eſt en bon état, les Chévres porteront deux fois l'année, principalement la petite eſpèce. Le panchant de ces Animaux pour la propagation, même pendant qu'ils ſont encore allaités par la mère, abrége leurs jours; de ſorte qu'à l'âge de cinq ou ſix ans ils ſont trop foibles pour rapporter. Ainſi quand ils auront cinq ans, il n'y a plus d'eſpérance que les mâles & les fémelles puiſſent donner des petits. Dans la naiſſance des Chevreaux, il faut diſtinguer avec beaucoup d'attention l'âge des mères qui ne peuvent à un an ou deux les élever, parce que cette nourriture forcée les affoibliroit trop : mais elles auront aſſez de force à trois ou quatre ans. Les Chevreaux nés d'une mère âgée d'un ou de deux ans ſeront ſevrés, ſavoir ceux de la première ou de la plus groſſe eſpéce à un mois, & ceux de la ſeconde à deux mois tout au plus. On pourra les tuer alors, ou bien les nourrir avec du lait de Vache, & ils broubrouteront pendant un mois ou plus long-temps. Les Chevreaux commencent à brouter les jeunes pouſſes des arbres très-peu de temps après leur naiſſance; & s'il eſt poſſible, procurez-

là cinquième ; que la ſixième eſt indifférente ; mais que la ſeptième ne vaut abſolument rien.

L'eſpéce de Chévre ſans cornes qu'on appelle pour cela *Etétée*, eſt renommée par l'abondance du lait, & de plus celles qui ont des cornes ſont ſouvent méchantes. *Columelle* conſeille les Chévres ſans cornes pour les pays chauds & tempérés ; celles au-contraires qui ont des cornes pour les pays plus froids. Il y a, à la vérité, un avantage particulier à l'eſpéce qui a des cornes, lequel ne ſe trouve point dans les autres ; c'eſt de pouvoir connoître l'âge par les cercles autour des cornes. On prétendauſſi que cette dernière eſpèce eſt plus robuſte, & qu'elle vit plus long-temps.

Quelques anciens Naturaliſtes aſſurent que la Chévre voit auſſi-bien la nuit que le jour. Je crois digne des curieux Anatomiſtes la recherche & l'éxamen de la conformité qui ſe trouve entre les yeux de la Chévre, du Chat, de la Chouette, & d'autres ſemblables Animaux. Plus on aura d'exemples de cette eſpéce, & plus on ſera à portée de juger des ouvrages de la Nature. *Mutianus* dit avoir été témoin de l'addreſſe ſurprenante d'une Chévre. Il rapporte que deux Chévres ſe rencon-

trèrent ſur un pont long & étroit, qui par raport à ſon peu de largeur ne leur permettoit pas de paſſer à côté l'une de l'autre, ni de pouvoir ſe retourner ou reculer : comme ni l'une ni l'autre ne vouloit ſauter à cauſe d'un torrent profond & rapide qui paſſoit ſous le pont, l'une des deux pour ſurmonter toutes ces difficultés ſe coucha, tandis que l'autre paſſa par-deſſus ſon corps.

Il vaut mieux avoir un petit troupeaux de Chévre que d'en avoir de grands, parce que ces derniers ſont plus ſujets au Tac (maladie contagieuſe à la quelle les Chévres & les Moutons ſont ſujets) ; & quand une Chévre en ſera attaquée, tout le reſte du troupeau le ſera inévitablement : le troupeau ſera ſuffiſant, s'il eſt compoſé de cinquante de la plus groſſe eſpéce ; mais on peut en avoir quatre-vingt ou cent tout au plus de la petite eſpéce. Ne tenez point les Chévres dans des endroits humides ; elles ſont ſujettes à une eſpéce de fiévre, & auſſi à une maladie contagieuſe & épidémique qui emporteroit tout le troupeau en peu de temps, s'il en étoit une fois attaqué. Cette eſpéce de peſte les attaque principalement lorſqu'elles ſont nourries dans des pâturages trop gras. Cependant ſi l'on

l'on eſt aſſez heureux pour trouver la première & la ſeconde qui en eſt attaquée, il faut ſaigner tout le reſte auſſitôt, & lui ſupprimer toute nourriture, juſqu'à ce que la chaleur du jour ſoit paſſée. On pourra prévenir cette maladie ſi l'on enferme & ſi l'on tue d'abord les Chévres infectées, & ſi l'on a ſoin de les enterrer fort avant: mais ſi malgré ces ſoins tout le troupeau venoit à périr, ne mettez pas trop promptement de nouvelles Chévres dans les mêmes endroits; laiſſez auparavant purifier l'air, de crainte qu'elles ne gagnent la même maladie. Les Chévres ſont attaquées quelquefois d'une maladie qui eſt une eſpéce d'hydropiſie. Pour les guérir, percé la peau-au-deſſous de l'épaule; & l'humeur s'écoulera d'elle-mêmes: on peut guérir cette bleſſure avec du gaudron. Il faut dans ce cas-là que la nourriture principale d'une Chévre ſoit ſéche, & la mener paître ou brouter dans des endroits où les buiſſons d'Aubépine & de Prunellier ſont abondants.

Voilà ce que dit M. *Bradley* ſur les Chévres domeſtiques: nous verrons bientôt ce qu'il dit en particulier de la Chévre d'Afrique plus connue ſous le nom de *Gazelle*.

La Chévre eſt appellée en Grec *Aïx*, en Italien *Capra*, en Allemand *Geis*, en Flamand *Geit*, en Anglois *Goat*, en Suédois *Get*. Le mot François *Chévre*, jadis *Chiévre*, ou *Cabre*, vient du mot Latin *Capra*, comme *Bouc* vient de l'Allemand *Bock*, ou de l'Italien *Becco*, qui ſignifie la même choſe.

Nous renfermerons ſous cet article les propriétés du Bouc, comme mâle de la Chévre. Ces deux Animaux contiennent beaucoup de ſel volatil & d'huile. Le Bouc n'eſt point d'uſage en aliment, ſa chair étant de mauvais goût & d'une odeur déſagréable : cependant lorſqu'il eſt encore jeune, comme de trois à quatre mois, & connu ſous le nom de Chevreau, il a la chair tendre, délicate & agréable au goût ; la digeſtion s'en fait même facilement, & elle convient en tout temps, à toutes ſorte d'âge & de tempérament : mais ſon uſage eſt ſurtout eſtimé pour les perſonnes convaleſcentes qui relèvent d'une grande maladie où elles ont été fort épuiſées. Quant à la Chévre, il eſt rare auſſi de s'en ſervir en aliment, à moins qu'elle ne ſoit bien jeune ; car autrement ſa chair eſt dure & difficile à digérer. Quelques Auteurs aſſûrent que les Chévres ſont ſu-

jettes à l'épilepſie, & qu'elles communiquent cette maladie à ceux qui ſe nourriſſent de leur chair : d'autres traitent cela de fable, & aſſûrent que la chair de Chévre nourrit beaucoup, qu'elle repare les forces, & qu'elle eſt facile à digérer. Nous croyons qu'il en eſt de celle-ci comme du Bouc qui eſt bon étant jeune & qui devient mauvais en vieilliſſant : ainſi une jeune Chevrette de trois mois qui tette encore, peut faire une très-bonne nourriture, & elle ne contracte de mauvaiſe qualité qu'en avançant en âge.

Le ſang le ſuif, la fiente & l'urine de Bouc, ainſi que le lait de Chévre, ſont d'uſage en Médecine. Le ſang de Bouc eſt ſudorifique & réſolutif, propre pour la pleuréſie, pour diſſoudre le ſang grumelé, pour chaſſer les graviers, & exciter les urines & les mois aux femmes. La doſe en eſt depuis un ſcrupule juſqu'à quatre, ſoit en bol, ſoit mêlé dans une liqueur appropriée. Pluſieurs préfèrent au ſang de Bouc domeſtique celui de Bouc-eſtain qui comme nous l'avons déjà inſinué, eſt une eſpèce de Bouc ſauvage qui habite les montagnes de Suiſſe & de Savoye, d'où l'on nous apporte le ſang tout préparé. Cette prépa-

ration consiste à faire sécher doucement le sang de Bouc pour le pouvoir garder & réduire en poudre suivant le besoin. On nourrit pour cela à la maison pendant un mois un Bouc d'âge moyen avec la Pimprenelle, l'Ache, le Persil, la Mauve, la Saxifrage: on lui fait ensuite ouvrir les artères, & l'on ramasse le sang qui coule dans un plat de terre pour en séparer & rejetter la férocité comme inutile, puis on le fait sécher au soleil, ou à une chaleur douce du feu, & on le garde en un lieu sec dans des bouteilles bien bouchées où il se conserve sans se gâter pendant plusieurs années. La nourriture particulière qu'on donne au Bouc est à dessein de rendre son sang plus pur & plus spiritueux. La méthode de traiter les pleurésies par le sang de Bouquetin n'est plus guères d'usage que dans les campagnes où elle réussit très-bien, parce que les gens de campagne craignent la saignée, & ont beaucoup de confiance aux remédes qui favorisent les sueurs. Par cette méthode il faut peu saigner: la dépletion excessive des vaisseaux occasionne un trop grand relâchement qui s'oppose à la résolution du sang tenace & covéneux engagé dans la pleure, & qui ôte les forces nécessaires au malade

pour pouſſer des ſueurs abondantes ; au lieu qu'en ne ſaignant qu'une ou deux fois, & donnant le ſang de Bouquetin ſur le champ, l'élaſticité des vaiſſeaux reſtant entière briſe & atténue le ſang qui engorge la pleure, & lui fait reprendre les routes de la circulation : il n'en eſt pas de même dans les villes où le goût pour la ſaignée eſt devenu dominant, & où on l'employe ſans raiſons dans toutes les maladies comme un ſpécifique univerſel. Si l'on donne le ſang de Bouquetin après ſept ou huit ſaignées, qu'on regarde aujourd'hui comme un nombre modéré dans la pleuréſie, ce remède ne peut manquer de ne pas réuſſir, les forces du malade ſe trouvant épuiſées, & les vaiſſeaux manquant d'un reſſort ſuffiſant pour réſoudre les embarras de la pleure. Le malade eſt donc la victime d'une méthode bonne en elle-même, mais pouſſée trop loin ; & la pratique nous a toujours fait voir que le grand nombre de ſaignées eſt en général funeſte dans la pleuréſie. C'eſt ce qui nous fait penſer que dans cette maladie extrêmement fâcheuſe par elle-même, deux ſaignées faites coup ſur coup & ſuivies promptement du ſang de Bouquetin offrent une voye plus ſûre de guériſon

que celle qu'on prétend obtenir par des saignées abondantes dont nous n'avons guères vû que de mauvais effets.

Le suif de Bouc, appellé en Latin *Sevum Hirci*, nous est apporté d'Auvergne, de Nevers, & d'autres endroits : on doit le choisir dur, sec & blanc. Ce suif est émolient, résolutif & discussif ; il entre dans les compositions de quelques onguens, cérats & emplâtres. On le mêle à la dose d'un once dans les lavemens anti-disentériques, & on le dissoud dans une décoction vulnéraire pour consolider & mondifier les ulcères des intestins. *Schroder* le donne comme un spécifique contre la strangurie, si on l'employe en liniment sur le nombril, & le vante encore beaucoup en suppositoire contre les Hémorrhoïdes. Les Chandeliers en font un grand usage.

La fiente de Bouc & de Chévre contient beaucoup de sel volatil & âcre, ce qui la rend détersive, digestive & résolutive : on l'employe intérieurément pour la pierre, pour exciter l'urine & les mois aux femmes, pour les obstructions de la ratte, & contre l'hydropisie. On s'en sert aussi extérieurement pour la galle, pour les tumeurs froides, & pour les duretés de la ratte & du foye : étant

calcinée, elle donne une poudre très-fine propre dans tous les cas où les déterſifs ſont néceſſaires, comme l'Alopécie & les Dartres.

L'urine de Bouc bue chaudement au ſortir de l'Animal, eſt regardée comme un excellent remède pour pouſſer les urines & pour guérir l'hydropiſie. Le Docteur *Reiſelius* nous aſſûre dans les *Ephémérides d'Allemagne*, *Décurie* 1., *Année* 11., *page* 319, avoir guéri une jeune fille hydropique confirmée par l'uſage de cette urine. *Schroder*, *Ettmuller* & pluſieurs autres Médecins la vantent beaucoup pour cette maladie, & pour guérir la néphrétique, & nettoyer les conduits urinaires des glaires & des graviers.

Le lait de Chévre tient le milieu entre le lait de Vache & celui d'Aſneſſe; il eſt moins épais que le premier, & moins ſéreux que le ſécond; ce qui fait qu'on le donne par préférence aux perſonnes d'un tempéramment humide dont l'eſtomac eſt relâché, pour leſquelles le lait de Vache ſeroit trop péſant, & celui d'Aſneſſe trop aqueux. Ce lait eſt un peu aſtringent parce que les Chévres broutent ordinairement des bourgeons de Chêne & d'autres plantes aſtrin-

gentes qui donnent à leur lait cette qualité. C'eſt pour cela qu'outre les maladies de poitrine où il convient, mais moins bien que celui d'Aſneſſe, on lui donne la préférence dans les maladies conſomptives accompagnées de cours de ventre ſéreux, auſſi-bien que dans les cours de ventre longs & opiniâtres de toute eſpèce: il n'eſt pas moins propre pour rétablir les enfans en chartre, & redonner de l'embonpoint aux perſonnes qui ſeroient extrêmement maigres ſans être autrement incommodées. Il faut ſeulement faire attention lorſqu'on ordonne ce lait au malades, que l'Animal ne broutte que des herbes dont le ſucs ſoient benins & modérés: les Chévres aiment beaucoup les Tithimales dont le ſuc eſt cauſtique; ce qui charge leur lait de ſels âcres qui peuvent cauſer ou augmenter la fièvre en enflammant la maſſe des humeurs: mais en les nourriſſant de plantes choiſies, on n'a point à en craindre ce mauvais effet. Le petit lait de Chévre eſt plus appéritif & diurétique que celui de Vache à cauſe des ſels qu'il contient: ainſi on le préfère dans la goutte, le ſcorbut & les obſtructions du bas-ventre; il purge doucement, ouvre, nettoye & rafraîchit, ſur-tout ſi l'on

nourrit l'Animal avec des plantes appropriées à la maladie. Le lait d'une Chévre à qui l'on a donné des purgatifs, avalé par la nourrice, purge l'enfant doucement & ſuffiſamment. Quant au régime qu'on doit obſerver dans l'uſage de ce lait, il eſt le même engénéral que celui que nous avons preſcrit ci-deſſus pour le lait de Vache; on peut conſulter cet article.

Outre les propriétés médicinales du Bouc & de la Chévre que nous venons de détailler, nous croyons devoir expoſer ici en peu de mots l'utilité que les autres Arts en retirent.

La peau de Bouc eſt employée à beaucoup de choſes; on en fait des ſacs qui ſervent de vaiſſeaux pour tranſporter du vin, des huiles, de la Térébanthine, & pluſieurs autres matières liquides. Les Orientaux s'en ſervent pour paſſer les rivières à la nage, & pour ſoutenir les radaux qui tranſportent les marchandiſes par eau d'un endroit à un autre. Le Marroquin eſt fait avec des peaux de Bouc & de Chévre; on en prépare de rouge & de noir. Le plus beau & le meilleur Marroquin rouge vient du Levant; il a été rougi avec de la Lacque & d'autres drogues. Le plus beau & le meil-

leur Marroquin noir vient de Barbarie : on choisit l'un & l'autre hauts en couleur, d'un beau grain, doux au toucher, d'une odeur qui n'est point désagreable. Ces Marroquins se préparent aussi en plusieurs villes de France : mais ils n'ont ni la beauté ni la durée de ceux de Barbarie & du Levant.

Le suif de Bouc entre dans l'Emplâtre nervin de la Pharmacopée de *Lemery*.

Prenez du sang de Bouquetin pulvérisé un gros.

Délayez-le dans un petit gobelet de vin rouge tiède, pour une potion à prendre dans la pleurésie après une ou deux saignées préliminaires.

Prenez du sang de Bouquetin préparé & mis en poudre, un demi-gros; du sel de Chardon-bénit, & du sel volatil huileux de *Sylvius*, de chacun dix grains; du Bezoard minéral, huit grains.

Incorporez le tout avec demi-gros de confection Alkermes pour former un bol à donner au malade, enveloppé dans du pain à chanter, en avalant par-dessus un ver de ptisane de scorsonère, dans la pleurésie.

Prenez de la graiſſe de l'Epiploon d'un Bouc, quatre onces ; du jus de ces Raiſins noirs appellés *Marroquins*, exprimé avant leur maturité, trois onces de la Cire jaune, une demi-once.

Mêlez le tout, la Cire étant préalablement fondue avec la graiſſe qui aura auſſi été bien lavée ; & gardez cette pomade qui eſt bonne pour enlever les croûtes du nez, & pour guérir les fiſſures des lèvres & des mammelles.

La Chévre des Alpes qu'on nomme vulgairement *Chamois* ou *Yſard* ; *Capra Alpina*, offic. Dal. Pharm. 438. *Capra Alpina, ſive Rupicapra*, Schrod. 276. *Rupicapra*, Bellon. Obſerv. ed. Clus. 57. Geſn. *de Quad.* 292. Charlet. Exerc. 9. Jonſt *de Quad.* 52. Raii ſynop. Anim. *Quad.* 78. *Dorcas ſive Rupicapra*, Aldrov. *de Quad.* Biſulc. 725. *Caper montanus Alberto. Capra cornibus ſurrectis uncinatis*, Linn. Syſt. Nat. 71. *Capra montana* ; *Tragus Dorcas* ; *Caprea Varroni*, *Plinio*, *Martiali*, *Scaligero* ; *Ægagros Oppiani* ; *Kemas Æliani*, *Dama Veterum*, *Quorumd.*

Le Chamois eſt bien connu. On trouve deux deſcription Anatomiques de cet Animal, l'une qui eſt inſérée dans les *Ephémérides d'Allemagne*, & l'autre dans les *Mémoires de l'Académie Royale des Sciences* : nous n'heſiterons pas à donner la préférence à la dernière comme étant & plus ample & plus exacte.

Le Chamois dont nous faiſons la deſcription, diſent Meſſieurs les Académiciens de Paris, étoit un peu plus grand qu'une Chévre. Il avoit les jambes plus longues ; le poil en récompenſe étoit plus court. Le plus long, qui garniſſoit le ventre & les cuiſſes, n'avoit que quatre pouces & demi : ſur le dos, il étoit encore plus court. Le poil qui couvroit le dos & les flancs, étoit de deux eſpéces ; car entre le grand poil qui paroiſſoit, il y en avoit un petit fort court, & très-fin, caché deſſous, autour des racines du grand, comme au Caſtor. La tête, le ventre, & les jambes n'avoient que le gros poil. Aux endroits où ce gros poil étoit long, comme au-deſſus de la tête, au col, au dos, aux flancs & au ventre, il étoit un peu friſé & ondé comme aux Chévres. Le deſſus du dos, le haut de l'eſtomac, le bas de la gorge, les flancs,

le deſſus de la tête & le dehors des oreilles étoit de couleur de minime brun. Il y avoit encore depuis les oreilles juſqu'aux narines une bande de la même couleur, qui enfermoit les yeux. Le reſte du poil étoit d'un blanc ſale & rouſſâtre.

La queue n'avoit que trois pouces de long. Les oreilles en avoient cinq. Elles étoient par le dedans bordées d'un poil blanc. Le reſte étoient ras & de couleur châtain-brun. Les yeux étoient grands; ils avoient une paupière interne qui ſe retiroit vers le petit coin de l'œil: elle étoit rouge. C'eſt peut-être ce qui a fait dire à *Albert* que le Chamois a les yeux rouges. La lèvre ſupérieure étoit un peu fendue, à peu près comme au Lièvre. Les cornes ſortoient au devant du front fort peu au deſſus des yeux. La couleur en étoit noire. Elles étoient rondes & rayées par des cercles, & non en vis. *Oppien* appelle le Chamois *Strepſiceros*, c'eſt-à dire, qui a les cornes tournées. *Aldrovande* & *Geſner* interprètent ce mot qui eſt équivoque, & croyent avec raiſons qu'*Oppien* a entendu que ces cornes ſont tournées & courbées en arrière, & non pas tournées en vis comme elles ſont au Mouton de Candie que

Belon appelle *Strepſiceros*. En effet, les cornes de notre Chamois étoient tournées en arrière : mais parce qu'il étoit encore jeune, elles n'étoient pas crochues comme elles ſont aux plus âgés, à qui elles deviennent ſi crochues en arrière, & ſi pointues, qu'on dit que ces Animaux les font entrer dans leur peau en ſe voulant grater ; & qu'il arrive quelquefois qu'elles y demeurent tellement engagées qu'ils ne les enpeuvent retirer ; ce qui eſt cauſe qu'ils meurent de faim. On dit auſſi que ces crochets leur ſervent à ſe retenir quand ils tombent du haut des rochers ſur leſquels ils aiment à courir.

On eſt en doute ſi le Chamois eſt l'Animal que *Pline* appelle *Rupicapra*, ou ſi c'eſt le *Caprea* ; car Pline dit que ce ſont deux eſpèces de Chévres ſauvages. *Jonſton* croit que le *Caprea* de *Pline* eſt notre Chevreuil. *Scaliger* veut que *Caprea* ſoit le Chamois, & que le Chevreuil ſoit le *Capreolus* que *Votton* expliquant *Columelle* ne diſtingue point de *Caprea* non plus qu'*Aldrovande*, qui dit que *Caprea* eſt appellé Chevreuil en François ; en ſorte que *Rupicapra*, ſelon *Scaliger*, eſt un genre commun à *Caprea* & à *Ibex*. Il y a néanmoins apparence

que le *Rupicapra* des Anciens eſt notre Chamois, parce que *Pline* dit que le *Rupicapra* eſt différent du *Damas*, en ce qu'il a les cornes tournées en arrière, & que le *Dama* qui eſt un autre Animal que notre Daim, les a tournées en devant : & d'ailleurs il dit que le *Caprea* a les cornes branchues, ce qui convient au Chevreuil. *Belon* prétend que le Chamois a pris ſon nom du Grec *Kemas* : mais la deſcription qu'*Elien* fait du *Kemas*, le fait paroître fort différent du Chamois ; car il dit entr'autres choſes que le *Kemas* a les cornes tournées en devant. Il dit encore qu'il a les oreilles garnies d'un poil fort épais; ce qui ne s'eſt point trouvé dans notre Chamois, ainſi qu'il à été remarqué. Or *Scaliger*, qui ſe plaint avec raiſon du peu d'exactitude que les Anciens ont apporté à décrire, & à bien diſtinguer les Animaux par leurs propres noms, a beaucoup contribué lui-même à la confuſion qui ſe trouve encore à préſent dans les noms de tous ceux qui tiennent de la Chévre, deſquels il s'agit ici. Car outre la confuſion qu'il fait de *Caprea* avec *Rupicapra*, il a encore donné lieu à *Aldrovande* & à *Geſner* de croire que le *Kemas* qu'il prend pour le Chamois, eſt appellé Faon

en François ; & cette erreur de *Scaliger* vient de ce qu'il n'a pas fait la distinction qu'il y a entre *Kemas*, suivant sa signification ordinaire, & *Kemas*, selon celle en laquelle les Poëtes l'employent, car selon la première, il signifie à la vérité notre Faon ; *Kemas* venant de *Koipàco*, qui signifie dormir, ou être couché, parce que les Faons des bêtes sauvages n'osent pas sortir des tanières & des cavernes où ils dorment & sont couchés ordinairement : mais selon la seconde signification qui est particulière aux Poëtes, au rapport d'*Elien*, il signifie un Animal tout-à-fait différent du petit du Cerf & des autres Animaux que l'on appelle Faon en François.

Notre Chamois avoit des dents incisives seulement en la mâchoire d'enbas, comme les autres Animaux qui ruminent. Elles étoient au nombre de huit, & inégales ; celles du milieu étant beaucoup plus larges que celles qui étoient aux côtés, à peu près comme à la Gazelle. Les pieds étoient fourchés, & creusés par-dessous, & non remplis de chair comme à la Gazelle ; car la chair étoit retirée en dedans, de manière que chaque ongle portoit en terre presque de même qu'aux Chevaux, & l'extrêmité

de la corne qui portoit à terre, étoit fort aiguë.

La partie antérieure de l'épiploon étoit attachée à gauche au premier ventricule. En paſſant au côté droit, elle s'attachoit au troiſième : deſcendant de là elle paſſoit par-deſſous la partie inférieure du premier, & en remontant par derrière s'attachoit au fond de ce premier ventricule ; enſorte que cet épiploon n'étoit point couché ſur les inteſtins comme il eſt ordinairement. Il y avoit trois ventricules. Le premier, qui étoit le plus grand, étoit compoſé de deux membranes, dont l'intérieure étoit veloutée, & ſe pouvoit aiſément ſéparer de l'extérieure. Le ſecond, qui étoit le plus petit, avoit des rides élevées en dedans, qui formoient différentes figures, & compoſoient comme un rézeau. Le troiſième, qui étoit d'une grandeur moyenne, avoient des feuillets dentelés, comme il y en a au troiſième ventricule des Bœufs. *Bartholin* a trouvé dans le Chamois dont il a fait la deſcription, que les deux orifices du ventricule (car il ne parle que d'un ventricule) étoient fort proches l'un de l'autre ; mais ils étoient fort éloignés dans notre ſujet, ainſi que la figure le fait voir. Le troi-

gent les uns aux autres, lorſqu'ils paſſent l'hiver dans des montagnes couvertes de neige, où ils ne peuvent trouver d'herbe. La pelotte que nous avons trouvée, ne parroiſſoit point être compoſée de poils, mais de fibres ligneuſes; ce qui ſe reconoiſſoit par l'inégalité de ces fibres, qui n'étoient point d'une même groſſeur, ni d'une figure uniforme comme ſont les poils. Il faut encore conſiderer qu'on trouve de ces pelottes dans le ventre des Chevaux, qui ne ſont point des Animaux qui ſe léchent, & dans leſquels elles doivent être faites d'autre choſe que de poil. Auſſi la plûpart des Auteurs, & entr'autres *Camérarius* & *Geſner*, croyent que ces pelottes ſont compoſées du reſte des herbes que les Animaux ont mangées, dont les fibres les plus dures n'ont pu être digérées; & ils diſent que ces fibres ſont particulièrement du Doronic que quelques-uns eſtiment être une eſpèce d'Aconit; car bien que les feuilles du Doronic ſoient tendres & molles, elles ont des nerfs fibreux, à peu près de même que le Plantain. *Pline* ſemble appuyer cette opinion, quand il dit que les Chamois vivent de poiſon, de même que les Cailles; car quoique les Botaniſtes ne ſoient pas d'accord ſur le

poiſon du Doronic, & que quelques-uns doutent s'il eſt poiſon aux hommes, ils conviennent néanmoins qu'il eſt poiſon à la plûpart des bêtes. On croit que les Chamois mangent le Doronic pour ſe garantir du vertige, auquel ils pourroient être ſujets lorſqu'ils courent ſur les pointes des hauts rochers. *Velſchius* aſſûre que ces pelottes ne ſe trouvent que dans le premier ou dans le ſecond ventricule : celle que nous avons trouvée étoit dans le troiſième. *Camérarius* remarque que c'eſt vers le mois de Novembre qu'elles s'engendrent : notre diſſection a été faite en Décembre.

Tous les inteſtins enſemble, ſans comprendre le *Cæcum*, avoient quarante pieds de longueur. Le *Cæcum* étoit de huit pouces. Le Colon n'avoit pas plus d'un pied. La ratte étoit ronde & platte comme un gâteau : elle étoit épaiſſe de huit lignes dans la moitié qui étoit adhérante au grand ventricule ; l'autre moitié, qui n'étoit point adhérante, alloit toujours en diminuant ſon épaiſſeur juſqu'au bord qui étoit fort mince. Le foye avoit trois lobes, deux grands, & un petit. La véſicule du fiel étoit au milieu du lobe droit. Entre les Animaux qui n'ont point de fiel, *Pline* met les Ché-

vtes, dont le Chamois eſt une eſpéce. Celui que *Bartholin* a diſſéqué n'en avoit point. Les reins étoient longs de deux pouces. La membrane adipeuſe n'étoit pas jointe & ſerrée à l'ordinaire ſur le corps du Rein, mais elles laiſſoit un eſpace vuide entre deux. La même choſe a été remarquée par *Bartholin* dans ſon Chamois. Le haut de la membrane adipeuſe du Rein droit étoit attaché au petit lobe du foye. Les portières de la Matrice étoient extraordinairement longues, & recourbées avec pluſieurs replis & circonvolutions. Le teſticule étoit joint à l'extrêmité de la portière, qui eſt proprement la trompe de la Matrice des Brutes. Les vaiſſeaux préparans jettoient des rameaux non-ſeulement dans le teſticule & dans la matrice, mais même dans la veſſie. Les ligamens ronds prenoient leur origine aux côtés de la matrice à l'endroit où elle ſe fourche pour former les deux trompes ou portières, & deſcendoient à l'ordinaire dans les Aines où ils ſe dilatoient, pour faire ce qu'on appelle la Patte d'Oye. Le poumon avoit huit Lobes, quatre au côté droit, trois au gauche, & le huitième au-dedans de la duplicature du Médiaſtin. Le cœur étoit long & pointu.

Vers la pointe il y avoit une apophyſe calleuſe, blanche, dure & ronde : elle ſortoit hors du cœur de la groſſeur du bout du petit doigt.

Le cerveau étoit grand à proportion du corps, ayant deux pouces de largeur ſur trois de longueur, y comprenant le cervelet. Les anfractuoſités étoient plus fréquentes & plus diverſifiées qu'elles ne ſont ordinairement dans les Brutes. Quoique le grand cerveau fût diviſé en partie droite & gauche par une longue cavité à l'ordinaire, il n'y avoit point néanmoins de production de la dure-Mère, pour faire ce qui s'appelle la Faulx : il y avoit ſeulement une ligne très-peu élevée, qui répondoit à la cavité du cerveau. Le Lacis Choroïde étoit fort dilaté par l'affluence du ſang qui avoit été retenu dans les vaiſſeaux dont il eſt compoſé. La glande pinéale étoit groſſe, ayant plus d'une ligne de diamètre : ſa figure étoit plus ronde qu'à l'ordinaire. Le nerf optique entroit dans le globe de l'œil hors l'axe, beaucoup plus vers le frond que vers la joue. En dedans du globe de l'œil, il entroit par l'extrêmité du tapis, qui étoient de couleur brune. Le cryſtallin étoit plus convèxe en dehors qu'en dedans. Il étoit na-

turellement diviſé en trois ſur la ſuperficie de ſa partie intérieure. La membrane arachnoïde étoit fort épaiſſe & dure; enſorte qu'elle ſe ſéparoit aiſément du cryſtallin.

Telle eſt la deſcription Anatomique du Chamois faites par Meſſieurs nos Académiciens, & ſi bien faite que nous ne trouvons rien à y ajoûter, ni à en retrancher: trop heureux ſi nous avions plus ſouvent occaſion de tirer nos deſcriptions de l'excellent Recueil de leurs *Mémoires pour ſervir à l'Hiſtoire Naturelle des Animaux*. Le Lecteur curieux d'Anatomie, loin d'y rien perdre, y gagneroit conſiderablement. Ces Meſſieurs ne parlent point de deux ouvertures que le Chamois a derrière les cornes, & dont il eſt fait mention dans les *Ephemérides d'Allemagne*. Quelques Auteurs ont prétendu que ces trous ſervoient à l'Animal pour reſpirer, ſuivant l'idée des Anciens, & entr'autres du Poëte *Oppien*: mais cette opinion ne nous paroît pas vraiſemblable, vu qu'on a obſervé que le crâne ſe trouve au fond de ces ouvertures ſans qu'il y ait d'autre iſſue

Le Chamois eſt un Animal timide; il habite les rochers les plus eſcarpés: la

la Suiſſe, du Tirol & de quelques autres pays montueux : cependant, ne pouvant pas ſauter avec autant de facilité que les Bouquetins, ils ne montent pas juſqu'aux plus hauts ſommets. On en voit même deſcendre ſur les Alpes de moyenne hauteur, où ils s'aſſemblent quelquefois autour de certains rochers ſabloneux qu'ils lèchent auſſi avidement que s'ils étoient ſalés : auſſi les habitans nomment-ils ces endroits *Sulzen* ou *Salines*. Les Chaſſeurs ſe cachent aux environs pour ſurprendre ces Animaux, & pour les tirer. *Geſner* & ceux qui l'ont copié aſſûrent qu'ils ſe ſervent de leurs cornes qui ſont noires & recourbées, pour s'accrocher aux montagnes eſcarpées où ils veulent monter : mais l'expérience des chaſſeurs n'a point confirmé cette obſervation. Les deux ſèxes ne diffèrent point par leur grandeur & leur figure, comme ceux de Bouquetins. *Geſner* dit que leur couleur eſt un roux qui tire ſur le brun, qui s'éclaircit en Eté, & qui s'obſcurcit en Hyver. Il ajoûte qu'ils s'en trouve quelquefois de blancs & de noirs. Au-reſte, les Chamois ou les Daims Suiſſes ſont de deux eſpèces. L'une, plus petite & plus rougeâtre que l'autre, ne deſcend jamais aux vallons ; elle demeure,

le voyant. à la fin de l'Eté ils ſont très-gras. On trouve ſouvent dans l'eſtomac des Chamois une ſorte de pierre en boules que quelques Auteurs appellent *Bezoard Germanique*. Toutes celles que M. *Altmann* a vues dans le Canton de Berne, ſont ſemblables aux boules qui ſe forment dans l'eſtomac des Chevaux & des Vaches. Le poil que ces Animaux avalent en ſe léchant, ſe couvre d'abord d'une légère mucoſité qui s'endurcit peu à peu. M. *Scheuchzer*, témoin très-digne de foi, aſſure que toutes les boules de Chamois qu'il a vues dans le pays des Griſons, où elles ſe trouvent plus fréquemment que nulle part ailleurs, étoient formées de petites fibres de plantes, entortillées & arrondies en forme de globe par le mouvement de l'eſtomac. Outre l'Homme, les Chamois ont encore deux ennemis capitaux, dans les Loups-Cerviers que cependant les Suiſſes ſont preſque venus à bout de détruire; & dans une eſpèce d'Aigles appellées *Laemmer-Geyer*, c'eſt-à-dire, *Vautours des Agneaux*. Cas Tyrans de l'air ont une manière ſurprenante de ſe rendre maîtres des Animaux qui ſont trop grands pour être emportés. Lorſqu'ils voyent paître un Chamois, ou une Chévre, ſur une

montagne roide, ou sur un roc escarpé, ils prennent leur vol si près de ces Animaux, qu'ils les renversent & les font tomber dans le précipice ; après quoi ils jouissent commodément de leur proye.

Comme il est juste qu'on sache à qui nous sommes redevables de nos lumières, nous avertissons avec reconnoissance que ce dernier article est tiré du *Journal Etranger* rédigé par le savant & infatigable Auteur M. l'Abbé *Prevost*.

Le Chamois s'appelle en Italien *Capra Selvatica* ; en Espagnol *Cabra Montez* ; en Allemand *Gems* ; en Flamand *Alpise Geit* ; en Anglois *Shamoys*, ou *Wild Goat*. *Belon* dit au livre 1 de ses *Singularités* que l'appellation Françoise du Chamois est venue de la Grecque *Kemas*, & que le mot *Ysard* est une antique diction Françoise. *Ménage* n'en dit rien.

La Chévre des Alpes ou le Chamois contient en toute ses parties beaucoup de sel volatil & d'huile. Les parties que cet Animal fournit à la Médecine, sont la graisse ; le fiel, & la pierre qui se trouve quelquefois dans son estomac, appellée *Egagropile*, comme qui diroit *boule*, *balle* ou *pelotte de Chamois* ou *de Chévre Sauvage* ; autrement *Bezoard*

d'Allemagne. La graiſſe de Chamois mêlée avec du lait, eſt bonne contre la phthiſie & les ulcères du poumon : il en faut continuer l'uſage pendant du temps. Le fiel fortifie la vue, déterge les ulcères de la cornée, & diſſipe les tayes ſi l'on s'en ſert en collyre. Quelques Auteurs aſſurent même qu'il guérit la nyctalopie, qui eſt une eſpèce de maladie dans la quelle la vue s'affoiblit ſur la fin du jour ; en ſorte que ceux qui en ſont attaqués ne voyent preſque pas à ſe conduire vers le Soleil couchant, quoique quelques heures auparavant & en plein jour ils vîſſent à-peu près comme les autres. L'*Egagropile* eſt une pierre de la groſſeur d'une noix au plus, de couleur noirâtre, & qui rend une odeur agréable lorſqu'on la rompt. Cette pierre étoit autrefois fort recherchée ; on la regardoit comme le ſubſtitut du Bezoard Oriental, & on l'employoit contre la fièvre maligne, la Peſte, le Poiſon, & dans tous les cas où il falloit augmenter la tranſpiration, fortifier le cœur, réſiſter au venin, & pouſſer vers la peau un levain dangereux mêlé dans la maſſe des humeurs la priſe en étant depuis un demi-ſcrupule juſqu'à un ſcrupule dans quelque eau cordiale ; & depuis trois

juſqu'à ſix grains en qualité de préſervatif : mais aujourd'hui qu'une phyſique éclairée examine avec plus d'attention qu'autrefois les objets qu'elle embraſſe, & qu'elle évalue les propriétés des corps avec plus d'exactitude & de ſévérité, l'*Egagropile* eſt bien déchue de ſon credit. Lilluſte Auteur dont nous continuons l'Ouvrage, M. *Geofroy*, a remarqué que cette pierre ou boule eſt formée par un amas de poils que l'Animal avale en ſe léchant & par un reſte de fibres des plantes que ſon eſtomac n'a pu digérer : ces fibres & ces poils s'ourdiſſent de manière qu'ils ne forment plus qu'un corps qui reſſemble à une boule de feutre : il s'en trouve qui ſont recouvert d'une couche bezoardique fort mince ; ce qui donne à celles-ci quelque vertu. Ces boules naiſſent ordinairement dans le premier ventricule des Animaux qui ruminent, & dans l'eſtomac de ceux qui ne ruminent point : telles ſont la pierre de Porc-Epic Sauvage, & les autres boules de poil trouvées dans les Chévres, dans les Bœufs, les Vaches & dans d'autres Animaux, comme il a été déja obſervé ci-deſſus. Ces boules ne ſont donc pas fort eſtimées à préſent, & on leur préfère avec

raiſon les préparations de corne de Cerf dans le cas où on les employoit auparavant. Ce qui trompoit les Anciens, c'eſt qu'ils s'imaginoient que ces pierres étoient formées du ſuc des plantes dont ces Animaux ſe nourriſſoient ; & que ces plantes étant vulnéraires & alexipharmaques, elles devoient retenir les mêmes propriétés : mais leur ſtructure a fait connoître qu'on n'en devoit pas attendre un grand effet ; en ſorte qu'elles ſont relegüées aujourd'hui dans les cabinets d'Hiſtoire Naturelle comme une choſe de pure curioſité.

La peau de Chamois eſt mollette & chaude ; on l'employe à notre uſage avec beaucoup d'utilité.

La Chévre d'Afrique ou la Gazelle, la Chévre ou l'Animal du muſc ; *Animal Moſchiférum*, offic. Dal. Pharm. 441. Raii Synop. Anim. *Quad.* 127. *Moſchius, ſive Moſchi Capreolus*, Schrod. 301. Geſn. *de Quad.* 786. *Capra Moſchi* Aldrov. *de Quad.* Biſulc. 743. Jonſt. *de Quad.* 55. *Capra Moſch*, *aliis Cervus odoratus*, Charlet Exerc. 10. *Moſchus*, Lemer. 581. *Capra cornibus teretibus, dimidiato-annulatis, arcuatis*, Linn. Syſt. Nat. 71. *Gazella, ſeu Caprea Moſchi* ; *Gazella Africana* ; *Tra-*

gus Strepſiceros ; *Oryx Antiquorum* ; *Gazelus* ; *Dorcas peregrina*, *Libica*, *ſive Moſchifera* ; *animal Moſchi*, *Moſchum gignens*, *ſive ex quo Moſchus colligitur*, Nonnull.

On trouve une très-ample deſcription Anatomique de cette eſpèce de Chèvre, faite par Meſſieurs de l'Académie Royale des Sciences, & dont nous allons profiter.

Les cinq Gazelles dont nous faiſons la deſcription, diſent ces Meſſieurs, nous ont été apportées à divers temps. Il y en avoit une mâle, trois fémelles, & un Faon qui étoit auſſi fémelle. La première que nous avons diſſéquée, qui étoit la plus grande & la plus âgée, nous fut apportée avec ſon Faon, du parc de Verſailles, où on nous dit qu'elles avoient toutes deux été tuées par une autre Gazelle mâle. Nous trouvâmes que l'épaule gauche de la mère étoit toute briſée, & que le Faon avoit trois jambes rompues. Cela nous fit faire reflexion ſur ce que *Belon* dit que la Gazelle eſt l'*Oryx* des Anciens, qu'*Oppien* repréſente comme un Animal étrangement cruel & farouche : mais nous ne trouvâmes point les autres marques qui ſelon les Auteurs, ſont particulières à l'*Oryx* ; comme d'a-

voir une seule corne au milieu du front, ainsi que dit *Aristote* ; d'avoir tout le poil tourné vers le tête, selon *Pline*; d'avoir de la barbe au menton, selon *Albert*; & d'avoir assez de force pour battre les Lions & les Tigres, ainsi qu'*Oppien* le rapporte. Car nos Gazelles avoient la façon fort douce, & l'on dit aussi que ces Animaux ne se mettent point en fureur, si ce n'est quand on touche leurs cornes. Les Auteurs Arabes appellent la Gazelle *Algazel*, c'est-à-dire Chévre ; & elle est vraisemblablement la *Dorcas*, ou Chévre Libyque, qui n'est point autre que la Chévre *Strepsiceros*, ou Chevreuil d'Egypte, quoique *Scaliger* prétende que le *Strepsiceros* est une espèce de Mouton. *Elien* dit que la Dorcas Libyque est légère à la course, qu'elle a le ventre blanc, & le reste du corps fauve ; que le blanc & le fauve le long des flancs est séparé d'une bande noire ; qu'elle a les yeux noirs & les oreilles fort grandes. Le *Strepsiceros*, suivant *Pline*, est une Chévre d'Afrique qui a les cornes élevées sur la tête, fort pointues, rondes, entourées de plusieurs rides, & tournées comme les branches d'une lyre ; ou bien, comme *Joannes Caius* l'entend, qui se détournent tantôt

en dehors, & tantôt en dedans ; en ſorte qu'elles décrivent le profil & le contour d'une guitarre : mais il y a lieu de douter que les Lyres du temps de *Pline* fuſſent de cette forme.

Toutes ces marques ayant été trouvées dans ces cinq Animaux que nous avons diſſéqués, on peut dire que le *Strepſiceros*, la *Dorcas*, & la Gazelle ſont une même choſe ; car notre Gazelle eſt un Animal d'Afrique, qui paroît devoir bien courir, ſi on en juge par la longueur des jambes. Elle étoit de la grandeur & de la forme d'un Chevreuil, de poil fauve, à la reſerve du ventre & de l'eſtomac qui étoient blancs, de la queue qui étoit noirâtre, & d'une bande un peu plus noirâtre auſſi que le reſte du poil qui deſcendoit depuis l'œil juſques au meuſeau. Le poil reſſembloit mieux à celui d'un Chevreuil qu'à celui d'une Chévre, parce qu'il étoit fort court. Sous ce poil, le cuir étoit parfaitement noir & luiſant à celle qui étoit la plus âgée ; aux autres, il étoit griſâtre : & cette noirceur paroiſſoit à toutes à découvert dans les oreilles, qui étoient grandes & pelées en dedans, où le cuir étoit noir & poli comme de l'Ebène, ayant ſeulement quelques tra-

ces d'un poil fort blanc, plus dur & plus long que celui du ventre ; ces traces ſortoient du ſont de l'oreille, & s'étendoient vers les bords en s'élargiſſant. Les yeux étoient grands & noirs ; les cornes étoient auſſi noires, rayées en travers, longues de quinze pouces groſſes de dix lignes par le bas, fort pointues, aſſez droites, mais un peu tournées en dehors vers le milieu, & qui ſe rapprochoient enſuite en dedans, ſelon la forme des branches d'une Lyre, telles que ſont celles qui ſe voyent dans quelques anciennes ſculptures. Celles du mâle étoient un peu plus recourbées en arrière. Elles étoient fort rondes aux quatre fémelles ; mais le mâle les avoit un peu comprimées & applaties, ce qui les empêchoit d'être parfaitement rondes ; & l'on peut dire que cette rondeur de cornes a donné à la Gazelle chez les Anciens le nom de *Strepſiceros*, qui doit plutôt ſignifier des cornes tournées au tour, que courbées comme celles de toutes les autres Chévres le ſont à l'ordinaire ; cette ſeule eſpèce de rondeur étant particulière aux cornes de la Gazelle, entre les Chévres, ſuppoſé qu'elle ſoit une eſpèce de Chévre ; parce que les autres cornes de ce

Animaux ſont à angles & à pans, de même que celles de tous les Moutons, à la réſerve de celui de Candie qui a les cornes rondes, comme remarque *Belon*, qui dit que même encore de ſon temps il étoit appellé dans le pays *Stripſoceri*; ce qui pourroit bien être la raiſon qui a fait dire à *Scaliger* que le *Srepſiceros* eſt une eſpèce de Mouton. Ces cornes étoient creuſes juſques à la moitié, & remplies d'un os pointu qui les attachoit à la tête par le moyen d'un péricrane qui le couvroit. Ce péricrane étoit fort dur, fort épais, & abbreuvé de beaucoup de ſang, de même que le dedans de l'os qui étoit ſpongieux en manière de *Diploë*, la ſuperficie externe de l'os étant fort ſolide, & rayée de quelques canelures ſelon ſa longueur, au contraire des canellures des cornes qui étoient tranſverſales, ainſi qu'il a été dit. A la racine de ces cornes, il y avoit une touffe de poil plus long que celui du reſte du corps.

Le nez étoit un peu camus comme aux Chévres, mais encore plus au mâle qu'aux fémelles; car il avoit le muſeau moins long, ainſi qu'il l'eſt d'ordinaire dans la plûpart des Brutes, où les mâles ont toujours la tête plus ronde

que les fémelles. Le palais étoit garni d'une peau dure, en forme de longues écailles. Les dents inciſives, qui manquoient à la mâchoire d'en haut, parce cet Animal rumine, étoient au nombre de huit en celle d'en bas, fort tranchantes, & de grandeur inégale; les deux de devant étant auſſi larges que les ſix autres, dont la largeur alloit toujours en diminuant, & étant auſſi beaucoup plus larges en leur extrêmité que vers leur racine. La queue aux fémelle avoit un poil long & noirâtre. Elle étoit platte à ſon origine, & large vers ſes premiers nœuds environ de deux pouces, & elle ſe retréciſſoit & venoit à n'avoir pas un pouce à l'endroit où elle donne naiſſance au long poil qui pendoit juſques aux jarrets. La queue du mâle n'avoit point ce long poil qui reſſembloit à du crin en toutes les fémelles. Il étoit ſeulement un peu plus long que celui du reſte du corps, & plus doux que le crin de la queue des fémelles. Les jambes de devant au-deſſous du pli du genouil étoient garnies d'un poil un peu plus long & plus dure qu'au reſte de la jambe. Il étoit couché & détourné moitié à droite, moitié à gauche, comme l'épi d'un Cheval; & en cet endroit la

peau étoit beaucoup plus épaiſſe qu'ailleurs ; ce qui lui faiſoit une eſpèce de petit couſſinet pour s'agenouiller, à la manière des calloſités qui ſont aux genoux du Chameau. La Gazelle que *Fabius Columna* décrit, reſſembloit encore mieux aux Chameau que la nôtre ; car elle avoit cet endroit tout-à-fait dégarni de poil. Le pied, qui étoit fort fendu, & muni en ſon extrêmité de deux grands ongles, outre les deux petits qui ſont au talon, ainſi que le pieds du Chevreuil, avoit auſſi cela de ſemblable aux pieds du Chameau, qu'il poſoit moitié ſur l'ongle qui ne garniſſoit que le devant, & moitié ſur la peau qui couvroit en la partie poſtérieure une chair ronde, & bien plus épaiſſe qu'elle n'eſt au pieds des Cerfs, des Chevreuils, & des autres Animaux qui ont le pied fourché. Et cette chair eſt vraiſemblablement plus propre à marcher ſur les ſablons de la Libye, que dans les terres des autres pays qui ſont pierreuſes, ainſi que nous connûmes au pied d'une de nos Gazelles, qui étoit fort tumefié, pour avoir été bleſſé en cette partie tendre & dégarnie d'ongle. Nous avons auſſi remarqué que ces pieds ſont fendus d'une manière partitulière, parce que les

deux ongles qui ſe pouvoient éloigner beaucoup l'un de l'autre, étoient joints par une peau qui s'étendoit aſſez aiſément ; ce qui nous a fait douter ſi la Gazelle ne ſeroit point l'Animal qu'*Elien* dit être appellé *Kemas* par les Poëtes Grecs, à qui il donne beaucoup de marques qui ſe voyent dans la Gazelle ; mais entr'autres choſes il dit que ſes pieds, qui ſont ſemblables à ceux d'une Chévre, ſont formés de ſorte qu'ils lui aident à nager. Cette peau étoit moins longue dans les pieds du mâle, dont les ongles ne s'écartoient pas tant qu'aux pieds des fémelles.

Nos Gazelles n'avoient que deux mammelles, qui n'avoient chacune qu'un mammelon. Il y avoit à côté & au-deſſous des mammelles dans les aines deux cavités comme des ſacs peu profonds, où la peau étoit ſans poil, de même qu'elle l'eſt autour des mammelons : mais cette peau étoit moins liſſée, étant âpre, & comme à grains d'orge. Ces cavités étoient remplies d'une craſſe ſemblable à de la cire ; ce qui peut avoir donné occaſion à l'erreur de *Joann. Agricola Ammonius*, qui a pris la Civette pour une Gazelle, à cauſe des poches que la Civette a pour contenir ſa

ſiqueur odorante ; la Civette & la Gazelle étant d'ailleurs des Animaux tout-à-fait diſſemblables, & ces cavités ou ſacs qui ſe voyent en la Gazelle ayant bien plus de rapport avec ceux que les Lièvres ont en ce même endroit, qu'avec ceux de la Civette. Le mâle avoit ces cavités ou ſacs de même que les fémelles.

Ces particularités que nous avons remarquées dans ces fémelles, n'étoient toutes que dans trois de nos Gazelles ; la quatrième différoit des autres, en ce qu'elle n'avoit point de couſſinet au genou, quoique d'autres plus jeunes en euſſent : mais elle n'avoit pas cet endroit pelé comme celles de *Fabius Columna*, à laquelle elle reſſembloit d'ailleurs, à cauſe qu'elle avoit cette bande noirâtre le long de chaque flanc, qu'*Elien* a remarquée dans la *Dorcas* Libyque ; le mâle avoit auſſi cette même bande.

Pour ce qui eſt des parties du dedans, l'*Epiploon* dans toutes les cinq Gazelles étoit garni d'une graiſſe dure & rougeâtre qui couvroit & enfermoit preſque tous les vaiſſeaux qui ſont en cette partie, en les ſuivant & les accompagnant dans toutes leurs diviſions. Cet épiploon ne nageoit point ſur les inteſtins, mais

il les enveloppoit juſques par derrière, excepté en un de nos ſujets, dans lequel vers le côté gauche l'inteſtin *Ileon* etoit attaché au péritoine par un grand nombre de fibres. Dans les autres il deſcendoit de la partie antérieure & moyenne du ventricule, à la quelle il étoit attaché, & paſſant dans le fond du bas-ventre, ſous la plus grande partie des inteſtins, venoit s'attacher aux centre du méſentère, & montant plus haut retournoit à la partie inférieure du ventricule. Le cartilage xiphoïde étoit quatre fois plus grand à proportion qu'il n'eſt aux autres Animaux, ayant un pouce & demi de large, & débordant de chaque côté de l'os du ſternon auquel il eſt attaché, & ſe tournant en rond pour finir en une double pointe obtuſe. Le foye étoit ſemblable quant à ſa figure, à celui de l'Homme, étant partagé en deux grands lobes, outre leſquels il y en avoit deux petits, dont l'un qui étoit le moins petit s'allongeoit juſques ſur le rein droit, qu'il couvroit à moitié; l'autre étoit au milieu ſur l'épine. Il y avoit dans la partie cave du foye du Faon deux rameaux lymphatiques, gros de près d'une ligne. Ils paroiſſoient comme noués fort près à près, à cauſe de l'inégalité

qu'un nombre preſque infini de valvules leur donne en les retréciſſant ; de ſorte que comme de petits chapelets de criſtal ils attachoient le tronc de la veine-porte à l'orifice ſupérieur du ventricule. La ſubſtance du foie nous parut bien particulière, étant comme compoſée d'une infinité de petites glandes, quelques-unes plus & quelques autres moins groſſes que des grains de Chenevi. Elles étoient d'un rouge bien plus pâle que ce qui les joignoit enſemble. Ces glandes ſembloient percées chacune par le milieu, à cauſe d'une petite fente rouge qu'elles avoient, dont il ſortoit du ſang quand on les preſſoit. Ce qui les ſéparoit les unes des autres étoit d'un rouge pareil à celui des petites fentes, mais cette partie ne rendoit point de ſang. Les glandes de la partie cave étoient beaucoup plus groſſes que celles de la partie gibbe.

Malpighi, Médecin de Meſſine, qui tient que tous les parenchimes ſont compoſés de pluſieurs glandes, n'explique point comme il a reconnu que les foies qui paroiſſent ordinairement d'une ſubſtance continue & homogène, ſont en effet diviſés en pluſieurs parties ſéparées les unes des autres, ni de quelle grandeur elles ſont ; car quand il dit que ces

glandes reſſemblent à des grains de raiſin qui forment une grappe, on peu douter ſi ces grains de raiſin ſignifient la figure ou la groſſeur des glandes, qu'il dit néanmoins être hexagones dans le foye des Chats, & différentes en chaque Animal. Nous avons jugé qu'il ſe pouvoit faire que les glandes qui compoſoient les foies de nos Gazelles étoient devenues apparentes par quelque maladie, parce qu'elles étoient bien plus viſibles dans les unes que dans les autres, & que même il y avoit une de nos Gazelles où ces glandes ne paroiſſoient point, & dans laquelle le foye s'eſt trouvé d'un Parenchyme égal, homogène & continu à l'ordinaire; enſorte qu'il y a lieu de croire que ces glandes qui lorſque l'Animal eſt en ſanté, ſont ſpongieuſes & imbues du ſang qui eſt dans tout le parenchyme du foye, ne ſemblent point être ſéparées les unes des autres, comme elles le paroiſſent lorſqu'étant endurcies par la maladie, & à cauſe de cela recevant moins de ſang, leur ſubſtance différente les fait mieux diſtinguer par la diverſité de couleur, qui en la partie glanduleuſe eſt plus blanchâtre faute de ſang, & plus rouge dans celle qui eſt entre les glandes, à

cauſe du ſang qu'elle contient. Mais ce qui confirme la penſée de *Malpighi*, eſt la figure reguliére que nous avons remarquée en ces glandes, qui eſt preſque toujours approchante de l'hexagone, & les petites fentes dont toutes étoient percées en leur milieu; car cela fait voir que ce n'eſt point que le foye ſe ſoit endurci par une concrétion ſchirreuſe & & contre nature de ſa ſubſtance amaſſée fortuitement en pluſieurs morceaux, comme il arrive à l'huile quand elle ſe gèle, mais que chaque glande en s'épaiſſiſſant a conſervé ſa figure naturelle.

La ratte étoit de figure ovale, fort mince, toute attachée & collée ſur le côté gauche du ventricule, à la réſerve d'environ la largeur d'un travers de doigt de la partie de devant, qui en étoit ſéparée; en ſorte que les vaiſſeaux appellés communément *Vas breve*, qui ſont ordinairement le lien qui attache la ratte avec le ventricule, n'apparoiſſoient point, étant confondus & cachés dans les membranes de l'un & de l'autre de ces viſcères. Dans toutes les cinq, la ratte étoit violette par-deſſus, bleue par-deſſous, & par-tout ſemée de points blanchâtres, qui pouvoient être pris pour des glandes pareilles à celles du

foye, ſi ce n'étoit qu'elles n'avoient pas une figure régulière.

La Gazelle. qui eſt un animal qui rumine, n'a que deux ventricules, qui paroiſſent bien diſtingués & ſéparés l'un de l'autre par des retréciſſemens conſidérables, comme il s'en voit aux autres Animaux qui ruminent. Mais la vérité eſt auſſi que ces deux ventricules étoient plus diſtingués que les quatre ne le ſont dans les autres Animaux ; car outre le retréciſſement & les différentes qualités des membranes qui font ordinairement la diſtinction des quatre, il y avoit une valvule qui ſéparoit ces deux, & on trouvoit dans les membranes qui les compoſoient toutes les diverſes figures & les ſubſtances particulières que ces quatre ont accoutumé d'avoir. Le premier & le plus grand qui reçoit la nourriture immédiatement de l'œſophage, étoit fort ample & fort large par le haut, & ſa figure étoit pointue par le bas. Il étoit garni en dedans de deux membranes poſées l'une ſur l'autre, qui ſont celles dont ſe revêtent ſéparément les deux premiers ventricules que l'on appelle en François la *Pance* & le *Bonnet*. Ces deux membranes étoient fort aiſées à ſéparer l'une de l'autre. L'extérieure, qui fait la

ſidérable. Au haut de ce grand ventricule vers le côté droit, où il ſe rétréciſſoit en manière de Pylore, il y avoit une ouverture qui étoit le paſſage au ſecond ; & cette ouverture étoit fermée par une membrane en forme d'une grande Valvule faite comme un petit ſac, pour empêcher ce qui eſt une fois ſorti du grand Ventricule d'y rentrer. Ce ſecond Ventricule, depuis ſon entrée juſqu'à ſon milieu, étoit ſemblable au troiſiéme des Bœufs & des Moutons, appellé Ἔχῖνος par *Ariſtote*, *Omaſum* par les Latins, & *Millet* en François, parce qu'il eſt plein comme de feuillets diſpoſés ſelon ſa longueur, qui ſont bordés de petites éminences ſemblables à des grains de Miller, qui ont paru âpres & pleines de pointes à ceux qui lui ont donné ſon nom Grec qui ſignifie un Hériſon. Cette âpreté qui n'alloit que juſques à la moitié, ne ceſſoit qu'inſenſiblement, & non pas tout à coup. La couleur de cette premiére partie du ſecond Ventricule le rendoit encore différent du premier grand Ventricule, en ce qu'elle étoit d'un rouge un peu violet, au lieu que le premier étoit blanc à l'ordinaire. La ſeconde partie de ce Ventricule étoit beaucoup plus ample

colon, qui leur ſervoit de lien pour arrêter ces replis en manière d'une fraiſe. Le colon n'avoit aucunes cellules. Les petits inteſtins avoient près de quatre lignes de diamètre, & le colon plus de ſix. Les inteſtins du mâle avoient leurs anfractuoſités d'une autre manière ; car les uns étoient pliſſés comme le colon l'eſt aux hommes, faiſant une infinité de petites cellules ; les autres étoient pliés en longueur comme le ſont les trompettes, chaque repli ayant environ quatre pouces. Les rameaux des veines méſaraïques étoient fort gros, & attachés au colon par quantité d'autres petit rameaux qu'ils y envoyoient; & chaque gros rameau paſſant un peu outre, diſtribuoit auſſi de la même manière de petits rameaux aux petits inteſtins. Le *Cæcum* avoit ſept pouces de longueur, & un pouce en groſſeur. Les reins étoient preſque ronds : le droit étoit ſous le petit lobe droit du Foye, & le gauche ſous la pointe du ventricule. La ſituation de ceux du mâle étoit fort extraordinaire ; car le gauche étoit ſur l'aorte, & le droit étoit ſi haut, qu'il ſurpaſſoit le gauche de deux pouces. A l'origine de l'artère ſpermatique droite du mâle, il y avoit un corps glanduleux couché ſur le tronc de la veine cave, pour ſervir com-

me de couſſinet à cette artère. La Matrice ſe ſéparoit en deux cornes, comme aux autres Brutes. Elle avoit par dedans quantité d'éminences comme des mammelons, ſept ou huit dans chaque corne; & à l'orifice interne il y avoit une caroncule en dedans qui le couvroit. Il y avoit deux grands vaiſſeaux qui alloient aux mammelles. La veine qui étoit plus groſſe alloit droit aux mammelon, conſervant tonjours ſa même groſſeur, & ſe perdant tout-à-coup, ſans jetter aucuns rameaux apparents. L'artère alloit à la poche ou ſac qui eſt proche du mammelon, où elle ſe diviſoit en cinq ou ſix rameaux, comme une patte d'Oye.

Le poumon avoit quatre lobes au côté droit, & deux au gauche. Ils étoient en l'une des Gazelles tous adhérants tant les uns aux autres qu'avec les côtes & le diaphragme, auquel le foye étoit auſſi tellement collé, que ſon parenchyme y demeuroit attaché, & ſe dechiroit plutôt que de s'en ſéparer. En ce même ſujet la veine *Azigos* étoit auſſi groſſe que la veine cave. Toutes nos Gazelles avoient le cœur long & pointu, celui de la plus grande ayant quatre pouces & demi de long ſur deux & demi de large. Les ventricules du cœur de celle qui étoit morte

d'un coup qui lui avoit briſé l'épaule, étoit preſque remplis comme d'une chair dure & ſolide, la quelle étoit un corps étranger, & ſéparé de la ſubſtance du cœur & de ſes vaiſſeaux. Le péricarde étoit immédiatement attaché au ſternon & au diaphragme par deux fort ligamens. La pointe du cœur étoit tournée vers le cartilage xiphoïde. Le cerveau avoit peu d'anfractuoſités, & n'étoit que légèrement enfoncé, & diviſé en deux, à l'endroit de la faulx. Les deux ventricules ſupérieurs étoient ouverts l'un dans l'autre en la partie antérieure du *Septum Lucidum*, par un trou large de deux tiers de ligne. Le globe de l'œil qui étoit fort grand, ayant un pouce de diamètre, étoit recouvert d'une paupière interne: la cornée étoit en ovale. Le tapis de l'uvée avoit la couleur d'une Nacre verte, & la retine en cet endroit étoit traverſée du rameau d'une veine qui jettoit pluſieurs branches; le tout étant plein d'un ſang noirâtre. Le rameau étoit de la groſſeur d'une groſſe épingle, & il ſe gliſſoit dans l'épaiſſeur de la retine.

Voilà ce qu'ont découvert dans la Gazelle Meſſieurs nos Académiciens. Joignons maintenant à cette ample deſcription ce qu'on lit ſur la manière d'élever

cet Animal dans le *Calendrier des Laboureurs & des Fermiers de M. Bradley* comme nous l'avons insinué plus haut. »

J'ai vu, dit cet Auteur, les Gazelles produire en Angleterre de la même façon que les Chévres, & les fémelles des deux espèces porter aussi long-temps. Je me souviens que la feu Reine *Anne* avoit un mâle & une fémelle qui avoient fait des petits à *Kensington*. Comme ces Animaux n'avoient qu'un an, la fémelle ne donna que deux petits : mais dans un autre endroit, j'en ai vu quatre d'une même portée. La seule différence entre les cornes de la Gazelle & les cornes des Chévres, est que celles de la Gazelle sont droites & cordonnées, & que celles de la Chévre sont tournées & cordonnées. Ce seroit fort bien fait de multiplier les Chévres & les Gazelles en Angleterre. Il faudroit seulement observer que les parties les plus chaudes conviendroient mieux à la Gazelle, quand on commenceroit à l'introduire en ce royaume : les petits deviendroient plus robustes que les mères ; la seconde génération le seroit plus que la première, & la troisième encore plus que la seconde ; jusqu'à ce qu'enfin au bout de six générations, ces Animaux seroient aussi naturalisés à notre

climat, que s'ils en étoient originaires. Ce qui me confirme dans cette opinion, eſt une remarque que je tiens du ſavant & curieux M. *du Bois* ſur la manière de naturaliſer les plantes étrangères. Cet habile homme a bien voulu me faire obſerver, qu'il a trouvé par une longue expérience, que toutes les fois qu'une plante tendre des pays étrangers vient pour la première fois en Angleterre, les grains de cette plante en maturité donneront des plantes plus robuſtes que la plante mère, & que pareillement les graines de ces dernières donneront des plantes encore plus fortes, & ainſi de ſuite juſqu'à ce qu'elles viennent enfin à ſupporter le climat, ſans y avoir beſoin d'abri. M. *du Bois* en a pluſieurs exemples dans ſa belle & riche collection de plantes étrangères à *Mitcham* en *Surrey*. Il en ſera de même des petits de tous les Animaux qui viennent des climat les plus chauds, lorſqu'ils ſeront tranſportés chez nous. Si le climat d'où ils viennent eſt très-chaud, il faut les traiter d'abord avec beaucoup de délicateſſe, avoir ſoin de les tenir à l'abri dans les ſaiſons rigoureuſes, & de les échauffer par de bonnes nourritures pendant le temps de gelée. Lorſque les petits auront une fois acquis de la force,

ils n'auront pas beſoin d'autant de ſoins que les mères. Les générations ſuivantes ſeront à proportion plus fortes, juſqu'à ce qu'enfin le climat leur devienne auſſi agréable que celui d'où on les a tirés, ſi après la ſixième ou ſeptième génération, ou même plutôt, on faiſoit l'eſſai d'en tranſporter quelques-uns de ces dernières générations dans leur pays naturel. Mais pour revenir à la Gazelle, il y en a pluſieurs eſpèces, de même que pluſieurs eſpèces de Daims. On prétend que la venaiſon en eſt infiniment plus friande & ſupérieure à celle des meilleurs Daims. Une autre différence entre la Gazelle & le Daim, eſt que les cornes du Daim ſont branchues & tournées en avant, & que celles de la Gazelle ne le ſont pas. De plus, les cornes du Daim tombent & ſe renouvellent tous les ans, au lieu que la Gazelle conſerve les ſiennes toute ſa vie. On remarquera que les Daims ſont en rut vers le mois d'Août, & que leurs Faons naiſſent au mois de Mai ſuivant; de ſorte que la fémelle du Daim porte beaucoup plus long-temps que la Chévre, ou la Gazelle.

Les Chévres, ſelon moi, dit encore le même Auteur dans un autre endroit, reſſemblent ſi fort aux Gazelles, ſoit dans

la figure, ſoit dans la chair, dans le poil, & dans les cornes qui ne tombent point, que je ſuis perſuadé que toute eſpèce de nourriture ou de médecine qui convient à l'une peut également convenir à l'autre. La Gazelle mangent les feuilles ſèches de Tabac, qui la guérit lorſqu'elle eſt malade. Je penſe qu'il en ſeroit de même de la Chévre. Si on a l'occaſion d'en faire l'expérience, je ſuis perſuadé que l'on préviendra par-là non-ſeulement la maladie épidémique parmi les Chévres, mais même qu'on l'arrêtera, ſi elle s'étoit déclarée.

Ainſi ſuivant le rapport de M. *Bradley*, les Gazelles peuvent vivre en Angleterre; d'où nous devons inferer qu'elles vivroient infiniment mieux dans nos Provinces méridionales de France, ſi l'on vouloit avoir ſoin de les y multiplier. *Braſſavole*, témoin oculaire, nous apprend qu'en Italie les Princes & les gens riches ſe plaiſent à nourrir des Gazelles, dont le pays naturel eſt l'Afrique. *Belon* dans ſes *Singularités*, dit avoir vû en Egypte au Château du Caire, des Gazelles privées qui avoient été priſes à la campagne où elles font leur demeure en lieux ſteriles & ſans eau: il ajoûte que la Gazelle eſt baſſe devant, & haute derrière,

à la façon d'un Liévre ; qu'elle court légèrement par les montagnes, montant beaucoup plus vîte qu'elle ne deſcend à la vallée ; & qu'elle va roidement en plaine campagne, tenant ſes oreilles droites comme un Cerf, qu'elle bêle ainſi qu'une Chévre, mais qu'elle eſt ſans barbe ; que les cornes des mâles ſont plus grandes que celles des fémelles, & qu'elles ſeroient toutes droites, ſi ce n'étoit qu'elles ſont un peu crochues par le bout, étant plus longues que celles d'un Chamois, & faites en manière de lune.

Nous ne ſaurions nous diſpenſer d'avertir en finiſſant l'Hiſtoire de la Gazelle, que les ſentimens ſont partagés ſur l'eſpèce d'Animal qui produit le muſc. On trouve dans les *Mémoires de l'Académie Royale des Sciences, Année 1731, page 443*, la *Deſcription Anatomique d'un Animal connu ſous le nom de Muſc, par M. de la Peyronnie.*

L'Animal dont je vais parler, dit cet Academicien, a été donné ſous le nom Muſc. Il a un organe particulier qui fournit une liqueur épaiſſe & graſſe très-odorante, qui a la conſiſtance d'une pommade ordinaire, & qui repand un parfum très-fort, connu ſous le nom de Muſc ; parfum différent de celui de la

Civette. L'Anatomie de cet organe ſera le principal objet de ce Mémoire, n'ayant rien trouvé d'extraordinaire dans les autres parties de l'Animal. Toutes les recherches que j'ai faites pour ſçavoir poſitivement d'où il étoit venu, ne m'ont fourni que des ſoupçons qu'il pouvoit venir du Sénégal : il s'en trouve à la côte d'Or, au royaume de Juda, & dans une grande étendue de cette partie de l'Afrique. Le Muſc dont il s'agit, fut envoyé par ordre du roi à la Ménagerie, où il a été nourri avec de la viande crue qu'il mangeoit avec voracité. Je ne chercherai point à concilier la diverſité des opinions ſur l'origine du nom de Muſc qu'on a donné à ce parfum & à l'Animal qui le fournit, ni à fixer d'entre les Animaux muſqués, celui à qui on doit donner par préférence le nom de Muſc, en Latin *Moſchus* ou *Animal Moſchiferum*. On ſçait que les Arabes nous ont donné ſous ce nom, une eſpèce de Gazelle ou de Chévre Sauvage, décrite par pluſieurs Auteurs, & particulièrement par *Lucas Schrockius* de l'Académie des Curieux de la Nature en Allemagne, dans un long Traité qu'il a donné ſur cette matière. L'Animal que nous décrivons n'a aucun rapport avec

ces Chévres & ces Gazelles, ni avec les les Rats muſqués de Canada dont nous avons une très-exacte deſcription. Il approche davantage d'une eſpèce de Fouine qu'on appelle *Genette*. On en voit une dans les obſervations de *Belon*, dont la figure a quelque reſſemblance avec notre Animal. Il y a auſſi dans l'Hiſtoire naturelle de la Nouvelle Eſpagne, par *François Hernandès*, la figure d'une Civette Amériquaine, qui paroît y avoir encore plns de rapport : cependant elles diffèrent, comme ont peut le voir, en conférant les deux figures avec la nôtre. On trouvera auſſi de la différence entre la figure extérieure du Muſc, & celle des deux Civettes de M. *Perrault*, dans ſes mémoires pour ſervir à l'Hiſtoire des Animaux. Le corps du Muſc eſt plus delié & plus lévreté ; ſa queue eſt plutôt blanche que griſe, coupée par huit anneaux noirs, poſés en manière de cercles parallèles, larges chacun d'environ trois lignes, ce que n'a point la queue de la Civette. Il eſt couvert d'un poil doux & à demi ras, partout d'égale longueur : l'on voit tout au contraire dans la Civette de M. *Perrault*, tout le long du dos juſqu'à la naiſſance de la queue, le poil plus long & plus hériſſé qu'à tous les autres endroits. Le Muſc étoit

tigré de noir & de gris; la Civette étoit tigrée de couleurs différentes; les taches de celle-ci formoient des bandes circulaires autour du corps; les taches du Musc en formoient de parallèles selon sa longueur, depuis les épaules jusqu'au bas du corps; il avoit un pied huit pouces de long depuis le bout du museau jusqu'à la naissance de la queue, qui étoit longue d'environ quinze pouces. Le museau étoit pointu, garni de moustaches; il étoit couvert d'une peau grise: ses oreilles étoient plus plattes que celles d'un Chat; il avoit au-dessous des oreilles un double collier noir & deux bandes noirs de chaque côté qui naissoient du second collier, & finissoient aux épaules; il avoit les pattes noirs; celles de devant n'avoient que quatre doigts, armés chacun d'un ongle court, moins fort & moins pointu que ceux des Chats; le cinquième doigt étoit sans ongle, & ne portoit pas à terre; le dedans des deux pattes étoit plus maigre, & aussi doux que dans les Chats; les pattes de derrière avoient cinq ongles portant tous à terre, conformés à-peu-près de même; les papilles de la langue étoient tournées comme celles du Chat, sans être ni si dures, ni si âpres.

Je ne m'arrêterai pas davantage à par-

courir le dehors du Muſc, ni à faire remarquer toutes les différences extérieures du Muſc & de la Civette; il ſera aiſé de les appercevoir pour peu qu'on conſulte les figures. Ce détail eſt d'autant moins néceſſaire, que la plus grande différence qu'il y a entre le Muſc & la Civette, ſe tire moins de leurs parties extérieures, que de la ſtructure particulière de l'organe qui fournis à chacun de de ces Animaux ſon parfum. La ſtructure de l'organe du parfum des deux Civettes de *M. Perrault* eſt fort différente de celle de l'organe d'une Civette dont M. *Morand* a donné depuis peu un Mémoire à l'Academie. Nous allons voir dans la ſuite de celui-ci, que cet organe dans le Muſc eſt très-différent de celui des trois Civettes.

Comme la ſuite du Mémoire de M. *de la Peyronnie* donne une deſcription fort détaillée des parties deſtinées à filtrer la pommade odorante ou le parfum d'où l'Animal a tiré ſon nom, nous renvoyons au Mémoire même les Lecteurs qui ſeroient curieux de la lire.

La Cazelle ſe nomme en Italien *Gazzélla*; en Allemand *Biſam-Thier*, c'eſt-à-dire, Animal du Muſc; en Anglois *Antilope*, ou *Muſk-Animal*. Il y en a qui diſent que les Arabes nomment cet Ani-

mal *Algazel*, c'eſt-à-dire, Chévre; d'où viennent les mots Latin, Italien & François. Le nom François *Muſc* vient du Latin *Moſchus* ou *Muſchus*, dérivé de l'Arabe *Miſch*, *Moſch* ou *Muſch* qui ſignifie la même choſe.

La ſeule partie de la Gazelle dont on faſſe uſage en Médecine, eſt le muſc. C'eſt une ſubſtance grumeleuſe, graſſe & onctueuſe, pareille à du ſang caillé de couleur rougeâtre obſcure, d'un goût un peu âcre & amer, d'une odeur aromatique agréable qu'on trouve dans des poches ſituées près du nombril de cet Animal. Le muſc s'achette ordinairement en veſſie : il faut le choiſir bien ſec, & que la peau de la veſſie ſoit mince, peu garnie de poil, car plus il s'y rencontre de peau & de poil, moins il y a de marchandiſe. Il faut que le poil ſoit de couleur brune qui eſt la marque du muſc de Tonquin qu'on eſtime le plus : le muſc de Bengale qui eſt inférieur, eſt enveloppé dans des veſſies garnies de poil blanc. Il ſuffit que le muſc ſoit une matière rare & precieuſe pour qu'on cherche à le falſifier. La façon ordinaire de le faire eſt d'y ajoûter du ſang, de la peau & d'autres parties de l'Animal ; on vend le tout pour de véritable muſc : mais la fraude eſt bien-

tôt découverte par les perſonnes de l'art ; car le véritable muſc s'évapore entièrement lorſqu'on le jette ſur de la braiſe ; au lieu que lorſqu'il eſt falſifié, il en reſte toujours quelque peu ſur les charbons.

Le muſc eſt preſque tout ſouphre & ſel volatil, contenant très-peu de terre ; ainſi ſa nature eſt chaude, deſſicative, attenuante, diſcuſſive, cordiale, alexipharmaque, & par-conſéquent Cephalique. On l'employe principalement dans les palpitations, & dans toutes les autres maladies du cœur, parce qu'il fortifie & ranime les eſprits vitaux. De là vient encore qu'on s'en ſert dans les maladies de la tête & des nerfs qui proviennent du froid, ou d'humeurs groſſières, auſſi-bien que dans les coliques. La doſe en eſt depuis deux grains juſqu'à ſix ou huit. La meilleure manière de l'employer eſt de le piler avec le double ou le triple de ſucre blanc ; ce qui donne une mixtion très-odorante ; ou bien de le diſſoudre & d'en tirer la teinture par l'eſprit de vin ; ce qui augmente beaucoup ſon efficacité & ſon odeur. La doſe de cette teinture eſt de huit à quinze gouttes qu'on mêle dans les potions cephaliques & cordiales. On peut enfin joindre le muſc avec le quadruple de quelque *Elæoſaccharum* pour avoir

un excellent *Elæoſaccharum* muſqué qui ſe mêlera également bien avec les compoſitions ſolides, ou liquides.

Les ſujets délicats, comme ſont ordinairement les Femmes hyſtériques & les gens de lettres qui ont les eſprits Animaux ſubtils, & la tiſſure des nerfs irritable, ne ſauroient ſouffrir l'odeur du muſc & des autres parfums agréables : ils leur troublent la tête par une impreſſion trop violente, & leur cauſent des vertiges & une eſpèce d'yvreſſe : il faut, lorſqu'on leur donne de ces ſortes de remédes odorants, les empêcher de les ſentir, & les leur faire prendre ſous la forme de pilules qui s'avalent promptement ſans frapper l'odorat.

Depuis quelques années, des voyageurs Anglois ayant rapporté qu'à la Chine & au Tonquin on employoit le muſc avec ſuccès contre l'épilepſie, la manie, les convulſions & toutes les affections &c. du genre nerveux, on a tenté la même choſe en Angleterre & en France : mais les ſuccès n'ont encore rien décidé, & l'on a beſoin de nouvelles épreuves pour fixer la vertu de ce remède. On le mêle avec le cinnabre, & on le donne en plus grande doſe que nous ne le mettons ici, c'eſt-à-dire, de huit à quinze grains, au lieu de deux à huit

ſuivant l'ancien uſage. Nous avons vu quelques maladies traitées de cette façon, où il paroît avoir aſſez bien fait : mais comme l'on donnoit en même temps les autres remèdes indiqués, nous ne pouvons pas décider ſi la guériſon de ces maladies doit être attribuée au Muſc, ou aux remèdes qu'on y joignoit. Le temps & de nouvelles expériences, fixéront là-deſſus le jugement qu'on en doit porter.

On employe extérieurement le muſc pour diſſiper les tayes des yeux, & pour deſſécher les humidités qui ſe jettent ſur cette partie. On en met auſſi quelques grains dans un peu de coton qu'on introduit dans l'oreille pour remédier à la ſurdité.

Le muſc entre dans la confection d'hyacinthe, d'alkermes, dans les paſtilles odorantes, & dans la poudre réjouiſſante de la Pharmacopée de Paris. La teinture de muſc entre dans l'eau de Millefleurs, dans le baume Apoplectique, & dans le baume de Leitoure de la même Pharmacopée.

Prenez du ſuc de Menthe dépuré, quatre onces; de l'eau d'Abſinthe compoſée, & de l'eau de Canelle forte, de chacune une once; du

Caſtoreum pulvériſé, un gros ; du Muſc, ſix grains ; du ſucre Candi blanc en poudre, une demi-once.

Mêlez le tout pour un julep à prendre à la cueillère dans la cardialgie, le vomiſſement & le hoquet.

Prenez de l'eau de Ceriſes noires, deux onces & demie ; de l'eau de Pivoine compoſée, une demi-once ; de l'eſprit de Lavande, dix gouttes ; du Muſc, ſix grains ; des perles préparées un ſcrupule ; du ſucre Candi blanc, un gros & demi.

Mêlez le tout pour un julep dont on donnera deux ou trois gros à la fois, trois fois le jour dans la toux convulſive des enfans.

Prenez du Muſc, huit grains ; du ſang-Dragon, & du ſucre blanc en poudre, de chacun un ſcrupule.

Incorporez le tout avec avec un peu de ſyrop de Roſes ſèches pour former quatre petits bols à prendre dans du pain à chanter quatre jours de ſuite le matin à jeun contre le vomiſſement, le hoquet & les lipothymies.

Prenez de la racine d'Iris de Florence, un gros & demi ; du Muſc, trois grains, du ſucre blanc, ſix onces.

Réduiſez le tout en une poudre à prendre à la pointe du couteau trois fois le jour dans l'aſthme, la toux, les embarras du poumon, & pour corriger la mauvaiſe haleine.

La Chévre ou Gazelle du Bézoard Oriental ; *Capra, Sive Gazella Bezoardica Orientalis*, Offic. Dal. Pharm. 438. *Capricerva Orientalis, è quâ Lapis Bezoar Orientalis*, Schrod. 277. *Hircus Bezoarticus*, Charlet. Exerc. 11. *Capra, Sive Hircus Bezoarticus*, Aldrov. *de Quad.* Biſculc. 455, *Capra, Sive Hircus Bezoarticus, vel potiùs Paſaharticus*, Jonſt. *de Quad.* 56. *Gazella Indica cornibus rectis longiſſimis nigris, propè caput tantùm annulatis*, Raii ſinop. Anim. *Quad.* 79. *Caper Bezoarticus* ; *Animal Bezoarticum Orientale*, Quorumd.

Selon *Ray*, cet Animal approche de la grandeur d'un Daim, ayant le poil cendré ; la queue longue d'environ un pied, & garni de longs poils ; les cornes longues de près de trois pieds, droites, noirâtres, ridées ſeulement vers leur baſe & entourées de cercles ou d'anneaux

ſaillants, du reſte liſſes & polies. *Garcias du Jardin*, Médecin du Viceroi de Portugal à Goa, dans ſon *Hiſtoire des Drogues & Aromates des Indes Orientales*, ſe contente de nous dire qu'il y a en Perſe une certaine eſpèce de Bouc qu'on appelle en langue Perſane *Pazan*, ordinairement de couleur rouſſe & de moyenne hauteur : mais *Jacques Bontius* dans ſes *Remarques* ſur cet Auteur, le décrit ainſi en peu de mots : ces Chévres ne ſont pas fort différentes de celles d'Europe, ſinon qu'elles ont les cornes droites & plus longues ; & il s'en trouve quelques-unes qui ont la peau bigarrée & agréable à voir comme les Tigres, telles que ſont les deux que nous voyons ici tous les jours dans la citadelle de Batavia. Quant aux pierres de Bézoard ſi vantées pour leurs vertus, j'ai appris par mille expériences que leurs facultés ne ſont pas ſi merveilleuſes qu'on voudroit nous le faire croire. D'ailleurs ces ſortes de pierres ſont auſſi incommodes aux Boucs & aux Chévres qui les portent, que les pierres de la veſſie & des reins le ſont aux hommes. C'eſt ce qui fait que ces pauvres Animaux vont plus ou moins vîte, ſelon qu'ils portent dans leur ventre une groſſe ou une petite

pierre, une ſeule ou pluſieurs à la fois; comme le ſavent très-bien les plus fins Marchands Arméniens & Perſans.

Or *Bontius* qui a toujours paſſé pour un Auteur véridique, eſt d'autant plus croyable en cette matière, qu'il en parle comme témoin oculaire. Ainſi le ſieur *Colin*, Apothicaire de Lyon, dans ſes *Annotations* ſur l'Ouvrage de *Garcias du Jardin*, ſemble ſe tromper par rapport à la figure qu'il donne aux cornes du Bouc ou de la Chévre à Bézoard, lorſqu'il dit: cette pierre eſt tirée d'un Animal de la grandeur d'un Cerf, & de même agilité, mais qui a les cornes recourbées & répliées ſur le dos, ſemblable quant à la forme du corps à un Chevreuil; c'eſt pourquoi les habitans du pays l'appellent Chévre de montagne, bien que ſelon mon jugement il ſeroit mieux dit *Chévre-de-Cerf*: cet Animal ſe trouve aux Indes au-deſſus du Gange, aux montagnes voiſines de la Chine; il a le poil fort court, & eſt de couleur pour la plûpart griſe & rouſſe.

Selon M. *Lemery*, cet Animal eſt très-agile, ſautant de rocher en rocher, & dangereux à chaſſer; car il ſe defend, & il tue quelque fois les Indiens qui le preſſent trop; ſa tête reſſemble à celle du

Bouc ; ſes cornes ſont fort noires, preſque couchées ſur le dos ; ſon corps eſt couvert d'un poil cendré, tirant ſur le roux, plus court que celui de la Chèvre, & approchant de celui du Cerf ; ſa queue eſt courte & retrouſſée ; ſes jambes ſont aſſez groſſes ; ſes pieds ſont fourchus comme ceux de la Chévre.

Mais écoutons plutôt là-deſſus le célébre *Kæmpfer*, bon juge en cette matière, lequel s'eſt donné des peines infinies pour parvenir à connoître par lui-même le ſiége & la nature du Bézoard Oriental qu'on achetoit autrefois au poids de l'or.

Le pays du vrai Bézoard Oriental, dit cet habile & curieux obſervateur dans ſes *Aménités Exotiques*, eſt la Province de *Laar* en Perſe, & quelques autres Provinces du même Royaume. L'Animal qui le produit eſt une ſorte de Chévre Sauvage que les habitans oppellent *Pasèn*, & nos compatriotes *Chèvre-Cerf* ou *Cerf-Chèvre*, parce qu'elle tient de l'un & de l'autre. Cet Animal eſt couvert de poils courts griſâtres qui tirent ſur le roux, il eſt de la grandeur d'une Chévre domeſtique, & a de la barbe comme elle. La fémelle n'a preſque point de cornes : le Bouc en porte de plus longues, qui ſont diſtinguées par des anneaux plus

notables dont le nombre marque celui de ſes années qu'on dit excèder rarement le nombre de douze. Le reſte du corps ne diffère en rien du Cerf pour la forme, pour la couleur & pour l'agilité. C'eſt un Animal extrêmement timide & fuyard, qui habite les brouſſailles inacceſſibles des montagnes les plus rudes, & qui ne quitte preſque jamais ſa ſolitude pour deſcendre dans les plaines: mais quoi qu'il habite pluſieurs cantons du même Royaume, il ne produit pourtant pas dans tous également des pierres de Bézoard; ce qui eſt confirmé par le témoignage conſtant des Chaſſeurs & des Habitans. On prétend qu'il faut pour cela des montagnes qui abondent en herbes réſineuſes aléxipharmaques pleines d'un ſuc propre à la production de ces pierres, & que ces Animaux Sauvages aiment beaucoup. Il ſe trouve de plus groſſes pierres & plus fréquemment dans les mâles que dans les fémelles. On juge qu'ils portent une pierre dans le ventre lorſqu'ils ſont vieux, fort maigres, qu'ils ont le col plus long, qu'ils ſe plaiſent à marcher à la tête du troupeau, & qu'ils évitent les embuſches qu'on leur tend avec plus de circonſpection que les autres: ils en eſt de même

des fémelles. Quelques-uns ajoûtent qu'il faut encore obſerver les ſourcils & les linéamens du front de ces Animaux ; attendu que s'ils ſont bien noirs, ils confirment la préſence d'une pierre. Si tôt que la Bête eſt tuée, ils lui regardent la langue ; car ſi elle paroît plus rude qu'à l'ordinaire, ils ne doutent plus de l'exiſtence de la pierre, dont le ſiége eſt le pylore ou le fond muqueux du quatrième ventricule, ſoit qu'elle y ſéjourne par accident après s'être formée ailleurs, ſoit qu'elle s'y engendre ou s'y accroiſſe. Ils croyent qu'ils peut auſſi arriver que les pierres n'étant point aſſez étroitement embraſſées par les plis & replis du pylore s'en échappent, & ſortent avec les excrémens ; ou même qu'étant déjà toutes formées, elles ſe diſſolvent, ſur-tout quand l'Animal ſouffre une trop longue diète. Je ne ſçaurois m'empêcher d'inférer ici une Obſervation de M. *Jager*, homme très-ſavant dans les langues Orientales, lequel m'a dit que durant ſon ſéjour dans le Royaume de Golconde, ayant tâté le ventre à deux Gazelles vivantes nouvellement priſes, il mania dans l'une deux petites pierre, & dans l'autre cinq ou ſix. Il avoit envie de les nourrir pour

ſatiſfaire ſa curioſité, enfermées dans une étable : mais voyant qu'elles s'abſtenoient de toute nourriture, comme ſi elles euſſent mieux aimé ſe laiſſer mourir de faim que de s'engraiſſer en captivité, ils les fit tuer, quoique déja maigries par une diéte de quelque jours. Mais à l'endroit d'où il devoit tirer des pierres, il n'en trouva plus de veſtige, ſoit qu'elles euſſent été diſſoutes par les viſcères, ou conſummé de quelque autre manière, ſans que les excrémens ſoigneuſement examinés en fiſſent voir la moindre apparence. Or je ſuis perſuadé que la diſſolution s'en peut faire ſans peine, puiſqu'il eſt conſtant que les pierres, tant qu'elles reſtent cachées dans le ventre de l'Animal vivant, n'ont point encore acquis cette dureté pierreuſe qu'elles nous montrent après ſa mort ; mais qu'elles ſont molles & en quelque ſorte friables, à-peu-près comme un jaune d'œuf bien durci dans l'eau bouillante. C'eſt pourquoi dans la crainte que la pierre fraîchement tirée du corps de la Bête ne ſe caſſe par mégarde, ou qu'étant maniée elle ne perde ſon luſtre, on a coutume de la mettre dans la bouche & de l'y retenir quelque temps juſqu'à ce qu'elle ſe ſoit endurcie ; après quoi

quoi on l'enveloppe dans du coton pour la garder. Si l'on ne prend pas ces précautions dès les premiers jours, on court risque de la rompre en la touchant trop rudement, ou de la gâter. On conjecture que cette pierre se forme de la substance résineuse & glutineuse des herbes que l'Animal a mangées & digérées, laquelle occupe d'abord les parois des ventricules; puis abordant au pylore après la digestion des alimens, elles se fige au tour d'un calcul, d'un brin de laine ou de paille qu'elle rencontre; & c'est de cette première couche figée au tour d'un noyau, que dépend la forme de la pierre qui doit s'en former; car par la douce compression qu'elle soufre de la part de la cavité où elle est renfermée, elle acquiert une surface lisse, le plus souvent arrondie par le mouvement pristaltique du viscère qui l'agite continuellement, tandis qu'elle s'augmente avec le temps par l'addition d'une nouvelle glu qui forme couches sur couches. Les gens du pays m'ont dit qu'il s'engendre rarement plus d'une pierre dans le corps d'un seul Animal; & que s'il arrive qu'il s'y en engendre plusieurs à la fois, elles sont petites. On estime davantage les pierres

verdâtres ou bleues, comme auſſi les rondes, puis les ovales, enſuite les cylindriques: elles ſont plus recherchées chez les Perſes que chez les Européens; à peine ai-je trouvé dans le Pays un homme de quelque poids, qui ne gardât une de ces pierres choiſies parmi ſes raretés. La groſſeur & le poids en augmentent à proportion le mérite & le prix qui eſt quelquefois exhorbitant: auſſi eſt-il bien rare d'en voir de véritables dans les boutiques des Apothicaires d'Europe; car on tire de ces ſortes de pierres, mais illégitimes en comparaiſon des précédentes, de divers autres Animaux Sauvages des Indes Orientales, comme des Chévres dites *Ahù*, leſquelles ne diffèrent des Cerfs que par leur barbe & par leurs cornes non branchues, ſur-tout des Singes; & ces dernières ſont recherchées préférablement par de certaines gens qui les conſervent dans de petites boëtes faites exprès. Il eſt à remarquer que les Chévres à Bezoard que *Bontius* dit avoir vues dans la citadelle de Batavia étoient des *Ahù*.

Voilà ce que nous avions à dire, d'après *Kæmpfer*, des Chévres Sauvages du Levant. Nous ſerons encore plus courts ſur l'article des Chévres Sauva-

ges de l'Amérique, faute d'avoir des connoiſſances ſuffiſantes pour donner une deſcription anatomique des viſcères de ces mêmes Chévres que nous n'avons jamais vues; & il en faut dire autant de quelques autres Animaux dont il nous a été impoſſible de découvrir l'anatomie dans aucun Auteur, malgré nos recherches aſſidues & les ſecours généreux de l'illuſtre M. *Falconet*, Le Mecène des gens de Lettres & le modèle des vrais Sçavans. C'eſt de quoi nous juſtifier auprès des Lecteurs judicieux, qui autrement pourroient y trouver à redire.

La Chévre du Bézoard Occidental; *Capricerva Occidentalis*, Offic. Schrod. 278. *Cervus minor Américanus Bezoarticus*, Dal. Pharm. 439. *Mazama ſeu Cervus* Hern. 324. *Cuguaçu Eté & Cuguaçu-Aparà Braſilienſicus*, Piſon *Hiſt. Nat.* 97. *Capreolus marinus Jonſtono*, Raii Synop. Anim. *Quad.* 90. *Caprea Braſiliana; Capricervus Americanus ſive Occidentalis*, Nonnull.

Cet Animal qu'on appelle comme le précédent *Capricervus* ou *Capricerva*, à cauſe qu'il tient de la Chévre & du Cerf, ſe trouve décrit dans l'*Hiſtoire Naturelle* de *Guillaume Piſon* en ces termes: il y a au Bréſil des Chévreuils indigènes qui

ne ſont guères différents de ceux d'Europe ; les naturels du pays nomment *Cuguaçu-Eté* ceux qui n'ont point de cornes, & *Cuguacu-Aparà* ceux qui en ont ; & ces derniers ſont plus petits que les précedents. Ces Animaux ont le poil luiſant, ras, bariolé de brun & de blanc, ſur-tout quand ils ſont jeunes ; car ces taches s'effacent avec l'âge ; deux ongles à chaque pied, & en outre deux autres moindre poſés l'un ſur l'autre ; la queue courte, comme les Chevreuils ont coutume de l'avoir ; les yeux grands, noirs, & les narines bien ouvertes ; les cornes mediocres, compoſées de trois chevilles, velues, de couleur griſâtre, qu'ils perdent tous les ans. Ils reſſemblent aux Chevreuils Européens pour la chaſteté & la fécondité ; car les fémelles ne reçoivent les mâles que dans un temps réglé, c'eſt-à-dire, au commencement des mois pluvieux qui tient lieu du Printemps ; après quoi leur chaleur étant paſſée, elles deviennent peureuſes. Elles conçoivent dans les cornes de la matrice ; & portent ſix mois, quelquefois moins : mais dans les pays froids de l'Europe les Chevrettes mettent bas plus tard. Ces mêmes Animaux ne ſont pas ſi ſauvages qu'ils ne s'apprivoiſent aiſément.

Ils ſe nourriſſent d'herbes, de feuillages & de fruits ; puis ils ruminent : auſſi leurs viſcères ſont-ils conſtitués à la manière des autres Animaux ruminants, comme il ſe voit dans les Brutes qui ont des cornes & qui n'ont des dents qu'à une mâchoire. Or comme il eſt ateſté par d'anciens Philoſophes qu'il y a non-ſeulement de certains Oiſeaux, mais mêmes quelques Animaux terreſtres entre leſquels on compte les Cerfs & les Chevreuils, qui n'ont point de fiel, je n'ai pû y découvrir aucun fiel, quoique j'aie examiné attentivement le foye & les inteſtins qui ſont les deux principaux endroits où la Nature l'a placé, peut-être parce qu'il étoit imperceptible, & qu'une matière propre à ſuppléer au fiel ſe trouvoit répandue dans quelqu'autre partie. Cependant le fiel me paroît d'une ſi grande néceſſité dans les corps des Animaux, que s'il ne ſe montre pas aux endroits ordinaires, la Nature a mieux aimé le loger dans la tête de certains Poiſſons, que de les priver totalement d'un ſi noble viſcère. Bien plus, quoique ſuivant le témoignage d'*Ariſtote* les Oiſeaux ſoient deſtitués de veſſie urinaire, le même Auteur avoue néanmoins que le fiel leur a été conſtamment accor

dé. La chair des Chevreuils du Breſil eſt d'un fort bon goût, & une excellente nourriture ; on la mange ou rôtie, ou en ragoût ; en un mot, on lui trouve le mêmegoût & la même bonté qu'à la chair de nos Chevreuils d'Europe. Mais de même que cette ſorte de Chevreuil qui a les cornes velues fournit par ſa chair un bon aliment, elle donne auſſi par la pierre qui eſt contenue dans ſon ventricule un médicament précieux, ſavoir le Bézoard Occidental, qui quoique moins vanté aujourd'hui que le Bézoard Oriental, eſt pourtant eſtimé parmi les habitans du Breſil contre les venins. Les Chaſſeurs jouiſſent quelquefois plus difficilement de cette pierre que de l'Animal même dans lequel elle s'engendre ; car quand il ſe ſent bleſſé d'un trait, il s'enfuit de toutes ſes forces & rejette du fond de ſon eſtomac par la bouche la pierre dont il s'agit ; de ſorte que ſi le Chaſſeur ne l'obſerve pas avec ſagacité, il eſt déchu de toute eſpérance d'en jouir, comme il m'eſt arrivé quelquefois ainſi qu'à bien d'autres.

Voilà ce que dit *Piſon* des Chevreuils du Bréſil : ſur quoi l'on nous permettra une courte reflexion. *Ray* avoue qu'il ne ſait pas ſi ces Chevreuils ſont de

différente eſpéce ; puis il ajoûte que le dernier auquel *Marcgrave* (ou plutôt *Piſon*) donne des cornes, eſt peut-être le mâle du premier. Nous ſerions fort portés à penſer la même choſe que *Ray* : mais il nous reſte un ſcrupule en ce que *Piſon* dit poſitivement que le *Cuguaçu-Apará* qu'il fait cornu eſt plus petit que le *Cuguaçu-Eté* qui eſt ſans cornes, tout au contraire ce qui s'obſerve dans nos Chevreuils Européens. C'eſt au reſte ce qu'il appartient de décider aux célébres Naturaliſtes du Siécle.

Georges Marcgrave dans ſon *Hiſtoire Naturelle du Chili*, rapporte ce qui ſuit d'après *Pierre Alonſo d'Ouaglie* : les Chevreuils du pays ſont aſſez ſemblables aux Brebis-Chameaux du Pérou, tant par la figure du corps que par la vélocité ; mais ils en diffèrent par la couleur qui dans ces mêmes Chevreuils eſt rouge comme un rubis, & en ce qu'ils ne s'apprivoiſent jamais. Il n'eſt point de Cheval ſi prompt à la courſe qui puiſſe les atteindre quand ils ſont grands. La chair des plus jeunes eſt fort délicate, & ſe mange fraîche ; quant à celle des grands, étant ſalée & ſéchée, elle ſurpaſſe ſans difficulté les autres chairs. Ces Animaux engendrent des

Bézoards dans le fond de leur eſtomac, leſquels ſont fort eſtimés contre les venins & les fièvres malignes, pour fortifier le cœur, & pour d'autres effets : la matière dont ils s'engendrent ſont des herbes d'une vertu inſigne deſquelles ils ſe nourriſſent par un inſtinct naturel pour ſe maintenir en ſanté, ou pour ſe guérir de leurs maladies, & contre les poiſons. Ces pierres de Bézoard ſe trouvent dans ces mêmes Animaux devenus adultes ; & quelquefois elles ſont ſi groſſes, que j'en ai apporté une en Italie qui pèſe trente-deux onces. Or l'expérience apprend que dans les contrées où il y a plus de Vipères & d'autres Serpens ou Animaux venimeux, il s'engendre plus de pierres, la raiſon en eſt manifeſte ; car comme ces Chevreuils ſont ſi agiles, & qu'ils courent çà & là, ils ſont plus expoſés à la morſure de ces Animaux venimeux ; & lorſqu'ils en ſont piqués ou bleſſés, ils ſe hâtent naturellement de recourir à des herbes medicinales. Delà vient que dans les provinces du Cujo on trouve de plus gros Bezoards que dans le Chili ; parce qu'il s'y rencontre beaucoup de Vipères & d'autres Animaux venimeux dont le Chili eſt exempt : en outre, comme le Chili

eſt plus habité, les Chevreuils n'y ſont pas ſi fréquents que dans le Royaume de Cujo.

Il nous ſemble que ni les Grecs ni les Latins n'ont fait aucune mentions du Bézoard, non plus que de l'Animal qui le produit ; & que nous en devons la connoiſſance uniquement aux Arabes & aux Modernes. Selon *Gaſpard Bauhin* qui a compoſé un Traité plein d'érudition ſur cette matière, les Arabes & entr'autres *Serapion* appellent le Bézoard *Hager Alzbeſahar*, comme qui diroit Pierre Alexipharmaque ou qui délivre des venins, autrement *Baldzahar* ou *Bedezahar* en Perſant *Pazar*, d'où l'on a fait par corruption *Bazar*, *Bezar*, *Bezaar*, *Bezahar*, *Bezoar*, *Belzaar*, *Belzoar*, *Pezar* ; tous mots qui ſignifient contrevenin, contrepoiſon, ou antidote.

Les deux eſpèces de Chévres Sauvages ou de Chevreuils décrites ci-deſſus ne fourniſſent à la Médecine que la pierre de Bézoard, qui n'eſt autre choſe qu'une pierre formée dans l'eſtomac, ou quelquefois dans la véſicule du fiel de différentes ſortes d'Animaux qu'on trouve tant aux Indes Orientales qu'aux Indes Occidentales : ces Animaux ſont le Boue & la Chévre, le Sanglier, le Singe, & autres Les vertus de cette pierre naiſſent

du ſel volatil alkali ſulphureux ou huileux qu'elle contient : c'eſt par le moyen de ce ſel alkali volatil qu'elle détruit les acides, & qu'elle pouſſe par la tranſpiration, qu'elle fortifie le cœur, reſiſte à la malignité des humeurs, arrête les cours de ventre, calme les vertiges, les palpitations de cœur, & qu'elle tue les vers. La doſe en eſt depuis quatre grains juſqu'à ſeize, ſoit ſeule, ſoit mêlée avec quelque liqueur appropriée, ayant attention d'augmenter cette doſe d'un tiers, ſi c'eſt le Bézoard Occidental dont on ſe ſert, parce qu'il eſt plus foible en vertu. La ſeule préparation que cette pierre exige eſt de la reduire en poudre ſubtile, ſoit pour la prendre en ſubſtance, ſoit pour la faire entrer dans quelque compoſition : on doit ſeulement obſerver de ne pulvériſer que ce qu'il y a de Bézoardique, & de ſéparer toutes les matières étrangères qui pourroient ſe trouver dans le cœur du Bezoard, ſurtout lorſqu'il s'y rencontre des pailles, du bois des cailloux, & d'autres ſubſtances qui n'ont aucune vertu.

Pluſieurs circonſtances concourent à rendre les proprietés du Bézoard équivoques & difficiles à fixer. Premièrement l'incertitude où l'on eſt preſque

toujours d'avoir uſé d'un vrai Bézoard, cette pierre étant falſifiée même par les Indiens, & les Européens en compoſant une grande quantité de factices qu'il eſt très-aiſé de prendre pour vraies. Secondement, elle eſt d'un ſi haut prix, qu'il eſt rarement poſſible d'en ordonner l'uſage, ſur-tout en ſuffiſante quantité pour déterminer ſi ſes propriétés ſont réelles ou imaginaires. Cependant ſans ces épreuves on ne peut rien prononcer ſur l'énergie du Bézoard, non-plus que ſur la vertu d'aucun autre ingrédient. La formation & l'analyſe ne nous ſuffiſent point. Les conjectures qu'on tireroit de la ſaveur ne ſeroient pas plus certaines, quoi qu'en puiſſe dire *Quinci*.

Quant à nous, nous eſtimons le Bézoard de peu d'importance pour la pratique de la Médecine ; car quelle confiance peut-on avoir en un reméde ſoupçonné de falſification, qu'on a rarement occaſion d'ordonner, & dont par conſéquent les effets ne ſont preſque pas connus ? Nous pouvons ajoûter que quelques Médecins qui en ont examiné les propriétés avec quelque exactitude ne lui en ont preſque point apperçu de médicinale. *Hildanus*, Centurie 6, Obſervat. 89 e, va plus loin ; il dit que la

SUITE
DE LA
MATIÉRE MÉDICALE
DE M. GEOFFROY.

REGNE ANIMAL.

CINQUIEME & DERNIÉRE CLASSE.

DES QUADRUPÉDES.

CASTOR.

CASTOR, ou Bièvre ; Castor, *Offic.* Schrod. 279. Lem. 201. Bosch. 376. Rondel. *de Aquat.* 236. Gesn. *de Quad. Digit.* 309. Aldrov. *de Quad. Digit.* 276 Jonst. *de Quad.* 102. Charlet. Exerc. 18. Dal. Pharm. 445. Fiber, Bellon. *de Aquat.* 30.

Schwenckf. *Quad. Sileſ.* 94. *Fiber ſive Caſtor*, Schonev. Ichth. 34. *Caſtor ſive Fiber*, Raii Synop. *Anim. Quad.* 209. *Caſtor cauda ovata plana*, Linn. Syſt. Nat. 39. *Caſtor Canadenſis*, *Ind. Med. XXX. Canis Ponticus ſeu fluviatilis*, *Quorumd.*

Nous trouvons dans les *Ephémérides d'Allemagne* une très-ample deſcription anatomique du Caſtor faite par le Docteur *Jean-Jacques Wepfer*, & une autre qui ne l'eſt guères moins dans les *Mémoires de l'Académie Royale des Sciences* que nous allons tranſcrire en entier.

Il étoit, diſent Meſſieurs nos Académiciens, d'autant plus néceſſaire de remarquer exactement toutes les parties du Caſtor, que l'on n'en a point fait juſqu'ici de deſcription exacte ; les Anciens n'ayant preſque rien dit de cet Animal, & les Modernes s'étant plus arrêtés à parler de ſon naturel, qu'à examiner la ſtructure de ſon corps. Celui qu'on a diſſéqué à la Bibliothèque du Roi, avoit été pris en Canada, aux environs de la rivière de *S. Laurent*. Il reſſembloit à une Loutre ; mais il étoit plus grand & plus gros, & péſoit plus de trente livres. Sa longueur étoit d'environ trois pieds & demi depuis le bout du muſeau juſqu'à l'ex-

trêmité de la queue, & ſa plus grande largeur de près de douze pouces. Le poil qui couvroit tout ſon corps, à la réſerve de la queue, n'étoit pas par-tout ſemblable ; mais il y en avoit de deux ſortes qui étoient mêlés enſemble, & qui différoient en longueur auſſi-bien qu'en couleur. Le plus grand étoit long d'un pouce & demi ou environ, & gros comme des cheveux. Sa coûleur étoit brune, tirant un peu ſur le minime, mais fort luiſante ; & ſa ſubſtance étoit ferme & ſi ſolide, que l'ayant coupé de travers on n'y put appercevoir aucune cavité, même avec le Microſcope. Le plus court n'avoit qu'environ un pouce de longueur : il y en avoit beaucoup plus que de l'autre ; il paroiſſoit auſſi plus délié ; & il étoit ſi doux, que le duvet le plus fin ne l'eſt pas davantage. Le mélange de ces deux ſortes de poils ſi différens ſe trouve en beaucoup d'Animaux ; mais il eſt plus remarquable dans le Caſtor, dans la Loutre, & dans le Sanglier ; & il ſemble qu'il leur eſt auſſi plus néceſſaire : car ces Animaux étant ſujets à ſe traîner dans la fange, outre le poil court que la Nature leur a donné pour les défendre du froid, ils avoient beſoin d'un autre poil plus long pour recevoir la boue,

& l'empêcher de pénétrer juſqu'à la peau. Sa tête avoit cinq pouces & demi de longueur depuis le bout du muſeau juſqu'au derrière de l'occiput, & cinq pouces de largeur à l'endroit des os qui ſont l'éminence des joues. Cette proportion a fait mettre le Caſtor par *Hérodote* entre les Animaux qu'il appelle *Tetragonoproſopa*, c'eſt-à-dire, à viſage ou tête quarrée. Ses oreilles reſſembloient à celles d'une Loutre. Elles étoient rondes & fort courtes, revêtues de poil par dehors, & preſque ſans poil par dedans. On dit que cet Animal ſe plaît fort à ronger les arbres, & qu'il les coupe pour ſe faire des Loges; & en effet ſes dents étoient faites d'une manière très-propre à cela. Il en avoit à l'extrêmité du muſeau quatre inciſives, deux en chaque mâchoire, de même que les Ecureuils, les Rats, & les autres Animaux qui aiment à ronger. La longueur de celles d'en bas étoit de plus d'un pouce; mais celles d'en haut n'avoient qu'environ dix lignes, & ſe gliſſoient au-dedans des autres, ne leur étant pas directement oppoſées. Pour ce qui eſt de leur figure, elles étoient demi rondes pardevant, & fort tranchantes par le bout qui étoit taillé en biſeau de dedans en dehors. Leur couleur étoit blanche en

dedans ; & en dehors, d'un rouge clair tirant ſur le jaune, preſque comme celle du ſaffran bâtard. Les unes & les autres étoient larges d'environ deux lignes à la ſortie de la mâchoire, & de plus d'une ligne à leur extrêmité. Outre ces dents inciſives, il y en avoit ſeize molaires, c'eſt-à-dire huit de chaque côté, quatre en bas, & quatre en haut. Elles étoient directement oppoſées les unes aux autres, & n'avoient rien de particulier. Pour ce qui eſt des yeux, nous ne les pûmes pas examiner, parceque les Rats ou quelques Animaux ſemblables les avoient mangés.

La ſtructure des pieds étoit fort extraordinaire, & faiſoit aſſez voir que la Nature a deſtiné cet animal à vivre dans l'eau auſſi-bien que ſur la terre ; car quoiqu'il eût quatre pieds comme les Animaux terreſtres, néanmoins ceux de derrière ſembloient plus propres à nager qu'à marcher, les cinq doigts dont ils étoient compoſés étant joints enſemble comme ceux d'une Oye par une membrane qui ſert à cet Animal pour nager. Mais ceux de devant étoient faits autrement ; car il n'y avoit point de membrane qui tînt les doigts joints enſemble ; & cela étoit néceſſaire pour la commodité de cet Ani-

mal, qui s'en ſert comme de mains pour manger, de même que les Ecureuils. En effet la proportion de ces doigts, leur ſituation, & la figure de la paume rendent ces pattes tout-à-fait ſemblables à des mains ; & quand *Matthiole* dit qu'elles ſont différentes des mains d'un Singe, il fait bien voir qu'il a confondu le Caſtor avec la Loutre, qui a les doigts des pieds de devant garnis de peaux comme ceux de derriere ; ce qu'il a peut-être inféré de ce que dit *Pline*, que le Caſtor eſt entièrement ſemblable à la Loutre, à la réſerve de la queue. La longueur des pieds de devant étoit de ſix pouces & demi depuis le coude juſqu'à l'extrêmité du plus grand doigt ; & de trois pouces depuis le commencement de la main juſqu'à cette extrêmité du plus grand doigt. Les pieds de derriere étoient plus longs, & avoient ſix pouces depuis l'extrêmité du talon juſqu'au plus long, qui étoit le ſecond des doigt. Outre ces cinq doigts, qui étoient tous garnis par le bout d'ongles taillés de biais, & creux par dedans comme des plumes à écrire, il y avoit en la partie externe de chaque pied de devant & de derrière un petit os qui faiſoit une éminence, & qu'on auroit pu prendre pour un ſixième doigt, s'il eût

été ſéparé du pied ; mais comme il ne l'étoit pas, il ſemble qu'il ne ſervoit qu'à donner au pied plus de force & plus d'aſſiette.

La queue eſt principalement ce qui a fait mettre le Caſtor au nombre des Amphibies ; car elle n'a aucun rapport avec le reſte du corps, & ſemble plus tenir de la nature des Poiſſons que de celle des Animaux terreſtres. Elle étoit couverte d'un épiderme compoſé d'écailles, qu'une pellicule joignoit enſemble. Ces écailles étoient de l'épaiſſeur d'un parchemin, longues au plus d'une ligne & demie, & pour la plupart d'une figure hexagone irrégulière. Celles du deſſus de la queue étoient fort peu différentes de celles du deſſous, ſi ce n'eſt qu'entre quelques-unes de celles du deſſous il ſortoit tantôt un, tantôt deux, & quelquefois trois petits poils qui étoient tournés de haut en bas, & n'avoient qu'environ deux lignes de longueur. Pour ce qui eſt de la couleur, elles étoient d'un gris-brun un peu ardoiſé : mais dans les jointures l'épiderme paroiſſoit d'une couleur un peu plus obſcure. Quand on courroye la peau de ce Caſtor, les écailles de la queue ſont tombées, mais leur figure y eſt demeurée empreinte, & cette partie de la peau où

étoient les écailles eſt devenue fort blanche, & d'une ſubſtance ſemblable à celle d'un Poiſſon tel que pourroit être le Marſouin, ou le Renard-marin. Auſſi en diſſéquant la queue nous trouvâmes que la chair en étoit aſſez graſſe, & qu'elle avoit beaucoup de conformité avec celle des gros Poiſſons. Au reſte la grandeur & la figure de cette queue étoient très remarquables. Elle avoit environ onze pouces de longueur, & à la racine elle n'étoit large que de quatre pouces. De-là elle alloit en augmentant inſenſiblement de côté & d'autre juſqu'à ſon milieu, où elle avoit cinq pouces; & enſuite elle diminuoit toujours juſqu'au bout, où elle ſe terminoit en ovale. Au contraire elle étoit plus épaiſſe vers ſa racine qu'en tout le reſte de ſa longueur; car elle avoit en cet endroit près de deux pouces d'épaiſſeur, & diminuoit peu à peu vers l'autre bout; de ſorte que dans ſon milieu elle n'avoit pas plus d'un pouce d'épaiſſeur, & ſe trouvoit réduite à cinq lignes & demie en ſon extrêmité. Les bords de ſa circonférence étoient ronds & aſſez épais, quoiqu'ils fuſſent beaucoup plus minces que le milieu. L'ouverture par où cet Animal rend ſes excrémens étoit ſituée entre la queue & l'os-

pubis, environ deux pouces plus haut que le commencement de la queue, & trois pouces & demi plus bas que ces os. Elle étoit de figure ovale, longue d'environ neuf lignes, & large de ſept. La peau d'alentour etoit noirâtre & ſans poil; & elle ſe reſſerroit & ſe dilatoit aiſément, non pas par un Sphincter comme l'anus des autres Animaux, mais ſimplement comme une fente. Cette ouverture étoit commune à la ſortie de l'urine auſſi-bien qu'à celle des autres excrémens; car outre que l'anus ou l'extrêmité du *Rectum* y aboutiſſoit, on voyoit paroître un peu au-deſſus, dans la partie antérieure, l'extrêmité de la verge de cet Animal.

Nous remarquâmes aux parties latérales du dedans de cette ouverture commune, deux petites cavités, une de chaque côté, où nous voulumes introduire le ſtylet; mais nous ne pûmes le faire paſſer du dedans de l'ouverture vers le dehors; & à travers la peau du dehors nous ſentîmes deux éminences, que nous reconnûmes enſuite être les Poches ou Veſſies qui contiennent le *Caſtoreum*: & comme c'eſt ce qu'il y a de plus remarquable dans cet Animal, nous les examinâmes avec une exactitude particulière.

Les Naturaliſtes en ont parlé diverſement. Quelques-uns aſſûrent que le *Caſtoreum* eſt enfermé dans les Teſticules du Caſtor ; & *Elien* dit même que cet Animal connoiſſant que les hommes ne le pourſuivent que pour avoir cette liqueur ſi utile dans la Médecine, arrachent ſes Teſticules lorſqu'il ſe voit preſſé par les Chaſſeurs, & les leur abandonne comme pour ſa rançon. D'autres tiennent que le *Caſtoreum* ne ſe trouve pas dans les Teſticules du Caſtor, mais dans les Poches particulièrement deſtinées pour recevoir cette liqueur. Pour nous éclaircir de la vérité, nous dépouillâmes notre Caſtor de ſa peau ; & après l'avoir levée, nous découvrîmes à l'endroit où nous avions remarqué ces éminences, quatre grandes Poches ſituées au bas des os-pubis. Les deux premières étoient placées au milieu, & plus élevées que les deux autres. Elles repréſentoient toutes deux enſemble une forme de cœur, dont le haut étoit environ un pouce au-deſſous des os-pubis ; & les côtés, après s'être étendus circulairement, s'approchoient pour ſe réunir en la partie ſupérieure de l'ouverture commune. La plus grande largeur de ces deux Poches priſes enſemble étoit d'un peu plus de deux pouces ;

& la longueur depuis le haut de chacune juſqu'à l'ouverture commune, étoit auſſi d'environ deux pouces. Elles paroiſſoient extérieurement d'une couleur cendrée, & rayées de pluſieurs lignes blanchâtres de la figure de celles qu'on voit aux truffes. Leur tunique externe étoit ſans rides ni replis, & paroiſſoit claire & tranſparente; de ſorte que ſa couleur ſembloit être empruntée de la tunique qui étoit au-deſſous. Et en effet, ayant ouvert une de ces Poches nous trouvâmes que la tunique interne étoit d'une couleur cendrée; que de plus elle étoit charnue, & qu'elle avoit au-dedans pluſieurs replis ſemblables à ceux de la caillette d'un Mouton, entre leſquels nous trouvâmes les reſtes d'une matière griſâtre, qui avoit une odeur fétide, & qui y étoit ſi fort attachée, qu'il ſembloit qu'elle en fît partie. Ces replis s'étendoient dans toutes les deux Poches, qui avoient communication l'une avec l'autre par une ouverture de plus d'un pouce, & n'étoient ſéparées que par le fond. Au bas de ces premières Poches, il y en avoit deux autres, l'une à droite, & l'autre à gauche; chacune deſquelles avoit la figure d'une Poire un peu applatie, ou d'une longue Amande verte.

Elles étoient longues chacune de deux pouces & demi, & larges de dix lignes. Leur plus grande largeur étoit vers l'extrêmité la plus éloignée de l'ouverture commune des excrémens, & venoit aboutir aux parties latérales de cette ouverture. De la manière que ces deux Poches étoient ſituées, elles formoient conjointement avec l'ouverture commune la figure d'un V fort ouvert, au-dedans duquel les deux premières Poches s'élevoient en forme de cœur, comme nous avons dit. Ces deux Poches inférieures étoient aſſez étroitement jointes avec les ſupérieures aux environs de l'ouverture commune; & il y a de l'apparence que la matière du *Caſtoreum* ayant commencé à ſe préparer dans les deux Poches ſupérieures, paſſe dans les deux autres pour s'y perfectionner, & pour acquerir plus de conſiſtance, plus d'onctuoſité, plus d'odeur, & même une couleur plus jaunâtre, qui ne paroiſſoit que très-peu dans les Poches ſupérieures. Auſſi la ſtructure de ces Poches étoit fort différente. Il ſembloit que les inférieures fuſſent compoſées de glandes, de même que les Reins des jeunes Animaux; car en leur ſurface extérieure il y avoit un grand nombre de petits corps ronds, un peu

élevés, & d'une grandeur différente, les plus grands n'excédant pas une moyenne Lentille. Ils étoient tous recouverts de la membrane qui enveloppoit extérieurement toutes les grandes Poches, laquelle n'eſt autre choſe qu'une continuation de la membrane commune des muſcles. Ayant ouvert pluſieurs de ces petits corps glauduleux, nous trouvâmes qu'ils étoient compoſés d'une chair ſpongieuſe de couleur blanchâtre tirant ſur le rouge, & qu'ils avoient tous une cavité conſidérable; de ſorte qu'il ſembloit que ce fuſſent autant de petites Poches: mais il n'y avoit point de liqueur au-dedans, ni aucune autre ſubſtance remarquable. Comme nous jugeâmes au toucher qu'il y avoit quelque liqueur dans les Poches, dont ces petits corps faiſoient une partie de la ſurface, nous en ouvrîmes une par le fond, conſervant celle de l'autre côté pour en garder la liqueur. Il ſortit de cette ouverture une liqueur d'odeur déſagréable, jaune comme du Miel, onctueuſe comme de la graiſſe fondue, & combuſtible comme de la Térébenthine; car elle prenoit feu étant expoſée à la flamme d'une bougie. Nous voulûmes voir ſi en preſſant il ne ſe feroit point un reflux de cette humeur dans les Poches ſupé-

rieures, ou dans l'ouverture commune des excrémens : mais ni l'un ni l'autre n'arriva. Ayant enſuite vuidé la liqueur de cette ſeconde Poche, nous apperçûmes qu'en la partie inférieure il y avoit une troiſième Poche longue d'environ quatorze lignes, & large de ſix, qui étoit encore pleine de liqueur, & tellement attachée à la membrane de la ſeconde Poche, qu'on ne l'en put ſéparer. Elle alloit aboutir en pointe à la partie latérale de l'ouverture commune : mais nous n'apperçûmes point qu'il y eût aucune iſſue dans les cavités dont nous avons parlé en décrivant cette ouverture ; car nous n'en pûmes rien faire ſortir par-là. Il y avoit en la ſurface externe de la troiſième Poche, de petits corps glanduleux ſemblables à ceux que nous avions remarqués en la ſeconde. Nous trouvâmes dans cette troiſième poche un ſuc plus jaune, plus liquide, & mieux élabouré que dans les autres. Il avoit auſſi une odeur différente, & il reſſembloit aſſez à un jaune d'œuf, mais ſa couleur étoit un peu plus pâle.

Quoiqu'on ne ſe ſoit propoſé dans ce diſcours que de parler de ce qu'on a remarqué dans la diſſection du Caſtor, il ne ſera pas hors de propos de rapporter ce qu'on a depuis peu écrit de Canada

touchant le *Caſtoreum*. On mande que les Caſtors ſe ſervent de cette liqueur pour ſe donner de l'appetit lorſqu'ils ſont dégoûtés ; qu'ils la font ſortir, en preſſant avec la patte les véſicules qui la contiennent ; & que les Sauvages en frottent les piéges qu'ils tendent à ces Animaux, afin de les y attirer. *Rondelet* avoit bien remarqué que les Caſtors lèchent ſouvent cette liqueur ; mais il ne parle point des uſages particuliers qu'on nous a rapporté que l'Animal & les Sauvages en font.

Pour revenir aux Poches qui contiennent le *Caſtoreum*, on voit par la deſcription exacte que nous en venons de faire, que ce ne ſont pas les Teſticules du Caſtor, comme ſe ſont imaginé pluſieurs Naturaliſtes, dont l'erreur paroîtra encore plus évidemment par ce que nous dirons ci-après de ces Teſticules.

Sextius, au rapprt de *Pline*, ſe mocquoit de ceux qui croyoient que le Caſtor s'arrache les Teſticules, lorſqu'il eſt pourſuivi par les Chaſſeurs, & diſoit que cela eſt impoſſible, parce que cet Animal a les Teſticules attachés à l'épine du dos. Mais il refutoit une erreur par une autre ; car, comme a fort bien remarqué *Dioſcoride*, les Teſticules du

Caſtor ſont cachés dans les aînes, & non pas attachés à l'épine du dos. Cependant *Amatus Luſitanus* & *Matthiole*, qui ont tous deux commenté *Dioſcoride*, & qui diſent qu'ils ont diſſéqué des Caſtors en préſence de pluſieurs Médecins, aſſurent qu'ils ont trouvé ces Teſticules tellement adhérans à l'épine, qu'ils ont eu bien de la peine à les en arracher avec un Scalpel. *Rondelet* eſt dans la même erreur, bien qu'il ait examiné un peu mieux que les autres Auteurs les Poches d'où ſe rire le *Caſtoreum*, mais pourtant aſſez négligemment, pour ne s'être point apperçu qu'elles ſont au nombre de quatre; car il n'en compte que deux. Il y a des Auteurs plus modernes qui n'ont pas été plus loin que les autres, ſe contentant de ſavoir que les Teſticules & les Poches du Caſtor ſont des choſes différentes; & ont aſſez mal entendu *Dioſcoride*, pour croire que lorſqu'il a dit que les Teſticules du Caſtor ſont cachés dans les Aînes, il prenoit les Poches pour les Teſticules. Mais l'expérience nous a fait voir que tous ces Auteurs ſe ſont trompés, ſi tous les Caſtors ſont ſemblables à celui que nous avons diſſéqué; car les Teſticules n'étoient pas plus en-dedans que les Poches: ils étoient

ſeulement un peu plus haut, aux parties externes & latérales des os-pubis, à l'endroit des aînes, où nous les avons trouvés entièrement cachés ; en ſorte qu'ils ne paroiſſoient point au dehors, non plus que la Verge, avant que la peau fût levée. Leur figure étoit aſſez ſemblable à celle des Teſticules des Chiens, ſi ce n'eſt qu'ils étoient plus longs & moins gros à proportion de leur longueur. Ils avoient un peu plus d'un pouce de longueur ; leur largeur étoit d'un demi-pouce, & leur épaiſſeur d'un peu moins. Pour ce qui eſt de l'Epididyme, & de tous les vaiſſeaux néceſſaires à la génération, ils ne différoient en rien de ceux des Chiens.

La Verge nous parut plus ſingulière. Elle avoit en ſon extrêmité au lieu de *Balanus* un os long de quatorze lignes, & fait en forme de Stylet, qui étoit large de deux lignes dans ſa baſe, & ſe rétréciſſant tout-à-coup alloit aboutir en pointe. Il y avoit auſſi cela de remarquable, qu'au lieu que la Verge des Chiens remonte de l'os-pubis vers le nombril, celle-ci deſcendoit en bas vers le trou des excrémens, où elle ſe terminoit. Elle étoit, comme nous avons dit, cachée ; de ſorte qu'avant que d'a-

voir levé la peau nous ne l'appercevions point, & nous ne pouvions diſcerner de quel ſéxe étoit cet Animal. Pour mieux éxaminer ces parties, nous ouvrîmes le ventre inférieur ; & ayant ſuivi les vaiſſeaux ſpermatiques, juſqu'à leur origine, nous les trouvâmes ſemblables à ceux des Chiens & des autres Animaux. Nous remarquâmes auſſi que la Verge étoit couchée ſur le *Rectum*, & qu'elle paſſoit au-deſſous des deux premières Poches du *Caſtoreum*, auxquelles elle étoit étroitement attachée : que de plus ces Poches recevoient leurs veines & leurs artères des veines & des artères hypogaſtriques, n'y ayant point d'apparence qu'il y ait d'autres vaiſſeaux qui puiſſent fournir la matière dont eſt formé le *Caſtoreum*, ſi l'on ne veut s'imaginer que cela ſe faſſe par l'Urèthre ; ce qui n'eſt pas probable.

Pour ce qui eſt des autres parties du bas-ventre, les muſcles de l'Abdomen, le Péritoine, l'Eſtomac, & la Veſſie, n'avoient rien de remarquable, & leur ſtructure étoit entièrement ſemblable à celle des Chiens. Les inteſtins étoient peu conſidérables, à la réſerve du *Cœcum*, qui étoit large de deux pouces & demi, & long de dix. Il étoit contre l'ordinaire

rangé du côté gauche au-deſſous de la Ratte, d'où il deſcendoit juſqu'à la cavité de l'os des iles, & s'alloit terminer en une pointe ronde, faiſant une appendice de la longueur d'un pouce : ce fut ce qui nous fit diſtinguer cet inteſtin d'avec les autres. Sa figure n'étoit pas droite, mais un peu courbée, comme le fer d'une faulx. Il y avoit en la partie cave de cette courbure un ligament, & un autre en la convèxe, tous deux ſemblables à ceux qui ſe trouvent ordinairement au Colon des hommes ; & ces ligamens étoient accompagnés de veines & d'artères qui venoient des Méſentériques, & envoyoient d'eſpace en eſpace leurs rameaux dans le corps de ce boyau. Deux doigts au-deſſous du gros bout de la Ratte, il y avoit un petit corps ſphérique fort extraordinaire, qui paroiſſoit de même ſubſtance que la Ratte, quoiqu'il en fût fort éloigné ; il avoit trois lignes de diamètre. Les autres inteſtins étoient ſi peu différens entr'eux, que nous ne pûmes jamais diſtinguer le Colon. Leur longueur étoit de près de vingt-huit pouces. Les ayant ouverts, nous trouvâmes au-dedans huit vers longs & ronds, ſemblables à des vers de terre, dont il y en avoit trois de

la longueur de ſept à huit pouces, & le reſte d'environ quatre pouces.

La Ratte étoit couchée le long du côté gauche de l'Eſtomac, auquel elle étoit attachée par huit veines, & par autant d'artères, qui faiſoient autant de *Vas breve*. Sa couleur étoit aſſez rouge : ſa longueur étoit de ſept pouces, & ſon épaiſſeur égaloit preſque ſa largeur, qui étoit d'environ dix lignes. Nous ne remarquâmes rien de particulier au Foye, ſi ce n'eſt qu'il étoit partagé en cinq Lobes de la même couleur que les Lobes du Foye des Chiens. La Véſicule du Fiel étoit cachée ſous la partie cave du Foye entre deux de ſes Lobes. Elle avoit deux pouces & demi de longueur, & près d'un pouce de largeur. Tout le bas-ventre étoit inondé d'une bile épanchée, qui avoit peut-être été la cauſe de la mort de cet Animal. Le Pancréas n'étoit preſqu'en rien différent de celui des Chiens. Sa longueur étoit de dix pouces ; mais il n'avoit pas plus de deux pouces en ſa plus grande largeur. Quoique ce Caſtor fût aſſez gras, principalement par le ventre & par la queue, néanmoins il ſe rencontra peu de graiſſe dans la tunique adipeuſe des Reins, & dans l'Epiploon.

Chaque rein avoit environ un pouce d'épaiſſeur, près de deux pouces de longueur, & autant de largeur par le milieu. Le Cartilage Xiphoïde étoit rond, & large de quatorze lignes; mais aſſez mince, & facile à plier.

Ayant enſuite ouvert le Thorax, nous remarquâmes peu de différence entre toutes les parties qui y étoient enfermées, & celles des Chiens. Les Poumons avoient ſix Lobes, trois du côté droit, deux du côté gauche, & un autre petit qui étoit dans le Médiaſtin, proche le centre du Diaphragme. Ce qu'il y avoit de plus remarquable au cœur, eſt que l'oreille gauche étoit plus grande que la droite; ce qui ſe voit encore en quelques autres Animaux, mais non pas dans l'homme, qui a au contraire l'oreille droite du cœur plus grande que la gauche. Nous cherchâmes le trou de *Botalle*, avec d'autant plus de ſoin, que pluſieurs Auteurs modernes ont aſſuré qu'il ſe trouve dans tous les Animaux amphibies, & même dans les hommes qui ſe plongent ſouvent, & demeurent long-temps dans l'eau. Mais quelque exactitude que nous ayons apportée à en faire la recherche, nous n'avons jamais pu découvrir ce trou dans

le cœur de notre Caſtor. Il eſt vrai que comme il avoit été pluſieurs années enfermé à Verſailles, ſans avoir la liberté d'aller dans l'eau, il s'eſt pu faire que ce trou ſe ſoit bouché, de même qu'il arrive au Fœtus, lorſqu'étant ſorti du ventre de ſa mère il a reſpiré quelque temps. En effet il ſembloit qu'il y eût eu autrefois en cet endroit une ouverture qui ſe fût depuis refermée. Au-deſſous de la veine coronaire nous trouvâmes la Valvule qu'on appelle Noble, qui occupe tout le corps de la veine-cave, & qui eſt tellement diſpoſée que le ſang peut être aiſément porté du Foye au cœur par la veine-cave, mais qui eſt empêché de deſcendre du Cœur vers le Foye le long de la même veine. Le Cœur étoit long de deux pouces & demi depuis la baſe juſqu'à la pointe, & large de près de deux pouces.

Dans la diſſection que nous fîmes du Cerveau, la figure des ſinus de la Dure-Mère nous parut ſingulière. Le ſinus ſupérieur qui venoit du côté de l'os Ethmoïde, diviſoit le Cerveau en partie droite, & en partie gauche, & s'avançoit en ligne droite juſqu'au commencement du Cervelet, où étant arrivé il ſe ſéparoit en deux gros rameaux preſ-

qu'en forme d'Y Grec, qui alloient à droite & à gauche diviſer le grand Cerveau d'avec le Cervelet. Ces deux rameaux en produiſoient quatre autres; deux de chaque côté, qui en retournant vers l'Occiput partageoient le Cervelet en trois parties inégales: celle du milieu, qui étoit la plus grande, avoit dix lignes de longueur, & cinq de largeur, & étoit faite en ovale. Les deux autres latérales avoient quatre lignes & demie de large, & ſix de long. Toute l'étendue du grand Cerveau n'étoit en ſa plus grande longueur, depuis le nez juſqu'aux tempes, que d'un pouce & huit lignes, & d'un pouce & demi dans ſa largeur. Ayant levé tout le corps de la Dure-Mère par la partie antérieure, nous n'y trouvâmes point de Faulx ſous le grand ſinus. Il y avoit ſeulement une petite cavité qui étoit formée par la rondeur du ſinus, & l'on voyoit paroître ſous les rameaux de ce ſinus des traces de ſemblables cavités. La ſéparation du grand Cerveau d'avec le Cervelet, n'étoit reconnoiſſable que par ces ſortes de traces, qui n'étoient pas profondes. Le Cervelet occupoit toute la partie poſtérieure de la tête. Le Cerveau n'avoit que très-peu d'anfractuoſités; & ſa partie ex-

terne paroiſſoit plutôt blanche que cendrée. Le reſte du cerveau étoit ſemblable à celui des autres Animaux. Les Apophyſes mammillaires étoient aſſez groſſes ; mais les nerfs optiques étoient fort petits au ſortir de la ſubſtance du Cerveau, & ils s'alloient joindre enſemble d'une manière extraordinaire, à cauſe de la longueur de cette jonction qui étoit de ſept lignes. Enſuite ils ſe diviſoient à l'ordinaire pour aller aux yeux, qui n'avoient pour orbite qu'un cercle oſſeux.

Pour ce qui eſt des chairs des muſcles & de tout le reſte du corps, nous n'y avons rien trouvé de particulier, ſi ce n'eſt que la chair de la queue, comme nous avons déja remarqué, étoit différente de celle des autres parties.

A cette deſcription anatomique du Caſtor, nous ajoûterons par extrait ce qu'on lit dans un autre endroit des Mémoires de la même Académie ſur cet Animal, d'après les Obſervations de M. *Sarrazin* Médecin du Roi en Canada.

Les plus gros Caſtors ont trois ou quatre pieds de long ſur douze ou quinze pouces de large au milieu de la poitrine & d'une hanche à l'autre. Ils pèſent ordinairement depuis quarante juſqu'à ſoixante

ſoixante livres. A l'égard de leur vie on ne croit pas qu'elle ſoit de plus de quinze ou vingt ans. Ces Animaux ſont ordinairement fort noirs dans le Nord le plus reculé. On y en trouve auſſi de blancs. Ceux de Canada ſont la plûpart bruns : mais cette couleur s'éclaircit à meſure que les pays ſont plus tempérés ; car ils ſont fauves, & même ils approchent de la couleur de paille chez les Ilinois & chez les Chacuanons. Les Caſtors fémelles ont quatre mammelles, deux ſituées ſur le grand pectoral, ainſi que celles des femmes entre la ſeconde & la troiſième des vraies côtes, & les deux autres au col environ quatre doigts plus haut que les premières. On aſſûre que les fémelles portent quatre mois, & qu'elles font juſqu'à cinq, ſix & huit petits : cependant on ne leur en trouve jamais plus de quatre. M. *Sarrazin* l'a vérifié dans celles qu'il a ouvertes.

Lorſque les grandes inondations ſont paſſées, les fémelles retournent à leurs logemens pour y mettre bas. Les mâles tiennent la campagne juſqu'aux mois de Juin & de Juillet, & ne reviennent chez eux que lorſque les eaux ſont tout-à-fait baſſes. Alors ils réparent les deſordres que les inondations ont

fait à leurs logemens, ou ils en font de nouveaux. Ils changent de lieu pour trois principales cauſes ; 1°. lorſqu'ils ont conſommé les alimens qui étoient à leur portée ; 2°. Quand la compagnie eſt trop nombreuſe ; 3°. Quand les Chaſſeurs les inquiètent trop. Pour établir leur demeure, ils choiſiſſent un endroit abondant en vivres, arroſé d'une petite rivière & propre pour y faire un Lac. Ils commencent par y conſtruire une chauſſée de hauteur ſuffiſante pour élever l'eau juſqu'au premier lit de leurs logemens. Si le pays eſt plat, & que la rivière ſoit creuſe, les chauſſées ſont longues ; mais moins élevées que dans les vallons. Ces chauſſées ont dix ou douze pieds d'épaiſſeur dans leurs fondemens, & diminuent peu à peu juſqu'au haut où elles n'en ont ordinairement que deux. Comme ces Animaux ont une grande facilité à couper du bois, ils ne l'épargnent pas, & le taillent ordinairement par morceaux gros comme le bras ou comme la cuiſſe, & longs depuis deux juſqu'à quatre, cinq ou ſix pieds. Ils les enfoncent par l'un des bouts fort avant dans la terre & fort proche les uns des autres, les entrelaſſant avec d'autres morceaux plus petits & plus ſouples,

dont ils rempliſſent les vuides avec de la terre glaiſe. On continue à meſure qu'on élève, afin de pouvoir tranſporter plus aiſément les matériaux. On arrête enfin ces ſortes de digues lorſque les eaux retenues peuvent atteindre le premier lit du logement qu'ils doivent faire. Le côté de la chauſſée que l'eau touche eſt en talus, & l'eau qui pèſe ſuivant ſa hauteur la preſſe puiſſamment contre terre ; le côté oppoſé eſt à plomb. Elles ſont aſſez ſolides pour ſoutenir les perſonnes qui montent deſſus, & ces Animaux ont grand ſoin de les entretenir ; car ils réparent les moindres ouvertures avec la terre glaiſe. S'ils s'apperçoivent que les Chaſſeurs les obſervent, ils n'y travaillent que la nuit, ou bien ils abandonnent leur demeure. La chauſſée étant finie, ils travaillent à leurs cabanes, qu'ils fondent toujours ſolidement ſur le bord de l'eau, ſur quelque petite iſle, ou ſur des pilotis. Ces logemens ſont ronds ou ovales, & débordent des deux tiers hors de l'eau : mais ils ont la précaution de laiſſer une porte que la glace ne puiſſe pas boucher. Quelquefois ils bâtiſſent la cabane entière ſur la terre, & font des foſſés de cinq ou ſix pieds de profondeur, qu'ils conduiſent juſqu'à l'eau.

Ils employent les mêmes materiaux pour les bâtimens que pour les chauſſées, excepté que les bâtimens ſont perpendiculaires, & terminés en manière de dôme. Les murailles ont ordinairement deux pieds d'épaiſſeur. Comme leurs dents valent bien les meilleures ſcies, ils coupent tous les bouts de bois qui excèdent les murailles, & y appliquent un enduit en dedans & en dehors, qui eſt une eſpèce de torchis fait avec la terre glaiſe & des herbes sèches. C'eſt bien dans cette occaſion où ils ſe ſervent de leur queue pour mieux affermir cet enduit. Le dedans de la cabane eſt vouté en anſe de panier, & propre pour loger huit ou dix Caſtors. Hors d'œuvre, cette maiſon a huit ou dix pieds de large ſur dix ou douze pieds de long, ſuppoſé que la cabane ſoit ovale : dans œuvre, elle a quatre ou cinq pieds de large ſur cinq ou ſix pieds de long. Si le nombre des Caſtors eſt de quinze ou vingt & même de trente, ce qui eſt néanmoins fort rare, le logement eſt grand à proportion, & même il y en a pluſieurs les uns contre les autres. Quelques Miſſionnaires ont aſſuré M. *Sarrazin* qu'on avoit trouvé quatre cens Caſtors logés dans différentes cabanes qui communiquoient les unes

aux autres. Elles ſont diſpoſées par étages, afin de s'y pouvoir retirer quand les eaux croiſſent. Ils ont auſſi une ouverture ſéparée de leur porte & de l'endroit où ils ſe baignent. C'eſt par cette ouverture qu'ils vont à l'eau rendre leurs excrémens.

On appelle Caſtors terriers ceux qui ſe logent dans les cavernes pratiquées dans un terrein elevé ſur le bord de l'eau. ils commencent leur logement par une ouverture qui va plus ou moins avant dans l'eau, ſelon que les glaces peuvent être plus ou moins épaiſſes, & la continuent de cinq ou ſix pieds de long: mais elle n'a de largeur qu'autant qu'il en faut pour y pouvoir paſſer, après quoi ils font un lac de trois ou quatre pieds en tout ſens, où ils ſe baignent quand il leur plaît. Enſuite ils coupent un autre boyau dans la terre, qui va toujours en s'élevant par étages, afin de s'y mettre au ſec quand les eaux s'élévent. On trouve quelquefois de ces boyaux qui ont plus de cent pieds de long. Ces Caſtors couvrent les endroits où ils couchent avec de l'herbe. En hyver ils font des copeaux qui leur ſervent de matelas.

Tous ces ouvrages, ſur-tout ceux des

Caſtors qui vivent dans les pays froids, ſont ordinairement achevés au mois d'Août & de Septembre, qui eſt le tems où il faut commencer à faire des proviſions pour vivre pendant l'hyver. Ils coupent donc le bois par morceaux longs depuis deux ou trois pieds juſqu'à huit ou dix. Les gros morceaux ſont traînés par pluſieurs de ces Animaux; les petits, par un ſeul, mais par des chemins différents pour ne pas s'embarraſſer les uns les autres. Ils en mettent d'abord une certaine quantité qui flotte dans l'eau; puis ils en placent de nouveaux ſur les premiers, qu'ils entaſſent pièces ſur pièces juſqu'à ce que leur proviſion réponde au nombre des Animaux qui ont deſſein de loger enſemble: par exemple, la proviſion pour huit ou dix Caſtors eſt de vingt-cinq ou trente pieds en quarré ſur huit ou dix pieds de profondeur. Ce bois n'eſt pas entaſſé comme celui de nos chantiers; mais il l'eſt d'une manière qui leur permet d'en arracher les morceaux qu'il leur plaît, & ils ne mangent que ceux qui trampent dans l'eau. Avant que de les manger ils les coupent menu, & les apportent dans l'endroit de la cabane où ils couchent; s'ils les avoient coupés avant que de les mettre dans

leur chantier, l'eau les auroit entraînés d'un côté & d'autre.

A l'égard de la chaſſe du Caſtor, on la fait depuis le commencement de Novembre juſqu'au mois de Mars & d'Avril, parce que ces Animaux ſont bien fourni de poil. On le tue à l'affut, on lui tend des pièges, ou on le prend à la tranche. L'affut eſt la manière la plus ennuyeuſe & la moins aſſurée. La plus commune eſt celle de lui tendre des pièges. Quoique les Caſtors aient fait leurs proviſions, ils ne laiſſent pas d'aller de temps en temps dans les bois chercher de nouvelle nourriture. Les Chaſſeurs même qui ſavent qu'ils aiment mieux le bois frais que celui qui eſt flotté, leur en apportent tout près de leur cabanes, & leur dreſſant des piéges ſemblables à ces quatre de chifre dont on prend les Rats. On plante fort avant dans la terre pluſieurs piquets de trois ou quatre pieds de long, entre leſquels il y a une traverſe fort péſante, élevée d'environ un pied & demi, ſous laquelle on met pour appas une branche de Peuplier longue de cinq ou ſix pieds, laquelle conduit à une autre branche fort petite. Celle-ci répond à la traverſe avec tant de juſteſſe, que le Caſtor a beau remuer

la première; la traverſe ne tombe que lorſqu'il coupe la petite branche, & il lui en coûte toujours la vie. Prendre les Caſtors à la tranche, c'eſt faire des ouvertures à la glace avec des inſtrumens tranchants lorſque les glaces n'ont qu'environ un pied d'épais. Les Caſtors ne manquent pas de venir à ces ouvertures pour reſpirer, & c'eſt là où on les aſſomme à coups de hache. Il y a des Chaſſeurs qui rempliſſent ces trous avec la bourre de l'épi de *Typha* pour n'être pas vus par les Caſtors, & alors ils les attrappent par un pied de derrière. S'il y a quelque ruiſſeau près des cabanes, on en coupe la glace en travers pour y tendre un filet bien fort, tandis qu'on va briſer la cabane pour en chaſſer ces Animaux, qui ne manquent pas de ſe ſauver dans le ruiſſeau, & de donner dans le panneau.

Voilà ce que nous avons trouvé de plus intéreſſant ſur le Caſtor dans les *Mémoires de l'Academie Royale des Sciences*. Selon M. *Lemery* dans ſon *Traité Univerſel des Drogues ſimples*, le Caſtor depuis le muſeau juſqu'au cuiſſes eſt ſemblable à un Rat Sauvage : mais depuis les cuiſſes juſqu'à la queue il reſſemble aſſez aux Oiſeaux de rivière

qui ont les pieds plats ; il ſe nourrit ſur terre de fruits, de feuilles & d'écorſes d'arbres : mais quand il eſt dans la rivierre il mange des Ecteviſſes & d'autres Poiſſons qu'il peut attrapper. Cet Animal eſt bon à manger ; on l'eſtime moitié chair & moitié poiſſon ; ſa partie ſupérieure juſqu'aux cuiſſes eſt de la chair véritable, qu'il n'eſt permis de manger qu'aux jours gras chez les Catholiques : mais ſa partie inférieure du côté de la queue qui entre le plus dans l'eau, eſt de la nature & du goût du Poiſſon ; il eſt permis d'en manger aux jours maigres. Le Caſtor ſe retire ordinairement dans les grand creux, ou dans les cavernes qu'il rencontre ſur les bords des grandes rivière ; on en voit en France le long du Rhône, de l'Iſère, de l'Oiſe ; il ſe rencontre encore plus fréquemment en Allemagne, en Pologne, le long de l'Elbe & des autres rivières : mais la plus grande quantité eſt en Canada ; il s'y en fait une manière de République qui eſt digne d'admiration.

Cet article de M. *Lemery* pourroit donner lieu à quelques éclairciſſemens : par exemple, le Rat Sauvage auquel il dit que le Caſtor reſſemble en partie, eſt apparemment le Rat de montagne

ou des Alpes, plus connu ſous le nom de *Marmotte*. Il eſt fort douteux que le Caſtor mange du Poiſſon ; car de grands Naturaliſtes qui en ont fait l'expérience, le nient formellement. Quant à ce que le même Auteur dit en finiſſant que le *Bièvre* ou *Fiber* eſt un autre Animal aquatique qui approche du Caſtor, nous ſommes bien perſuadés qu'il ſe trompe. *Belon* aſſure que le Caſtor peut s'apprivoiſer, & qu'il en a vu de privés en Autriche & en Bourgogne. Si l'on en croit *Catesby*, les Caſtors habitent toute la partie ſeptentrionale du Continent de l'Amérique depuis le trentième juſqu'au ſoixantième dégré de latitude, & n'ont rien de différent pour la forme de ceux d'Europe. *Ray* dit que la race des Caſtors eſt entièrement éteinte en Angleterre & dans la Principauté de Galles.

Le Caſtor eſt appellé en Italien *Caſtore* ou *Bevero* ; An Allemand *Biber* ou *Bieber*, d'où vient le mot François *Biévre* ; en Flamand *Bever* ; en Anglois *Beaver* ; en Suédois *Baefwer*. Le nom François *Caſtor* vient du Latin *Caſtor*, qui eſt dérivé du Grec *Caſtor*.

Le Caſtor eſt d'uſage en aliment dans les pays où il ſe trouve. Sa chair, quant à la conſiſtance, eſt aſſez ſemblable à

celle du Bœuf ; mais elle eſt graſſe, dure, d'une odeur forte, & ſe digère difficilement. La meilleure façon de la préparer eſt de la faire rôtir, & de la ſaupoudrer enſuite avec des Aromates ; ce qui en corrige la viſcoſité. Sa queue paſſe pour un mets très-délicat, & les Cuiſiniers l'aſſaiſonnent de différentes façons pour en corriger l'odeur, & la rendre d'un goût plus agréable : mais quelque choſe qu'on faſſe, elle engendre un ſuc épais & phlegmatique ; elle ſe digère difficilement ; & comme elle eſt extrêmement graſſe, elle relâche l'eſtomac, & cauſe des naufées, quand on en mange avec excès. *La Hontan* dans ſes *Nouveaux Voyages de l'Amérique ſeptentrionale*, rapporte que les habitans du Canada font grand cas de la queue de cet Animal, & nous apprenons de *Belon* que les Lorrains en mangent en Carême, & qu'étant bien apprêtée elle approche du goût de la Lamproye.

Les parties que le Caſtor fournit tant aux Arts qu'à la Médecine, ſont le *Caſtoreum*, la graiſſe & la peau.

Le *Caſtoreum* eſt une ſubſtance ſemblable à un mêlange de cire & de miel, de couleur brune, d'une odeur forte & fétide, d'un goût amer & dégoûtant,

qu'on trouve, comme nous l'avons dit, dans deux Poches ſituées dans les aînes du Caſtor. Cette ſubſtance peut ſe diſſoudre dans les Menſtrues ſpiritueux, huileux & aqueux, & paroît compoſée de parties oleagineuſes & ſalines mêlées avec de la terre : elle paroît même être une eſpèce de ſel volatile huileux uni avec une grande quantité de parties terreſtres. On l'apporte de différens pays, mais ſur-tout de Pologne, de Ruſſie, & des Indes Orientales & Occidentales. Celui qui nous vient de Pologne, de Ruſſie & de Pruſſe par la voye de Dantzich, eſt eſtimé le meilleur, & on l'appelle communément *Caſtoreum de Dantzich.* Celui du Canada paſſe pour le plus mauvais, parce qu'il n'a preſque point d'odeur ; ce qui a fait croire à quelques perſonnes qu'il étoit falſifié : auſſi s'en ſert-on peu pour les uſages de la Médecine. Au reſte, de quelque pays que vienne le *Caſtoreum*, il eſt toujours bon lorſqu'on l'a tiré d'un Caſtor formé, qu'il a une odeur fétide & déſagréable, un goût âcre & piquant, une couleur brune, & qu'il eſt friable. Celui qui eſt gras & huileux eſt le moins eſtimé. On falſifie le *Caſtoreum* de pluſieurs manières ; ce qui eſt aſſez difficile à diſtinguer,

puiſque la différence de la couleur & de la conſiſtance qui pourroit faire ſoupçonner de la fraude, ne vient quelquefois que du climat dans lequel le Caſtor vit, des alimens dont il ſe nourrit, & de ſon âge : d'ailleurs, comme le remarque *Rondelet*, le *Caſtoreum* reſſemble à l'huile lorſqu'il eſt récent, & ce n'eſt qu'en vieilliſſant qu'il brunit, & qu'il acquiert la conſiſtance du miel. C'eſt une marque certaine qu'il n'eſt pas ſophiſtiqué quand on y apperçoit des des membranes, des pellicules & des fibres. On fait ſécher le *Caſtoreum* dans dans les Poches où il eſt enfermé, afin que les parties aqueuſes venant à ſe diſſiper, il acquére une odeur plus forte, & qu'il puiſſe ſe conſerver plus longtemps ſans ſe corrompre. On le garde beaucoup mieux quand il eſt entier, qu'après l'avoir réduit en poudre. On peut le faire ſécher de deux manières, ou à l'ombre, ou à la fumée, en pendant les Poches dans la cheminée : cette dernière méthode eſt la plus en uſage dans les Boutiques.

Le *Caſtoreum* eſt fort célébre dans la Médecine tant ancienne que moderne. Comme il eſt compoſé d'un ſel volatile abondant uni à un ſouphre fétide, &

qu'il poſſéde une nature alkaline, il eſt échauffant & deſſiccatif ; & il convient extrêmement à toutes les maladies froides qui proviennent d'acidité ; du trop grand relâchement des ſolides, & de l'état languiſſant des humeurs pituiteuſes. Le *Caſtoreum* eſt ſur-tout excellent dans les cas où les vaiſſeaux ont beſoin d'être aiguillonnés, & quand des obſtructions occaſionnées par des humeurs lentes & viſqueuſes exigent des remèdes inciſifs & réſolutifs. Le *Caſtoreum* eſt donc extrêmement ſalutaire dans la Cacochymie & dans les maladies hypochondriaques & hyſtériques, qui dépendent de l'état languiſſant des vaiſſeaux & des fluides qui y circulent : mais il eſt nuiſible aux malades qui ſe trouvent mal des remèdes qui échauffent & qui augmentent le mouvement des fluides. Ainſi il eſt bien éloigné de pouvoir faire du bien indifféremment à tous ceux qui ſont attaqués de la même maladie. On voit en quel ſens ou peut l'appeller céphalique, anti-apoplectique, anti-épileptique, anti-paralytique, carminatif, utérin, anti-hyſtérique, & anti-ſpaſmodique. Le *Caſtoreum* n'eſt par lui-même ni un ſpécifique utérin, ni un anti-ſpaſmodique ; mais c'eſt un remède ré-

ſolutif anti-acide également ſalutaire aux hommes & aux femmes, dont les ſolides ſont dans un trop grand relâchement, ou qui ſont attaqués d'une Cacochymie acide & ſéreuſe. Ces conſidérations nous font voir qu'il n'eſt point indifférent de le donner à tous les tempéramens, & comme un ſpécifique des maladies ſpaſmodiques & convulſives de l'*Uterus* : on l'a donné, par exemple, dans des maladies hyſtériques ; & quoique par le ſouphre féride qui entre dans ſa compoſition il ait d'abord appaiſé la cardialgie & les ſpaſmes des viſcères, il a rendu la maladie plus longue & plus obſtinée : mais on n'a pas eu plutôt débarraſſé les premieres voyes des humeurs peccantes qui les ſurchargeoient, au moyen de quelque purgatif léger, que les douleurs ont ceſſé. On ſait encore que l'uſage fréquent & copieux du *Caſtoreum* a ſouvent appeſanti la tête des femmes en couche, & troublé leur ſommeil. Puis donc qu'il eſt viſible par ce que nous venons de dire, que c'eſt une erreur de chercher une vertu ſpécifique dans le *Caſtoreum* non-ſeulement contre les maladies des femmes, mais encore dans d'autres cas, & qu'il eſt certain que ce remède a produit de très-

mauvais effets dans certains tempéramens, il eſt évident qu'on doit s'attacher à bien connoître le tempérament de ſon malade avant que de l'ordonner, & que ſi ce remède eſt excellent dans les maladies qui naiſſent d'une cauſe froide à cauſe de ſa qualité irritante, chaude & réſolutive, il eſt très-nuiſible aux perſonnes dont les viſcères ſont chauds & irritables, dans leſquelles les humeurs ſe raréfient & ſe mettent facilement en mouvement.

On l'employe intérieurement & extétieurement. La doſe du *Caſtoreum* en poudre eſt depuis dix grains juſqu'à un demi-gros ; on l'incorpore avec quelque ſyrop pour en faire un bol : on le mêle auſſi dans les Opiates, ou dans les Potions convenables aux maladies qu'on a à traiter. On tire du *Caſtoreum* un Extrait, une teinture, une huile diſtillée ſans addition ou avec addition, & une huile qui ſe fait par infuſion & par coction. L'Extrait ſe fait avec l'Eſprit de vin rectifié. Quelques-uns ſe ſervent de vinaigre diſtillé, & en ayant fait l'extraction ils la réitérent avec l'Eſprit de vin. *Quercetan* employe une Eau diſtillée convenable, comme l'Eau de Méliſſe, de Pivoine, ou quelque autre

Eau anti-épileptique ou Cephalique, dans quoi il laiſſe macérer la matière quatre ou cinq jours avant que d'en faire l'extraction. La doſe en eſt de ſix à douze grains : mais cet Extrait eſt peu uſité, parce que dans cette préparation on laiſſe diſſiper la partie la plus volatile & la plus eſſentielle du *Caſtoreum;* ce qui fait préférer avec raiſon le *Caſtoreum* en ſubſtance qui n'a rien perdu de ſes principes. La teinture ſe fait en mettant dans un vaiſſeau de verre telle quantité de *Caſtoreum* en poudre qu'on veut : on y verſe enſuite aſſez d'Eſprit de vin rectifié pour ſurnager la matière de quelques doigts ; on laiſſe digérer le tout au bain de ſable pendant quelques jours, & on le conſerve pour l'uſage ſans le filtrer. La doſe de cette teinture eſt de dix à quinze gouttes dans les Potions appropriées. Pour faire l'huile diſtillée de *Caſtoreum* ſans addition, on met du Caſtor dans une Cornue qu'on place dans un fourneau ; on y adapte un grand récipient ; on lutte les jointures exactement, & par un feu gradué & bien fort ſur la fin on en fait ſortir de l'huile fétide qu'on garde pour l'uſage. L huile diſtillée avec addition ſe prépare en mettant diſſoudre du *Caſtoreum*

dans du vinaigre, ou macerer dans du vin ; après quoi l'on diſtille le tout à petit feu dans une retorte de verre. Ces huiles ſont excellentes dans la Paralyſie, la Léthargie, les tremblemens de membres, & les convulſions. On en frotte les épaules, l'épine du dos & le bas-ventre dans les maladies hyſtériques. Les huiles de Caſtor par infuſion & par coction ſe font comme il eſt marqué dans tous les diſpenſaires, & ne s'employent guères qu'extérieurement dans les maladies ci-deſſus où elles font de très-bons effets. *Ettmuller* aſſûre qu'une éponge trempée dans du vinaigre où l'on a fait diſſoudre du *Caſtoreum*, portée au nez, fait ceſſer la Léthargie & l'aſſoupiſſement cauſé par les vapeurs narcotiques qui s'élèvent du charbon, de la Bière fermentée, ou des celliers remplis de vin. On le fait entrer encore dans les lavemens deſtinés à aiguillonner & à faire révulſion dans les maladies apoplectiques & épileptiques. Rien n'eſt meilleur contre le tintement & le bruiſſement d'oreilles que de mettre un floccon de cotton trempé dans du *Caſtoreum*. Outre toutes les propriétés que nous venons de détailler, le *Caſtoreum* eſt eſtimé un correctif de

l'*Opium*, parce qu'il émouſſe ſes vertus, & qu'il empêche le ſommeil. On le mêle avec les Purgatifs pour hâter leur opération, & à deſſein d'inciſer & d'évacuer les viſcoſités des premières voyes ; car lorſqu'on le donne en ſubſtance à une forte doſe, il opére comme purgatif : mais ſon principal uſage, quand on le mêle avec les Cathartiques, eſt de corriger la virulence de ceux qui ſont les plus actifs, & de les empêcher d'agir avec trop de violence. Le *Caſtoreum*, par exemple, mêlé avec l'Ellebore blanc le fait agir en qualité d'émétique & de cathartique, mais avec moins de violence qu'il ne feroit ſans cela.

Avicenne & *Matthiole* ſuivis de pluſieurs Auteurs, conviennent que le *Caſtoreum* eſt un poiſon quand il eſt vieux, noir & gâté ; qu'il cauſe la folie, fait enfler la langue, & excite une fièvre qui cauſe ſouvent la mort au malade dans l'eſpace d'un jour. Les remèdes contre cet accident ſont de faire vomir le malade en lui faiſant boire de grandes verrées d'Hydromel mêlé avec du Beurre, & de lui donner enſuite du *Diamorum*, ou du ſuc de Limon, ou de Citron avec du ſucre. Les ſemences

sèches de Coriandre priſes à la doſe de deux gros, ſont encore un antidote contre ce poiſon. Si l'on fait attention que lorſque le *Caſtoreum* qui eſt une ſubſtance animale onctueuſe, ſe corrompt, elle doit néceſſairement devenir rance, alkaline, & extrêmement acrimonieuſe, on comprendra ſans peine qu'elle doit agir comme poiſon; & en ce cas les acides mêlés avec les ſubſtances capables d'émouſſer ſon acrimonie, comme le Beurre & l'Hydromel, ſont un remède très convenable.

La graiſſe ou l'axonge de Caſtor eſt une ſubſtance molle & huileuſe contenue dans deux Poches ſituées au-deſſous de celles dans leſquelles le *Caſtoreum* eſt enfermé; elle eſt eſtimée émolliente & pénétrante, & par conſéquent propre dans les cas où il eſt beſoin de ramollir, & de lever les obſtructions. On l'employe dans les maladies du cerveau, dans la Paralyſie & les Atrophies qui en ſont une ſuite, dans les tremblemens des membres, & dans les affections douloureuſes des nerfs: on en oint pour cet effet les parties affligées; on en frotte auſſi le bas-ventre dans les maladies convulſives, les coliques, les accès hyſtériques, & les tranchées qui

ſuivent l'accouchement. Nous apprenons dans les *Mémoires de l'Académie des Sciences, Année* 1704, que les femmes des Sauvages du Canada graiſſent leurs cheveux avec l'huile des bourſes du Caſtor.

La peau de Caſtor, par ſon épaiſſeur, eſt un excellent préſervatif contre le froid : mais elle eſt ſi péſante qu'on ne l'employe guères que dans la fabrique des bas, des gants & des chapeaux. *Rondelet* aſſûre que rien n'eſt meilleur contre la goutte que de porter des ſouliers faits de peau de Caſtor : il n'y a pas d'apparence qu'un Auteur auſſi ſavant ait attribué à ces peaux d'autres vertus anti-arthritiques que celle de garantir les parties du froid, & d'entretenir leur chaleur naturelle ; ce qui eſt extrêmement ſalutaire aux perſonnes goutteuſes. Quel qu'ait été le ſuccès avec lequel on a appliqué la peau de Caſtor ſur les différentes parties du corps, il nous paroît qu'on ne doit attribuer ſes bons effets qu'à la vertu qu'elle a de garantir du froid, & d'entretenir un dégré de chaleur convenable ; car de croire ſur l'autorité de *Marius* dans ſa *Caſtorologie*, qu'un bonnet de peau de Caſtor augmente conſidé-

rablement la mémoire, c'eſt avoir de la crédulité de reſte. Ceux qui recommandent le poil de Caſtor pour arrêter le ſaignement de nez & les hémorrhagies qui accompagnent les playes, ſuppoſent ſans doute qu'elles ſont peu conſidérables; & dans ce cas-là on peut les arrêter avec de la laine, ou tel autre poil que ce ſoit.

Le *Caſtoreum* entre dans l'Eau générale, l'Eau Epileptique, & l'Eau hyſtérique de la Pharmicopée de Paris : il fait encore partie du *Philonium Romanum*, des deux Thériaques, du Mithridate, des Pilules de Cynogloſſe, des Pilules fétides, hyſtériques, & d'autres préparations de la même Pharmacopée.

Prenez du Saffran de Mars apéritif, ſix grains; des poudres de *Caſtoreum* & de Vipère, de chacune douze grains; des Trochiſques Alhandal deux grains.

Incorporez le tout avec une ſuffiſante quantité de ſyrop de Pivoine ſimple pour former un bol à donner deux fois la ſemaine pendant quelque temps dans les pâles couleurs.

Prenez de la poudre de *Caſtoreum*, un ſcrupule ; de l'Eſprit de ſel ammoniac, douze gouttes ; du *Laudanum* ſolide, un grain.

Incorporez le tout avec une ſuffiſante quantité de conſerve de fleurs d'Orange, pour former un bol propre à procurer les ſueurs, & à calmer les accès hyſtériques.

Prenez des Eaux d'Armoiſe & de Méliſſe ſimple, de chacune deux onces ; de la poudre de *Caſtoreum*, douze grains ; du *Laudanum* liquide de *Sydenham*, vingt gouttes ; du Syrop d'Armoiſe une demi-once.

Mêlez le tout pour une Potion hyſtérique à prendre par cueillerées.

Prenez du *Galbanum* coulé, & de l'*Aſſa fœtida*, de chacun une once ; de la poudre de *Caſtoreum* deux gros.

Ajoutez y une ſuffiſante quantité de teinture de *Caſtoreum* pour faire une maſſe de Pilules hyſtériques de cent à l'once, dont la doſe ſera d'un ſcrupule à un demi-gros deux fois le jour.

Prenez de l'Extrait d'*Opium*, du *Caſtoreum*, & du Saffran, le tout en poudre, de chacun un gros.

Mêlez ces drogues dans un mortier placé ſur les cendres chaudes, en y ajoûtant une ſuffiſante quantité d'Extrait de Genièvre pour former une maſſe de Pilules calmantes, dont la doſe ſera depuis un grain juſqu'à quatre le ſoir en ſe couchant.

Ces Pilules conviennent dans les accès hyſtériques accompagnés de coliques & de flatulences.

Prenez de l'*Aſſa fœtida*, un demi-gros; du *Caſtoreum* & du Camphre, de chacun un ſcrupule; de l'huile de ſuccin, douze gouttes.

Mêlez le tout, & l'enfermez dans un petit nouet de linge pour faire flairer dans les accès hyſtériques.

CERVUS.

ENTRE les Animaux qui portent le nom ou le caractère de Cerf, nous nous propoſons d'en décrire trois eſpèces

eſpèces qui ont des uſages particuliers en Médecine ; ſavoir, 1°. Le Cerf commun, 2°. Le Réenne, 3°. L'Elan.

Le cerf ordinaire ou commun ; *Cervus* Schrod. 281. Lemer. 223. Boſſch. 221. Sever Zoot. 387. *Dal. Pharm.* 439. Geſn. *de Quad.* 326. Schwenckf. *Quad.* 81. Charlet. Exerc. 11. Aldrov. *de Quad.* Biſulc. 769. Jonſt. *de Quad.* 68. *Cervus & Cerva*, Blas. 51. *Valent.* Amphith. 74. Grab. Elaph. 22. Herman. *Cynos.* 2. *Cervus Cornibus ramoſis teretibus incurvatis*, Linn. Faun. Suec. 38. *Cervus ociis nobilis ; Cervus, Cerva, Hinnulus, Quorumd.*

Il nous a paru aſſez étonnant que le Docteur *Graba* n'ait pas dit un mot de l'anatomie de cet Animal dans ſon *Elaphographia ;* Ouvrage d'ailleurs rempli d'une érudition étrangère au ſujet : mais en récompenſe on trouve pluſieurs deſcriptions Anatomiques du Cerf & de la biche tant dans les *Ephémérides d'Allemagne* que dans *Blaſius*, *Severinus* & *Valentini.* Quoique quelques-unes de de ces Deſcriptions ſoient amples & bien détaillées, comme celle du Docteur *Jean-Jacques Wepfer*, néanmoins nous avons cru devoir choiſir préférablement la deſcription Anatomique d'un Cerf

de Canada & d'une Biche de Sardaigne; telle qu'elle ſe lit dans les *Mémoires de l'Académie Royale des Sciences pour ſervir à l'Hiſtoire Naturelle des Animaux*; car le Cerf du Canada ne diffère guères de celui d'Europe que par ſa grandeur & par l'étendue de ſon bois, de même que la Biche de Sardaigne n'eſt diſtinguée de la nôtre que par ſa peau tigrée. Nous y trouvons la facilité jointe à l'exactitude, & nous ne craignons pas qu'on nous reproche d'être l'écho & les fidéles copiſtes d'un ſi bon Original.

Le Cerf, diſent Meſſieurs les Académiciens de Paris, étoit très-grand, ayant quatre pieds depuis le haut du dos juſqu'à terre. Son bois avoit trois pieds de long, & les andouillers un pied. Il y en avoit ſix à chaque bois, qui eſt le plus grand nombre que les Cerfs portent, ſelon *Ariſtote* & *Pline*; ce qui n'eſt pourtant pas vrai en ce pays, où l'on trouve des Cerfs qui en ont juſqu'à vingt-deux. Tout le bois étoit couvert d'une peau fort dure, & garnie d'un poil épais & court, de même couleur que celui qui couvroit le corps: il étoit détourné en forme d'épi en pluſieurs endroits. *Pline* appelle fort improprement ce poil, des plumes

molles comme un duvet. Toute cette peau avoit une grande quantité de veines & d'artères remplies de beaucoup de ſang, qui les enfloit en dedans du côté de la corne, qui étoit toute ſillonnée pour donner place aux vaiſſeaux, de la même manière que le crâne eſt ſillonné en dedans ſelon la diſtribution des vaiſſeaux de la Dure-Mère. *Geſner* a cru que les ſillons qui ſe voyent ſur la ſurface des cornes du Cerf, ſont faits par des vers qui s'y engendrent l'Eté, & qui la rongent; ce qui n'a aucune vraiſemblance. *Pline* auſſi n'avoit pas bien examiné la nature des cornes du Cerf, quand il a dit qu'elles étoient comme la Ferule & comme la Canne; car les tiges de ces plantes qui ſont ou creuſes ou moëlleuſes, expriment mal la ſolidité qui eſt particulière aux cornes du Cerf. *Démocrite* a mieux philoſophé ſur la génération de ces cornes; car il dit que dans le Cerf, parce qu'il a beaucoup de ſang, & qu'il devient fort gras au commencement de l'Eté, la nature conſume une partie de la nourriture dont il eſt trop chargé, en l'envoyant par des vaiſſeaux qu'ils a en très-grand nombre, & d'une groſſeur conſiderable, à l'endroit où les cornes naiſſent. Et en effet, c'eſt une

chose surprenante que l'abondance du sang que nous avons trouvée entre cette peau & le bois qui en étoit couvert, lorsqu'arrachant cette peau, les tuniques des veines qui étoient très-déliées venoient à se rompre.

Cette observation nous a fait faire reflexion sur la différente génération des cornes des Animaux, qui étant de deux natures, savoir les unes caves, & les autres solides, ont aussi deux manières de naître & de croître; car celles qui sont solides & sans cavité, comme celles du Cerf, sont immédiatement attachées à l'os frontal, duquel elles semblent naître, cet os étant beaucoup plus rare & plus spongieux qu'aux autres Animaux, ainsi que *Démocrite* a remarqué. Mais si la première origine ou germination du bois du Cerf vient de quelque substance qui sort de l'os, son accroissement dépend principalement de la peau qui le couvre, & qui lui fournit une grande quantité de nourriture par le grand nombre de vaisseaux qu'elle contient. Les cornes qui sont caves comme celles des Bœufs, s'engendrent & croissent d'une manière toute opposée; car elles ne sont point attachées immédiatement au crâne, mais

elles ont chacune leur cavité remplie par un os qui eſt une appendice, de l'os frontal ; & cette appendice de même que le reſte du crâne, eſt couverte du pericrâne ; par le moyen du quel ces cornes tiennent au crâne, & s'engendrent & croiſſent de ce qu'elles reçoivent des vaiſſeaux du pericrane ; car ſur le pericrane qui revêt l'appendice de l'os frontal il ſe fait une croûte, apparemment par la tranſſudation d'une matière contenue dans les vaiſſeaux de cette membrane, que nous avons trouvés dans la cavité des cornes des Gazelles ſans comparaiſon plus gros, plus remplis de ſang, & en plus grand nombre, qu'ils ne ſont dans le reſte du pericrane qui couvre les autres os de la tête : de ſorte qu'il faut entendre que de même que les cornes ſolides prennent leur nourriture & leur accroiſſement par leur ſuperficie externe, celles qui ſont caves la prennent par la ſuperficie interne ; car lorſque la première croûte commence à s'endurcir ſur la production du pericrane qui couvre les appendices pointues de l'os frontal, en s'endurciſſant à peu près de la manière que les ongles s'endurciſſent aux bouts des doigts, il s'engendre entre cette pre-

mière croûte & le pericrane une autre croûte qui ſe colle à la première, & qui la pouſſe ; & ainſi ſucceſſivement il s'engendre pluſieurs croûtes les unes ſur les autres, à peu près de la même ſorte que les coquilles des Limaçons & les écailles des Huitres s'engendrent & ſe compoſent de pluſieurs lames ou feuillets collés les uns aux autres. C'eſt ce qui fait que les cornes caves ſont ordinairement ridées & godronées comme les coquilles, & qu'elles ſe ſéparent aiſément en pluſieurs feuillets. *Ariſtote* a donné quelque idée de cette manière de la génération des cornes caves, en diſant qu'il entre dans leur cavité quelque choſe de dur qui naît du crâne ; ce qui ſe doit entendre de l'os qui entre dans la cavité des cornes : mais il ne parle point du pericrane auquel la corne eſt immédiatement attachée, & d'où il y a apparence qu'elle prend ſa naiſſance & ſa nourriture. La génération des cornes caves eſt encore différente de celle des cornes ſolides, par la différente qualité de la matière, qui eſt plus aqueuſe dans les cornes caves, & plus terreſtre dans les ſolides. Les cornes creuſes s'amoliſſent aiſément étant approchées du feu, comme n'ayant point leur concrétion par

l'exſication & la conſomption des parties aqueuſes, mais par le figement d'une matière qui n'auroit point une conſiſtance ſi ferme ſans le froid qui l'a endurcie ; & les cornes ſolides ſont de la nature de l'os duquel elles naîſſent, étant d'une matière terreſtre, qui ſelon *Ariſtote* & *Pline*, s'endurcit ſur la tête des Cerfs par la chaleur du ſoleil. *Ariſtote* fait encore une remarque qui donne à connoître que la matière des cornes du Cerf eſt terreſtre, ſèche, & de nature de pierre ; car il dit que l'on a quelquefois pris des Cerfs, ſur les bois deſquels il s'eſt trouvé du Lierre qui y avoit pris racine comme il fait ſur les pierres : & les Naturaliſtes ont obſervé que le Lierre naît ſouvent dans les lieux où l'on a enterré des cornes de Cerf : cette penſée peut encore être confirmée par la conſidération de cette excroiſſance qui eſt particulière au Cerf, appellée *Lacryma cervi*, qui lui ſort, à ce qu'on dit, du grand coin de l'œil, étant fortement attachée à l'os, d'où elle naît ſelon *Scaliger* ; car cette excroiſſance eſt tellement ſemblable à une pierre, que quelques-uns croyent qu'elles en eſt une en effet, & qu'elle ne vient point du Cerf, bien loin d'ajoûter foi à ce

que les Auteurs disent de sa génération, savoir qu'elle sort du coin des yeux du Cerf, lorsque pour se guérir des vers qu'il a dans les intestins, il a mangé des Serpens, & qu'il s'est plongé dans l'eau jusqu'aux yeux. L'os qui se trouve à la base du cœur du Cerf, est encore une marque que cet Animal abonde beaucoup en un suc capable de se convertir aisément en une nature osseuse & comme pierreuse.

Les intestins étant pris tous ensemble, avoient quatre-vingt-seize pieds de long. Les grêles étoient de soixante & six pieds, & les gros sans le *Cæcum* avoient vingt pieds. Le *Cæcum* avoit un pied dix pouces de long, & six pouces de large vers sa base. Il alloit en diminuant vers sa pointe à l'ordinaire. Cette longueur extraordinaire des intestins, qui est proportionnée à la grandeur du ventricule, aux Animaux qui vivent d'herbages, ne se trouvant point dans ceux qui se nourrissent de chair ; parce que les herbages n'étant pas si faciles à être changés en sang, & cette nourriture lui fournissant bien moins de matière que la chair, il étoit nécessaire que les ventricules fussent ainsi amples, pour contenir une grande quantité d'herbes,

& que les inteſtins fuſſent longs à proportion, pour donner lieu à la chaleur naturelle d'agir long-temps ſur la nourriture retenue & conduite par de longs détours. Il y avoit deux ventricules, ſavoir un grand, & un autre plus petit, qui ſembloit être le *Duodenum* élargi. Le grand ventricule étant enflé, avoit cinq pieds de tour. Il étoit compoſé comme de pluſieurs autres ventricules ammaſſés en un, à cauſe de quatre ou cinq boſſes qu'il avoit jointes enſemble par une membrane qui les aſſembloit, & faiſoit former à ce ventricule pluſieurs cellules. Sur cette membrane il y en avoit une autre qui couvroit & enfermoit tout le ventricule. Cette membrane étoit adhérante par derrière au ventricule; par devant, elle ne lui étoit attachée que par le haut, étant du reſte tout-à-fait ſéparée, & fort tendue, à cauſe d'une quantité de vents qu'elle enfermoit avec le ventricule & les inteſtins qu'elle couvroit auſſi comme un épiploon. La partie ſupérieure qui couvroit le ventricule étoit mince, dure, tranſparante, ſans graiſſe, ſans glandes, & ſans vaiſſeaux apparents : la partie qui deſcendoit pour enfermer les inteſtins avoit quelques vaiſſeaux & quelque

graisse, mais en très-petite quantité. La ratte étoit ronde, mince & tout-à-fait adhérante au grand ventricule. Elle avoit six pouces de diamètre. Les vaisseaux qui font le *vas breve* étoient tout-à-fait imperceptibles. La partie gibbe & supérieure étoit attachée au diaphragme par trois fort ligamens. Le foye n'avoit qu'un lobe, & étoit seulement fendu par-devant, & tout continu par derrière. Le côté droit s'allongeoit un peu plus que le gauche, & faisoit une pointe vers le rein. Il n'y avoit point de véficule du fiel. Le rein étoit fort grand, étant long de cinq pouces, & large de trois. Il n'y avoit point de rein succenturié. La verge n'avoit point d'os. La membrane propre du testicule étoit immédiatement attachée à la substance glanduleuse, ensorte qu'elle en étoit absolument inséparable, & plus qu'à l'ordinaire des autres Animaux. Cette membrane étoit parsemée d'une infinité de vaisseaux remplis de sang, dont les uns étoient droits & gros comme un fer d'aiguillette; les autres étoient ondoyés, & comme frisés fort menu, de la grosseur d'une Chanterelle de Luth. La substance glanduleuse du corps du testicule étoit jaune; celle de l'épidi-

dyme étoit d'un rouge pâle livide. L'aſſemblage des vaiſſeaux préparants en tortillés & confondus, faiſoit un tuyau de la groſſeur du doigt qui produiſoit l'épididyme, lequel crouvroit & embraſſoit le haut du corps du teſticule, de même que fait le calice d'un Gland. Cette portion en forme de gland produiſoit un corps de la groſſeur du doigt, qui deſcendoit le long du corps du teſticule, y étant attaché, & faiſoit vers le bas comme un mammellon, d'où il retournoit le long du côté oppoſé à celui par lequel il étoit deſcendu, & formoit le vaiſſeaux déférant, qui étoit de la groſſeur d'nne plume de Cygne. Le poumon avoit ſept lobes, quatre au côté droit, & trois au gauche. Le cœur étoit fort grand, preſque rond & mollaſſe, parceque les ventricules étoient fort amples. Il y avoit un os à l'ordinaire des Cerfs.

Nous joignons la deſcription de la Biche à celle du Cerf, pour faire voir en quoi ces deux Animaux convenoient, & en quoi ils étoient diſſemblables, outre la différence du ſexe.

La hauteur de cette Biche étoit de deux pieds huit pouces, à prendre depuis le dos juſqu'à terre Le col étoit

long d'un pied. La jambe de derriére, à prendre depuis le genouil juſqu'à l'extrêmité du pied, étoit de deux pieds, & juſqu'au talon d'un pied. Le poil étoit de quatre couleurs, ſavoir fauve, blanc, noir, & gris. Il y en avoit de blanc ſous le ventre & au dedans des cuiſſes & des jambes: ſur le dos, il étoit d'un fauve brun: ſur les flancs, d'un fauve iſabelle: l'un & l'autre fauve au tronc du corps étoit marqué de taches blanches de différentes figures: le long du dos il y en avoit deux rangs en ligne droite; le reſte étoit ſemé ſans ordre. Le long des flancs il y avoit de chaque côté une ligne blanche. Le col & la tête étoient gris. La queue étoit toute blanche par deſſous, & noire par-deſſus, le poil étant long de ſix pouces.

L'épiploon étoit attaché au péritoine au droit du nombril, & enveloppoit les inteſtins juſques par-deſſous. Il étoit compoſé de membranes fort déliées, & de vaiſſeaux menus ſans graiſſe: il étoit double. Le foye étoit petit, & ſemblable à celui du Cerf, en ce qu'il n'étoit point ſéparé en pluſieurs lobes, ayant ſeulement la fiſſure qui eſt ordinairement en haut vers le milieu, & une

autre en dessous tirant au côté droit. Il n'y avoit point aussi de vésicule du fiel.

Les quatre ventricules étoient mieux distingués & séparés les uns des autres qu'ils n'étoient au Cerf, où l'on n'en voyoit distinctement que deux. Le premier & plus grand ventricule avoit en dedans une membrane aisément séparable de celle de dehors comme à la Gazelle. Cette membrane interne étoit âpre par une infinité de mammellons, ainsi qu'elle se voit ordinairement aux Animaux qui ruminent. Tout ce grand ventricule étoit resserré en plusieurs endroits, & séparé en différentes poches comme au Cerf: il étoit rempli d'herbes, parmi lesquels on a trouvé plusieurs pièces de cuir de semelles de souliers de la grandeur d'un écu blanc, quelques morceaux de plomb de la grandeur de l'ongle, qui parroissoient usés & rongés, & quelques fragmens d'ardoise. Cela peut faire croire que ces sortes d'Animaux amassent à la hâte leur nourriture dans les champs, & qu'ils attendent à l'éplucher à loisir lorsqu'ils ruminent. Le second, le troisième, & quatrième ventricules n'étoient point différents de ceux du Mouton. Les intes-

tins étoient très-longs comme au Cerf, mais moins à proportion. Ils avoient en tout quarante pieds. Il y en avoit de deux ſortes : les premiers, qui faiſoient environ le quart, étoient griſâtres, & pliés par des replis de ſix pouces de long : les autres étoient d'un rouge brun, & pliſſés fort menu par cellules. Le Meſentère étoient compoſé de membranes fort déliées.

La ratte étoit couverte d'une membrane dure, épaiſſe, & blanchâtre : ſa figure étoit ronde ; elle étoit comme celle du Cerf fortement attachée au ventricule & au diaphragme. Les cornes de la matrice étoient longues & recourbées en pluſieurs anfractuoſités. Leur extrêmité étoit appliquée au teſticule qui étoit petit. Au dedans de chacune de ces cornes il y avoit deux replis de la membrane interne, qui formoient des feuillets diſpoſés ſelon la longueur de la corne, à peu près de la même manière que l'on en voit dans le troiſième & dans le quatrième ventricule des Animaux qui ruminent. Le cœur étoit extraordinairement grand & mollaſſe : ſes ventricules étoient tendus par une quantité de ſang caillé qui les rempliſſoit. Le Poumon avoit ſept lobes.

Les troncs des deux Jugulaires, tant

de l'interne que de l'externe, avoient chacun ſeize valvules diſpoſées en ſix rangs éloignés environ de deux pouces l'un de l'autre. Les quatre rangs d'en-haut étoient de trois valvules chacun. Les deux d'en-bas n'en avoient que deux, mais elles étoient plus grandes que celles des rangs d'en-haut. La diſpoſition de ces valvules étoit telle que l'ouverture des ſacs qu'elles formoient, étoit tournée du côté de la tête, pour arrêter, ainſi qu'il y a apparence, la trop grande impétuoſité du ſang qui tombe en retournant du cerveau dans les rameaux axillaires. Ceux des Modernes qui ont ignoré quel eſt le mouvement du ſang dans les veines, ont donné cet uſage à toutes les valvules de ces vaiſſeaux, la ſituation deſquelles ſe trouve être contraire au mouvement & au cours du ſang de la manière qu'ils l'entendent, & favorable au cours qu'il a effectivement pour la circulation, c'eſt-à-dire, pour ſon retour vers le cœur. *Bartholin* a remarqué deux valvules dans une des Jugulaires. *Riolan*, qui eſt le premier inventeur de ces deux valvules, aſſûre qu'elles ne ſe trouvent jamais que dans la Jugulaire interne, quoique nous en ayons toujours trouvé dans l'externe, de même que dans

l'interne : mais cette ſituation des valvules contraire au mouvement du ſang vers le cœur, n'a point encore été vue que par *Amatus Luſitanus*, qui en a obſervé de cette nature au commencement de l'Azygos, & qu'il croit ſervir à empêcher que le ſang de l'Azygos ne retourne dans le tronc de la cave ; mais cette conformation eſt extraordinaire, quoique diſe cet Auteur, qui aſſûre l'avoir vue mille fois, parce que tous les Anatomiſtes, d'un commun conſentement, témoignent avoir toujours vu le contraire, & n'avoir jamais rencontré de valvules dans les veines, dont la ſituation ne fut favorable au mouvement du ſang vers le cœur. Les Carotides ayant été ouvertes en long, on a remarqué qu'elles avoient pluſieurs rayes comme des coupures tranſverſales, qui interrompoient la continuité des fibres, qui ſont ſelon la longueur de la membrane interne de cette artère ; ce qui paroiſſoit être fait pour nouer ces fibres, & les fortifier de même qu'il ſe voit aux fibres du muſcle droit du ventre, qui ſont ainſi interrompues par les lignes tranſverſales, que l'on appelle les *Enervations*. On a cherché ſi la même choſe ſe trouvetoit dans l'artère crruale;

mais elle étoit liſſe & égale, & n'avoit point ces coupures.

Le globe de l'œil avoit un pouce & demi de diamètre. Le Criſtallin étoit plus convèxe en derrière qu'en devant.

Après cette deſcription Anatomique du Cerf de Canada & de la Biche de Sardaigne, qui, comme nous l'avons inſinué plus haut, peut tenir lieu de celle du Cerf & de la Biche ordinaires, il nous reſte à pourſuivre leur Hiſtoire naturelle.

D'abord, ſelon le Docteur *André Graba* déjà cité, on pourra définir ou décrire le Cerf à peu près de la manière ſuivante : c'eſt un Quadrupède ruminant, à pied fourchu, à poil fauve ou rougeâtre, quelquefois brun, plus rarement blanc, de la taille d'un petit Cheval, beau par excellence, extrêmement timide, vif & leger à la courſe, armé pour ſa défenſe de cornes branchues & ſolides qui tombent tous les ans, naturellement ſauvage, habitant dans les forêts & au lieux montagneux, vivant fort long temps, formé par le Créateur pour être d'une utilité infinie à l'homme, dont la fémelle s'appelle *Biche*, & le petit *Faon*; enfin dont la

chaſſe fait les délices des Rois, des Princes & des grands Seigneurs à qui elle eſt réſervée.

Le Cerf change de nom ſuivant ſon âge. En ſa première année on l'appelle *Faon* ; en la ſeconde *Daguet* : en la troiſième, & quatrième, & cinquième année, c'eſt *un Cerf à ſa première, ſeconde, ou troiſième tête* dans la ſixième année on le nomme *Cerf de dix cors jeunement* ; dans ſa ſeptième, *Cerf de dix cors* ; dans ſa huitième *grand cerf* ; & dans ſa neuvième, *grand vieux Cerf* : car il faut ſavoir que les Cerfs ne portent leur première tête qu'on nomme les *Dagues*, qu'à leur deuxième année ; à leur troiſième année ils doivent porter quatre, ſix ou huit cornettes ou cornichons ; à leur quatrième, huit ou dix ; à leur cinquième, dix ou douze ; à leur ſixième, douze, quatorze ou ſeize ; de ſorte qu'à la ſeptième année leur tête eſt ordinairement marquée & ſemée de tout ce qu'elle portera jamais, & n'augmente plus qu'en groſſeur, C'eſt une erreur de croire qu'on puiſſe compter les années d'un Cerf après les ſept ans accomplis, par le nombre des chevillures ou cors de ſon bois ; car comme cet Animal vit très-long-temps, ſi

le nombre des chevillures augmentoit chaque année, les Cerfs que les Auteurs disent avoir vêcu au-delà de cent ans auroient porté des cornes plus grandes que des Chênes ou des Pins : mais il y a d'autres signes qui font connoître la vieillesse d'un Cerf, comme la tête large & ouverte, le tour de la meule gros & large, la perche grosse & bien brunie, &c. Quand le Cerf est dans un lieu où il ne craint rien, il y viande ou se repaît posément, jettant néanmoins les yeux de côté & d'autres pour n'être point surpris; & lorsqu'il est repu, il se retire au fort du bois dès la pointe du jour : mais il n'y entre que par un chemin où il puisse faire quelques ruses & quelques détours, ou de faux rembûchemens avant que d'en former un véritable, afin d'ôter par ce moyen la connoissance de son repos; & auparavant il a coutume d'aller dans un taillis d'un an ou de deux ans, afin que si la rosée le mouille il puisse y voir le soleil pour s'essuyer ou se sécher. Quand il est arrivé dans les taillis, il s'y couche sur le ventre, & reste en cette posture jusqu'à ce qu'il soit entièrement séché, pour aller ensuite dans de plus grands taillis se mettre à la reposée, & y passer

la journée : il choiſit toujours dans ces endroits le plus épais des halliers ou buiſſons, afin d'y être plus en ſureté, & de ſe garantir des Taons & des Mouches. Cet Animal eſt peureux à l'excès ; la rencontre d'un Cheval, d'un Aſne, d'une charrette, d'une charrue, le cri d'un Homme ou d'une Bête, même d'une Pie ou d'une Corneille, tout lui paroît nouveau ; il s'étonne de tout comme s'il n'avoit jamais rien vu ni entendu ; il a peur de ſon ombre. Lorſqu'il veut entendre d'où vient le bruit, il lève la tête & dreſſe ſes grandes oreilles ; il s'arrête de temps en temps dans ſa courſe pour ouir la voix des Chiens, devant leſquels il fuit ; il aime le ſon du cor de chaſſe, celui de la flûte, & le chant des Pâtres ; quand il eſt las, il porte la tête & les oreilles baſſes, met le muffle contre terre ; rée ou brame bas & gros. Plus un cerf a la voix groſſe & tremblante, plus il eſt vieux. Tout Cerf fatigué & mal mené a toujours accoutumé de chercher l'eau pour ſe mettre dedans. Cet Animal eſt quelquefois ſi ruſé qu'il ſe cache dans l'eau de manière que ne pouvant pas l'y voir les Chiens le paſſent ſans en pouvoir prendre aucun ſentiment ; puis il ſe dérobe

à eux, & s'en retourne par où il eſt entré. Quand il eſt pris, & qu'on veut le tuer, il faut prendre garde qu'il ne bleſſe, principalement dans ſon rut; car il a pour lors la tête extrêmement dangereuſe; il eſt toujours difficile de s'en garrer dans un lieu plain & découvert: au lieu que ſi c'eſt au long d'une haye ou dans quelque fort de bois, on le tuera facilement, tandis qu'il s'amuſe après les Chiens; s'il tourne la tête pour venir à quelqu'un des chaſſeurs, on n'aura qu'à prendre une branche ou quelque feuillard, & le ſecouer rudement; le Cerf en aura peur, & ne manquera point de s'en retourner ſans lui faire aucun mal. *Pline* dit que quand les Cerfs paſſent la Mer ou une grande rivière pour aller en quelque iſle ou forêt au Rut ils s'attroupent, & mettent à leur tête le plus fort nageur: celui qui le ſuit immédiatement appuye ſa tête ſur le dos du premier; le troiſième met la ſienne ſur le dos du ſecond, & ainſi de ſuite juſqu'au dernier afin de ſe ſoulager l'un l'autre; car lorſque le premier eſt las, un autre ſe met en ſa place. Le même Auteur ajoûte qu'ils peuvent nager trente lieues de mer, comme il l'a vu par expérience: & le ſieur *Jacques du*

Fouilloux ſembleroit vouloir rendre la choſe croyable par ſon propre témoignage en diſant qu'il a vu dans des forêts ſituée ſur le bord de la Mer, des Cerfs qui étant forcés par les Chiens ſe jettoient à la Mer, où les Pêcheurs les tuoient à dix lieues de diſtance de la terre.

Les Cerfs changent de viandes ou de pâture tous les mois. En Janvier on les va chercher ſur le bord des forêts, à cauſe qu'ils vont viander dans les bleds, toujours trois ou quatre de compagnie. En Février & Mars on les trouve dans les ſauſſais, les bleds verds & les prés, parcequ'alors ils muent, ſe ſéparent & cherchent chacun un endroit pour refaire leur tête; car, comme nous l'avons obſervé, le Cerf met bas ſon bois tous les ans au Printemps vers le mois d'Avril, & alors on ne le voit guères paroître; il ſe tient reclus dans les broſſailles, comme honteux d'avoir perdu ſes défenſes & ſon ornement, juſqu'à ce que de nouvelles cornes lui ayent repouſſé pour prendre la place des anciennes: ces cornes, pendant qu'elles croiſſent, ſont naturellement enveloppées ou couvertes d'une peau épaiſſe, cuiraſſée, brûlante au toucher, garnie

d'un poil ou duvet ſerré, court, gris ; & leurs extrêmités ſont arrondies. Les Cerfs les plus vigoureux pouſſent leurs cornes plus vîte que les autres, & elles ſont plus grandes & plus fortes. Si on les coupe pendant qu'elles ſont encore tendres & revêtues de leur peau, elles jettent beaucoup de ſang. Ces mêmes cornes étant dans leur grandeur parfaite, deviennent dures & oſſeuſes partout : mais les endroits les plus tardifs à prendre de la dureté ſont les extrêmités ; alors la peau velue ne recevant plus de nourriture ſe sèche, ſe détache, & tombe par morceaux, laiſſant les cornes nues, unies, liſſes, de couleur différente ; & leurs bouts n'étant plus enveloppés deviennent plus pointus. Si la peau ne ſe détache pas aſſez vîte, le Cerf a coutume de frotter ſes cornes contre des pierres ou contre des arbres afin de s'en débaraſſer. Entre les Cerfs, dit le ſieur *Jacques du Fouilloux*, les uns portent les têtes ou cornes rouges, les autres noires, les autres blanches ; ce qui eſt l'ouvrage de la nature. les têtes rouges viennent volontiers plus groſſes & plus belles que les autres ; car elles ſont communément plus pleines de moëlle & plus légères. Les têtes

noires ſont plus péſantes, & il n'y a pas tant de moëlle. Les blanches ſont les pires & les plus mal nourries. Il y a des Cerfs qui ne muent jamais, c'eſt à-dire, qui ne jettent ou pouſſent jamais leur bois, parce qu'ils ont perdu leurs dentiers ou teſticules au rut, ou autrement car il faut ſavoir que ſi l'on coupe un Cerf avant qu'il porte ſon bois, il n'en portera jamais; & qu'au contraire ſi on le coupe lorſqu'il a ſon bois, jamais il ne lui tombera: il en ſera de même ſi vous le coupez quand il a ſa tête ou ſes cornes encore molles & en ſang; car elles demeureront toujours au même état ſans ſe ſécher ni brunir. Il y en a qui diſent que dès qu'un Cerf a mué ou perdu ſes cornes, il les cache ſi bien en terre qu'on ne ſauroit les trouver, comme s'il étoit jaloux de l'utilité que les hommes peuvent en retirer: mais c'eſt une opinion mal fondée, & nous ſavons par expérience que les Cerfs qu'on nourrit dans des Parcs ou dans des Ménageries n'enterrent point leur bois; ſouvent même on trouve dans les forêts où ces Animaux abondent, des cornes de Cerf qui ont été laiſſées à l'abandon.

En Mars & Avril on quête les Cerfs dans les petits taillis; alors ils vont faire leurs

leurs viandis dans les pois, les veſces, les lentilles, & autres légumes qui en ſont voiſins ; & il quittent leurs buiſſons juſqu'au rut. En Juin, Juillet & Août, où tous les Animaux trouvent ſuffiſamment de quoi ſe nourrir, les Cerfs font leurs viandis dans les taillis & dans les grains : c'eſt alors qu'ils ſont dans leur plus grande venaiſon, & qu'ils vont boire pour appaiſer la ſoif que leur cauſe la forte nourriture. En Septembre & Octobre, ils n'ont point de demeures certaines ; car à cauſe du rut ils prennent leur viandis par-tout & comme à la dérobée. Le rut dure près de deux mois ; les vieux Cerfs ſont plus amoureux & plus aimés que les jeunes ; ceux-ci n'oſent en approcher, parce que les [illegible] les battent. S'il y a un grand nombre de Biches, les mâles ſe ſéparent, & vont l'un d'un côté l'autre de l'autre : mais s'il y a peu de Biches, les mâles de même âge ou de même taille ſe battent quelquefois juſqu'à la mort. Les deux combattans commencent par réer en grattant la terre avec leurs pieds ; puis ils ſe choquent l'un contre l'autre de telle ſorte qu'on entendroit d'une grande demi-lieue les coups de leurs têtes, juſqu'à ce que l'un deux demeu-

re maître du champ de bataille. Les Cerfs ſont aiſés à tuer dans cette ſaiſon, parce qu'ils ſuivent les routes par où les Biches ont paſſé, mettant le nez en terre pour en ſentir les traces, & courant le jour comme la nuit, ſans ſe ſoucier s'il n'y a rien qui puiſſe leur nuire. Au ſortir du rut, ils vont dans les Bruyères pendant le mois de Novembre; & même ils y couchent lorſque l'air eſt doux. En Décembre ils ſe mettent en hardes ou bandes, & ſe retirent dans les endroits les plus épais des Forêts pour y être à l'abri des vents froids, des neiges & des verglas : ils viandent pour lors les feuilles & ſommités des ronces, & autres choſes qu'ils peuvent trouver; même la pointe de la mouſſe, & ils [illegible] les bois tendres comme font les Chèvres.

On prétend que les Cerfs vivent très-long-temps; on a dit que la durée de leur vie s'étendoit à pluſieurs ſiécles; on a même avancé jadis qu'ils vivoient quatrefois auſſi long-temps que les Corneilles, à qui l'on donnoit neuf fois la durée de la vie de l'homme. On pourra juger de cette fable par le réſultat qui aſſigneroit aux Cerfs trois mille ſix cens

ans de vie. *Pline* a assuré qu'on en avoit pris un plus de cent ans après la mort d'*Alexandre*, avec un collier d'or chargé d'une inscription qui marquoit que ce collier lui avoit été donné par ce Prince. On en raconte autant de *César*. On rapporte encore que quelques siècles après la mort d'*Auguste*, on trouva sa Biche avec un collier sur lequel étoient écrits ces mots latins : *Noli me tangere, quia Cæsaris sum.* Il n'est peut être pas plus vrai de dire que les Cerfs déclarent une guerre mortelle aux Vipères & aux autres Serpens qu'ils vont chercher jusques dans leurs cavernes pour les dévorer, quoique ce fait soit attesté par de graves Auteurs qui se copient les uns les autres. *Aristote* & *Pline* ont avancé faussement qu'il ne se trouvoit point de Cerfs en Afrique. *Jonston* dit qu'en Ecosse ces animaux sont très gros & gras; qu'il y en a même une si grande quantité dans le Pays, qu'on est obligé de temps en temps de s'assembler en foule pour leur faire la chasse, & qu'on en tue quelquefois jusqu'à mille dans une seule chasse. Le même Auteur ajoûte qu'il y en a aussi beaucoup en France dans la forêt de Fontainebleau, & qu'en Suisse on en voit moins aujour-

d'hui qu'autrefois, parce que les forêts y diminuent de jour en jour à cauſe de la fréquence des habitans. On en peut dire autant à proportion de toute l'Europe.

La Biche eſt plus petite que le Cerf, & ne porte point ordinairement de cornes à la tête : néanmoins *Scaliger* dit avoir vu des Biches qui en portoient; & à ce ſujet nous liſons dans les *Ephémérides d'Allemagne, décurie premiere, Années IX & X*, une obſervation du Docteur *Joël Langelott*, où il fait mention d'une Biche qui avoit un bois comme un Cerf. Au reſte la Biche s'apprivoiſe plus facilement que le Cerf; elle court avec la même vélocité; ſes jambes ſont grêles & leſtes comme celles du Cerf; mais ſa voix eſt moins forte. Ses mammelles ont quatre tettes ou pis comme celles de la vache. Elle porte huit mois, & ne fait ordinairement qu'un Faon à la fois dans le mois de Mai, quoiqu'il y ait des Biches qui peuvent avoir deux Faons d'une ventrée. Pour mettre bas, la Biche craint moins les ſentiers frayés par les hommes que ceux qui ſont plus écartés, & à portée des bêtes féroces : cependant elle cache ſoigneuſement ſon Faon, &

quelquefois elle le châtie à coups de pied pour qu'il ſe tienne en repos. La croiſſance du Faon eſt prompte ; & quand il eſt devenu un peu grand, la mere lui apprend à courir, à ſauter, & à ſe ſauver des chiens. M. *Hermann* dans ſa *Cynoſure*, dit qu'en mettant bas la Biche pouſſe un cri horrible.

On trouve quelquefois dans les ventricules des Cerfs & des Biches, des pelotes plus ou moins groſſes, ſemblables aux Egagropiles des Chamois. On en a vu une entr'autres qui avoit dans ſon milieu une épine pour noyau, & une odeur de Muſc. Mais ce qu'il y a encore de plus étonnant, c'eſt qu'on trouve au Printemps dans le Cerf près du Pharynx deux bourſes charnues placées à peu près comme le ſont les Amygdales dans l'homme, dont la cavité eſt remplie de vers qui y ſont amoncelés & qui reſſemble aux vers du nez des Moutons, quoique bien différens de ceux qui croiſſent ſur le corps des bêtes à cornes, & ſur celui du Cerf même, dans des tumeurs charnuës. Or de quelque part que viennent les vers qui ſe trouvent près de la racine de la langue du Cerf, la Phyſique des Chaſſeurs qui ici n'eſt pas une bonne Phy-

ſique, veut abſolument que ce ſoient eux qui faſſent tomber le bois du Cerf : mais cette idée eſt contre toute vraiſemblance . & d'ailleurs démentie par l'obſervation. La Nature ne s'en eſt pas repoſée ſur ces vers pour abbattre les ramures du Cerf. Une partie de la peau prolongée ſous le marrein qui doit être détaché , laquelle y forme un bourlet qui ſe gonfle de plus en plus , eſt un meilleur agent , & ſemblable en quelque ſorte à celui qui chaſſe une dent de ſon alvéole. Le bois du Cerf tombe donc ſans que des vers ayent travaillé à le faire tomber. Leur conformation apprend que chacun d'eux doit ſe transformer dans une Mouche à deux aîles. Si l'on ſe rappelle la hardieſſe de la Mouche qui va pondre dans l'anus du Cheval , & ſur tout la hardieſſe de celle qui va dépoſer ſes œufs dans le nez du Mouton , on ne ſera point étonné qu'une Mouche auſſi courageuſe & auſſi pleine de prévoyance & de ſoins pour les vers qu'elle doit mettre au jour, entre dans les narines du Cerf. Les deux cavités des bourſes charnues ſont comme deux eſpéces de matrices deſtinées à faire croître les vers de cette Mouche. Sur quoi nous renvoyons au *Tome cin-*

quième des Mémoires de M. de Réaumur pour ſervir à l'hiſtoire des Inſectes.

Si l'on déſire de ſavoir les termes propres de la Vénerie, on peut conſulter l'ouvrage de *Jacques du Fouilloux*, fameux Chaſſeur, mais un peu trop libre dans le diſcours & qui ne reſpecte point aſſez ſes Lecteurs, lequel traite de la Chaſſe du Cerf en enthouſiaſme; ou à ſon défaut la *Nouvelle Maiſon Ruſtique* du ſieur *Liger*.

Le Cerf ſe nomme en Grec *Elaphos*, en Italien *Cervo*, en Eſpagnol *Ciervo*, en Allemand *Hirſch*, en Flamand *Hart*, en Anglois *Stag* ou *Hart*, en Suédois *Hiort*. Or le mot François *Cerf* vient du Latin *Cervus*. *Biche*, jadis *Cerfve*, *quaſi binos Hinnulos edens*, parce qu'elle fait quelquefois deux petits d'une portée. *Faon* ou *Fan*, autrement *Bicheteau* ou *Bichon*, vient du mot Grec *Phaôn*, comme qui diroit *recèns notus*, ou *nouveau né*.

Le Cerf contient dans toutes ſes parties beaucoup d'huile, de ſel volatil, & de terre. Sa chair eſt nourriſſante, & produit un aliment ſolide & durable: mais il faut pour cela que le Cerf ſoit jeune, tendre, gras, & bien nourri; car lorſqu'il a atteint l'âge de trois

ans, ſa chair commence à devenir dure, compacte, difficile à digérer, péſante ſur l'eſtomac, & propre à engendrer des humeurs groſſières & mélancoliques. Cependant quand il a été coupé peu de temps après ſa naiſſance, ſa chair outre qu'elle eſt dans la ſuite plus délicate & plus agréable au goût, eſt encore plus tempérée, plus tendre & plus ſalutaire. L'uſage du Cerf convient en tout temps, excepté lorſqu'il eſt en chaleur, parce qu'alors ſa chair a une odeur preſqu'auſſi forte & auſſi déſagréable que celle du Bouc; il convient, diſons-nous, aux jeunes gens bilieux qui ont un eſtomac fort & robuſte, & qui ſont accoutumés à un grand exercice de corps: mais les vieillards & les perſonnes d'un tempérament mélancolique doivent s'en abſtenir. La Biche n'eſt pas ſi bonne à manger: cependant quand elle eſt encore bien jeune, ſa chair eſt aſſez délicate & agréable au goût; mais quand elle eſt en chaleur, on ne doit point en uſer. Le Faon fournit un aliment tendre, agréable, & d'une facile digeſtion: auſſi eſt-il réſervé pour la table des Grands. Quelques perſonnes eſtiment beaucoup les Cor-

nichons ou les Cornes de Cerf nouvellement ſorties, & encore molles & tendres, qu'on appelle vulgairement *Tête* ou *Cru du Cerf*. On les prépare de différentes manières; on les fait bouillir, ou bien on les fait frire, après les avoir coupées par morceaux; leur goût & leur odeur approchent en quelque ſorte de ceux des Champignons : mais ceux-là ſe trompent qui regardent ces cornes naiſſantes comme un aliment ſalutaire; elles ſont gluantes, groſſières & terreſtres, & ne peuvent faire qu'une très-mauvaiſe digeſtion.

Toutes les parties du Cerf ſont regardées avec raiſon comme alexipharmaques & diaphorétiques; & toutes les Préparations qu'on en tire poſsèdent les mêmes qualités. Elles ſont en grand nombre; on compte parmi les principales la Corne crue, ou préparée, la gelée de Corne de Cerf, l'eau, le ſel, l'eſprit & l'huile qu'on obtient par la diſtillation, l'os du cœur de cet Animal, le Penis, le ſang, la moëlle, la graiſſe, & la peau.

La corne de Cerf pour être bonne doit être mûre, c'eſt-à-dire, qu'il faut que le Cerf l'ait poſée naturellement;

ce qui eſt aiſé à connoître ; car les cornes que les Cerfs ont miſes bas eux-mêmes depuis le quinze d'Avril juſqu'au dix-huit de Septembre, ſont plus péſantes, plus ſolides, plus dures, & plus blanches que celles qu'on a coupées aux Cerfs que l'on a tués dans un autre temps: celles-ci ſont légères & poreuſes, & ont des marques ou rayures de ſang. Les premières fourniſſent non-ſeulement plus d'eſprit & de ſel volatil, mais ce qu'elles en fourniſſent eſt beaucoup plus efficace. On rape les grandes cornes de Cerf, & l'on ſe ſert de la rapure pour faire des Ptiſanes, des décoctions & des gelées on en fait auſſi entrer, après l'avoir porphyriſée, dans des poudres & dans des Electuaires. Elle eſt propre pour arrêter les cours de ventre, les Dyſſenteries, les Hémorrhagies, pour fortifier, pour réſiſter au venin & contre les vers. La doſe dans les décoctions eſt depuis demi-once juſqu'à une once, & dans les poudres & les opiates depuis un ſcrupule juſqu'à un gros & demi. Cette manière de ſe ſervir de la corne de Cerf eſt la plus ſimple, & n'eſt pas la moins bonne : c'eſt un remède tout préparé par les mains de la Nature, & auquel l'Art n'a rien fait perdre de ſon ſel

volatil & de ſon huile, en quoi conſiſte ſa principale vertu.

On prépare la corne de Cerf ſans feu, ou avec le feu. La première préparation conſiſte à attacher des morceaux de corne de Cerf au chapiteau d'un alembic où l'on fait diſtiller des Plantes aromatiques & cordiales, afin que ces morceaux s'imprègnent de la vertu des herbes qu'elles leur communiquent dans la diſtillation. On appelle la corne de Cerf préparée de cette manière, *Corne de Cerf Philoſophiquement préparée.* Cette méthode, quoique bonne, n'a rien qui réponde au grand nom qu'on lui donne; & comme l'on n'a pas toujours la commodité de ces diſtillations, on peu ſe contenter de raper la corne de Cerf, & de la pulvériſer comme nous venons de le dire; ce qui produit à peu-près le même effet. La corne de Cerf préparée avec le feu ſe fait en mettant brûler & calciner des morceaux de corne de Cerf juſqu à ce qu'ils ſoit reduits en une eſpèce de chaux blanche & ſpongieuſe : c'eſt ce qu'on appelle *Corne de Cerf brûlée* ou *Calcinée en blancheur.* Les Alchymiſtes qui cherchent toujours du merveilleux, ont voulu rafiner ſur cette calcination; ils ont imaginé de ſtratifier

les morceaux de corne de Cerf avec de la Brique & du Charbon allumé, afin de faire prendre une impreſſion & une couleur de brique à la corne de Cerf pendant qu'elle brûle, comme ſi cette terre pouvoit lui communiquer quelque qualité ; ils appellent la corne de Cerf brûlée de cette manière, *Corne de Cerf Philoſophiquement Calcinée* : mais cette préparation n'a rien, quant à l'effet, qui la diſtingue de l'autre. Après que la corne de Cerf à été ſuffiſamment calcinée par l'une ou l'autre de ces méthodes, on la broye ſubtilement ſur le porphyre avec un peu d'eau ; on en forme enſuite de petits trochiſques qu'on met ſécher pour les garder ; mais cette corne de Cerf brulée n'eſt qu'une terre morte, ou une chaux privée de toute vertu active, & qui n'a aucun uſage que d'abſorber les acides & les humidités des premières voyes. Ainſi on ne doit l'employer que pour arrêter les cours de ventre, les hémorrhagies, les gonorrhée, & pour dompter les acides de l'eſtomac. Il eſt facile de voir que ſi d'un côté par ces préparations on rend la de Cerf plus alcaline & plus aſtringente, de l'autre on détruit ce qu'elle a de meilleur, car on laiſſe diſſiper par le feu le

ſel volatil & l'huile, en quoi conſiſte ſa principale vertu. C'eſt ce qui fait aujourd'hui donner la préférence à la corne de Cerf ſimplement rapée, ou diſtillée avec des plantes aromatiques qui ſans lui rien faire perdre lui communiquent quelque vertu.

Pour faire la gelée de corne de Cerf, on ſe ſert de la rapure des grandes cornes qu'on fait bouillir à petit feu dans une certaine quantité d'eau, juſqu'à ce que la liqueur ait acquis une conſiſtance de gelée; après quoi on la paſſe, & l'on exprime fortement le marc: enſuite on bat un blanc d'œuf avec du vin blanc & du ſuc de citron; on y mêle la gelée avec autant de ſucre qu'il en faut, & un peu de canelle; on fait bouillir le tout légèrement pour clarifier la liqueur qu'on coule de nouveau, & qu'on laiſſe repoſer. Cette gelée eſt fort nourriſſante, & propre à rétablir les forces, à fortifier l'eſtomac à arrêter les diarrhée, les vomiſſemens, les crachemens de ſang; enfin elle eſt admirable dans les maladies & fièvres malignes, pour réſiſter à la malignité des humeurs, & la chaſſer par une douce tranſpiration. La doſe en eſt depuis demi-once juſqu'à ſix gros deux ou trois fois le jour, ſoit

ſeule à la cuillère, ſoit fondue dans un gobelet de Ptiſane, ou de Julep approprié à la maladie. On peut faire cette gelée toute ſimple ſans y mettre de citron : mais outre qu'il la rend plus agréable, elle convient mieux de cette façon dans l'ardeur & l'effervescence immodérée du ſang & des humeurs.

Pour obtenir par la diſtillation l'eau, l'eſprit, le ſel & l'huile de corne de Cerf, il faut prendre à volonté des cornes jeunes & tendres qui croiſſent dans le Printemps à la tête des Cerfs; on les coupe par tranches minces, & on les met dans une cucurbite de verre, à laquelle on adapte un chapiteau & un récipient; on lutte enſuite les jointures, & l'on diſtille au bain de vapeur ou au bain marie toute l'humidité aqueuſe : c'eſt ce qu'on appelle *Eau de Tête de Cerf*, qui eſt fort recommandée pour faciliter l'accouchement venant de foibleſſe & d'atonie, pour la palpitation de cœur, & pour aider à la ſortie de la rougeole & de la petite vérole tant des enfans que des adultes. La doſe en eſt depuis une once juſqu'à quatre. Cette eau peut ſervir de véhicule pour tous les Remèdes alexipharmaques qu'on ordonne dans les fièvres malignes. Ce

qui reſte au fond de la cucurbite après qu'on en a retiré l'eau, peut ſervir pour avoir le ſel volatil, l'eſprit & l'huile de corne de Cerf. On y procède comme à la diſtillation de la Vipère que nous avons détaillée ci-deſſus. Le ſel volatil ſe donne depuis ſix juſqu'à ſeize grains dans une liqueur appropriée; & l'eſprit, depuis dix juſqu'à trente gouttes. Ces deux remèdes qui ont les mêmes vertus, ſont d'un grand uſage dans les fièvres malignes & dans les fièvres intermittentes, dans la petite vérole, l'apoplexie, la paralyſie, l'epilepſie, dans les maladies hyſtériques, & contre la morſure des bêtes venimeuſes. Quant à l'huile, on la fait ſentir aux femmes hiſtériques pour abbatre leurs vapeurs, & l'on en fait des linimens ſur les parties attaquées de paralyſie.

L'os de cœur de Cerf n'eſt autre choſe, ſuivant *Veſale*, que les tendons des muſcles du cœur qui ſont ſitués à l'origine de l'aorte & de la veine pulmonaire, qui dans les vieux Cerfs acquièrent une dureté cartilagineuſe, & enſuite oſſeuſe. Quelques-uns aſſûrent que dans les Cerfs nouvellement tués cette ſubſtance eſt molle & flexible comme un cartilage, mais qu'étant

exposé quelque temps à l'air elle prend la dureté & le tissu d'un os. On doit choisir cet os d'un très-beau blanc, & d'une grosseur médiocre, parce qu'on vend en sa place l'os de cœur de Bœuf qui n'en diffère qu'en ce qu'ils est plus grand. Cet os est regardé comme cordial; il résistent au venin, & arrête les hémorrhagies : *Ettmuller* le recommande comme un spécifique contre l'avortement, si on le donne avec quelques grains de Kermès dans une liqueur astringente; d'autres le prescrivent dans la pleurésie à raison du sel volatil qu'il contient, & qui est très-propre, selon eux, à lever les embarras de la pleure. Il passe communement pour être extrêmement propre dans les maladies du cœur; ce qui fait qu'on l'employe dans les remèdes cordiaux & confortatifs. La dose ordinaire est d'un demi-gros réduit en poudre. On l'ordonne aussi extérieurement en qualité d'amulète dans les hémorrhagies violentes. On en met dans la boisson du Malade; & si c'est une hémorrhagie du nez, on lui en souffle dans les narines, après l'avoir réduit en poudre. Au reste les vertus de cet os pourroient bien n'être pas aussi étendues qu'on voudroit nous le

faire croire. Comme l'on n'en trouve de pareils dans les Bœufs & dans d'autres Animaux, on pourroit préſumer que leur vertu médicinales ſont les mêmes ; & comme ceux-ci n'agiſſent que par une qualité abſorbante, & en détruiſant l'acide des premières voies, il y a aſſez lieu de penſer que l'os de cœur de Cerf n'a pas plus de prérogative. Quand donc on le fait agir comme cordial & alexipharmaque, nous ſommes portés à croire que les ingrediens avec leſquels on l'aſſocie lui donnent une qualité d'emprunt qu'il n'a point par lui-même. Ceux qui préparent des gelées avec cet os, obtiennent une ſubſtance qui poſſède ſeulement les mêmes vertus que les gelées des os du Cerf, ou des autres Animaux : mais ſi l'on y ajoûte d'autres ingrediens, alors on doit juger des effets de la gelée par la nature de ces ingrédiens, & ne pas attribuer à l'os de cœur de Cerf ce qui n'eſt que le produit de ſon aſſociation.

Le Penis du Cerf eſt un remède excellent contre les dyſſenteries & les pleuréſies. La doſe en eſt depuis un demi-gros juſqu'à un gros réduit en poudre dans quelque eau appropriée à ces maladies : on y ajoûte même un peu d'*Opium*, ſi les douleurs ſont violentes,

dans la première de ces maladies. Quelques-uns en font bouillir la rapure, & en donnent la décoction au malade, ou bien on en prépare une gelée qui a la même vertu. *Bartholin* recommande l'uſage de la poudre de ce Penis dans la colique, & dans les affections hyſteriques : mais la propriété la plus ſingulière que pluſieurs Auteurs lui attribuent, c'eſt d'exciter la ſecretion de la ſemence, & de diſpoſer à la génération, pourvu, diſent-ils, que l'Animal ait été tué dans le temps du Coït ; alors ſi l'on donne un gros de cette poudre dans un œuf poché, ou dans un verre de bon vin, on en verra des effets merveilleux. Mais nous croyons qu'on peut douter de toutes ces merveilles ; & il nous paroît plus raiſonnable de penſer qu'on ne doit attendre d'autres vertus du Penis de Cerf que celles qui proviennent de la qualité deſſiccative-abſorbante de ſa poudre, ou de la nature mulcilagineuſe & gelatineuſe de ſa décoction ; de ſorte qu'il y a lieu de croire que s'il produit quelques bons effets dans les maladies de ſterilité, c'eſt aux ſubſtances qu'on y mêle, comme le vin, les œuf pochés, les aromates, qu'on doit les attribuer ſuivant toutes les ap-

parences. La vertu qu'on lui attribue d'aider à la génération, n'a d'autre fondement que la connoiſſance qu'on a du naturel chaud & laſcif du Cerf.

Le ſang du Cerf eſt ſudorifique & réſolutif : on le deſſéche au ſoleil pour le garder & l'on en donne la poudre dans la pleuréſie & dans la goutte. La doſe en eſt depuis un demi-ſcrupule juſqu'à un gros dans un petit verre de vin : on le mêle auſſi dans les lavemens propres pour guérir les ulcères des inteſtins & les cours de ventre invétérés. Malgré les éloges que lui donnent quelques Médecins, il ne paroît pas que ce ſang poſſède d'autres vertus que celui des autres Animaux.

La moëlle de Cerf eſt préférée à celle des autres Animaux pour appaiſer les douleurs, & guérir les ulcères malins. Il faut l'employer quand elle eſt nouvelle : elle eſt alors d'une nature douce & émolliente qui la rend propre à ramollir les parties endurcies, & à humecter celles qui ſont sèches : mais cette moëlle en vieilliſſant perd ces bonnes qualités, & devient rance, âcre, inflammatoire & corroſive. Ainſi il faut avoir attention de l'avoir récente. On l'employe intérieurement dans les Potions

& les lavemens contre les tranchées des inteſtins ; & extérieurement on en fait uſage ſous la forme de liniment dans les rhumatiſmes, la goutte ſciatique, les fractures, & pour fortifier les nerfs & les articulations.

La graiſſe du Cerf eſt émolliente, nervale & réſolutive ; elle eſt bonne pour ramollir les tumeurs, pour conſolider les playes, pour guérir les engelures, & pour appaiſer les douleurs, ſans en excepter celles de la goutte. elle eſt encore eſtimée propre pour les deſcentes, les excoriations du périnée, les taches de rouſſeurs, & les ulcères du viſage. On l'employe avec ſuccès dans les lavemens deſtinés à guérir les cours de ventre, & la dyſſenterie : l'huile diſtillée de cette graiſſe paſſe pour appaiſer les douleurs de la goutte, lorſqu'on en frotte la partie tous les jours. *Hoffman* aſſure que ſi on l'étend ſur un linge, & qu'on l'applique ſur les gencives, elle appaiſe le mal de dents d'une manière ſurprenante, & en fait ſortir les vers qui quelquefois occaſionnent la douleur. Au rapport d'*Ettmuller*, cette graiſſe eſt un remède excellent pour conſolider les exulcerations ſuperficielles, pour les chûtes du fonde-

ment ; on en oint chaudement la partie, & l'on en applique deſſus. Elle eſt encore bonne pour les écorchures qui ſe font pour le frottement de deux parties l'une contre l'autre, ou par la malpropreté, comme il arrive ſouvent aux enfans en maillot : elle guérit promptement les crevaſſes que le froid cauſe aux pieds & aux mains ; car il n'y a point de graiſſe qui poſſède une nature plus pénétrante, & plus réſolutive. Le Docteur *Neſter* faiſoit tomber une goutte de graiſſe de Cerf dans l'urine de ceux qu'il croyoit en danger ; ſi cette goutte ſe précipitoit au fond, il regardoit le cas comme déſeſpéré ; au-lieu que ſi elle ſurnageoit, il en tiroit un prognoſtic pour la guériſon du malade. *Hippocrate* dans ſon livre *de Morbis Mulierum*, ordonnoit de tremper un floccon de laine dans de la graiſſe de Cerf fondue, & de l'introduire dans le vagin des femmes en couche dont les vuidanges ne coulent point : il recommande encore dans le même livre cette graiſſe dans les peſſaires pour les ulcérations de la matrice ; & lorſqu'on a uſé de peſſaires âcres pendant quelque temps pour provoquer le flux menſtruel, il veut qu'on les laiſſe, & qu'on applique

ſur la partie de la graiſſe de Cerf diſſoute dans du vin. Il ſuit delà qu'on peut employer avec ſuccès la graiſſe de Cerf tant intérieurement qu'extérieurement, de même que les autres ſubſtances d'une nature douce & huileuſe dans les cas qui demandent des ſubſtances émollientes, humectantes, & propres pour corriger l'acrimonie.

La peau du Cerf, ſuivant *Schroder*, ſert à faire des ceintures dont les femmes ſe ſervent dans les ſuffocations de Matrice. *Joël* prétend qu'étant appliquée ſur les reins, elle eſt un remède infaillible pour hâter la ſortie du fœtus. *Burrhus*, ſuivant *Ettmuller*, recommande des bas faits de cette même peau contre la goutte, & lui-même en fit faire un juſte-au-corps pour un Prince : mais il ne nous dit point s'il guérit, & c'eſt ce qu'il faudroit ſavoir. Les rapures qu'on enlève à cette peau avec la pierre de Ponces, broyées avec du vinaigre, paſſent pour être un liniment excellent contre l'ériſipèle. On aſſûre que ces mêmes rapures ſont un remède contre l'écoulement involontaire des urines lorſqu'on en met dans le lit. Nous n'oſons pas aſſûrer que toutes ces propriétés de la peau de Cerf ſoient ſoutenues

par l'expérience : mais ce ſont des Auteurs graves qui les atteſtent ; il n'y a point de riſque de les vérifier.

La corne de Cerf crue entre dans la poudre antiſpaſmodique, & dans le *Margaritum frigidum*. La rapure s'employe dans la décoction aſtringente, & dans l'opiate de *Salomon*. La corne de Cerf Philoſophiquement préparée entre dans la Confection d'hyacinthe, dans la Poudre de pattes d'Ecreviſſes, dans la Poudre pectorale, & dans la Décoction blanche. L'eſprit & le ſel volatil font partie de la liqueur de cornes de Cerf ſuccinée de la Pharmacopée de Paris.

Prenez de la rapure de cornes de Cerf, une once ; de la mie de Pain-blanc fraiſée, deux onces ; de la racine de grande Conſoude lavée, une demi-once.

Faites bouillir le tout dans trois pintes d'eau, que vous réduirez à la moitié.

Paſſez enſuite la liqueur ſans expreſſion, & ajoûtez à la colature une once & demie de ſyrop de Coing.

Cette liqueur doit ſervir de boiſſon ordinaire dans les dévoyemens

accompagnés de tranchés, & dans les dyſſenteries.

Prenez de la rapure de cornes de Cerf une demi-once.
Faites-la bouillir dans trois chopines d'eau, que vous réduirez à la moitié.
Coulez enſuite le tout par un linge, & donnez un verre de cette liqueur de trois heures en trois heures dans les fièvres malignes où l'on veut pouſſer doucement par les ſueurs.

Prenez de la corne de Cerf Philoſophiquement préparée & calcinée en blancheur, un ſcrupule ; du ſel volatil de corne de Cerf, quinze grains.
Incorporez le tout avec un gros d'extrait de Genièvre, pour former un bol ſudorifique à prendre dans du pain à chanter.

Prenez du Corail rouge préparé, un demi-gros ; de l'eſprit volatil de corne de Cerf, douze gouttes.
Faites du tout un bol avec l'extrait de

de Genièvre, convenable dans les fiièvres malignes acoompagnées de diarrhée.

Prenez de l'eau de fleurs de Sureau, deux onces; de la corne de Cerf préparée ſans feu, un ſcrupule; du ſel volatil de corne de Cerf, trois grains, du ſyrop d'œillet, une demi-once.
Mêlez le tout pour une potion ſudorifique.

Prenez de la corne de Cerf brûlée, un demi-gros; du *Laudanum* ſolide, un grain; de l'eau de Plantain, deux onces.
Mêlez le tout pour une potion anodyne aſtringente dans la dyſſenterie.

Prenez de la corne de Cerf préparée ſans feu, douze grains; de la terre ſigillée, un ſcrupule: de l'extrait Theriacal, trois grains; de l'eau de fleurs de Sureau, deux onces.
Mêlez le tout pour une potion convenable dans une diarrhée maligne.
Le Réenne, Reène, Renne ou Rhè-

ne, Rangier, Ranglier ou Ramfier; Rangifer Offic. Barthol. Act. Hafn. 274. Dal. Pharm. 440. Charlet. Exerc. 12. Gesn. *de Quad.* 950. Aldrov. *de Quad.* Bisulc. 859. Jonst. *de Quad.* 64. Rhangifer, Olear. Mus. 16. *Cervus Rangifer*, Raii syn. Anim. *Quad.* 88. *Cervus cornibus ramosis teretibus, summitatibus palmatis*, Linn. Syst. Nat 42. *Tarandus Agricolæ, Eliotæ, & Georgio Fabricio*; *Machlis Plinio*; *Rangifer, Raingus* seu *Rheno Latinis recentioribus*; *Cervus palmatus Regionum Septentrionalium*; *Cervus mirabilis, sive Hippelaphus*, Nonnull.

Nous ne trouvons la description Anatomique de cette sorte de Cerf que dans le *premier Tome des Mémoires de Médecine & de Philosophie de Coppenhague* recueillis par *Thomas Bartholin*, où *Gerard Blasius* & *Bernhard Valentini* l'ont copiée mot pour mot sans y rienajoûter.

Entre les Animaux, dit *Bartholin*, que le célébre Anatomiste M. *Nicolas Stenon* a disséqués tant en public qu'en particulier, Le Rèenne mérite d'autant mieux le premier rang, qu'il n'avoit jamais été anatomisé par personne; car on nous amène rarement cet Animal de la Norwège; & si l'on en fait passer

quelqu'un en Dannemarck, il eſt rare qu'il y puiſſe vivre. Notre illuſtre Mécène, M. *Pierre Griffenfeld*, Ecuyer-Secretaire d'Etat, a nourri dans ſes écuries deux Réennes mâle & fémelle, mais comme ces Animaux n'étant point accoutumés à l'air de notre climat ont dépéri inſenſiblement, & ſont morts de maladie, pouſſé par l'amour du bien public qu'il a uniquement en vue de procurer, il les a accordés à notre amphitheâtre anatomique pour qu'on en fît des démonſtrations publiques. Ces deux Réennes étoient encore jeunes, comme le prouvoient leurs cornes tendres & revêtues de duvet; car dans ceux qui ſont plus avancés en âge les cornes ſont vaſtes, comme on le peut voir dans le cabinet de curioſités de notre Académie. Cependant *Geſner*, *Jonſton* & autres Naturaliſtes ſe trompent fort lorſqu'ils repréſentent le Réenne armé de trois cornes, vu qu'il n'en porte que deux, qui ſont à la vérité éminentes, & ornées de divers cornichons de chaque côté. Au-reſte j'ai cru devoir communiquer au public les particularités obſervées dans la diſſection qui en a été faite par M. *Stenon* dans notre Amphitheâtre au mois d'Octobre 1672.

Or la diſſection du mâle précéda celle de la fémelle qui ſe fit après au mois de Décembre. Voici donc ce qu'on remarqua dans le mâle.

Il y avoit aux muſcles droits de l'abdomen trois interſections curvilignes, dont l'inférieure étoit large d'un pouce, au lieu que les deux autres étoient plus étroites; de ſorte qu'on voyoit clairement que ces interſections étoient des tendons placés entre les chairs. L'inteſtin *Cæcum* étoit long d'une demi-aulne. Les inteſtins ſupérieurs formoient ſept circonvolutions, & les inférieurs neuf. Ces viſcères s'entortillent de deux différentes façons; l'une conſiſte en ce que les replis ſe roulent l'un ſur l'autre dans le même plan qui eſt tourné du côté droit, & l'autre en ce que ces mêmes replis forment un ſac large comme la main. Les inteſtins ſont compoſés de deux ſortes de fibres, dont les extérieures vont ſuivant la longueur, & les interieures en ſpirale. Les circonvolutions des inteſtins tirent leur principe de l'inteſtin *Cæcum*, & leur longeur eſt de 44 aulnes. L'anaſtomoſe des veines du meſentère repréſentée dans la figure, eſt auſſi une belle choſe à voir. Les reins ſuccenturiés étant doués d'une cavité,

repréſentoient la forme d'un rein, & la groſſeur d'une Olive. Les reins avoient une figure ronde & oblongue, & une ſubſtance fort tendre. Le rein droit avoit fait un creux au foye, & le gauche étoit enfoncé vers le côté droit : mais on ne ſait pas ſi ce dérangement étoit venu de maladie, ou de la faute des diſſéqueurs. Autour du plan des inteſtins étoient le meſentère large de 3 ou 4 doigts, où la veine-porte entouroit le dernier repli des inteſtins, & où l'on appercevoit 17 glandes rangées ſur le même repli, dont les unes ſont oblongues, & les autres ſemblables à une fève. Les poumons étoient d'une couleur en partie vermeille, & en partie obſcure, diviſés en petits lobes étroitement liés par une membrane commune, comme ſont les reins dans l'Ours, ou plutôt dans le Veau. Il y avoit trois lobes au côté gauche, & quatre au côté droit des poumons, à l'un deſquels étoit un trou à droite ſupérieurement avant la bifurcation ordinaire. La ratte étoit adhérante au ventricule & au diaphragme ; ſa largeur étoit de trois ſeizièmes d'aulne, & ſa longueur d'un quart d'aulne. Il y avoit deux Hydatides à la circonférence de l'épiploon, l'une groſſe

comme un œuf de Poule, & l'autre petite comme un œuf de Pigeon; chacune d'elles contenoit une eau très-pure; & cependant la plus groſſe renfermoit outre l'eau une ſorte de matière plâtreuſe de la groſſeur d'un gros pois: elle étoit auſſi comme enceinte d'une moindre véſicule lymphatique. Ces hydatides ſemblent être naturelles au genre des Cerfs; du moins je n'en avois jamais vu de pareilles dans d'autres Animaux. Je laiſſe aux autres à examiner ſi elles contribuent à la vîteſſe de la courſe. Dans ce même Réenne qui étoit mort de maladie, il y avoit outre ces véſicules lymphatiques divers abſcès qui avoient vicié l'abdomen, dont les parties inférieures avoient été tellement infectées par la pourriture, que le diſſéqueur n'y pouvoit pas tenir. Le foye ſe trouva ſans lobes: d'ailleurs il y avoit deux coupures, l'une au-deſſous du rein, & l'autre vers le milieu du foye. Le cryſtallin étoit grand, & un peu applati. A l'œſophage, deux ſortes de fibres ſpirales deſcendoient de chaque côté, & ſe croiſoient alternativement. La glande ſupérieure du cerveau étoit ici plus grande que dans l'Ourſe qui fut diſſéquée en même temps dans no-

tre amphitheâtre par M. *Stenon*, comme auſſi la troiſième paire des tubercules : de plus, la proportion de la troiſième paire à la quatrième étoit plus grande que dans l'Ourſe. Le plexus choroïde étoit plus conſidérable ; & les lames blanches du cervelet étoient plus épaiſſes que dans l'Ourſe. Le conduit ſalivaire extérieur deſcend vers l'angle inférieur de la mâchoire, comme dans le Veau. Les cannelures étoient plus diſtinctes qu'à l'Ourſe dans le corps cannelé : il y avoit auſſi pluſieurs cannelures ſenſibles dans la ſubſtance de la ſeconde paire des tubercules qu'on appelle autrement les *Couches des nerfs Optiques*. Entre la racine de la langue & l'épiglotte il y avoit un eſpace de deux travers de doigt, ſéparé par une ſubſtance membraneuſe. On voyoit aux Amygdales neuf petits trous ſitués en ligne droite, auxquels il s'en joignoit d'autres au côté extérieur, ſemblables à ceux des poumons des Oiſeaux. M. *Stenon* donnera lui-même plus exactement quand ſes occupations le lui permettront, les autres obſervations qu'il a faites non-ſeulement dans les deux Réennes & dans tous les autres Animaux qui occupent journellement nos étudians ſous la-

conduite de ce célébre Anatomiſte ; mais encore dans un cadavre humain qui depuis peu a été diſſéqué publiquement.

Selon M. *de Maupertuis*, les Rennes ſont des eſpèces de Cerfs dont les cornes fort rameuſes jettent leurs branches ſur le front. Ces Animaux ſemblent deſtinés par la nature à remplir tous les beſoins des Lappons. Ils leur ſervent de Chevaux, de Vaches, & de Brebis. On attache le Renne à un petit bateau, appellé *Pulka*, pointu par devant pour fendre la neige, & un homme, moitié aſſis, moitié couché dans cette voiture, peut faire la plus grande diligence, pourvu qu'il ne craigne, ni de verſer, ni d'être à tous momens ſubmergé dans la neige. En général, la poſture dans les *Pulkas* eſt ſi incommode, qu'au bout de quelques heures on croit avoir le corps briſé. Lorſque la neige eſt en pouſſière, comme elle eſt juſqu'au Printemps, quoiqu'elle couvre par-tout la terre juſqu'à de bien plus grandes profondeurs, un Renne dans un moment avec ſes pieds s'y creuſe une écurie, & balayant la neige de tous côtés, découvre la mouſſe qui eſt cachée au fond. On prétend que cet Animal a un inſtinct particulier pour

trouver cette mouſle couverte de tant de neige, & qu'il ne ſe trompe jamais, lorſqu'il fait ſon trou. Mais dès que la ſuperficie de la neige a été frappée des rayons d'un ſoleil aſſez chaud pour en fondre & unir les parties, la gelée qui reprend auſſi-tôt, la durcit & en forme une croûte qui porte les Hommes, les Rennes, & même les Chevaux. Quand une fois cette croûte couvre la neige, les Rennes ne peuvent plus la creuſer pour aller chercher deſſous leur nourriture; il faut que les Lappons la leur briſent, & c'eſt là toute la récompenſe des ſervices que ces Animaux leur rendent. En voyage, on eſt quelquefois obligé de porter avec ſoi une proviſion de mouſſe. Les Lappons la mêlent avec de la neige & de la glace, & en forment des pains fort durs qui ſervent en même temps de fourrage & de boiſſon à ces Animaux qui les rongent avec avidité. On ſera peut-être bien aiſe de ſavoir plus en détail comment on voyage dans la Lapponie. Dès le commencement de l'hiver, on marque avec des branches de Sapin les chemins qui doivent conduire au lieux fréquentés. A peine les traîneaux & les *Pulkas* ont foulé la première

neige qui couvre ces chemins, & ont commencé à les creuſer, que de nouvelle neige que le vent répand de tous côtés les relève, & les tient de niveau avec le reſte de la Campagne, ou du Lac, ou du Fleuve. Les nouvelles voitures qui paſſent, refoulent de nouveau cette neige, que d'autre neige vient bien-tôt recouvrir; & ces chemins alternativement creuſés par les voitures, & recouverts par le vent qui met par-tout la neige de niveau, quoi qu'ils ne paroiſſent pas plus élevés que le reſte du terrein, ſont cependant des eſpèces de chauſſées, ou des ponts formés de neige foulée, deſquels ſi l'on s'égare à droite ou à gauche, on tombe dans des abyſmes de neige. On eſt donc fort attentif à ne pas ſortir de ces chemins, & d'ordinaire ils ſont creuſés vers le milieu, d'une eſpèce de ſillon formé par tous les *Pulkas* qui y paſſent. Mais dans le fond de la forêt, dans les lieux qui ne ſont pas fréquentés, il n'y a point de tel chemin. Les Finnois & les Lappons ne ſe trouvent que par quelques marques faites aux arbres. Les Rennes enfoncent quelquefois juſqu'aux cornes dans la neige: & ſi dans ces lieux on étoit pris par quel-

qu'un de ces orages, pendant leſquels la neige tombe dans une ſi grande abondance, & eſt jettée de tous côtés par le vent avec tant de fureur, qu'on ne put voir à deux pas de ſoi, il ſeroit impoſſible de reconnoître le chemin qu'on a tenu, ni celui qu'on cherche; & l'on périroit infailliblement, ſurtout ſi l'on ne s'étoit pas muni de tentes pour parer une partie de l'orage. S'il arrive qu'on veuille franchir une montagne fort élevée, remplie de rochers qu'une quantité prodigieuſe de neiges cache, & dont elle recouvre les cavités, dans leſquelles on peut être abyſmé, on ne croira guères poſſible d'y monter. Il y a cependant deux manières de le faire: l'une en marchant ou plutôt gliſſant ſur deux planches étroites, longues de huit pieds, dont ſe ſervent les Finnois & les Lappons pour ne pas enfoncer dans la neige, manière d'aller qui a beſoin d'un long exercice; l'autre en ſe confiant aux Rennes qui peuvent faire un pareil voyage. Ces Animaux, comme nous l'avons inſinué plus haut, ne peuvent traîner qu'un fort petit bateau, dans lequel à peine peut entrer le moitié du corps d'un homme: ce bateau deſtiné à naviguer dans la neige, pour trouver

moins de réſiſtance contre la neige qu'il doit fendre avec la proue, & ſur laquelle il doit gliſſer, a la figure des bateaux dont on ſe ſert ſur la Mer, c'eſt-à dire, a une proue pointue, & une quille étroite deſſous qui le laiſſe rouler & verſer continuellement, ſi celui qui eſt dedans n'eſt bien attentif à conſerver l'équilibre. Le bateau eſt attaché par une longe au poitrail du Renne, qui court avec fureur lorſque c'eſt ſur un chemin battu & ferme. Si l'on veut arrêter, c'eſt en vain qu'on tire une eſpèce de bride attachée aux cornes de l'Animal; indocile & indomptable, il ne fait le plus ſouvent que changer de route; quelquefois même il ſe retourne, & vient ſe vanger à coups de pied. Les Lappons ſavent alors renverſer le bateau ſur eux, & s'en ſervir comme d'un bouclier contre les fureurs du Renne. Pour nous, continue M. *de Maupertuis*, peu capables de cette reſſource, nous euſſions été tués avant que d'avoir pu nous mettre à couvert. Toute notre défence fut un petit bâton qu'on nous mit à la main, qui eſt comme le gouvernail avec lequel il faut diriger le bateau, & éviter les troncs d'arbres. De plus, nous avions ſoin de nous faire lier dans nos *Pulkas*;

précaution ſans laquelle, lorſque le Renne court, on ne reſteroit pas long-temps dans la voiture. Mais il vient un temps où cette précaution contre la rapidité des Rennes eſt bien inutile, où ce ne ſont plus ces Cerfs indomptables dont la vîteſſe n'eſt comparable qu'à celle de l'Oiſeau qui vole. Leurs cornes, velues alors, ne ſont plus que des os blancs & ſecs, qu'on prendroit pour des côtes d'Animaux morts depuis long-temps. Les os leur percent la peau, & ils ne paroiſſent pas capables de traîner un *Pulka* à cent pas. La cauſe de ce changement eſt la différence des ſaiſons. Quand ces Animaux reviennent de Norvège où pendant l'Eté ils n'ont rien à faire que paître & s'engraiſſer, c'eſt alors que je ne conſeillerai à perſone de voyager en *Pulka*. Mais après tous les travaux de l'hiver, & le retour des foires de Lapponie, on n'auroit à craindre des Rennes que d'être laiſſé en chemin : s'il eſt difficile d'arrêter cet Animal quand il eſt dans ſa force, il n'eſt pas plus facile de le faire marcher dans le temps de ſon épuiſement.

En revenant de *Kengis*, ſitué ſur les bords d'un bras du fleuve de *Torneo*,

& bien connu par des forges de fer qui y ſont, nous rencontrâmes ſur le fleuve pluſieurs Caravannes de Lappons qui apportoient juſqu'à *Pello* les peaux & les poiſſons qu'ils avoient troqués aux foires de la haute Lapponie avec les Marchands de *Torneo*. Ces Caravannes forment de longues files de *Pulkas* : le premier Renne eſt conduit par un Lappon à pied qui traine le premier Pulka, auquel eſt attaché le ſecond Renne ; & ainſi de ſuite juſqu'à trente & quarante qui paſſent tous préciſément par ce petit ſillon tracé dans la neige par le premier, & creuſé par tous les autres. Lorſque les Rennes ſont las, & que les Lappons ont choiſi le lieu où ils veulent camper, ils forment un grand cercle de tous les Rennes attachés à leurs *Pulkas*. Chacun ſe couche dans la neige au milieu du fleuve, & leurs Lappons leur diſtribuent la mouſſe. Ceux-ci ne ſont pas plus difficiles à accommoder ; pluſieurs ſe contentoient d'allumer du feu, & de ſe coucher ſur le fleuve, pendant que leurs femmes & leurs petits enfans tiroient des *Pulkas* quelques poiſſons qui devoient faire leur ſouper; quelques autres dreſſoient des eſpèces

de Tentes, qui ſont bien des logemens dignes des Lappons : ce ne ſont que de miſérables haillons d'une groſſe étoffe de laine, que la fumée a rendue auſſi noire que ſi elle étoit teinte. Elle entoure quelques piquets qui forment un cône dont la pointe reſte découverte & ſert de cheminée. Là les plus voluptueux, étendus ſur quelques peaux de Rennes & d'Ours, paſſent leur temps à fumer du Tabac, & à mépriſer les occupations des autres hommes.

Ces Peuples n'ont point d'autres demeures que des Tentes ; tous leurs biens conſiſtent dans leurs Rennes, qui ne vivent que d'une mouſſe qui ne ſe trouve pas par-tout. Lorſque leur troupeau en a dépouillé le ſommet d'une montagne, ils ſont obligés de le conduire ſur quelqu'autre, & de vivre ainſi toujours errans dans les déſerts. Leur forêt, affreuſe en Hiver, eſt enocre moins habitable en Eté : une multitude innombrable de Mouches de toutes eſpèces infectent l'air ; elles pourſuivent les hommes, & les ſentant de très-loin forment bien-tôt autour de chacun qui s'arrête une atmoſphère ſi noire qu'on ne s'y voit pas : il faut pour l'éviter,

changer continuellement de place, & n'avoir aucun repos ; ou brûlant des arbres verds, exciter une fumée épaiſſe qui n'écarte les Mouches qu'en devenant auſſi inſupportable aux hommes qu'à elles : enfin, on eſt quelquefois obligé de ſe couvrir la peau de la réſine qui coule des Sapins. Ces Mouches font des piqueures cruelles, & pluſieurs font plutôt de véritables playes, dont le ſang coule par groſſes gouttes. Pendant le temps de la plus grande fureur de ces inſectes, les Lappons fuyent avec leurs Rennes vers les côtes de l'Ocean où ils en ſont délivrés.

La chair des Rennes eſt excellente à manger, fraîche, ou ſéchée. Le lait des fémelles eſt un peu âcre, mais auſſi gras que la crême du lait des Vaches ; il ſe conſerve long-temps gelé, & les Lappons en font des fromages qui ſeroient meilleurs, s'ils étoient faits avec un peu plus d'art & de propreté. La peau des Rennes fait des vêtemens de toute eſpèce ; celle des plus jeunes, couverte d'un poil jaunâtre un peu friſé, eſt une peliſſe extrêmement douce dont les Finnoiſes doublent leurs habits. Aux Rennes d'un âge un peu plus avancé le poil brunit, & l'on fait alors de

leurs peaux ces Robes connues par toute l'Europe ſous le nom de *Lappmudes*; on les porte le poil en dehors, & elles ſont un vêtement fort léger & fort chaud. La peau du vieux Renne s'apprête comme celle du Cerf & du Daim, & fait les plus beaux gands, les plus belles veſtes, & les plus beaux ceinturons. Les Lappons filent en quelque façon les nerfs & les boyaux des Rennes en les roulant, & ne ſe ſervant guères d'autre fil. Enfin, pour que tout tout en ſoit utile, les Lappons ſacrifient les cornes des Rennes à leurs dieux.

Je n'ai point encore parlé de la figure ni de la taille des Lappons, ſur leſquels on a débité tant de fables. On a exagéré leur petiteſſe, mais on ne ſauroit avoir exagéré leur laideur. La rigueur & la longueur d'un hiver, contre lequel ils n'ont aucune autre précaution que ces miſérables Tentes dont je viens de parler, ſous leſquelles ils font un feu terrible qui les brûle d'un côté pendant que l'autre côté géle; un court Eté, mais pendant lequel ils ſont ſans relâche brûlés des rayons du Soleil; la ſtérilité de la terre qui ne produit ni bled, ni fruits, ni légumes, paroiſſent avoir fait dégénérer la race humaine

dans ces climats. Quant à leur taille, ils ſont plus petits que les autres hommes, quoique leur petiteſſe n'aille pas au point où l'ont fait aller quelques voyageurs qui en ſont des Pygmées. Il m'a paru qu'en général il y avoit la tête entr'eux & nous ; & c'eſt une grande différence.

M. l'Abbé *Outhier* dans ſon *Journal d'un voyage au Nord*, nous dit auſſi qu'on ſe ſert de Rennes pour voyager dans les endroits où les Chevaux auroient de la peine à aller, ou dans les pays où l'on n'auroit pas de quoi nourrir les Chevaux, comme dans tout le pays au Nord de *Kengis*, c'eſt-à-dire, toute la partie ſeptentrionale de ce continent. Quelques voyageurs, ajoûte-t-il, ont prétendu que quand on diſoit au Renne à l'oreille l'endroit où l'on vouloit aller, il l'entendoit ; c'eſt une fable. Les Rennes vont très-vîte, mais ils ne ſont pas très-forts : attelés à un Traîneau, ils pourroient peut-être faire trente lieues dans un jour, ſi le chemin étoit bien battu ; mais lorſque le chemin n'eſt pas dur & battu, & qu'il faut que le Traîneau laboure la neige, le Renne a bien de la peine à avancer, & ne va que fort lentement. Le Renne

a la commodité de trouver par-tout ſa nourriture. Lorſqu'il eſt fatigué, ſon Maître bien enveloppé pour ſe garantir du froid, détache l'Animal qui ne s'éloigne pas beaucoup : il fouille ſous la neige, & trouve une mouſſe blanche qui eſt preſque ſon unique nourriture, de ſorte que le voyageur ne porte que quelques proviſions pour lui-même ; il les met dans la pointe ou à l'avant du Traîneau. Une choſe qui paroîtra étrange, c'eſt que dans les voyages de *Wardhus*, le voyageur eſt obligé de porter une proviſion de bois, parce qu'on paſſe de grandes étendues de pays entièrement nues & ſans aucun bois.

Si nous étions moins preſſés d'abréger, nous nous ferions un plaiſir de rendre en notre langue bien des choſes curieuſes que M. *Linnæus* dans ſa *Flora Lapponica*, l'un des meilleurs Ouvrages qui ſoient ſortis de la plume de ce ſavant & laborieux Naturaliſte, nous apprend tant ſur les Finlandois ou Finnois & les Lappons, que ſur leurs Rennes : néanmoins nous en dirons aſſez pour confirmer l'idée que M. *Outhier*, & ſur-tout M. *de Maupertuis*, viennent de nous en donner.

Les Lappons, dit M. *Linnæus*, ne

connoiſſent point la goutte, mais ils ſont toute l'année vigoureux & alertes. J'ai vu avec admiration parmi eux des vieillards plus que ſeptuagenaires mettre leur talon ſur leur cou ſans nulle difficulté, comme pourroient faire de jeunes gens. Ils réſiſtent au froid le plus rude, étant obligés d'errer dans les forêts avec leurs troupeaux de Rennes, non-ſeulement le jour, mais les nuits entières en hiver; car les Rennes n'entrent point dans des écuries, & ne mangent que de la mouſſe. On ne leur voit point d'engelures aux pieds, quoiqu'ils n'ayent point de bas. Pour ſe garantir contre la rigueur du froid, ils ont des culottes qui leur vont juſqu'aux talons, & des ſouliers très-minces, le tout fait de peaux velues de Rennes dont le poil eſt en dehors: ils rempliſſent leurs ſouliers ainſi que leurs gands, d'un foin bien menu qui leur maintient chaud les pieds & les mains. Je ne connois point de gens plus peureux que les Lappons; ils tremblent au moindre accident, & tombent en pamoiſon comme des femmelettes; un coup de tonnerre les glace d'effroi; alors ils cherchent communément un aſyle ſous le Bouleau, comme faiſoit l'Empereur

Tibére ſous une couronne de laurier : c'eſt auſſi du Bouleau qu'ils tirent les principaux Remèdes dont ils ſe ſervent dans leurs maladies. Les Lappons ſont tous chaſſieux à cauſe de l'épaiſſe fumée dont ils ſont contraints de s'envelopper jour & nuit durant l'Eté pour chaſſer les Couſins. Les habitans des forêts ſont ſouvent très-pauvres ; mais ceux des montagnes pourroient peut-être le diſputer aux plus riches particuliers d'Europe ; car ils poſsèdent aſſez ſouvent mille Rennes, dont chacun ne ſe vend guères moins de trois florins. De plus, vous trouverez chez eux des fromages, de la viande, des peaux en abondance : ils peuvent auſſi amaſſer des peaux d'Ours, de Martes, d'Hermines, de Goulus, d'Ecureuils, de Caſtors, & vendre tout ceci à leurs voiſins, ſans avoir beſoin de rien acheter d'eux qu'un verre d'Eau-de-vie, du Tabac ou une tente. Enfin ils peuvent vivre ſans travail, ſans ſoin, & acquérir facilement tout ce qui leur eſt néceſſaire. Or c'eſt être riche que de ne manquer de rien : auſſi quand vous leur offririez les tréſors de *Créſus* avec les plus ſuperbes palais, ils ne voudroient pas troquer leurs montagnes couvertes

de neige. O Lappons, n'auriez-vous pas raiſon ! l'innocence, la ſimplicité de mœurs, la frugalité, la bonne ſanté, la longue vie, la verte vieilleſſe, la tranquillité, le contentement qui ſont votre partage, ſurpaſſent tous les tréſors du monde. Les Rennes aiment autant le froid qu'ils ſouffrent impatiemment la chaleur : le Créateur leur a accordé ces climats glacés pour y habiter, & ſa providence leur y a préparé une nourriture convenable. En Eté ils vivent communément d'herbes ; alors ils quittent les vallées trop chaudes pour aller ſur les montagnes expoſées au vent & toujours pleines de neige ; les Maîtres y paſſent auſſi l'Eté pour veiller à leurs troupeaux : mais en hiver les Lappons par la rigueur du froid, & les Rennes par le défaut de nourriture, ſont obligés de deſcendre dans les vallons. La principale nourriture de ces Animaux pendant tout l'hiver eſt un *Lichen* ou une Mouſſe blanche qu'ils ſavent eux-mêmes ſe procurer ; car quelque haute que ſoit la neige ſur terre, le Renne ſait découvrir en fouillant comme le Cochon cette Mouſſe, qui quoiqu'elle paroiſſe ſans ſuc, lui fournit néanmoins un aliment ſuffiſant,

& l'engraiſſe ſouvent durant l'hiver. Ce *Lichen* eſt rarement plus long que le doigt, & approche de la figure de Corne de Cerf; mais il donne pluſieurs variétés. Dans les forêts ravagées par le feu, ſi la terre eſt fort ſtérile, le *Lichen* y croît aiſément : au contraire, ſi elle eſt un peu féconde, le Bouleau s'y multiplie facilement. Or le *Lichen* vient moins bien ſous le Bouleau, tandis qu'il vient au mieux ſous le Pin. Les Finnois qui mènent une vie tout-à-fait ruſtique, ſavent auſſi tourner à leur profit cette eſpèce de Mouſſe; car dans un temps pluvieux ils la ramaſſent avec des rateaux, parce qu'alors elle eſt plus ferme que dans un temps ſec, & en tirent dans l'hiver une bonne nourriture pour les vaches en l'arroſant avec un peu d'eau. La peau du Renne qui couvre le front, les narines & les pieds, eſt ſi dure & ſi adhérante au corps, qu'on a bien de la peine à l'en détacher après la mort de l'Animal : cette peau étant ſillonnée, & d'ailleurs revêtue d'un poil preſſé & fort épais, eſt moins expoſée aux déchiremens que pourroient y occaſionner le verglas & la glace. Les Rennes ſont tout le bétail & en même temps toute la richeſſe des Lappons : auſſi eſt-

ce la coutume en Lapponie, quand il s'agit des biens de quelqu'un, de demander combien il poſsède de Rennes; ſi l'on répond que leur nombre monte à mille, le particulier eſt jugé très-riche; s'il ne va pas juſqu'à cent, il paſſe pour n'être guères à ſon aiſe. Quoique les richeſſes n'y rendent perſonne plus noble, ou plus honorable, ou plus ſage, ou ſupérieur aux autres, elles ne laiſſent pourtant pas d'être quelquefois à conſidérer; car on ne donne guères volontiers une fille riche à un garçon pauvre, comme un garçon riche ne recherche point une fille pauvre, parce que dans ce pays-là on conſidére moins les dons de la Nature & de l'éducation, que ceux de la fortune. un garçon s'informe ſeulement combien une fille a de Rennes. On n'y marie une fille qu'en donnánt de l'argent comptant, ou un prix équivalent ſuivant les facultés des parens. En un mot les Rennes ſont la principale marchandiſe & le principal bien des Lappons.

Les Taons, les Mouches & les Couſins dont il y a mille eſpèces différentes en Lapponie, ſont le fléau des Lappons & de leurs Rennes. Je croirois volontiers que le Couſin commun ne

ſe

ſe trouve nulle part en ſi grande abondance que dans les forêts de la Lapponie : cet inſecte ne ceſſe de voltiger avec un bourdonnement importun autour du viſage, des pieds & des mains du voyageur, à moins qu'il n'ait à lutter contre le vent, à peine a-t-on la reſpiration libre ; car il entre dans les narines & dans le goſier. Les Finnois qui ſont obligés de travailler à la belle étoile, portent toujours avec eux une corne de Bœuf pendue à leur ceinture, dans laquelle ils conſervent une ſorte d'onguent fait de poix liquide mêlée avec de la crême de lait, dont ils ſe frottent tous, hommes femmes & enfans, les mains & la face, pour ſe préſerver des Couſins. Dans les déſerts, le Lappon brûle continuellement de l'Agaric, du Pin & du Sapin, qui répand une fumée épaiſſe par toute la Cabanne. Cette fumée chaſſe auſſi les Taons des Rennes : de-là vient que dans les forêts on voit les Rennes revenir deux fois le jour à la Cabanne, & ſe coucher par terre, tandis que le Maître met ces ſortes de champignons allumés du côté que le vent ſouffle, afin qu'il diſperſe la fumée par tout le troupeau. Les Rennes reçoivent tranquillement cette fumée en

ruminant, & s'endorment preſque : autrement ils ſecouent perpétuellement la tête pour que les Mouches ne piquent pas leurs cornes encore molles & velues ; mais ils ont beau faire, leurs cornes ne laiſſent pas d'être percées de petits trous d'où dégoutte le ſang : c'eſt ce qui fait que ces mêmes cornes portent ſouvent des andouillers monſtrueux. Il eſt à remarquer que contre la coutume des Animaux de ce genre, le Renne fémelle eſt cornu comme le mâle, bien que ſes cornes ſoïent plus petites ; & qu'il y a des Rennes ſauvages comme il y en a de domeſtiques.

Mais entre ces inſectes malfaiſans il y a un Taon particulier qu'on appelle proprement le *Taon des Rennes*, & qui eſt différent de celui des Vaches. Ce Taon a exactement la forme d'un Bourdon, eſt de la même grandeur, & tout velu. Il a la tête velue, les yeux grands, noirs & brillants ; l'entre-deux des yeux noir & velu, & le deſſous jaune ; le col aſſez grand & velu, jaune par devant & par derrière, noir au milieu, en manière de ceinture ; le ventre ovale, jaune à la baſe, puis tout fauve ou d'un jaune-rouſſâtre ; les aîles blanches, diaphanes, couchées ſur le dos, au nom-

bre de deux ; les cuiſſes noires ; les jambes & les pieds pâles, compoſés de cinq articulations, armés de deux ongles aigus, ſous chacun deſquels eſt une petite écaille. Il tire à ſon gré comme un Teleſcope une queue qui eſt faite de différentes jointures, foible, & dépourvue de tout inſtrument capable de piquer. La chryſalide en eſt ovale, blanche, noire vers la tête. Cette Mouche eſt très-connue des Rennes, du dos deſquels elle ſort vers le commencement de Juillet : alors les Rennes quittent les poils qu'on apperçoit preſque tous dreſſés ſur le dos. Cet inſecte voltige pendant tout le jour ſur le dos du Renne, tenant ſa queue étendue un peu recourbée, & au bout de cette queue un petit œuf blanc, gros à peine comme un grain de ſénevé. Lorſqu'il eſt en ligne perpendiculaire au-deſſus du dos du Renne qui ſe repoſe, il lâche ſon œuf, qui tombe entre les poils redreſſés juſqu'à la peau, où étant parvenu il éclos par la chaleur naturelle & par la tranſpiration du Renne. Dès qu'il eſt éclos, il ronge inſenſiblement juſqu'à ce qu'il pénètre au-dedans de la peau même, où il peut vivre ; & comme c'eſt un endroit commode qui

tient le milieu entre le froid & le chaud, il y reſte tout l'hiver, y croit à ſon aiſe de la grandeur d'un gland, puis ſort & s'envole au retour des jours caniculaires. Les jeunes Rennes ſur-tout ſont chargés de ces ſortes d'inſectes après leur premier hiver; ſouvent ils en portent chacun ſix, huit ou davantage, qui en rongeant continuellement, & en attirant le ſuc propre pour leur nourriture, amaigriſſent ces jeunes animaux au point qu'il en périt près d'un tiers: ceux qui ont plus d'âge, quoique moins chargés de tumeurs, en ſont néanmoins extrêmement tourmentés. Quand le Taon s'eſt une fois envolé, le trou ſe referme; mais il y reſte toujours un creux & une cicatrice qui gâte le cuir. J'ai été fort étonné de voir tout à la fois cette extrême antipathie & ſimpathie que le Créateur a miſes entre le Renne & le Taon; car le Taon étant plein d'œufs pourſuit tout le jour à travers les montagnes, les précipices & les vallons, le Renne qui fuit, & eſt uniquement attentif à dépoſer ſes œufs ſur le dos du Renne; & pour que cet inſecte ne périt pas de froid dans ces climats glacés, le Créateur lui a revêtu tout le corps de duvet. Au contrai-

re, les Rennes, fuſſent ils mille du même troupeau, s'agitent, ſoufflent, frappent du pied, regimbent, tandis qu'une chétive Mouche qui n'a ni dent ni aiguillon vole au-deſſus d'eux, & ne prend un ſeul moment de repos qu'après qu'elle s'eſt retirée, pour faire tomber incontinent l'œuf dépoſé ſur leur dos; ils abandonnent en Eté les vallons & les plaines, ſe refugient ſur les montagnes couvertes d'une neige qui ne fond jamais; courrent très-vîte, s'ils errent ſans Pâtre; toujours contre le vent dans la peur qu'ils ont d'une Mouche, oſent à peine manger un inſtant pendant un jour entier; mais ils obſervent conſtamment d'un air inquiet, la tête levée, les yeux attentifs, ſi la Mouche les pourſuit. En effet cette Mouche ne ceſſe de les pourſuivre tant qu'elle peut, juſqu'à ce qu'elle tombe de laſſitude dans la neige même, comme il lui arrive ſouvent. Dès qu'elle s'y eſt repoſée un inſtant, elle gagne un verd gazon s'il eſt poſſible; & incontinent elle retourne à ſes premières inclinations. Il eſt conſtant que cet inſecte cauſe à la Lapponie un dommage des plus conſidérables; car non-ſeulement le tiers ou le quart des jeunes

Rennes périt par les boſſes ou tumeurs qu'il produit, maladie que les Lappons appellent *Curbma* ; mais il perſecute tellement les Rennes, qu'en Eté ils ne ſauroient preſque manger, & qu'au lieu de profiter & de s'engraiſſer ils n'ont alors que la peau & les os : C'eſt ce qui fait que les mâles, ſoit coupés ſoit entiers, ne ſont pas capables de traîner leurs charges, & que les fémelles ne donnent plus tant de lait. Enfin les cuirs de ces Animaux s'en trouvent fort endommagés.

M. *Linnæus* a donné un Mémoire exprès ſur le Taon des Rennes, lequel eſt inſéré dans le recueil des *Mémoires de la Société Royale des Sciences d'Upſal*: mais comme ce Mémoire nous a paru un peu long, & que d'ailleurs M. l'Abbé *Prévôt* l'a traduit & publié avec quelques additions dans le *Journal étranger* du mois de *Juillet* de cette année 1755, nous avons mieux aimé nous en tenir à ce qu'en dit M. *Linnæus* lui-même dans ſa *Flora Lapponica* où il appelle cet inſecte *Taon des Rennes de Lapponie à ventre jaune*. Nous liſons dans le *Dictionnaire de Richelet*, que le Renne ne ſauroit vivre hors du pays où il eſt né ; qu'il ne vit qu'environ treize ans ;

que quand il marche, les jointures de ſes jambes font un grand bruit, & que ce bruit ſert encore à le diſtinguer du Cerf. On ne ſait pas où *Richelet* a puiſé cette dernière circonſtance ; mais nous ſommes perſuadés que ſi le fait étoit vrai, des Obſervateurs tels que Meſſieurs de *Maupertuis* & *Linnæus* ne l'auroient pas oublié. L'Auteur anonyme du *Manuel Lexique* ſe trompe quand il dit que l'Amérique ſeptentrionale a auſſi des Rennes qui y portent le nom d'Orignaux ; car l'Orignac de la Nouvelle France eſt le même que l'Elan des pays du Nord de l'Europe, comme nous le verrons inceſſamment. Suivant les Nouvelles publiques, on a trouvé depuis peu près d'Etampes les oſſemens d'un Renne : ſon cadavre étoit à mi-côte ſous une roche dans un lit de ſable gris d'environ trois pieds. Ce lit eſt recouvert d'un autre de pareille épaiſſeur, mais de terre rouge, ſurmonté d'une couche de terre végétale plus épaiſſe que les deux premières. Toutes ces couches paroiſſent n'avoir ſouffert aucun dérangement ; mais elles ont conſervé très-diſtinctement dans leur épaiſſeur la forme des ſillons qu'ont dû leur imprimer les vagues de la Mer,

qui ſans doute ont apporté dans cet endroit l'Animal du Nord. Les os de ce Renne étoient confondus avec des oſſemens d'Hippopotame, reconnus pour tels, & trouvés ſous la même roche. Voilà de beaux Médaillons du Déluge.

Le Renne ſe nomme en Allemand *Reiner* ou *Renneſchier*; en Flamand *Rendier*; en Anglois *Rain-deer*; en Suédois *Rhen*, doù il paroît que ſont venues les autres dénominations. Quant au vieux mot François *Rangier*, il eſt, ſuivant la penſée de *Richelet*, un peu écorché du Latin *Rangifer*.

Les propriétés du Renne & les préparations qu'on tire de ſes parties, ſe rapportent ſelon M. *Linnæus*, à celles du Cerf ordinaire que nous avons détaillées, à cette différence près que leurs vertus ſont inférieures : ainſi nous ne répéterons point ce que nous avons dit à l'article du Cerf. On pourra y avoir recours. Au reſte le Renne n'eſt point d'uſage dans ces pays-ci, & l'on n'en tient aucune préparation dans les Boutiques.

L'Elan, qu'on écrit autrement Elant, Elend ou Ellend ; *Alce*, Offic. Schrod. 267. Lemer. 23. Dal. Pharm. 440. Geſn. *de Quad.* 1. Aldrov. *de Quad.* Biſulc.

866. Schwenckf *de Quad.* Siles. 53., Jonſt. *de Quad.* 65. Charlet Exerc. 12. Raii Synop. Anim. *Quad.* 86. Herman. Cynoſ. 12. Alcis Cornu, Olear. Muſ. 12. *Cervus cornibus acaulibus palmatis*, Linn. Faun. Suec. 37. *Alce* vel *Alces*, *perperàm Onager* ſive *Aſinus ſylveſtris*; *Equicervus*, *Biſon*, *Magnum Animal* ſeu *Magna Beſtia*, Quorumd.

Les Auteurs ſont fort partagés ſur cet Animal, & pluſieurs le confondent mal-à-propos avec le Renne dont nous venons de parler. Il y en a qui prétendent que c'eſt le *Tarandus*, autrement dit *Hippolaphus*, ou *Cervus Palmatus*, des Pays du Nord. *Aldrovandus* obſerve qu'*Olaus Magnus* a tort de le confondre avec l'Aſne ſauvage, vû que ce dernier ne ſe trouve qu'en Aſie & en Afrique, au lieu que l'Elan habite dans les contrées Septentrionales. Mais écoutons là-deſſus Meſſieurs de l'Académie Royale des Sciences, qui nous ont laiſſé une deſcription anatomique de cet Animal conçue en ces termes.

L'Elant, qui eſt appellé *Animal Magnum* par tous les Auteurs Septentrionaux, *Ellend* par les Allemands, & *Alcé* par les Naturaliſtes modernes, ne nous a point paru à l'abord être l'*Alce*

dont *César* parle dans ſes Commentaires, & que *Polybe*, *Pline*, *Solin*, *Pauſanias*, & *Strabon*, ont auſſi décrit après lui, parceque notre Elant ne s'eſt pas trouvé tout-à-fait conforme à la deſcription que ces Auteurs donnent de l'*Alcé*. Néanmoins quand nous avons conſidéré qu'ils ne s'accordent point, & que les deſcriptions qu'ils font de l'*Alcé* ſont plus différentes les unes des autres, que ce en quoi elles conviennent n'eſt différent de notre Elant; nous avons jugé que toutes ces contrariétés qui ne ſe trouvent que dans quelques particularités mal expliquées, ne ſont pas capables d'empêcher de croire que notre Elant & tous les *Alcés* des Anciens ne ſoient une même choſe. Car la raiſon de la diverſité de ces deſcriptions des Anciens eſt, que l'Elant ne vit qu'en des Pays où ils n'avoient preſque point de commerce. Et *Pauſanias* dit, qu'entre tous les Animaux l'*Alcé* eſt le ſeul qui n'eſt point connu des hommes, parce qu'il ne s'en laiſſe jamais approcher, à cauſe qu'il les ſent de fort loin par la ſubtilité extraordinaire de ſon odorat. Mais ſoit par cette raiſon, ou par une autre, il paroît que les Auteurs ont fort mal examiné l'*Alcé*

qu'ils ont décrit ; car les uns ont dit qu'il a le poil de différentes couleurs ; comme la plûpart des Chèvres ; les autres, qu'il l'a d'une même couleur, comme le Chameau : les uns le font cornu ; les autres ſans cornes : les uns diſent qu'il n'a point de jointures aux jambes, & qu'ainſi ne pouvant ni ſe coucher, ni ſe relever, il dort appuyé contre un arbre, que les Chaſſeurs ſcient à demi pour faire tomber l'Elant, & le prendre ; d'autres, que cela n'eſt point vrai de l'*Alcé*, mais d'un autre Animal nommé *Machlis*. Toutes ces particularités, quoique contraires, ne laiſſent pas de ſe trouver dans notre Elant ; ce qui fait voir que ces deſcriptions ne ſont pas différentes, parce qu'elles ſont d'Animaux différens, mais parce que ceux qui les ont faites ſur le rapport d'autrui, n'avoient pas bien entendu ce qu'on leur avoit dit. Car il eſt vrai que notre Elant avoit le poil comme un Chameau, c'eſt-à-dire, tout d'une même couleur par tout le corps ; & on tient auſſi que le poil de tous les Elants eſt de diverſes couleurs, mais c'eſt en différentes ſaiſons de l'année. En effet, notre Elant qui a été diſſéqué en hiver avoit tout le poil d'un

fauve griſâtre, qui eſt la couleur du Chameau, & les hiſtoriens du Septentrion diſent qu'il change en Eté, auquel temps le poil lui devient plus pâle, comme au daims, dont le poil eſt plus pâle en Eté qu'en Hiver : & ainſi il y a apparence que *Céſar* a dit que l'*Alcé* a le poil de deux couleurs, ſur le rapport de ceux qui l'avoient vu en Hiver & en Eté ; & que cette diverſité lui ayant été mal expliquée, il l'a entendue de celle qu'il avoit remarquée dans les Chèvres, dont la plûpart ont en même temps le poil de deux couleurs. De même, quand *Céſar* a dit que l'*Alcé* n'a point de cornes, & que *Pauſanias* lui en attribue, ils ont tous deux dit vrai, parcequ'il peut être que les Chaſſeurs de *Céſar* n'avoient rencontré que des fémelles, qui n'ont point de cornes ; & que ceux du temps de *Pauſanias* avoient remarqué que les mâles en ont.

Pour ce qui eſt des jambes de l'*Alcé*, qu'on prétend n'avoir point de jointures, bien que quelques Auteurs diſent qu'il y a des Elants en Moſcovie, dont les jambes ſont ſans jointures, il y a grande apparence que cette opinion eſt fondée ſur ce qu'on dit que ces Elants de Moſcovie, auſſi bien que de l'*Alcé*

de *Céſar*, & de la *Machlis* de *Pline*, qu'ils ont les jambes ſi roides, qu'ils courent ſur les glaces ſans gliſſer ; qui eſt un moyen qu'on dit qu'ils ont pour ſe ſauver des Loups qui ne les y peuvent ſuivre ; & auſſi à cauſe de la roideur des coups qu'ils donnent avec leurs pieds, qui ſont ſi forts, que lorſqu'ils manquent le coup qu'ils ruent à quelque bête, ils briſent avec les pieds de derrière les arbres comme des champignons, ainſi qu'*Olaus Magnus* parle, & même que des pieds de devant ils ont ſouvent percé des Chaſſeurs d'outre en outre. Enfin ce qui fait voir que de cette diverſité de deſcriptions, qui n'eſt qu'à l'égard de quelques particularités, on ne doit pas conclure que l'Elant & l'*Alcé* ſoient deux différentes ſortes d'Animaux, c'eſt que les deſcriptions mêmes que les Modernes font de l'Elant, ne s'accordent point enſemble, & ne ſont pas auſſi tout-à-fait conformes à ce que nous avons remarqué dans notre ſujet. Car quelques-uns, comme *Eraſmus Stella*, & *Sigiſmundus*, diſent que l'Elant a le pied ſolide comme un Cheval, ſuivant *Pline*, qui fait l'*Alcé* ſemblable en tout à un Cheval, à la réſerve, du col & des oreilles, qu'il a

autrement proportionées ; *Ménabénus* auſſi, & *Johannes Caius*, lui donnent une barbe comme à un Bouc, & diſent qne le reſtent de ſon poil n'eſt pas plus long qu'à un Cheval; ce qui ne ſe trouve point dans les autres Auteurs, ni dans notre Elant, qui avoit le pied fendu, & tout-à-fait ſemblable à celui d'un Bœuf. Son poil étoit auſſi par-tout, non-ſeulement beaucoup plus long qu'aux Chevaux, mais il ſurpaſſoit même à proportion celui des Chévres ſans aucune apparence de barbe. Nous n'avons point trouvé non-plus ce morceau de chair que *Polibe* dit, au rapport de *Strabon*, ſe trouver ſous le menton de l'*Alcé*, ni les crins que quelques uns lui mettent ſur le col, & que *Geſner* dit avoir vu dans une figure d'*Alcé*, qui lui a été envoyée par *Sebaſtien Munſter*: mais ces deux particularités étant ſingulières à chacun de ces Auteurs, & perſonne n'en ayant parlé qu'eux, elles ne doivent pas faire préjudice à la commune opinion, qui ne met point de différence entre l'Elant & l'*Alcé*. Mais ce qui confirme davantage cette opinion, eſt que toutes les particularités ſur leſquelles les Anciens ſont d'accord, ſe ſont trouvées dans notre Elant; car

ils conviennent tous que l'*Alcé* eſt un Animal à peu près de la taille du Cerf, auquel il reſſemble encore par la grandeur des oreilles, & par la petiteſſe de la queue, comme auſſi par les cornes, qui ne ſe trouvent point aux fémelles des Elants, de même qu'elles manquent aux Biches. Ils s'accordent encore en ce qu'ils diſent que l'*Alcé* eſt différent du Cerf par la longueur & par la couleur du poil, par la grandeur de la lèvre ſupérieure, par la petiteſſe du col, & par la roideur des jambes.

Notre Elant avoit plus de cinq pieds & demi depuis le bout du muſeau juſqu'au commencement de la queue, qui n'étoit longue que de deux pouces. Il n'avoit point de cornes, parce que c'étoit une fémelle; & le col étoit court, ayant autant de largeur que de longueur, laquelle étoit de neuf pouces ſeulement. Les oreilles en avoient neuf de long ſur quatre de large: & il y a ſujet de s'étonner, pourquoi ceux qui ont cru que l'*Alcé* des Auteurs du moyen temps, qu'ils prennent pour notre Elant, étoit l'*Onager* ou Aſne Sauvage des Anciens, ne ſe ſont point fondés ſur la reſſemblance des oreilles, qui ſurpaſſent en effet par leur grandeur celles des Cerfs,

ſoit auſſi, mais tout à coup, faiſant comme la poignée d'une lance. Cette poignée étoit d'une autre coûleur que le reſte du poil, étant diaphane comme de la ſoye de Pourceau. Cette partie tranſparente avoit à l'extrêmité une petite tête ou rondeur, qui étoit la racine; & il ſemble que cette partie, qui étoit plus menue & plus flexible que le reſte du poil, étoit ainſi faite, afin que le poil, qui d'ailleurs eſt aſſez dur, ſe pût tenir couché, & ne demeurât pas hériſſé. Ce poil coupé par le milieu paroiſſoit au Microſcope ſpongieux en dedans comme le Jonc; ce que *Geſner* n'explique pas aſſez bien, quand il dit ſimplement qu'il eſt creux. Ce poil étoit long comme à l'Ours, mais plus droit, & plus couché, & tout d'une même eſpèce.

La lèvre ſupérieure étoit grande, & détachée des gencives, mais non pas ſi grande que *Pline* l'a fait à l'*Alcé*, quand il dit que cette Bête eſt contrainte de paître à reculons, afin d'empêcher que ſa lèvre ne s'engage entre les dents. Et nous obſervâmes dans la diſſection, que la Nature a autrement pourvu à cet inconvénient, par le moyen de deux muſcles grands & forts, qui ſont particulièrement deſtinés à élever cette lèvre

ſupérieure. Nous avons auſſi trouvé les articulations des jambes fort ſerrées par des ligamens durs & épais. Il eſt vrai néanmoins que ſi l'on peut croire ce qu'on dit de l'Elant, qu'étant fort ſujet à l'Epilepſie, lorſqu'il eſt tombé dans l'accès de ſon mal, il en eſt délivré, en portant un de ſes pieds juſques dans ſon oreille, & que la corne de ce pied eſt un remède infaillible pour l'épilepſie; il faut que cet Animal ait les jointures bien plus ſouples que celles de l'*Alcé* n'ont paru à ceux qui ont cru qu'il n'en avoit point, & que nous ne les avons trouvées dans notre Elant, ou du moins il eſt néceſſaire que les convulſions dont il eſt agité étant en cet état, faſſent des efforts bien étranges ſur les ligamens des articles pour les allonger tellement au-delà de ce qu'ils ſont ordinairement. Mais ſi *Olaüs Magnus* a écrit en Hiſtorien, & ſi ce n'eſt point en raillant qu'il a dit que des deux ongles qui ſont au bout de chaque pied de l'Elant, il n'y a que celui qui eſt en dehors au pied droit, qui ſoit propre à guérir l'Epilepſie, il faut encore ſuppoſer une diſlocation bien plus admirable; & on peut dire que la guériſon de cette maladie, par le ſeul attouchement de l'ongle

de l'Elant, lorſqu'on en porte une bague, n'eſt pas plus merveilleuſe, ni plus incroyable que la contorſion qu'il faut concevoir dans ce pied, pour faire que l'ongle qui eſt en dehors puiſſe être mis dans l'oreille : de ſorte que pour entendre ce qu'*Olaüs* a voulu dire, il faut croire qu'il a eu intention de ſe railler de la vertu imaginaire du pied d'Elant, & qu'il en a uſé fort prudemment. Car ne voulant pas déclarer ouvertement ſon ſentiment, qui étoit contraire à celui du vulgaire, qui aime les ſpécifiques, entre leſquels l'ongle du pied d'Elant eſt des plus célébres ; & voyant qu'on n'eſtime pas tant les Médecins qui font profeſſion de ſe ſervir des remèdes, comme d'inſtrumens propres à fabriquer des guériſons, que ceux qui ſe vantent de les jetter, s'il faut ainſi dire, en moule, par des Febrifuges, des Anti-pléuretiques, des Anti-podagriques, & des Anti-épileptiques ; ce grand homme s'eſt expliqué par une figure, qui laiſſe ceux qui veuleut être trompés dans leur erreur, ſans les ſcandaliſer, & qui fait entendre aux autres ce qu'il penſe. Car de même qu'on dit qu'il ne faut point toucher à l'œil que du coude quand il eſt malade, pour dire qu'il n'y faut

point toucher du tout; il a fait entendre qu'il n'y a point d'ongle d'Elant qui gueriſſe infailliblement l'Epilepſie, en diſant qu'il n'y a que celui du dehors du pied que l'Elant peut mettre dans ſon oreille, qui le puiſſe faire; car il a ajoûté cette condition impoſſible à beaucoup d'autres que les Auteurs apportent, & qui ſont déja aſſez difficiles, mais abſolument néceſſaires, à ce qu'on dit, pour faire que ce remède puiſſe agir, comme d'avoir été coupé tout d'un coup avec une hache, l'Animal étant encore vivant, le jour de S. *Gilles*, à un mâle qui eſt en rut, & qui n'a point encore engendré; pour faire entendre que les impoſteurs qui veulent vendre les ongles d'Elant, ont mis toutes ces conditions difficiles, afin que ceux qui ont éprouvé que l'ongle de l'Elant dont ils ſe ſont ſervis eſt inutile, puiſſent croire que c'eſt faute de quelqu'une de ces conditions, qui ne manque pas à celui que le marchand leur préſente. Après avoir fait ces réflexions ſur la fermeté des ligamens, des jointures de l'Elant, nous avons obſervé la figure de ſon œil, dont le grand coin étoit fendu en en-bas, beaucoup plus qu'ils n'eſt au Cerfs, aux Dains, &

aux Chevreuils mais d'une façon bien extraordinaire, qui eſt que cette fente n'étoit pas ſelon la longueur de l'œil, mais faiſoit un angle avec la ligne qui va d'un des coins de l'œil à l'autre. La diſſection nous fit connoître que cette fente étoit proportionnée à la glande lacrymale, qui s'eſt trouvée avoir un pouce & demi de long ſur ſept lignes de large.

Les parties du dedans avoient quelque choſe d'approchant de celles d'un Bœuf, principalement en ce qui regarde les quatre ventricules & les inteſtins. Ces parties néanmoins avoient cela de particulier, que le premier & plus grand ventricule étoit enfermé en partie par une membrane en forme de ſac, qui ayant quantité de vaiſſeaux pouvoit paſſer pour l'Epiploon; & qu'au lieu des glandes & de la graiſſe, qui eſt ordinairement en cette partie, il y avoit ſeulement vers le haut des veſſies pleines de vent de la groſſeur d'une Châtaigne. Les inteſtins, qui étoient longs de quarante-huit pieds, avoient un *Cæcum* ſans appendice, qui avoit treize pouces de long ſur cinq de large. Il étoit à peu près de la figure de celui de l'homme. Le foye étoit petit, n'ayant

qu'un pied de long ſur ſept pouces de large. Il étoit continu ſans lobes, & même ſans qu'il y eut aucune apparence de la fiſſure qui eſt au droit du cartilage Xiphoïde. Il étoit tellement collé contre le Diaphragme, qu'il n'étoit pas poſſible de rien ſéparer de ſa partie convèxe ſans la couper Il n'avoit point de véſicule de fiel, & il étoit par-tout & juſqu'au fond de ſon parenchyme, d'une couleur griſe & livide. La ratte étoit auſſi fort petite, n'ayant pas plus de huit pouces de long ſur ſix de large. La ſubſtance de ces deux viſcères paroiſſoit fort égale & homogène : mais les reins étoient en leur ſurface externe marquetés de deux différentes couleurs, qui la faiſoient paroître inégale comme du Chagrin, quoi qu'au toucher on n'y remarquât rien de raboteux. Ils n'étoient point adhérants aux Lombes par la duplicature du péritoine, mais attachés ſeulement par leur vaiſſeaux. Le poumon étoit partagé en ſept lobes, dont il y en avoit trois de chaque côté, & un au milieu dans la cavité du Médiaſtin. Les lobes inférieurs étoient chacun deux fois plus grands que les ſupérieurs. Le cœur avoit ſept pouces de long, ſur cinq de large. Sa figure étoit fort pointue ; & il y avoit depuis

la baſſe juſqu'à la pointe une éminence tournée obliquement en vis, laquelle éminence répondoit au droit de la ſéparation des deux ventricules ; enſorte qu'elle ſembloit être un repli de la partie externe du ventricule droit ſur le gauche. Cette éminence, qui ſe voit à peine dans le cœur des autres Animaux, étoit extraordinairement viſible en celui-ci. Le *Septum* & le reſte du parenchyme du cœur, qui environnoit le ventricule gauche, avoient l'épaiſſeur d'un pouce. Les anneaux de l'Aſpre Artère étoient imparfaits. Le cerveau, conprenant le cervelet, n'avoit que quatre pouces de long ſur deux & demi de large. La petiteſſe de cette partie comparée avec la grandeur de la glande lacrymale, qui, ainſi qu'il a été dit, avoit un pouce & demi de long, nous ſembla être un argument bien capable de confirmer l'opinion de ceux qui croyent que la plûpart des glandes qui ſont autour du cerveau n'en reçoivent point les humidités dont elles ſont ordinairement abreuvées, mais qu'elles leur ſont apportées par les artères, ou par les nerfs deſquels elles reçoivent la matière dont elles ſont la lymphe. La curioſité que nous avions de chercher exactement les conduits deſtinés pour

recevoir & pour envoyer ces humeurs qui doivent être fort visibles en une partie si extraordinairement grande, ne pû être satisfaite, à cause de la corruption du sujet qui avoit été gardé si long-temps, que toutes les parties commençoient à se dissoudre par la pourriture. La substance du cerveau n'étoit point différente de celle du cervelet, l'une & l'autre étant très-blanche & assez ferme, nonobstant la corruption, pour la faire paroître bien saine en un Animal si sujet à des maladies, dont on met le siége dans le cerveau, qui selon *Cardan* est plus froid, plus humide, & plus rempli de pituite en cet Animal qu'en aucun autre. La glande pinéale étoit aussi d'une grandeur extraordinaire, ayant plus de trois lignes de long, de même que celle que nous avons trouvée dans le Dromadaire, mais sa figure étoit conique, a l'ordinaire, au lieu que la glande du Dromadaire avoit la forme d'un Treffle. Cette grandeur qui nous sembla très-considérable, vu la petitesse du reste du cerveau, nous fit penser que ceux, qui, suivant *Erasistrate*, attribuent à la différente conformation des organes du cerveau, les diverses opérations des sens intérieurs,

rieurs, pourroient ſe fortifier dans leur opinion par des obſervations ſemblables, conſidérant que les Lions, les Ours, & les autres Bêtes courageuſes & cruelles, ont cette partie ſi petite, qu'elle eſt preſque imperceptible, & qu'elle eſt fort grande à ceux qui ſont timides comme l'Elan, qu'on tient être tellement craintif, qu'il meurt de peur, quand il a reçu la moindre bleſſure, & qu'on a remarqué qu'il n'en rechappe jamais quand il voit couler quelque peu de ſon ſang. Nous trouvâmes encore dans le cerveau une autre partie, dont la grandeur avoit auſſi rapport avec l'odorat, qui eſt plus exquis dans l'Elan que dans aucun autre Animal, ſuivant le témoignage de *Pauſanias*, ainſi qu'il a déjà été dit; car les apophyſes mammillaires, qu'on eſtime être les organes de ce ſens, étoient ſans comparaiſon, plus grandes qu'en aucun Animal que nous ayons diſſéqué, ayant plus de quatre lignes de diamètre.

A cette deſcription anatomique de l'Elan fémelle, tirée des Mémoires de l'Academie Royale des Sciences, nous ajoûterons quelques particularités concernant le mâle & l'Hiſtoire naturelle de cet Animal, qui ſe trouvent dans

l'*Amphithéatrum Zootomicum* de *Valentini* ſous le nom du Docteur *Jean-Frédéric Leopold.*

L'Elan mâle porte des cornes qui, lorſqu'elles ſont encore tendres & cartilagineuſes, ſont revêtues d'une peau molle & lanugineuſe qui les garantit du froid juſqu'à ce qu'elles aient acquis une duret é convenable. D'abord en naiſſant, elles ſont rondes l'eſpace de trois ou quatre doigts; puis elles s'étendent de chaque côté vers le dos en façon d'aîle, & acquierent quelquefois la groſſeur de deux travers de doigt, avec quelques pointes éminentes comme des doigts à la circonférence : par rapport à la multitude des cornichons, elles ſont plus petites que celles du Cerf ordinaire; mais par rapport à leur largeur, les cornes d'Elan l'emportent de beaucoup ſur celles du Cerf; car aſſez communément elles excédent la largeur de deux palmes, tandis qu'elles égalent à peine la longueur de deux pieds. Plus les cornichons en ſont larges & grands, plus ils ſont eſtimés pour ſervir de luſtres dans les Palais des Grands. On a vu des cornes d'Elan munies de dix-ſept à dix-huit, & même de vingt cornichons: elles ſont ſouvent ſi amples & telle-

ment eſpacées, que deux hommes pourroient s'y aſſeoir à la fois. L'Elan met bas ſes cornes tous les ans au mois de Février & Mars ; il ſent alors une grande demangeaiſon en deſſous : delà vient qu'il les frotte fréquemment contre les arbres pour s'en délivrer. Mais la Nature qui n'eſt jamais oiſive, répare bien-tôt cette perte ; enſorte que vers le mois d'Août la tête de l'Elan ſe trouve ornée d'un nouveau bois. La fémelle n'a point de cornes ordinairement. L'Elan habite dans les contrées Septentrionales, notamment en Lithuanie, en Moſcovie, en pologne, en Suède, en Lapponie, quoiqu'il ſoit plus rare dans les trois dernières que dans les deux premières ; mais ſur-tout en Pruſſe, où il n'a point à craindre les Animaux carnaciers, qui le détruiſent dans les vaſtes déſerts des autres Pays, ni les trop fréquentes embuches des hommes qui n'y ont pas une permiſſion illimitée de chaſſer, ni l'extrême inclemence du froid qui fait périr ailleurs toutes les herbes en hiver. Il aime les lieux ombrageux & humides, plantés de Chênes & de Hêtres, tant pour le plaiſir que pour la bonne nourriture qui y vient abondamment ; car il broute l'herbe verte, ſe plaît à man-

ger les écorces des arbres, & rumine après avoir mangé, comme font les Bœufs & les Cerfs; il ſe nourrit en particulier des feuilles d'Aulne, de Bouleau, de Tremble, de Saule, & de la mouſſe qui croît aux arbres : il varie ainſi ſes mets, & entremêle le ſec avec l'humide par un heureux inſtinct. Selon le rapport d'*Olaüs Wormius*, quand en hiver la terre eſt couverte de neige, les Elans ont la fineſſe de marcher à la file & de ſe ſuivre à la piſte l'un l'autre, de façon qu'on croiroit qu'il n'en a pas paſſé plus d'un par le même endroit : ils vont pour l'ordinaire en troupe; ils ſemblent ſe mocquer des Chiens en les écraſant à coup de pied, & réſerver leurs cornes branchues contre des ennemis ſupérieurs tels que les Hommes, les Ours & les Loups. Ils ſont auſſi habiles que le Cerf à nager; ſouvent ils paſſent à la nage de grandes rivières, & des lacs très-larges; la crainte du chaſſeur les fait fuire d'une vîteſſe incroyable, en ſorte qu'ils laiſſent bien loin derrière eux les Chaſſeurs, les Chiens & les Loups qui les pourſuivent; ils jouiſſent d'une ſanté ferme, & ont une force extraordinaire, ſur-tout dans les pieds de derrière. Au-reſte l'Elan eſt un

Animal doux, qui ne fait de mal à perſonne, pourvu qu'on ne l'attaque point. Le mâle ne ſe bat point pour la fémelle conme le Cerf, au temps du rut vers la fin dA'oût, alors il pouſſe un cri ſemblable à celûi du Cerf, & bat fréquemment la terre avec les pieds de devant, dont il ſe ſert avec une extrême agilité contre tout ennemi qui l'attaque. La fémelle faone à la fin de Mai, ou au commencement de Juin, & ne fait qu'un faon ou deux à la fois, rarement trois; auſſi n'a-t-elle que deux pis aux mammelles. Les faons ſuivent leur mère pendant deux ou trois ans, & l'aiment tant qu'ils ſe feroient plutôt tuer que de l'abandonner, à ce qu'aſſure *Gobelius*. Ce qu'il y a de certain, c'eſt que quand la mère apperçoit un homme, elle jette un cri pour avertir ſes faons, qui s'enfuyent avec elle; ou s'ils ne peuvent pas s'enfuir à cauſe du défaut de forces, ils ſe raſent ou ſe couchent par terre, afin de n'être pas vus du Chaſſeur. Les faons qu'on a envie d'apprivoiſer, ſe prennent dans les forêts avant le quatorzième jour, ou bien on les pouſſe avec la mère du côté de l'eau, pour pouvoir les prendre plus facilement à la main, tandis qu'ils ne ſavent

point encore nager. On les fait enſuite tetter des Vaches, qui les ſouffrent volontiers, & les nourriſſent comme ſi c'étoit leur Veau. Par ce moyen vivant continuellement avec les Hommes, ils s'apprivoiſent de plus en plus. On a vu un Elan qui alloit tous les jours de la Métairie au pâturage dans les bois avec les Beſtiaux, & revenoit ſur le ſoir avec eux à l'étable. Les Faons ainſi privés, mangent du pain dans les mains des hommes, de l'avoine, du foin, des choux & d'autres herbes, comme les autres Animaux domeſtiques. L'Elan ne ſe voit point dans les forêts découvertes, ni dans les plaines campagnes, ſachant que les Hommes & les Bêtes féroces lui dreſſent trop ſouvent des embûches, mais il fait ſon ſéjour dans les bois les plus épais, & dans les plus profondes ſolitudes, où il n'eſt pas encore à l'abri des piéges des Chaſſeurs. En Lithuanie, les Braconiers courbent avec force des baliveaux qu'ils aſſujetiſſent avec des cordes dans les endroits où les Elans ont accoutumé de paſſer; & quand un Elan vient y brouter, il fait lâcher la corde qui lui ſerre le gozier, & l'étouffe au moyen du Baliveau qui ſe

redreſſe. Mais aujourd'hui l'uſage eſt de faire tomber ces Animaux dans des foſſes, ou de les pouſſer avec les Chiens dans des filets, ou de les tuer à coups de fuſil en obſervant d'aller contre le vent, parce qu'autrement la Bête qui a l'odorat exquis, ſentiroit de loin le Chaſſeur. Si elle ne tombe pas ſous le coup, elle revient droit au Chaſſeur qui l'a bleſſée pour s'en venger, & tâche ou de l'élever ſur ſes cornes, ou de l'écraſer ſous ſes pieds, comme on pourroit le montrer s'il étoit néceſſaire, par une infinité d'exemples funeſtes: c'eſt pourquoi il faut que le Chaſſeur ſe cache derrière un arbre pour éviter la furie de l'Animal, ou qu'il ſe dérobe au danger éminent de perdre la vie par la courſe rapide des Chevaux. Ce ſeroit bien aſſez pour cet Animal pacifique, d'avoir à ſoutenir les pourſuites des Chaſſeurs qui l'attaquent à coups de traits, de flèches, & de mille autres armes mortelles, ſans qu'il fût encore expoſé aux embûches des Loups; car ceux-ci preſſés par la faim en hiver, s'attroupent, épouvantent les Elans par leurs horribles hurlemens, & les provoquent au combat. Les Elans ne refuſent pas de ſe battre;

mais par un inſtinct naturel, ils attirent leurs ennemis ſur la glace gliſſante & cryſtalline où ils peuvent ſe tenir fermes, à l'aide de leurs ongles pointus, tandis que les Loups retiennent les leurs dépourvus de force, dans le fourreau; & étant là comme dans un champ de bataille propre pour leur défenſe, ils les tuent à coup de pieds & de cornes, ou ils les mettent en fuite: au lieu qu'apparemment ſur des tas de neiges gelés où les Elans s'abyſmeroient par leurs propres pieds, les Loups s'en rendroient aiſément les maîtres pour partager entr'eux la proye. La peau de l'Elan eſt fort propre pour faire des Cuiraſſes; car elle eſt ſi épaiſſe & ſi dure, qu'elle réſiſte comme du fer, & qu'elle eſt impénétrable aux coups de feu.

Ceci eſt en partie confirmé par la relation du ſieur *Denys* dans ſon *Hiſtoire Naturelle de l'Amérique Septentrionale*, où il nous apprend que l'Orignac n'eſt autre que l'Elan; car il décrit ainſi: l'Orignac eſt auſſi puiſſant qu'un Mulet; il a la tête à peu-près de même, le col plus long, le tout plus déchargé; les jambes longues fort ſèches, le pied fourchu, un petit bout de queue, les uns ont le poil gris-blanc, les autres

l'ont roux & noir ; & quand ils vieillissent; le poil est creux, long d'un doigt, & bon à faire des matelas & à garnir des selles de Cheval; il ne se foule point, & revient en le battant. Il porte un grand bois sur sa tête, plat & fourchu en forme de main. Il s'en voit qui ont environ une brasse de largeur par le haut, & qui pèsent jusqu'à cent & cent cinquante livres. Il leur tombe comme au Cerf. L'Orignac est sujet à tomber du haut mal : les Sauvages disent que lorsqu'il le sent venir, il s'arrête, & que du pied gauche de derrière, il se gratte derrière l'oreille tant qu'il en sorte du sang, ce qui le guérit. On en voit de vieux qui ont la corne ou le sabot d'un pied de long & plus ; tout en est bon à manger. Le mâle est gras l'Eté, & la femelle l'Hiver ; lorsqu'elle est pleine, elle porte un &, quelquefois deux petits : on en mange de rôti & de bouilli ; il fait de bon potage ; on en salle pour le garder. La chair n'en est point incommode à l'estomac ; on en peut manger tout son saoul ; & puis un heure après on en mangeroit encore autant ; elle n'incommode jamais. Pour le goût, elle sent un peu la venaison, & est du moins

auſſi agréable à manger que le Cerf. Dans le cœur il ſe trouve un petit os dont les femmes des Sauvages ſe ſervent pour aider à leur accouchement, le mettant en poudre, & l'avalant dans de l'eau ou du bouillon de la Bête. Le Quincajou eſt approchant d'un Chat, d'un poil roux-brun, & a la queue longue ; en la relevant, il en fait deux ou trois tours ſur ſon dos ; il a des griffes : il monte dans les arbres, ſe couche tout de ſon long ſur une branche, & attend là quelque Orignac ; s'il en paſſe, il ſe jette deſſus ſon dos ; il l'accolle de ſes griffes, l'entourre de ſa queue ; puis lui ronge le col un peu au deſſous des oreilles, tant qu'il le faſſe tomber bas : ils ont beau courir & ſe frotter contre des arbres, il ne quitte jamais ſa priſe. Si la Bête ne paſſe pas proche de lui, il court après, la ſuit, & ne l'abandonne point : s'il la peut joindre une fois, il ſaute ſur ſa croupe, & ſe va attacher à ſon col, & le ronge ſi bien, qu'il le met bas pour s'en ſauver. L'Orignac court à l'eau tant qu'il peut, ſe jette dedans ; mais avant que de s'y jetter, le Quincajou quitte priſe & ſaute à terre, car il ne ſe veut point mettre à l'eau. Il y a quatre ans qu'il

m'attrapa une grande Geniſſe de trois ans, & lui coupa le col; le lendemain matin nous mîmes nos Chiens ſur ſa piſte, nous la trouvâmes; il n'avoit encore mangé que les yeux & la langue. Les Renards & le Quincajou font la chaſſe enſemble; le Quincajou n'a pas le ſentiment bon comme les Renards, qui battent le bois pour trouver la piſte de l'Orignac, & chaſſent ſans faire de bruit: s'ils la rencontrent, ils la ſuivent tant qu'ils aient trouvé la Bête; s'ils la trouvent paiſſant, ou couchée, ils ne lui font rien; mais ils vont au large, & cherchent l'endroit le plus commode à faire paſſer leur proye: alors le Quincajou qui les ſuit, ſe met ſur une branche d'arbre en embuſcade. Etant placé, les Renards retournent trouver la Bête, ſe mettent dans le bois au large, à ſes deux côtés; un autre Renard va derrière pour la faire lever en jappant tout doucement. Si la Bête va droit où eſt le Quincajou, ceux qui ſont à ces côtés ne diſent mot; ſi elle n'y va pas, ceux qui ſont du côté où elle va, jappent pour la faire détourner; ils font ſi bien, qu'ils la font paſſer où eſt le Quincajou, qui ne manque pas ſon coup, & ſe jette à ſon col, & le lui ronge: étant tombée

bas, ils ſe mettent après, & en font bonne chère enſemble tant que la Bête dure.

La chaſſe des Sauvages anciennement leur étoit facile; ils ne tuoient des bêtes qu'à meſure qu'ils en avoient beſoin: étant las d'en manger d'une ſorte, ils en tuoient d'une autre. Ne vouloient-ils plus manger de viande, ils prenoient du poiſſon. Ils ne faiſoient point d'amas de peaux d'Orignac, Caſtors, Loutres, ni autres, qu'autant qu'il leur en falloit pour leur ſervice; ils laiſſoient le reſte où les bêtes étoient tuées, & ne prenoient pas la peine de les apporter à la cabane. La chaſſe d'Orignac ſe faiſoit l'Eté par ſurpriſes. Les Sauvages ſavoient à peu-près les endroits où on les pouvoit trouver: en ces quartiers-là ils battoient le bois, allant d'un côté & d'autre pour en trouver la piſte; l'ayant trouvée, ils la ſuivoient, & connoiſſoient par cette piſte ſi c'étoit mâle ou fémelle, même à la fumée, & s'il étoit vieil ou jeune; par la piſte ils connoiſſoient auſſi s'ils étoient proches de la bête: pour lors il regardoient s'il y avoit quelque fort ou prairie proche où la bête pouvoient être ſelon le train qu'elle tenoit; ils s'y trompoient

peu ; ils faiſoient une enceinte autour du lieu où elle étoit, pour prendre le deſſous du vent, afin de n'être pas évantés de l'Orignac ; ils en approchoient tout doucement, crainte de faire du bruit, tant qu'ils la puſſent découvrir : l'ayant découverte, s'ils n'étoient pas aſſez près, ils approchoient encore, tant qu'elle fût à portée de la flèche, qui eſt de quarante-cinq à cinquante pas ; alors ils lâchoient leur coup deſſus la bête, qui demeuroit rarement pour une flèche ; après quoi il la falloit ſuivre à la piſte : quelquefois la bête s'arrêtoit, n'entendant plus de bruit ; ils alloient au petit pas ; & connoiſſant cela à ſon train, ils tâchoient de l'approcher encore une fois, & lui donnoient encore un coup de flèche. Si cela ne la faiſoit pas demeurer, il la falloit encore ſuivre juſqu'au ſoir, & ils couchoient proche la bête ; & le matin ils l'alloient retrouver au gîte : étant pareſſeuſe de ſe lever à cauſe du ſang qu'elle avoit perdu, ils lui donnoient un troiſième coup, & la faiſoient demeurer, l'achevant de tuer ; alors ils rompoient des branches pour marquer l'endroit pour l'envoyer querir par leurs femmes. Mais après avoir tiré les deux premiers coups,

ils tâchoient de gagner le devant pour la faire tourner devers la cabane, la pourſuivant & la faiſant approcher tant qu'elle tombât morte, manque de force : ſouvent ils l'amenoient tout proche de la cabane ; ils en trouvoient toujours pluſieurs enſemble ; mais l'Eté ils n'en peuvent ſuivre qu'un. Le Printemps la chaſſe ſe faiſoit encore de même, ſi ce n'eſt lorſque les fémelles entrent en amour. En ce temps-là la chaſſe ſe faiſoit la nuit ſur les rivières en canot, contrefaiſant le cri de la femelle ; & puis avec un plat d'écorce, les Sauvages prenoient de l'eau, la laiſſoient tomber dans l'eau de haut, & le bruit faiſoit venir le mâle, qui croyoit que ce fût une fémelle qui piſſoit. Pour cela ils ſe laiſſoient aller doucement au fil de l'eau ; ſi c'étoit en montant, ils ramoient tout doucement, & de temps en temps ils faiſoient tomber de l'eau, contrefaiſant toujours la fémelle, & alloient tous ſur le bord de la rivière : s'il y avoit quelque mâle dans le bois qui entendît le bruit de cette eau, il y venoit ; ceux qui étoient dans le canot l'entendoient venir, par le bruit que faiſoit la bête dans le bois, & continuoient de contrefaire toujours le cri

de la fémelle, le faiſoient venir tout proche d'eux : ils étoient tout prêts à tirer deſſus, & ne le manquoient pas. La nuit la plus noire étoit la meilleure pour cette chaſſe, & le temps le plus calme ; le vent empêchant d'entendre le bruit que faiſoit la chûte de l'eau. Pour l'hiver la chaſſe étoit différente, à cauſe des neiges ; on ſe ſervoit de raquettes, par le moyen deſquelles on marche ſur la neige ſans enfoncer, principalement le matin à cauſe de la gélée de la nuit, & en ce temps-là elle porte les Chiens ; mais l'Orignac ne fait pas grand chemin, parce qu'il enfonce dans la neige, ce qui la fatigue beaucoup à cheminer. Pour trouver les Orignaux, les Sauvages couroient dans les bois d'un côté & d'autre pour trouver du bois mangé ; car en ce temp-là ils ne mangent que le jet du bois de l'année ; là où ils trouvoient le bois mangé, ils rencontroient bien-tôt les bêtes qui n'en étoient pas loin, & les approchoient facilement ne, pouvant pas aller vîte ; ils leur lançoient un dard, qui eſt le grand bâton dont j'ai parlé, au bout du quel eſt emmanché ce grand os pointu qui perce comme une épée : mais s'il y avoit pluſieurs Orignaux à la

bande, ils les faiſoient fuir ; alors les Orignaux ſe mettoient tous queue à queue, faiſoient un grand cercle d'une lieue & demie, ou deux lieues, & quelquefois plus, & battoient ſi bien la neige à force de tourner qu'ils n'enfonçoient plus ; celui de devant étant las, ſe met derrière ; mais les Sauvages qui étoient plus fins qu'eux, ſe mettoient en embuſcade, & les attendoient à paſſer ; & là ils les dardoient ; il y en avoit un qui les pourſuivoit toujours ; à chaque tour il en demeuroit toujours un : mais à la fin ils s'écartoient dans le bois, les uns d'un côté, les autres de l'autre ; il en démeuroit toujours cinq ou ſix ; & quand la neige portoit, les Chiens les ſuivoient ; quelque nombre qu'il y en eût, il ne s'en pouvoit ſauver un ſeul. Mais en ce temps-là il n'en tuoient que leur proviſion, & n'alloient à la chaſſe qu'à meſure qu'ils avoient beſoin de viande : toute leur chaſſe & pêche ne ſe faiſoient qu'autant qu'ils avoient néceſſité de manger. C'étoit leur richeſſe que leurs Chiens, & pour témoigner à un ami l'eſtime qu'ils faiſoient de lui, ils lui donnoient à manger le Chien qu'ils eſtimoient le plus, en témoignage d'amitié : on dit que c'eſt un excellent

manger ; ils le font encore, & les François en mangent quand ils ſe trouvent aux feſtins, dont ils font grant récit, & l'aiment plus que le Mouton ; cela ne m'a pourtant jamais donné envie d'en manger. Lorſqu'ils menoient leurs Chiens à la chaſſe de l'Orignac, le Printemps, l'Eté & l'Automne, les Chiens alloient quelque temps les uns d'un côté, les autres de l'autre : celui qui rencontroit quelque piſte, la ſuivoit ſans faire de bruit ; s'il attrapoit la bête, il gagnoit le devant, lui ſautant ſur le nez : pour lors il hurloit : l'Orignac s'y amuſoit, & lui vouloit donner du pied de devant : tous les autres Chiens qui l'entendoient y couroient & l'attaquoient de tous les côtés ; il ſe défend de ſes pieds de devant ; les Chiens tâchent de lui attrapper le muffle, ou les oreilles : pendant ce tempslà le Sauvage arrive qui tâche, ſans ſe faire voir, de l'aborder à portée & au deſſous du vent, car ſi la bête l'apperçoit ou l'évente, l'Orignac prend la fuite & ſe moque des Chiens ; ſinon le chaſſeur lui donne un coup de flèche ; étant bleſſé il a peine de ſe ſauver des Chiens qui le ſuivent toujours, & le Sauvage auſſi qui le ratrappe & le tire encore ; mais

quelquefois les Chiens qui l'ont attrapé aux oreilles ou au muffle, le couchent bas avant que le Sauvage l'ait ratrappé : ils n'ont garde de l'abandonner ; car bien ſouvent il y a ſept à huit jours qu'ils n'ont mangé : le Sauvage arrivé, l'acheve de tuer, lui fend le ventre, donne toutes les tripailles à ſes Chiens qui font grande curée ; c'eſt ce qui rend leurs Chiens âpres à la chaſſe. Pour l'hiver, lorſqu'il a plu ſur la neige, & qu'elle peut porter les Chiens, ils s'en ſervoient comme j'ai déjà dit, parce qu'ils n'ont pas pour lors tant de peine à attraper les Orignaux ; ne courant pas ſi vîte, étant plus lourds que les Chiens, ils enfoncent dans la neige, & ne peuvent plus aller que par ſauts.

Tout cet article concernant l'Orignac, que quelques-uns écrivent autrement *Orignal* ou *Orignau*, eſt tiré de l'Ouvrage du ſieur *Denys*, dont la diction naïve, quoique pleine de répétitions & de phraſes louches, ne laiſſe pas d'attacher le Lecteur & de lui faire plaiſir. Il y a pourtant des gens qui prétendent que l'Orignac eſt une ſorte d'Elan du Nouveau Monde différente de celui d'Europe : mais c'eſt à eux de le prouver par de bonnes raiſons ; &

en attendant qu'ils le faſſent, nous continuerons de regarder cet Animal comme le véritable Elan ou *Alcé* des Anciens.

L'Elan qu'on appelle auſſi *La Grande Bête*, à cauſe de ſa hauteur, ſe nomme en Allemand *Elch Elend*, *Ellend*, ou *Hellend*, d'où vient le mot François; en Flamand *Eland*; en Anglois *Elk*; en Danois *Elſaieur*; en Norwegien, en Finlandois & en Lappon *Ælg*, *Elg* ou *Elgar*; en Polonois, en Lithuanien & en Ruſſien, *Loſſ* ou *Lozzi*. Or les Allemands ont nommé cet Animal *Elend*, c'eſt-à-dire, *Misère*, cet Animal miſérable, ſoit parce qu'on a cru qu'il tomboit tous les jours du haut mal, ſoit parce qu'il habite les déſerts les plus ſtériles, ſoit à cauſe de ſon extrême timidité, ou de ſon cri lamentable. Quant au mot Latin *Alce* ou *Alces*, il vient du Grec *Alkè*, qui ſignifie *force*, *ſecours* ou *remède*; & ce nom a été donné à l'Elan, parce que c'eſt un Animal fort, & qui fournit aux hommes divers ſécours ou Remèdes.

On ſe ſert en Médecine des cornes, & de l'ongle ou du ſabot de l'Elan, dit en Latin *Ungula Alcis*: ils contiennent l'un & l'autre beaucoup d'huile & de ſel volatile. Ces parties de l'Elan ſont

eſtimées propres contre l'Epilepſie, le ſpaſme, les convulſions, & le tremblement des membres. On prépare les cornes comme celles du Cerf, c'eſt-à-dire, en les ſciant, & en les faiſant calciner à blancheur ; ou bien, ce qui eſt la meilleure manière, on ſe contente de les raper pour en faire prendre la poudre à la doſe d'un ſcrupule juſqu'à un gros, dans les potions & les opiates anti-épileptiques & antiſpaſmodiques. On pourroit également en faire de la gelée, & en tirer de l'eſprit, du ſel volatil & de l'huile, comme on le fait de la corne de Cerf ; mais ces préparations ne ſont pas d'uſage dans ces pays-ci, & nous pouvons y ſubſtituer facilement des Remèdes d'une auſſi grande vertu. Il n'y a même que l'ongle d'Elan dont nous ſervons quelquefois, parce qu'il eſt regardé comme un ſpécifique contre l'épilepſie. On doit le choiſir peſant, compact, uni, luiſant & noir ; & l'on préfère l'ongle du pied gauche aux autres, quoique nous les croyons également ſalutaires ; car l'effet ne vient que du ſel volatil qu'ils contiennent également ; mais on ne le met pas en uſage ; & cela fondé, comme il a déjà été dit, ſur ce que l'Elan qui eſt ſujet à

l'épilepſie ſe délivre de l'accès en fourrant l'ongle de ſon pied gauche dans ſon oreille, ce qui lui fait donner la préférence ſur les autres. La rapure d'ongle d'Elan ſe donne intérieurement à la doſe d'un ſcrupule juſqu'à un gros, ſoit ſeul en bol, ſoit dans de l'eau de Muguet, de Pivoine, ou quelque autre eau Cephalique ; & ce reméde eſt très-eſtimé contre le mal caduc, le vertige, les palpitations de cœur, & les ſuffocations de matrice. Outre la préparation ſimple de l'ongle d'Elan, qui conſiſte dans ſa rapure, on en fait encore un magiſtère avec le vinaigre diſtillé, qui ſe donne depuis un ſcrupule juſqu'à deux dans les maladies ci-deſſus : mais nous remarquerons en paſſant, que ces magiſtères des cornes, des os, & des autres parties dures des Animaux, ſont d'une difficile préparation, à cauſe du mucilage gluant ou de la gelée qu'ils contiennent, qui empêche le Menſtrue de les diſſoudre. Pour donc en venir à bout facilement, il faut d'abord les faire cuire dans de l'eau commune pour en tirer ce mucilage ; après quoi il eſt aiſé de les diſſoudre dans le vinaigre diſtillé, l'eſprit de ſel, ou dans quelque

Menſtrue convenable. Quand la diſſolution en eſt faite, on précipite le Magiſtère par l'huile de Tartre, ou par quelque autre ſemblable liqueur.

Quant à l'uſage externe de l'ongle d'Elan, on en enchaſſe un petit morceau dans une bague qui ſe met au doigt annulaire, le chaton en dèdans de la main : on en applique auſſi au poignet, ou bien on en pend un morceau au cou, enſorte qu'il touche la peau ; tout cela en vue de guérir ou de prévenir l'épilepſie : mais nous ne croyons pas ces amulettes d'une grande efficacité, non-plus que de ſe lier la jambe avec un nerf d'Elan, comme le conſeillent quelques Auteurs, pour empêcher la Goutte-Crampe ; nous ſavons que toute autre ligature réuſſit auſſi-bien. La peau d'Elan eſt employée dans quelques Arts & Métiers, comme celle du Bufle. On trouve des gens qui mangent de la chair de cet Animal ; mais c'eſt un aliment qui n'eſt guères convenable, cette chair étant dure, coriace, & de très-difficile digeſtion.

L'ongle d'Elan entre dans les Poudres de Guttette & antiſpaſmodique de la Pharmacopée de Paris.

Prenez des coquilles d'Huîtres préparées & de la racine de Pivoine mâle, de chacune un gros & demi, de l'ongle d'Elan & du Nitre purifié, de chacun un gros.

Pulvériſez le tout, & le mêlez exactement pour une poudre anti-épileptique à donner trois fois le jour à la doſe d'un ſcrupule, en avalant par-deſſus un verre d'infuſion de fleurs de Tilleul.

Ou bien,

Prenez des cœurs de Taupe deſſéchés, le nombre de quatre; du crâne humain, de l'os du talon de Lièvre & des vers de terre deſſéchés, de chacun un gros; de l'ongle d'Elan & du Gui de Chêne, de chacun un demi-gros.

Réduiſez le tout en poudre, & mêlez-le exactement.

La doſe en eſt de quinze grains pour un adulte, à donner avant l'accès épileptique, en empêchant le Malade de dormir, s'il y a de la diſpoſition.

ECHINUS.

HEriſſon terreſtre, ou commun ; *Erinaceus*, Offic. Schrod. 286. Dal. Pharm. 450. Herman. *Cynos.* 793. Charlet. Exerc. 19. *Herinaceus*, Schwenckf. *Quad. Siles.* 96. *Herinaceus & Erinaceus*, Merr. Pin. 167. *Erinaceus parvus noſtras*, Seb. Thes. 78. *Echinus ſive Erinaceus terreſtris*, Raii ſynop. *Anim. Quad.* 231. *Echinus*, Blas. 63. *Echinus terreſtris*, Boſſch. 313. Lemer. 330. Geſn. *de Quad.* Digit. 368. *Aldrov. de Quad.* Digit. 459. Jonſt. *de Quad.* 119. *Erinaceus ſpinoſus auriculalatus*, Linn. Faun. ſuec. 16. *Ericius ſive Echinus minor terreſtris ; Acanthochœros ſeu Porcus vel Porcellus ſpinoſus ; Acanthio terreſtris ; Echinus ſive Herinaceus vulgaris ; Herix, Hericius vel Heritius, Herinaceus vel Herinatius terrenus, Eres ſive Heres*, Nonnull.

Nous ne manquons pas de deſcriptions anatomiques de cet Animal ; car on en trouve cinq ou ſix différentes dans *Blaſius*, ſans compter celle que donne *Valentini* d'après Meſſieurs de l'Académie Royale des Sciences de Paris. Voici donc comme ces Meſſieurs s'expriment

s'expriment à ce ſujet, après avoir fait la deſcription anatomique de ſix Porc-Epics.

Les deux Hériſſons que nous avons diſſéqués, étoient un mâle & uue fémelle. Ils avoient huit pouces depuis le muſeau juſqu'au bout des pieds de derrière étendus, qui n'avoient pas plus de deux pouces. Le muſeau à l'un & à l'autre étoit court & rond, reſſemblant mieux à un muſeau de Chien qu'à un muſeau de Pourceau; en ſorte qu'ils étoient de l'eſpèce de Hériſſon appellée Canine par *Matthiole*, qui en met deux, ſçavoir l'une qui tient du Chien, & l'autre du Pourceau: & cette eſpèce ſemble être plus commune que l'autre, parce qu'en Anglois le Hériſſon eſt abſolument appellé *Heggehogg*, c'eſt-à-dire, *Pourceau de Haye*, &*Een Yſere Vercken* en Hollandois, c'eſt-à-dire, *Pourceau ferré* ou *armé*. Ils avoient l'un & l'autre la tête, le dos & les flancs couverts d'aiguillons. Le muſeau, la gorge, le ventre & les pieds étoient ſeulement parſemés d'un petit poil fort délié & fort clair-ſemé. *Hermolaüs* dit que le Hériſſon a des aiguillons par tout le corps, hormis au muſeau & aux pattes: mais nous avons trouvé que cela

n'étoit vrai dans nos ſujets, que lorſqu'étant ramaſſés en rond, leur derrière & leur muſeau approchés l'un contre l'autre, couvroient entièrement leur ventre, tout l'Animal étoit d'une même couleur, la peau, le poil & les aiguillons étant d'un gris-brun-jaunâtre. Les aiguillons étoient longs d'un pouce & demi, & fort différens de ceux du Porc-Epic; car ils étoient un peu applatis, & fort ſemblables au piquans des coques des Châtaignes. Les pattes étoient compoſées de cinq doigts, dont il y en avoit trois grands au milieu, & deux plus petits, un de chaque côté. Ils avoient des ongles longs, pointus & caves, faiſant la figure d'une plume taillée. Les dents étoient diſpoſées de telle ſorte, qu'en bas il n'y avoit que des Molaires & des Inciſives. Ces dernières n'étoient qu'au nombre de deux, qui étoient un peu plus longues que les Molaires. En haut il n'y avoit point d'Inciſives, mais ſeulement deux canines, qui laiſſoient un eſpace vuide dans lequel les inciſives d'en bas ſe logeoient. Les canines, qui étoient encore plus longues que les inciſives, avoient auſſi chacune une place pour ſe loger dans la machoire d'en bas, entre les canines & les inciſives, qui laiſſoient

un intervalle pour cela. La fémelle avoit huit mammelons, quatre de chaque côté, disposés en deux rangées le long du ventre & de la poitrine, les deux plus hauts étant situés sur le muscle pectoral.

La peau ayant été levée, l'on a trouvé un muscle peaussier, qui de même qu'au Porc-Epic étoit étendu depuis les os innominés jusqu'au dessous de l'oreille & du museau, côtoyant l'épine du dos sans y être attaché : ce qui fait connoître que ce muscle ne sert pas au Hérisson pour secouer sa peau comme au Porc-Epic qui darde ses piquans par cette action, mais pour faire approcher la tête du derrière, & ramasser tout le corps comme en une boule ; ce que le Hérisson a accoutumé de faire lorsqu'il ne se peut sauver à la course : car étant en cet état, il est couvert de ses aiguillons de tous côtés, & les Chiens ne sçauroient le prendre sans se picquer. *Pline* dit que si nonobstant cette précaution, il se sent en danger d'être pris, il lâche son urine, qu'il sçait avoir la force de corrompre sa peau, & de faire tomber ses aiguillons, comme pour priver les Chasseurs du principal fruit de leur travail, qui est cette peau, dont les Anciens faisoient un grand état, à cause

qu'elle leur ſervoit de vergettes pour nettoyer les habits.

Le foye avoit ſept lobes, dont il y en avoit un fendu en deux. La véſicule étoit au milieu des deux lobes ſupérieurs, qui étoient les plus grands. Sa forme étoit ovale. Elle étoit longue de huit lignes, fort pleine, & de couleur bleue. Les veines lactées étoient blanches & fort apparentes dans le Méſentère ; & le receptacle du Chyle étoit grand, ample & rempli. La ratte étoit couchée ſur le ventricule, auquel elle étoit attachée par douze rameaux du *Vas breve*. Elle étoit longue, & recoupée comme une crête de Coq. Le *Pancreas* auquel elle étoit attachée, avoit la même forme : elle en étoit ſeulement différente en couleur, le *Pancreas* étant blanchâtre, & la ratte d'un rouge-noirâtre. Les inteſtins étoient tous ſemblables en ſubſtance & en groſſeur. Il n'y avoit point de *Cæcum*. Ils avoient tous enſemble quatre pieds de long. Les reins avoient un pouce de long, & huit lignes de large. Ils étoient de couleur d'Olive, le droit étant ſitué plus haut que le gauche. La veſſie étoit longue d'un pouce & demi, & large d'un pouce. Au mâle, les teſticules étoient renfer-

més dans le ventre ; ce qui, ſelon *Ariſtote*, eſt particulier au Hériſſon, qui entre tous les Animaux à quatre pieds qui engendrent un Animal parfait & vivant, eſt le ſeul dont les teſticules ſoient enfermés au dedans comme aux Oiſeaux. Ces teſticlues avoient un épididyme fort grand, qui recevoit les vaiſſeaux ſpermatiques préparants diviſés en quatre rameaux, & qui leur étoient inſérés ſéparément depuis le bas juſqu'à plus de la moitié de leur longueur. Cet épididyme n'étoit pas ſéparé du teſticule comme au Porc-Epic ; il y étoit attaché par toute ſa longueur. Les vaiſſeaux ſpermatiques déférants ſortoient par le haut de l'épididyme. Le teſticule & ſes vaiſſeaux étoient liés & ſuſpendus par un ligament qui pouvoit paſſer pour un muſcle cremaſtère, parce que c'étoit une membrane qui paroiſſoit un peu charnue proche le teſticule. Le reſte de cette membrane s'étendoit & s'élargiſſoit en la manière des ligamens larges de la matrice. Elle avoit beaucoup de vaiſſeaux, dont deux des principaux faiſoient une anaſtomoſe fort conſidérable, en ſe croiſant au milieu. Ils ſortoient des vaiſſeaux ſpermatiques préparants, comme de leur tronc, & ſe

distribuoient par toute cette membrane étendue en manière des aîles d'une Chauve-Souris, comme à la Matrice; en sorte que vu la grosseur & le nombre de ces vaisseaux qui n'étoient point proportionnés à la quantité de la nourriture dont une membrane peut avoir besoin, on pouvoit croire avec quelque probabilité, que l'usage de cette structure étoit de faire que l'artère spermatique envoyât à cette membrane une partie du sang qu'elle porte au testicule, pour être préparée dans ce grand nombre de rameaux, dans lesquels ce qui est de reste, & ne peut être employé à la nourriture de la membrane, sembloit être retenu quelque temps, & perfectionné par cette longue retenue, pour pouvoir refluer ensuite dans le tronc de l'artère spermatique, & se mêler avec le sang qui va au testicule; n'y ayant rien qui répugne à ce reflux, dont on doit supposer la liberté dans toutes les artères, qui pour cela sont destituées des valvules qui se trouvent dans les veines; & la compression que le mouvement de la respiration cause à tous les viscères, étant une cause impulsive suffisante pour ce reflux. Aux deux côtés du col de la vessie il y avoit

des poches d'une ſubſtance moitié glanduleuſe, moitié membraneuſe. Elles étoient fort jaunes. C'étoit apparemment les Paraſtates. Les Proſtates étoient un peu au-deſſous, d'une grandeur extraordinaire, de même que les Paraſtates. Dans la fémelle, la matrice étoit compoſée d'un col & de deux cornes. Le col étoit compoſé de deux membranes : l'externe étoit épaiſſe & charnue ; l'interne étoit plus mince, membraneuſe & nerveuſe. Les cornes étoient inégales ; la gauche étoit plus petite que la droite, dans laquelle il y avoit un Fœtus. Le Poumon avoit cinq lobes, ſçavoir trois de médiocre grandeur au côté droit, & deux au gauche, dont l'un étoit plus grand, & l'autre plus petit que tous les autres. Ce petit, que la cavité du Médiaſtin renfermoit, étoit fourchu par le bout. Le cœur étoit preſque rond. L'oreille droite étoit d'un rouge preſque noir : la gauche étoit blanchâtre. Le globe de l'œil n'avoit que deux lignes de diamètre : il avoit une paupière interne. Des trois humeurs de l'œil, on n'a trouvé que le Cryſtallin, qui empliſſoit tout le globe, ſans aucune apparence d'humeur aqueuſe, ni de vitrée. La rétine touchoit immédiate-

ment au Cryſtallin, & y étoit comme collée du côté du fond de l'œil, de même que la cornée le couvroit & le touchoit en devant. L'uvée étoit noire par-tout, ſans tapis. Elle ne faiſoit point auſſi de repli en devant pour former l'iris ; en ſorte que l'œil, lorſque les paupières étoient ouvertes, ne montroit que du noir.

Telle eſt la deſcription anatomique de deux Hériſſons, inſérée dans les *Mémoires de l'Académie Royale des Sciences*, qui débute par la remarque ſuivante : Le Porc-Epic & le Hériſſon, ſelon les Anciens, ſont des Animaux d'un même genre, à cauſe des aiguillons dont l'un & l'autre ſont revêtus. Le nom du genre eſt *Echinos*, *Echinus*. Le Porc-Epic eſt appellé *Hyſtrix* par les Grecs & par les Latins. Le Hériſſon eſt appellé *Baios Echinos* en Grec par *Oppien*, *Minor Echinus* en Latin, comme ſi toute la diſtinction de ces deux eſpèces ne conſiſtoit qu'en la différence de la grandeur. Nous avons remarqué néanmoins que les Animaux de ces deux eſpèces étoient encore différens par d'autres choſes plus eſſentielles, ſçavoir par la région où ils naiſſent, par leur aiguillons, & par la figure du reſte de

leur corps ; car le Porc-Epic naît en Afrique, le Hériſſon eſt commun dans l'Europe; les aiguillons de nos Hériſſons étoient plus courts à proportion de leur corps, que ceux des Porc-Epics ; & la forme, de même que l'uſage de ces aiguillons, étoit auſſi fort différente, ainſi que de leurs pieds, de leur muſeau, & de toutes les parties du dedans. Il eſt donc conſtant que ces deux eſpèces d'Animaux ſont diſſemblables, non-ſeulement par leur grandeur, mais auſſi par leurs picquans, qui ſont tous d'une eſpèce dans le Hériſſon, & beaucoup plus courts, à proportion du corps, que dans le Porc-Epic, qui a des picquans gros & durs ſur le dos & ſur les flancs, & qui n'a ſur le col, ſur la tête & aux côtés des machoires, que des ſoyes longues, menues & pliables.

M. *du Verney*, ainſi que quelques autres Anatomiſtes, a fait remarquer dans un Hériſſon, que le cœur n'a point de Péricarde ; c'eſt le Médiaſtin qui en fait l'office : il a montré auſſi dans la fémelle, qu'il y a pluſieurs glandes le long du Vagin. *Scraderus* cité par *Blaſius*, a obſervé dans un Hériſſon qu'il a diſſéqué tout vivant, que le ſang qui s'écouloit des vaiſſeaux ouverts étoit

froid, aqueux & pâle, comme nous l'avons auſſi remarqué; & même que le cœur n'étoit pas moins froid, ainſi que les autres viſcères, quoiqu'il ait continué de battre pendant trois heures, la poitrine étant ouverte, malgré le contact de l'air extérieur; ce qui fait voir que cet Animal a la vie très-dure. *Ray* rapporte d'après *Willughby*, que le Hériſſon jette un cri ſemblable à celui d'un enfant; que ſi on lui preſſe ou bleſſe les pieds, il crie ſur le champ, & que l'eau ou le feu le forcent aiſément à s'étendre quand il eſt roulé en boule. Mais nous pouvons aſſurer que nous avons obſervé le contraire; car ayant un jour ouvert un Hériſſon fémelle en vie cloué ſur une table par les quatre pattes, nous fumes bien étonnés de ne lui entendre jetter aucun cri au milieu des efforts inouis qu'il faiſoit pour ſe débarraſſer. Nous nous imaginions d'abord que cette obſervation nous étoit particulière; mais nous avons enſuite reconnu que le ſavant *Olaüs Borrichius* l'avoit faite avant nous; car il dit formellement qu'un jeune Hériſſon fémelle qu'il avoit ouvert, ſouffroit fort patiemment qu'on lui perçât les pieds avec des clouds, & qu'on lui déchirât les entrail-

les, endurant tous les coups de Scalpel ſans pouſſer aucun gémiſſement, & avec une conſtance plus que Lacédémonienne. Nous avons pareillement éprouvé ſur un autre Hériſſon l'inſuffiſance de l'eau & du feu pour l'obliger à ſe dérouler : on avoit beau l'inonder d'eau chaude, & le rôtir devant le feu, il ſe reſſerroit encore davantage ; on le tourmenta de bien d'autres façons : enfin on ſe laſſa de le faire ſouffrir, & pour abréger ſon martyre, on l'ouvrit de force avec les mains munies de gants épais, puis on l'étouffa en lui preſſant la poitrine. Ainſi nous ne croyons pas poſſible ce qu'écrit *George Agricola*, ſavoir que le Renard piſſe ſur le Hériſſon de manière que l'urine qui lui coule dans la gueule le ſuffoque. Le Renard, dit *Geſner* à cette occaſion, ſait bien des choſes : le Hériſſon au-contraire n'en ſait qu'une, mais qui eſt excellente ; c'eſt de ſe mettre en boule. En effet quelle adreſſe à ſe garantir du péril, & à ſe défendre de la gueule de l'Ours, du Chien, du Loup du Renard & du Furet, qui ſont ſes ennemis ! il y a des gens qui admettent deux ſortes de Hériſſons, le grand & le petit : pour nous, nous n'en connoiſſons que d'une

ſorte ; & la diſtinction priſe, ſoit de la groſſeur de l'Animal, ſoit des aiguillons qui ſont plus longs dans les uns & plus courts dans les autres, ne nous paroît pas une raiſon ſuffiſante. On ne voit pas non-plus pourquoi les Auteurs ont diſtingué deux eſpèces de Hériſſons terreſtres ; l'une qu'ils appellent *Hériſſon à groin de Porc*, ou *Porcin* ; & l'autre, *Hériſſon à muſeau de Chien*, ou *Canin*. *Ray* dit qu'on ne trouve en Angleterre que l'eſpèce Canine, & qu'il doute s'il y en a d'autre ailleurs : néanmoins bien des gens prétendent que l'eſpèce Porcine eſt la plus commune, & la ſeule qui ſoit bonne à manger. Or cette diſtinction ne ſauroit venir de ce qu'entre les Hériſſons les uns fréquentent les bois, & les autres errent autour des maiſons ; mais plutôt de ce que le Hériſſon tient tout à la fois du Cochon & du Chien, enſorte que ceux qui n'examinent pas les choſes à fond, croyent voir une tête de Cochon où d'autres voyent une tête de Chien. Les Auteurs nous diſent bien que les Hériſſons ſe tiennent embraſſés, & s'accouplent ventre contre ventre ; mais ils ne nous apprennent point combien de jours ou de mois la fémelle porte, ni combien

combien elle fait de petits à chaque portée. Quelques-uns ont avancé que la fémelle étant à terme retient ſon fruit de peur d'être bleſſée par les piquans, & que ce retard lui coûte cher, ſon fruit devenant par la ſuite plus dur & plus épineux, ce qui a donné naiſſance au Proverbe qui s'applique à ceux qui retardent pour leur malheur; comme ſi la choſe pouvoit ſouffrir du retardement, & que les petits Hériſſons ne ne fuſſent pas enveloppés chacun d'un arrière-faix qui empêche que la matrice ne puiſſe être bleſſée. D'ailleurs le fœtus enfermé dans la matrice a des piquans trop mous pour qu'il y ait à craindre aucun mal de leur part : ne pourroit-il pas même ſe faire que les Hériſſons vinſſent au monde ſans piquans ? ce qu'il y a de certain, c'eſt que les trois Embryons déja bien formés qui ſe ſont trouvés dans le ventre de la fémelle que nous avons diſſéquée, n'avoient encore aucune apparence d'aiguillons. Il eſt auſſi à remarquer qu'après lui avoir coupé la plus grande partie des piquans, nous lui trouvâmes tout le corps, & particulièrement le ventre, couverts d'une quantité de Puces rouſſâtres qui couroient çà & là d'un air inquiet juſqu'à ce que l'Animal fût mort; car alors

elles ſe mirent à ſauter de côté & d'autre : en outre, deux tiques tellement enfoncées dans la peau du ventre, que nous eûmes de la peine à les appercevoir, & encore plus à les en arracher.

Le Hériſſon habite preſque par-tout en Europe; mais il eſt plus commun dans certains pays que dans d'autres. M. *Linnæus* remarque, par exemple, qu'il ſe trouve fréquemment dans l'iſle de Gothland dans la Gothie, plus rarement en Suède, & preſque point en Norlande. Cet Animal n'eſt pas moins ruſé que craintif. Quand on l'attaque, ou qu'il a peur des hommes, des Chiens ou des autres Animaux, s'il déſeſpère de pouvoir s'enfuir, il retire ſous lui ſa tête & ſes pattes; il s'arrondit comme une boule, & dreſſe ſes piquans de manière qu'on ne ſauroit par où le prendre, & que ſes ennemis ſont contraints de l'abandonner : ſouvent même il contrefait ſi bien le mort, qu'on croiroit qu'il ne reſpire plus; tant ſa reſpiration eſt lente & inſenſible. Il ſait faire un autre uſage de la commodité de ſes piquans; il ſe roule ſur les Pommes, ſur les grains de Raiſin, & ſur les autres fruits qu'il trouve ſous les arbres; il en emporte ſur ſes crochets tout le

plus qu'il peut : il en fait des proviſions ; il mange ce qui preſſe le plus, & tâche d'avoir des noix pour l'arrière ſaiſon. Il ſort ordinairement de nuit, rarement de jour ; il peut grimper ſur les arbres pour en abbattre les fruits : il ſe nourrit auſſi de racines & d'herbes ; car nous lui en avons trouvé des reſtes dans l'eſtomac. Dans le temps des vendanges & en Automne il eſt gras ; il loge dans les bois, dans les brouſſailles ou buiſſons le long des hayes, & dans les vignes ; il paſſe le fort de l'hiver dans ſa retraite ou caverne, c'eſt à-dire, dans le creux d'un arbre ou d'une ſouche ſous des feuilles ſèches dont il ſe fait un lit, & là il dort comme un Loir ; car il peut reſter long-temps ſans manger, & ſemble s'engraiſſer à force de dormir. Il n'aime point la pluye, ni le vent : ſi l'on en croit *Ariſtote*, il change d'habitation du Nord au Midi, ou du Midi au Nord ; & ſi on le nourrit à la maiſon, il s'approche tantôt d'une muraille, tantôt d'une autre, ſuivant le vent ; car il y a des gens qui ſe plaiſent à nourrir cet Animal dans les maiſons, où l'on a remarqué qu'il boit du lait & du vin, comme fait le Cochon. Mais s'il arrive qu'on le laiſſe aller dans un verger, ou dans un jardin, il s'y cachera

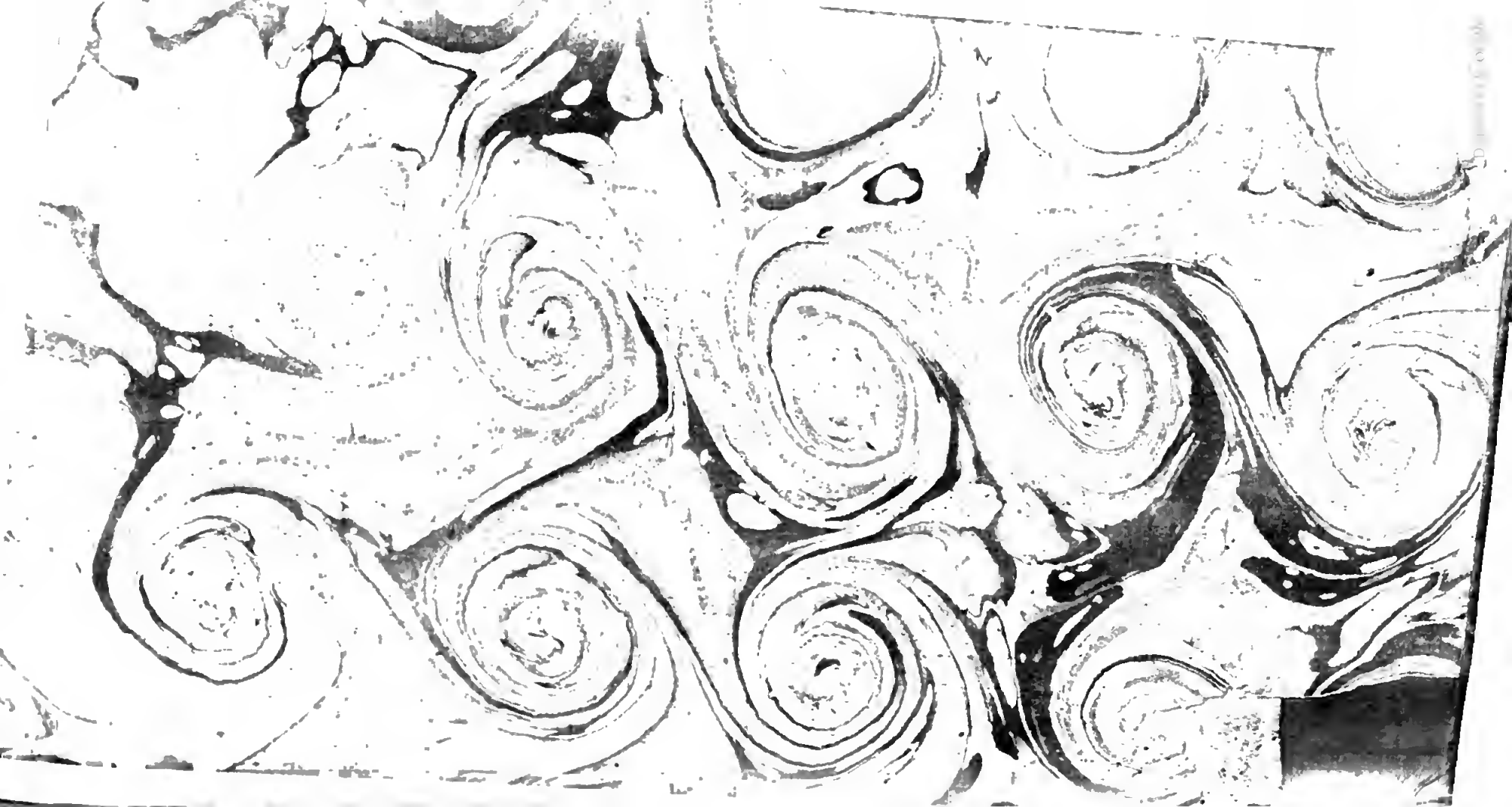
de façon qu'il ſera comme inpoſſible de le trouver. Quand on le tient enfermé, il exhale une odeur un peu forte. On a prétendu que le Hériſſon Canin pueit beaucoup plus que le Porcin ; mais c'eſt une opinion qui nous paroît mal fondée. On chaſſe le Hériſſon & le Porc-Epic avec des Baſſets & des Furets, comme l'on fait les Bêtes puantes. *Aldrovandus* & les Ephémérides d'Allemagne nous ont donné le Squelette du Hériſſon. Quelle différence entre ce Squelette & celui de l'Elephant !

Le Hériſſon, comme qui diroit Animal hériſſé de piquans, s'appelle en Grec *Echinos* ; en Italien *Riccio* ou *Rizzo* ; en Eſpagnol *Erizo* ; en Portugais *Ouriſo* ; en Allemand *Igel*, *Eigel* ou *Hechel* ; en Flamand *Egel* ; en Anglois *Urchin* ou *Hedgehog* ; en Suédois *Igelkott*.

Prenez de la poudre de Hériſſon calciné, trois gros ; de celle de goſier de Coq deſſéché, un gros.

Mêlez le tout pour une Poudre, dont la doſe ſera d'un gros contre l'incontinence d'urine, ſurtout celle qui ſuit quelquefois un accouchement difficile.

Fin du quatriéme Volume.

NLM 13192325

188 H. 32